

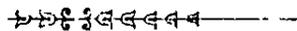
LA  
**SYMBOLIQUE,**  
OU EXPOSITION  
DES CONTRARIÉTÉS DOGMATIQUES

ENTRE  
**LES CATHOLIQUES ET LES PROTESTANTS,**  
D'APRÈS LEURS CONFESSIONS DE FOI PUBLIQUES.

PAR MOEHLER,  
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE MUNICH.  
Traduit de l'Allemand par **F. LACHAT.**

DEUXIÈME ÉDITION,  
REVUE ET CORRIGÉE POUR LA TRADUCTION.

**TOME DEUXIÈME.**



PARIS,  
CHEZ LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE CASSETTE, 23.

CHALON-SUR-SAONE,  
MÊME MAISON DE COMMERCE.

—  
1852.





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

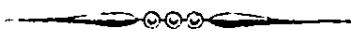


LA  
**SYMBOLIQUE.**

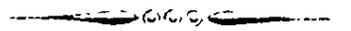
---

**TOME DEUXIÈME.**





*Propriété.*



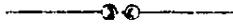


---

# LIVRE PREMIER. (Suite.)

## CONTRARIÉTÉS DOGMATIQUES

ENTRE LES CATHOLIQUES, LES LUTHÉRIENS  
ET LES RÉFORMÉS.



### CHAPITRE V.

CONTRARIÉTÉS DOGMATIQUES SUR L'ÉGLISE.



#### § XXXVI.

**Doctrine catholique. — Idée de l'Église, comment le divin et l'humain se pénètrent en elle, visibilité, infailibilité.**

On est sans doute surpris que nous n'ayons traité la question de l'Église qu'après toutes celles qui ont été examinées jusqu'ici. En effet, avant d'exposer les dogmes d'une confession, il paroît naturel de parler de l'autorité reconnue par elle et des sources où elle puise sa foi. Ainsi semble-t-il quand on considère la chose sous sa face extérieure, et grand nombre de théologiens n'ont pas adopté d'autre méthode. Pour nous, recherchant dans chaque doctrine le lien secret qui rattache les parties au tout, nous nous sommes vu forcé, pour mettre notre

sujet dans tout son jour, de sacrifier cet ordre à la connexité logique des matières, c'est-à-dire de placer seulement ici l'article sur l'Eglise.

On peut le démontrer l'histoire à la main : jamais hors de l'Eglise, depuis les premiers gnostiques jusqu'à MM. Rœhr<sup>1</sup> et Bretschneider<sup>2</sup>, jamais l'Ecriture sainte n'a joui de l'autorité qu'elle doit avoir parmi les chrétiens : jamais ses divins enseignements n'ont été la règle de l'intelligence. Et bien loin de là, lors même qu'ils ne se prononçoient point avec autant de franchise que les deux écrivains que nous venons de nommer, les sectaires,

<sup>1</sup> Voyez *Lettres sur le Rationalisme*, par Rœhr, p. 15. Après avoir dit que, pour le rationaliste, la raison décide seule en matière de foi, le Général-superintendant écrit ces paroles : « Pour moi aussi l'Ecriture n'est pas plus que tout autre livre. Je n'y reconnois d'autorité qu'autant qu'elle s'accorde avec ma propre conviction ; je ne la regarde point comme la règle de ma croyance ; mais seulement elle me fournit la preuve que, dans l'antiquité, des hommes sages ont pensé comme moi. »

<sup>2</sup> Bretschneider, *Der Simonismus und das Christenthum, oder beurtheilende Darstellung der Simonistischen Religion, ihres Verhältniss zur christlichen Kirche, und der Lage des Christenthums in unserer Zeit* (le Saint-Simonisme et le christianisme, etc.). Ce prétendu évêque protestant dit à la page 200 : « Tels ont été, de nos jours, les progrès de l'intelligence, que non-seulement l'interprétation, mais encore le contenu des Ecritures sont tombés dans le domaine de la science. » Comme on le voit par le contexte, voici ce que signifient ces paroles : toutes les découvertes qu'on a faites et qu'on fera jamais dans les sciences, soit métaphysiques, soit expérimentales, sont et seront le *critérium* des vérités renfermées dans les Livres saints. Qu'est-ce que Dieu pour M. Bretschneider ? Que sera-t-il dans vingt ans ?

les hérétiques et les schismatiques ont toujours jugé de l'autorité de l'Écriture, de son importance et de son usage, sur des opinions arrêtées d'avance, sur des spéculations purement humaines. Dans les temps modernes, plusieurs sectes religieuses, telles que les anabaptistes, les quakers, les schwédenborgistes, etc., fournissent la preuve de ce que nous avançons.

Quant à Luther, ce ne fut qu'après avoir réformé ce qui condamnoit son orgueil et ses opinions dans notre sainte croyance, qu'il rejeta la doctrine catholique sur l'Église; à plus forte raison ne déduisit-il pas toutes ses nouveautés des principes érigés par lui sur ce dernier point. Et d'abord, ses premières attaques ne furent dirigées ni contre la notion de l'Église ni contre son autorité; dans les commencements de sa révolte, au contraire, il protestoit de son obéissance à la Chaire apostolique; il décrit les pénibles combats qu'il eut à soutenir contre sa conscience, jusqu'à ce qu'il eût enfin remporté une triste victoire, et que l'esprit de Dieu se fût éloigné de lui. Si l'Église n'eût point condamné sa doctrine, jamais il n'auroit contesté au successeur de Pierre le droit de paître les brebis et les agneaux; il auroit bien trouvé quelque moyen de concilier deux choses contradictoires, l'Église et ses opinions. Mais bientôt ceux qu'éclairoit la lumière céleste, découvrirent qu'il apportoit des élé-

ments dissolvants dans la vie ecclésiastique. Sommé dès lors ou de sortir de l'Eglise, ou de rejeter ses monstrueux enseignements, il comprit qu'il lui falloit devenir le père d'une nouvelle église, comme il l'avoit été d'une nouvelle doctrine; et puis il lui parut plus honorable de commander en maître que d'obéir avec docilité. De ce jour il posa les fondements de la société religieuse qu'il a élevée, comme nous le verrons plus tard, sur le sable mouvant des opinions humaines.

Cependant, que Luther ait formulé sa doctrine sur la justification avant d'avoir conçu la pensée d'édifier une église, cette considération ne justifieroit pas seule l'ordre que nous avons adopté. Il arrive souvent, en effet, que la conséquence d'un principe est déjà clairement aperçue par l'intelligence, tandis que le principe lui-même, quoique présent au fond de l'ame, ne se montre que plus tard dans toute sa lumière. Il seroit donc possible que tout, dans le système de Luther, fût enchaîné à l'article de l'Eglise, bien qu'il n'eût conçu sa doctrine sur ce point qu'après celle de la justification.

Ainsi tout dépend de la question de savoir laquelle de ces deux doctrines renferme l'autre dans l'ordre logique. Or nous verrons dans la suite de nos recherches que le système de Luther, de Calvin et de Zwingle sur le grand ouvrage qui réconcilie

l'homme avec Dieu , que leurs principes sur les rapports du fidèle avec Jésus-Christ pénètrent tout leur enseignement sur l'Eglise et sur l'Écriture , qu'ils en sont la base fondamentale. D'un autre côté , la croyance antique n'occupe ici qu'une place secondaire , car nous ne l'exposons que pour montrer la contre-partie des nouveautés du seizième siècle ; c'est l'évangélisme moderne qui a le premier pas dans notre ouvrage , et prescrit la marche que nous devons suivre. Puis donc que le dogme catholique est pour ainsi dire purement passif dans la *Symbolique* , puisque d'ailleurs le dogme protestant assigne à la doctrine de l'Eglise la place que nous y avons consacrée , notre méthode , sans parler des raisons données précédemment , doit , ce nous semble , être pleinement justifiée.

L'Eglise terrestre est la société des fidèles fondée par Jésus-Christ ; société où , par un apostolat perpétuel et dirigé par l'Esprit saint , toutes les œuvres qu'a faites le céleste Rédempteur pendant sa vie mortelle sont continuées jusqu'à la fin des siècles , pour ramener tous les peuples dans la voie du salut et pour les réconcilier avec Dieu.

Jésus-Christ , pour continuer son ouvrage , a donc établi une société humaine , sensible , qu'on peut consulter , entendre , voir et toucher ; bien plus , l'incarnation du Verbe exigeoit que l'Eglise fût visible et tombât sous les sens.

Si le Fils du Très-Haut étoit descendu dans le cœur de l'homme sans prendre la figure de l'esclave, sans paroître sous une forme corporelle, on concevroit qu'il eût fondé une église invisible, purement intérieure. Mais le Verbe s'étant fait chair, parla à ses disciples un langage extérieur et sensible : pour regagner l'homme au royaume des cieux, il voulut souffrir et agir comme l'homme. Ainsi le moyen par lui choisi pour dissiper les ténèbres, répond parfaitement à la méthode d'enseignement que réclament nos besoins et la dualité de notre nature. Enlevé aux regards des hommes, le Sauveur dut encore agir dans le monde et pour le monde. Sa doctrine devoit continuer de prendre une forme visible; elle devoit être confiée à des envoyés parlant et enseignant d'une manière ordinaire; l'homme enfin devoit parler à l'homme pour lui apporter la parole de Dieu.

Et comme, dans ce monde, tout ce qui se produit de grand n'éclôt et ne se développe que dans l'association, Jésus-Christ posa les fondements d'une société; puis sa divine parole et l'amour incessant qui en découle unissant ses fidèles, un secret penchant excité dans leurs cœurs correspondit à l'établissement fondé par le Seigneur. Ainsi se forma parmi les siens une alliance intime et vivante; ainsi l'on put dire : Là sont les disciples du Sauveur; là est son Eglise, où il continue de vivre, où son

esprit agit éternellement, où retentit à jamais la parole qu'il a prononcée.

Considérée sous ce point de vue, l'Eglise est donc Jésus-Christ se renouvelant sans cesse, reparoissant continuellement sous une forme humaine; *c'est l'incarnation permanente du Fils de Dieu*<sup>1</sup>.

Il suit de là que l'Eglise, pour être composée d'hommes, n'est pas une institution purement humaine. Comme, en Jésus-Christ, la divinité et l'humanité, bien que distinctes entre elles, n'en sont pas moins étroitement unies; de même, dans son Eglise, *le Sauveur est continué selon tout ce qu'il est*. L'Eglise, sa manifestation permanente, est divine et humaine tout à la fois; elle est l'unité de ces deux attributs. C'est le Médiateur qui, caché sous des formes humaines, continue d'agir en elle; donc elle a nécessairement un côté divin et un côté humain. Unies par des liens intimes, ces deux natures, si ce mot peut nous être permis, se pénètrent l'une l'autre et se communiquent respectivement leurs prérogatives. Sans doute c'est le divin, c'est l'Esprit du Christ qui est infallible, qui est la vérité éternelle; mais l'homme est aussi infallible, l'homme aussi est vérité; car ici le divin n'existe point pour nous sans l'humain. Toutefois l'homme n'est pas infallible par lui-même; il l'est seulement

<sup>1</sup> Aussi les fidèles sont-ils appelés, dans l'Écriture sainte, le corps de Jésus-Christ. (*Ephes.*, 1, 23.)

comme organe , comme moyen de manifestation de la vérité. C'est de la sorte que nous comprenons comment la mission merveilleusement sublime de représenter le divin Maître , a pu être confiée à l'homme.

Nous pouvons donc dire que l'Eglise est la religion chrétienne devenue objective , sa manifestation sensible , sa représentation vivante. Dès que la parole du Christ ( nous prenons ce mot dans le sens le plus étendu ) a été reçue par un certain nombre d'hommes , dès lors elle a pris sang et chair , elle s'est revêtue d'une forme extérieure , et cette forme , c'est l'Eglise. Et puisque le Sauveur a fondé une société dans laquelle il a rendu vivante sa parole divine , c'est donc à cette société qu'il a confié cette même parole. Il l'a déposée en elle , afin que toujours la même , elle fructifiât et s'étendît au loin , incessamment ravivée par une nouvelle vertu. Sa parole est à jamais inséparable de son Eglise , comme son Eglise de sa parole.

Ainsi , comment cette parole est-elle conservée et transmise dans la société fondée par Jésus-Christ ? comment le fidèle est-il mis en possession de la vérité chrétienne ? Telle est la première et la principale question que nous devons examiner , puis nous parlerons de l'apostolat qui a reçu le soin de diriger la grande famille des enfants de Dieu. Mais , auparavant , nous allons montrer de plus près en-

core la base sur laquelle repose tout l'édifice, et remonter jusqu'à la source de la haute vénération que les catholiques ont pour l'Eglise.

## § XXXVII.

### Exposition plus détaillée de la doctrine catholique sur l'Eglise.

Après que le divin Maître fut remonté dans les cieux, les temps étant accomplis, l'Esprit saint descendit sur les apôtres et sur les disciples qui avoient recueilli la parole de vie. Et lorsqu'ils reçurent la lumière et la force d'en haut, les chefs et les membres de l'Eglise naissante n'étoient pas dispersés dans différents endroits, mais réunis dans un même lieu et dans un même cœur, ne formant qu'une assemblée de frères; il leur avoit même été formellement ordonné d'attendre le Paraclet à Jérusalem.

De plus, l'Esprit divin prit une forme extérieure, la forme de langues de feu, symbole de sa vertu qui purifie les cœurs de toute malice et les réunit dans l'amour. Il ne voulut point venir d'une manière seulement intérieure, comme pour affermir et consacrer une société invisible; mais de même que le Verbe s'étoit fait chair, l'Esprit vint à son tour d'une manière accessible aux sens, accompagné d'un grand bruit, comme d'un vent impétueux.

Ainsi, d'une part, chaque disciple ne fut rempli des dons supérieurs que parce qu'il formoit une unité morale avec tous les disciples; d'autre part, l'Esprit divin ne descendit du ciel et ne communiqua ses grâces que sous des formes sensibles.

Or de même, selon les institutions du Christ, l'union de l'homme avec Dieu ne peut se consommer que sous des conditions extérieures et dans la société des fidèles. Et d'abord sous des conditions extérieures; car que sont les sacrements, sinon des signes sensibles des dons qui y sont attachés? Ensuite dans la société des fidèles, puisque nul ne peut se baptiser lui-même, et que tous sont renvoyés à ceux qui sont déjà membres de l'Eglise. Et dès qu'une fois le néophyte est entré dans la société des enfants de Dieu, il doit s'y rattacher par des nœuds toujours plus intimes; le baptême, qui est la porte du céleste bercail, l'admission dans son sein, lui donne le droit, bien plus lui impose l'obligation de prendre part à toutes les joies comme à toutes les douleurs de la communauté. D'un autre côté, l'administration des sacrements, aussi bien que celle de la parole, a été confiée par le Seigneur à l'apostolat; et, encore à cet égard, les fidèles sont étroitement incorporés à l'association, unis à elle d'une manière indissoluble. Ainsi donc l'union avec Jésus-Christ implique union avec son Eglise. Les liens qui rattachent à Jésus-Christ, enchaînent à l'Eglise :

tous deux sont inséparables, il est en elle et elle en lui <sup>1</sup>.

Par ces raisons mêmes, l'Eglise ne peut manquer à la partie de sa mission qui est de conserver pure la parole de Dieu; elle n'est point sujette à l'erreur. Comme chaque adorateur du Christ est incorporé à l'Eglise par des liens nécessaires; comme c'est elle qui le conduit au Sauveur, et qu'il ne reste en Jésus-Christ qu'autant qu'il demeure en elle, c'est l'Eglise aussi qui forme son cœur et son intelligence. Il ne peut donc lui refuser sa confiance; dès lors il faut que cette confiance soit méritée; il faut que le fidèle qui s'abandonne entre les mains de l'Eglise, ne puisse être induit en erreur; donc l'Eglise est infaillible.

Néanmoins l'infaillibilité n'appartient à aucun individu considéré comme tel. Partie d'un tout organique, le fidèle n'est à l'abri du mensonge qu'en pensant et voulant dans l'esprit et dans le cœur de tous. Si l'on concevoit autrement les rapports du membre avec le corps, l'Eglise ne reposeroit plus sur aucun fondement; car si cette communauté divine est nécessaire, c'est que l'union de tous est la condition première de la vie chrétienne, c'est que l'isolement seroit la mort de la foi véritable et de la solide piété.

<sup>1</sup> *Ephes.*, V, 29-52.

Aussi le catholique a-t-il pour l'Église un respect profond, un amour ineffable, une soumission sans bornes. La pensée de lui résister, de se révolter contre elle, tout ce qu'il y a de plus intime en lui la réprouve, tout son être la repousse; opérer un schisme, rompre l'unité, c'est un crime qui le remplit d'épouvante et le fait frémir d'horreur. — L'idée de communauté, au contraire, ravit le cœur, satisfait la raison, répond admirablement à toutes nos facultés religieuses et morales.

I. Certes rien ne réjouit l'âme, rien ne sourit à l'imagination comme l'idée de mouvements harmoniques d'intelligences sans nombre qui, par toute la terre, libres de prendre des directions opposées, forment néanmoins, et tout en conservant leur individualité propre, une grande société de frères pour s'édifier les uns les autres. Et cette société représente une idée d'amour, l'idée de la rédemption; car si les hommes sont unis entre eux, c'est qu'ils sont reconciliés avec Dieu. Si la société politique est déjà un ouvrage si merveilleux que les anciens la jugèrent digne des honneurs suprêmes, et qu'ils regardèrent presque partout les devoirs du citoyen comme ce qu'il y a de plus sacré; si, pour nous, l'État est déjà une institution si sainte, si divine, que nous frémissons à la pensée des forfaits que commet contre la chose publique une main sacrilège, quel objet d'admiration ne doit pas être l'E-

glise qui, par les seuls liens de la conviction et de l'amour, réunit des éléments si divers, si opposés? Franchissant les fleuves, les montagnes, les déserts, les mers, elle embrasse et *unifie*, qu'on nous passe le terme, les peuples les plus divergents de langage, de mœurs et de préjugés, obstacles invincibles contre lesquels vient expirer la puissance des conquérants. La paix qu'elle apporte du ciel pénètre plus avant dans les cœurs que toutes les discordes de la terre : de tant de peuples si souvent divisés d'intérêts et de passions, elle édifie la maison de Dieu, dans laquelle tous se rassemblent pour chanter les mêmes louanges, comme dans l'humble temple de village amis et ennemis se réunissent au pied du même sanctuaire. Et de même qu'au hameau la paix de Dieu apporte et doit apporter avec elle les biens terrestres, de même elle les apporte aussi dans la société universelle.

Qui donc s'étonnera que le catholique tressaille de joie, qu'il soit transporté d'admiration à la vue de ce ravissant édifice, de cette merveilleuse association dont il est membre? Les philosophes de l'Art ne nous disent-ils pas que le beau, c'est la vérité se manifestant, se revêtant d'un corps ? Eh bien, c'est le Fils de Dieu qui a construit l'Eglise : transformée en amour infini, la Vérité absolue a pris

chair et demeure vivante dans la société des fidèles. A une société ainsi constituée, la beauté du premier ordre peut-elle donc manquer ?

C'est de ce point de vue que s'explique la joie ineffable qui a ravi l'Eglise, toutes les fois que la discorde a cessé de déchirer son sein. Ici se présente à la mémoire la fin du schisme des novatiens, de celui des mélétiens, et dans des temps moins réculés, la réunion à Florence de l'Eglise d'Orient à l'Eglise d'Occident. Voici comment Eugène IV exprime les saints transports qui faisoient battre alors tous les cœurs : « Que les cieux se réjouissent, » que la terre tressaille d'allégresse ! Le mur qui » séparoit l'Orient et l'Occident est détruit, et la » paix et la concorde sont revenues; car Jésus- » Christ, la pierre angulaire, a brisé la discorde et » rétabli l'unité sur son antique fondement. Par les » liens les plus forts de paix et d'amour, Jésus- » Christ a uni les deux murs; il a cimenté entre » eux une alliance éternelle. Après des douleurs in- » finies, après de longues, de noires, d'épaisses » ténèbres, le jour heureux, le jour calme et serein, » désiré de tous, a brillé. Et que notre mère la » sainte Eglise se réjouisse ! Ses enfants divisés jus- » qu'à ce moment, elle les voit ramenés à la paix et » à l'unité ! Après avoir versé des larmes amères » pendant leur séparation, que transportée d'une » joie indicible à la vue de leur accord, elle rende

» grâces à Dieu tout-puissant ! que tous les fidèles,  
 » par toute la terre, la félicitent ! que tous ceux qui  
 » portent le nom de chrétiens se réjouissent avec  
 » elle<sup>1</sup> ! »

II. Mais si la notion catholique de l'Eglise ravit le cœur, elle satisfait aussi la raison ; car elle répond à l'idée de la société chrétienne, ainsi qu'au but intime de la révélation.

D'abord elle répond à l'idée de la société chrétienne. La vérité est une, éternelle, immuable. De même le Fils de Dieu, notre Sauveur, est un ; il est ce qu'il est et non autre, et demeure éternellement semblable à lui-même. Et comme les saintes Ecritures rattachent tout à sa personne adorable ; comme il est « la voie, la vérité et la vie, » il nous importe infiniment de le connoître tel qu'il est ; toute erreur sur ses prérogatives ineffables exerce une influence plus ou moins pernicieuse, souvent mortelle, tandis que la vraie connoissance de sa personne divine est le plus solide fondement de la vie spirituelle. Il en est de même de la vraie notion de son ouvrage : elle porte dans les cœurs les fruits les plus riches et les plus abondants, comme aussi toute

<sup>1</sup> Hard., *Acta Concil.*, tom. IX. fol. 985. C'est dans les mêmes transports qu'Eugène IV annonça cette réconciliation aux universités et aux princes chrétiens (loc. cit., fol. 1000) ; c'est avec la même joie que l'Eglise vit les arméniens et les jacobites rentrer dans son sein. (Ibid., fol. 1015-1025.)

fausse conception à cet égard entraîne les plus grands désordres et souvent d'indicibles calamités.

Ainsi donc, comme Jésus-Christ est *un*, de même l'Eglise, qui est son ouvrage. Comme il n'y a qu'une vérité, Jésus-Christ n'a pu vouloir qu'une Eglise *une*, puisqu'elle repose sur la foi en lui et qu'elle doit le représenter toujours, à jamais, jusqu'à la fin du monde. D'un autre côté, partout l'esprit humain est le même : il a été créé pour la vérité, et pour la vérité *une*. Aussi, dans tous les temps, dans tous les lieux, malgré les différences d'éducation, l'intelligence a-t-elle éprouvé les mêmes besoins essentiels. Hélas ! nous sommes tous pécheurs, tous nous avons besoin de la grâce, et la foi que le simple et l'enfant reçoivent avec docilité n'est point au-dessous du plus vaste génie, réunit-il toute la science et toute la sagesse humaine. Ainsi est justifiée la doctrine de l'unité de l'Eglise, par cela seul que l'esprit humain est un comme la vérité.

Mais en même temps se justifie le principe de la visibilité de cette même Eglise, en ce que la parole est la seule nourriture des intelligences.

Ensuite le but intime de la révélation chrétienne exige une église telle que la conçoit le catholique, c'est-à-dire une et visible tout ensemble. Comme l'homme ne pouvoit atteindre par ses propres efforts à la connoissance certaine ni de Dieu, ni de lui-même ; comme d'ailleurs les traditions primitives

étoient obscurcies et altérées, l'Incarnation du Verbe eut aussi pour but d'apporter la certitude sur la terre et de faire rayonner les vérités religieuses d'une vive lumière. Or, nous l'avons dit, la vérité ne saisit vivement l'homme pour l'élever aux choses du ciel, qu'autant qu'elle a trouvé dans sa raison un point d'appui, d'où elle peut déployer son activité. Les paroles d'Archimède *δός μοι πον στῶ \**, sont applicables ici et surtout ici. Il falloit donc que la vérité s'incarnât dans Jésus-Christ, qu'elle parût sous une forme extérieure et vivante, pour qu'elle devînt une autorité décisive; alors, mais seulement alors elle pouvoit saisir profondément tout l'homme, et par là dissiper les ténèbres et les incertitudes que le péché avoit jetées dans les intelligences<sup>1</sup>.

Mais ce but de la révélation chrétienne n'eût point été atteint, ou du moins il ne l'eût été que d'une manière bien imparfaite, si l'Incarnation de la vérité n'eût duré qu'un moment. La manifestation du Verbe devoit être assez forte pour rendre sa parole toute-puissante, et lui donner ainsi la vertu de créer une société immortelle qui repré-

\* *Donne-moi un point d'appui.*

<sup>1</sup> La préface de la nuit de Noël dit admirablement : « Vere dignum et justum est, æquum et salutare : nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus. *Quia per incarnati Verbi mysterium, nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis insulsit, ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur, etc.* »

sentât perpétuellement Jésus-Christ vivant et enseignant. Tel est le sens que les catholiques donnent à ces paroles du Sauveur : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie;..... Celui qui vous écoute m'écoute;... je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles;.... je vous enverrai l'Esprit de vérité, qui vous enseignera toute vérité. »

Courbé vers la terre, subjugué par les objets sensibles, l'homme ne peut embrasser le monde intérieur, le monde des idées, s'il ne lui est présenté sous un symbole; bien plus, il faut que ce symbole soit permanent, toujours présent à l'esprit humain. afin de lui rappeler sans cesse la chose figurée. Le Sauveur fit des miracles (et toute sa vie ne fut qu'un miracle continu), non-seulement pour confirmer sa doctrine, mais encore pour figurer les plus hautes vérités, telles que la toute-puissance, la sagesse, la justice infinie, l'immortalité de l'âme, son prix inestimable aux yeux du Créateur, etc. Les miracles de Jésus-Christ, non plus que sa manifestation dans la chair, ne peuvent être conçus sans la visibilité de l'Eglise; car que sont-ils autre chose que des preuves extérieures d'autorité et des figures sensibles d'idées spirituelles? Aussi, par une conséquence nécessaire, les miracles sont-ils révoqués en doute, niés, repoussés partout où l'on n'admet qu'une église invisible. Et qui n'en voit la raison?

Dans une pareille église, le fidèle n'a besoin, pour parvenir à la certitude, que de preuves purement intérieures. L'autorité de l'Eglise, au contraire, transmet l'autorité du Christ et tout ce qui repose sur cette autorité, c'est-à-dire, la religion chrétienne toute entière. Une autorité extérieure, comme celle de Jésus-Christ, ne peut être continuée d'une manière purement spirituelle : autrement il faudroit dire que sa venue même n'avoit pas besoin d'être attestée par un fait extérieur et parlant. Comme le Fils de Dieu vouloit être autorité pour tous les temps, il dut créer et il créa quelque chose de semblable à son autorité, quelque chose qui, le représentant et lui rendant témoignage, est destiné à le rapprocher de l'homme dans tous les siècles ; il fonda un établissement digne de foi pour rendre possible la foi en lui. Ecoulement de sa parole et de son divin Esprit, cette institution montre par le fait de son existence ce qu'il a été sur la terre. Durant sa vie mortelle, il a rendu les plus hautes vérités accessibles aux sens, si nous osons le dire. Or ainsi fait l'Eglise, puisqu'elle est le produit immédiat de la foi en ces mêmes vérités. Jésus-Christ a comme rendu visible le monde supérieur ; l'Eglise en est l'image et la figure, car ce qu'il a voulu représenter a passé à l'état de fait en elle et par elle (*in eâ et per eum*). Niez-vous que l'Eglise soit l'autorité qui remplace Jésus-Christ.

à l'instant tout s'éroule, tout disparoît ; dès lors le doute, l'incroyance, la superstition s'emparent des fidèles ; dès lors, en un mot, la révélation manque son but et nous échappe.

Au reste, la vérité que nous proclamons repose sur de grands faits historiques et sur une loi constante de l'ordre moral. La force de la société est telle, qu'elle imprime toujours son cachet à quiconque vit dans son sein ; marche-t-elle à la lumière de la vérité ou s'est-elle fourvoyée dans les ténèbres de l'erreur, poursuit-elle les biens de l'esprit ou s'est-elle plongée dans les jouissances matérielles, elle entraîne comme par enchantement, sur une pente irrésistible, ses membres dans la même direction. Voyez plutôt vous-même : quand le doute, gagnant de proche en proche, a envahi tout un peuple, l'individu ne parvient que par de longs efforts à briser les chaînes que l'incroyance générale jette autour de son intelligence ; mais la société qui offre la grande image de l'union avec Jésus-Christ, la société dont la foi au Sauveur (par conséquent le Sauveur lui-même) est devenue la vie impérissable, saisit l'homme jusqu'au fond de son être et le fixe dans le bien comme sur une ancre inébranlable. Par la même raison, si le chrétien vit dans une corporation religieuse qui n'est pas affermie dans la vérité par des preuves à la fois visibles et invisibles, matérielles et spirituelles, il sera

mené battant par tous les vents de doctrines et dévoré par le doute le plus douloureux ; sa foi, sans point d'appui, flottera foible et chancelante, si elle ne s'évanouit sans retour.

Considérons encore les miracles du Sauveur sous un autre point de vue. Nous ne saurions trop le redire, que l'erreur se soit enracinée dans les intelligences, qu'elle soit devenue vivante chez un ou plusieurs peuples, aussitôt elle enchaîne l'homme avec une telle puissance qu'il ne peut en être affranchi que par une force extérieure et venant du ciel. Si Jésus-Christ n'avoit point fait de miracles, si la prédication des apôtres n'avoit été accompagnée de signes prodigieux, si enfin leurs disciples n'avoient hérité de la vertu d'en haut, jamais l'Évangile n'auroit élevé un trône au suprême Dominateur sur les débris du paganisme. Bannie du royaume des intelligences, la vérité ne pouvoit reconquérir ses droits qu'entourée de signes extérieurs, forçant l'assentiment de la raison, et ces signes devoient durer jusqu'à ce que les oracles de la sagesse éternelle se fussent affermis dans une grande société. Pendant la vie de l'homme-Dieu, ces témoignages irrésistibles apparoissent aussi nombreux qu'éclatants, pourquoi ? parce qu'il falloit briser tout d'un coup la puissance du monde antique, parce qu'il falloit arracher les hommes à sa force magique pour les rendre au royaume des

cieux ; à mesure que l'Église s'établit au loin , que par le miracle même de son établissement et de sa propagation , l'idée de la rédemption s'offrit sous une forme chaque jour plus puissante , les miracles proprement dits allèrent diminuant jusqu'à ce qu'ils eussent achevé de fonder une autre autorité. Mais puisque cette autorité est leur ouvrage , en elle et par elle , ils continuent de rendre un témoignage immortel.

C'est pourquoi l'autorité de l'Église ne peut être conçue sans les miracles ; et de là vient , pour le répéter , que ces deux choses sont toujours rejetées par les mêmes hommes. Saint Paul lui-même établissait un rapport si intime entre la vérité de l'Évangile et la résurrection du Sauveur , qu'il ne faisait nulle difficulté de dire : « Si le Seigneur n'est pas ressuscité , notre foi n'est rien. » Dans la religion chrétienne , religion positive établie par Dieu même , l'idéal et le réel , la doctrine et les faits sont inséparables. Il n'en est pas ainsi dans les religions fabriquées de main d'homme ; si les docteurs du jour nient les miracles , cela doit être ; ils croient en eux-mêmes et non pas en Jésus-Christ ; pourroient-ils faire intervenir la divinité pour confirmer une foi semblable , une foi faite par de foibles mortels ?

Ainsi se justifie devant la raison le respect que le catholique porte à l'Église. Comme dans le commencement les faits et la doctrine , la vérité inté-

rieure et la vérité extérieure étoient étroitement unies, de même la Religion et l'Eglise se tiennent par des nœuds indissolubles, et cela parce que Jésus-Christ s'est fait homme. Si les portes de l'enfer prévalaient contre l'Eglise, le Sauveur seroit vaincu.

III. Et non-seulement la notion catholique de l'Eglise satisfait le cœur et la raison, mais elle ennoblit l'homme, élève et perfectionne toutes ses facultés. Déjà nous avons vu comment l'Eglise visible, autorité vivante, lui donne la certitude et centuple par cela seul les forces de sa volonté; maintenant nous allons voir comment, société religieuse universelle, elle l'attache à ses semblables, adoucit ses mœurs et civilise ses sentiments.

Ce n'est pas sans raison qu'un ancien philosophe a défini l'homme un animal sociable. Bien que cette définition soit incomplète, car elle ne détermine pas quelle est la sociabilité de l'homme, elle exprime avec justesse sous quelle condition l'homme peut atteindre sa fin comme être moral.

Gémissant sous le poids d'une grande malédiction, les tribus errantes dans les forêts s'isolent seules au milieu des peuples; seules, elles se relèguent en elles-mêmes; seules, elles n'éprouvent nul besoin du commerce avec l'étranger. Aussi voulez-vous que le sauvage, cet être incomplet, communique aux autres ses idées? il n'en a plus; qu'il repande dans leur sein les bienfaits de ses inven-

tions? la science a fui la terre qu'il habite. Expression de l'intelligence de leurs auteurs, les produits de l'industrie passent dans le commerce comme enveloppés dans le génie du lieu qui les a vus naître; puis traversant d'autres contrées, ils s'emprennent incessamment de pensées nouvelles, en sorte qu'ils arrivent toujours au lieu de leur destination finale avec une richesse d'un ordre beaucoup plus élevé que celle qu'ils avaient primitivement. Le sauvage se soustrait à tous ces écoulements, qui portent avec eux la civilisation<sup>1</sup>. Aussi lorsqu'*étranger* étoit encore synonyme d'*ennemi*; lorsqu'on regardoit comme bon tout ce qui étoit national, et comme mauvais tout ce qui étoit d'une autre nation; lorsque les dieux par tout l'univers, les dieux de la Colchide, de l'Égypte, de la Crète, agréoient encore le sang des étrangers, oh! qu'elle doit avoir été barbare et féroce la vie des peuples dans cet isolement réciproque! Car si les dieux se repaissoient de sang humain, n'en doutons pas, c'est que l'homme leur prêtoit ses goûts et ses affections.

Le commerce avec les étrangers, les liens, les rapports de dépendance qui en découlent, voilà

<sup>1</sup> Perse dit que la sagesse a passé chez les Romains avec le poivre de l'Orient : *SAPIENTIA cum SAVORIS mercibus invecta*. Perse veut flétrir le luxe de son époque, nous le savons; mais cette ironie énonce une vérité incontestable. Les vices, le despotisme, etc., ne détruisent point ce que nous avançons : de quoi n'abuse-t-on pas?

donc la condition nécessaire de toute civilisation ; plus ce commerce et cette dépendance s'élargissent, c'est-à-dire plus l'idée de l'étranger disparaît, plus le genre humain s'avance vers ses destinées d'ordre et de perfection. Mais à côté de ces relations générales et de cette dépendance universelle, marche d'un pas égal le développement de la dépendance intérieure. Plus un peuple est humain, civilisé, plus il est étroitement lié par de saintes lois, par de sages institutions, par des coutumes et des usages vénérables qui affermissent les devoirs et les droits. Ainsi, plus un peuple se civilise, plus ses liens intérieurs vont se multipliant ; et de même plus l'indépendance extérieure se fortifie, plus la barbarie fait de rapides progrès.

Or de tout cela quelle est la conséquence, sinon que l'individu, par une loi mystérieuse, est pour ainsi dire enlacé dans tout le genre humain ? Si la dépendance extérieure, en humanisant l'homme, lui procure dans l'Etat la liberté civile, la religion seule, et ceci est reconnu par tous, lui donne la liberté morale, la vraie liberté ; et de même que le véritable perfectionnement de l'homme ne peut éclore que dans la société, de même la vie religieuse ne pousse de profondes racines que dans l'Eglise.

L'expérience de tous les temps et de tous les lieux dépose que l'homme, vivant hors de toute église.

tombe nécessairement ou dans l'oubli de Dieu et de sa loi sainte, ou dans les désordres de la superstition grossière, ou dans les excès du fanatisme furieux : mais quand la société religieuse qui l'attache à ses frères est fortement constituée ; quand elle enlace étroitement son intelligence, son cœur, toutes ses facultés spirituelles, la piété solide et la vertu sincère poussent en lui de profondes racines et brisent les fers qui le retenoient sous le joug du mal. L'Eglise catholique, qui unit tous ses membres dans un même corps, doit donc l'élever au plus haut point de perfectionnement religieux et moral. Ce n'est point un vain rêve, un léger fantôme qu'embrasse son enfant ; c'est une réalité, une réalité sainte, dans laquelle l'amour et la foi, le dévouement et l'humilité se développent au suprême degré. Plus est vaste la société à laquelle il appartient, plus sont nombreuses les chaînes qui l'entourent, il est vrai ; mais ces chaînes, loin de l'asservir, lui donnent la liberté, car elles complètent et perfectionnent son être.

Sans liens extérieurs, redisons-le, point de société parmi les hommes ; donc une église purement extérieure implique contradiction dans les termes. Une communauté religieuse n'a d'influence sur la vie spirituelle de ses membres qu'autant qu'elle se rapproche de l'Eglise catholique ; bien plus, elle ne peut se constituer que d'après les mêmes principes :

car, toutes les autres communions en déposent ; là où tombe un rayon de la lumière chrétienne, il ne fait éclore et mûrir ses fruits qu'en resserrant les liens de l'unité.

IV. C'est ainsi que la doctrine catholique sur l'Église saisit à la fois le cœur et la raison de l'homme ; c'est ainsi qu'elle ennoblit et agrandit toutes ses facultés. Mais ce n'est pas tout : elle est clairement enseignée dans l'Écriture sainte.

Le divin Maître prononça ces paroles dans la dernière cène : « Je ne prie pas pour eux seulement, *mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole*, afin que tous ensemble ils ne soient qu'un. Comme vous êtes en moi, mon Père, et comme je suis en vous, que de même ils soient un en nous, *afin que le monde croie que vous m'avez envoyé...* Je suis en eux et vous en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que c'est vous qui m'avez envoyé<sup>1</sup>. » Quelle plénitude de pensée et de sentiment ! Le Seigneur du monde demande l'unité pour tous ceux qui croiront en lui, et il ne trouve le type de cette unité que dans les rapports du Père et du Fils. *Qu'ils soient un en nous !* c'est-à-dire : « L'unité de mes fidèles est d'une nature si élevée qu'elle ne peut découler que d'un principe divin, de la même foi, du même amour.

de la même espérance, toutes vertus qui ont Dieu même pour auteur. Et comme cette unité repose sur un fondement divin, elle doit avoir des effets surnaturels; par elle, le monde doit reconnoître la haute mission du Fils de Dieu. Il faut donc que cette unité soit visible, tombant sous les sens; il faut qu'elle se manifeste par la profession de la même doctrine, par la participation au même culte, par les rapports extérieurs des disciples entre eux : autrement elle ne prouveroit point la divine mission du Sauveur. Ainsi l'unité entre tous les membres de l'Eglise témoigne en faveur du Christ, comme l'ouvrage en faveur de l'ouvrier.

Dans la même prière, le Seigneur se sert de termes plus forts encore; il dit : « Et la gloire que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. Je suis en eux et vous en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connoisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé <sup>1</sup>. » C'est comme si le divin Sauveur avoit dit : La haute mission que vous m'avez donnée, à moi qui suis avec vous dans l'union la plus étroite (*moi en vous*), je la leur ai transmise en entrant aussi avec eux dans un commerce vivant (*moi en eux*), pour qu'ils arrivent à l'unité. Et par là le

*monde reconnoîtra que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'aimez : l'unité parfaite de mes disciples, l'unité dans leurs actions, dans leurs désirs, dans leurs pensées, sera pour le monde un signe que j'ai agi par votre toute-puissance, car une telle merveille doit avoir pour auteur Celui qui tient les cœurs dans sa main ; elle montrera aussi qu'ils sont votre peuple, votre peuple élu, auquel vous vous êtes manifesté par amour, comme vous m'avez envoyé par amour. Ainsi parle le Seigneur.*

Quand saint Paul établit les rapports de l'ancienne et de la nouvelle alliance ; lorsque, parcourant les diverses phases de la révélation, il déroule à nos yeux le plan du suprême Ordonnateur dans l'éducation du genre humain, vous êtes frappé d'étonnement et d'admiration. Mais sa philosophie, s'il est permis d'ainsi parler, ses spéculations sur la société en général et sur l'Eglise en particulier, ne sont ni moins profondes ni moins sublimes. Lorsqu'il montre l'individu plein de misère et ne complétant son être que dans la société ; quand il fait voir le même esprit pénétrant les éléments les plus divers et ne faisant qu'un même corps de tous les fidèles (I. *Cor.*, XII), ses divins oracles commandent et entraînent l'assentiment de la raison. Et combien s'élève sa pensée lorsqu'il pose la base vivante sur laquelle repose tout l'édifice (*Ephes.*, IV. 16) ! ses

paroles semblent porter dans nos cœurs la force infinie qui a produit l'Eglise. En Jésus-Christ, toute différence nationale sous le point de vue religieux disparoît (*Ephes.*, II, 15); de deux peuples il n'a fait qu'un peuple; il a brisé en sa chair le mur de séparation et détruit l'inimitié qui les divisait. Par lui, tous ont accès auprès du Père : comme ils sont un en Jésus-Christ, de même ils ne sont entre eux qu'un corps, qu'un esprit (*Ephes.*, IV, 4). Tout nous le crie : *Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême, il n'y a qu'un Dieu, père de tous* (*Ephes.*, IV, 5 et 6). Tous, nous devons arriver à l'unité d'une même foi, d'une même connoissance du Fils de Dieu; hors de cette unité, nous sommes foibles comme des enfants, nous flottons à tout vent de doctrine (*Ibid.* 15 et 14).

Tels sont les fondements sur lesquels vint s'édifier la doctrine catholique touchant l'Eglise. Ces divins oracles ont inspiré l'éloquence et nourri le génie des plus grands docteurs. Les peuples du Nord furent éclairés de cette lumière céleste : ce foyer d'amour adoucit leur cœur de bronze, et c'est de là qu'a découlé toute la civilisation de l'Europe moderne.

Mais j'entends l'hérétique s'écrier : « Votre doctrine n'existe que dans l'imagination. Qu'on me montre la communauté que vous venez de dé-

peindre ! où est l'Eglise dans laquelle s'est réalisé l'idéal exposé par vous ? » Et moi je dis : Qu'on me montre la société dans laquelle l'Évangile s'est réalisé avec tous ses conseils, où il a porté tous ses fruits de grâce et de bénédiction. Si vous rejetez la doctrine relative à l'Eglise sous le prétexte qu'elle n'est pas devenue vivante dans tous les cœurs, vous devez aussi, pour être conséquent, rejeter l'Évangile. Certes, nous savons que l'idée n'est pas la réalité ni réciproquement ; mais nous savons aussi que là où la réalité ne repose pas sur l'idée, il n'y a pas plus de vérité que là où rien de réel ne correspond à l'idéal. Ces paroles du divin Maître : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », ne sont point fausses par la raison que nul n'est semblable à Dieu, et malheur à qui rejetteroit l'idéal parce qu'il ne le voit point complètement réalisé parmi les hommes ! Nous devons tous nous efforcer d'atteindre à la perfection ; les âmes basses et rampantes sont seules incapables d'une si noble ardeur.

Si, dans tous les temps, il a existé beaucoup de mal dans l'Eglise ; si même, à certaines époques, il a paru surpasser le bien, cette considération ne peut affaiblir le respect du catholique pour cette auguste mère des enfants de Dieu. Pendant sa longue existence, nous le savons, elle n'a pas toujours brillé

du même éclat ; mais comme institution divine, jamais elle n'a défailli, jamais elle n'a perdu sa première vigueur. Image du royaume de Dieu sur la terre et destinée à lui former des sujets, elle s'adresse à des hommes pécheurs et vivant dans un monde corrompu. Elle ne peut donc agir hors du domaine du mal ; il faut, au contraire, qu'elle descende dans les régions qu'il habite pour l'attaquer de front.

D'un autre côté, l'Eglise a été assaillie par de violentes tempêtes. elle a traversé des siècles où le monde moral, ébranlé jusque dans ses fondements, sembloit menacé d'une ruine prochaine. Des hordes sauvages détruisent l'ancienne civilisation ; alors ce ne sont plus les Grecs polis ni les Romains civilisés, mais des peuplades féroces qui entrent dans l'Eglise. Aussi, de ce moment, prend-elle une forme nouvelle. Ses prêtres et ses évêques ne descendent pas du ciel, il faut qu'elle les choisisse au milieu des hommes tels que la société les lui présente. Dans les siècles de barbarie, les Clément, les Origène, les Cyprien, les Basile, les Grégoire, les Hilaire, les Jérôme, les Augustin ne vinrent plus étonner le monde par la sublimité de leur doctrine et par l'éclat de leur génie ; hélas ! ces hommes puissants en parole et en œuvre, la gloire du genre humain, n'avoient point laissé d'héritiers de leur savoir prodigieux. Cependant, fécondité admirable de cette divine épouse du Christ ! l'Eglise fit encore, dans

ces jours mauvais, des merveilles et des miracles; foyer inextinguible de chaleur et source inépuisable de vie spirituelle, sa doctrine exerça toujours une influence salutaire sur l'éducation des peuples; disons mieux, toute la plénitude de force qu'elle avoit déployée dans les premiers siècles, elle la développa pendant le moyen-âge, mais d'une manière différente; celui qui fut homicide dès le commencement avoit blessé ses enfants par de nouvelles attaques, elle devoit mettre de nouveaux remèdes sur leurs blessures.

Cependant surgissent les sectes du douzième siècle et des temps suivants; sectes d'un jour, sans passé comme sans avenir, qui viennent l'accuser d'avoir manqué à sa mission! L'Eglise avoit sauvé les lumières et les sciences, et voilà que l'hérésie tourne contre l'Eglise les sciences et les lumières! Que si ces sectes avoient eu à traverser les orages qu'avoit bravés l'arche de Pierre, à l'instant vous les auriez vues retomber dans le néant; vains fantômes produits par l'orgueil, un souffle les eût dissipés.

Néanmoins nous devons le reconnoître, des évêques et des prêtres se sont rencontrés qui, foulant aux pieds les devoirs les plus sacrés, ont laissé le feu céleste s'éteindre dans leurs mains; plusieurs même ont étouffé par leurs désordres la mèche encore fumante. Les catholiques n'ont point à redouter de semblables aveux, et jamais ils ne les ont re-

doutés. Et comment révoquer en doute la profonde décadence du sacerdoce, quand l'existence même du protestantisme en est une preuve irréfragable? Non, jamais de telles monstruosités n'auroient vu le jour, jamais surtout elles n'auroient pu se répandre, si les conducteurs des peuples eussent été fidèles à leur mission. Certes, elle dut être au comble, l'ignorance de ces hommes qui trouvèrent admissible la doctrine des Réformateurs!

Apprenez donc une fois, ô protestants, à mesurer la grandeur des abus que vous nous reprochez sur la grandeur de vos propres égarements. Voilà le terrain sur lequel les deux églises se rencontreront un jour et se donneront la main. Dans le sentiment de notre faute commune, nous devons nous écrier et les uns et les autres : « Nous avons tous manqué, l'Eglise seule ne peut faillir; nous avons tous péché, l'Eglise seule est pure de toute souillure. » Cependant l'indicible douleur de la blessure nous reste, et si quelque chose pouvoit l'adoucir, ce seroit le sentiment que cette plaie est devenue un exutoire par lequel s'est écoulé tout ce que l'homme avoit apporté d'impur dans l'Eglise. Pour elle, elle reste éternellement sans tache.

Quelque incomplète que soit cette exposition, nous la croyons néanmoins suffisante pour préparer l'intelligence de ce qu'il nous reste à dire sur notre sujet.

## § XXXVIII.

**L'Église institutrice et mère des fidèles. — La Tradition. —  
L'Église juge en matière de foi.**

La question que nous avons maintenant à résoudre est celle-ci : comment l'homme est-il mis en possession de la vraie doctrine du Sauveur? ou, pour nous exprimer d'une manière plus générale et en même temps avec plus de justesse : comment l'homme arrive-t-il à la connoissance certaine des vérités révélées par le divin Maître? Les chrétiens du seizième répondent : Par l'Écriture sainte, qui est infaillible; les chrétiens de tous les temps et de tous les lieux disent : Par l'Église, qui donne l'intelligence infaillible de l'Écriture sainte. Sans doute, poursuivent nos maîtres dans la foi, l'Écriture sainte renferme les communications divines, par conséquent la vérité pure; nous supposons même, pour le moment, qu'elle contient toutes les instructions nécessaires à l'homme. L'Écriture est donc l'infaillible parole de Dieu; mais par cela seul qu'elle porte en elle-même le caractère d'infaillibilité, nous ne sommes pas encore à l'abri de toute erreur. Quand nous percevons les enseignements divins, le mensonge ne peut-il pas se glisser avec les oracles suprêmes dans notre intelligence? Comment donc sommes-nous certains que nos perceptions sont toute la vérité et rien que la vérité?

A cet égard, voici ce qu'enseigne la doctrine catholique. L'Esprit de Dieu qui gouverne et vivifie l'Eglise enfante dans l'homme, en s'unissant à lui, un instinct, un tact éminemment chrétien, qui le conduit à toute vraie doctrine. Le principe communiqué d'en haut, l'alliance avec l'apostolat perpétuel, l'éducation et la vie dans l'Eglise développent une sorte d'intuition profondément religieuse, un sens propre à la perception de la Parole écrite, car il répond à l'Esprit qui l'a dictée; et lorsque le chrétien la lit sous la conduite de ce guide intérieur, à la lumière de ce flambeau céleste, la vérité révélée passe sans altération essentielle dans son intelligence; disons mieux, quand son esprit et son cœur ont été formés dans la famille des frères du Christ, il n'a plus besoin de l'Ecriture pour connaître les enseignements divins<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Si Jésus-Christ a fondé une Eglise, cette doctrine se présente d'elle-même à tous les esprits. Aussi remonte-t-elle à la plus haute antiquité; elle fut proclamée dès que l'hérésie parut sur le monde. Irénée dit, *adversus hæc.*, l. III, c. 5 : « Traditionem apostolorum, in toto mundo manifestatam, in omni Ecclesia adest perspicere omnibus, qui vera velint audire; et habemus annumerare eos, qui ab apostolis instituti sunt episcopi in Ecclesiis, et successores eorum usque ad nos, qui nihil tale docuerunt, neque cognoverunt, quale deliratur ab his... Tantæ igitur ostensionis quum sint hæc, non oportet adhuc quærere apud alios veritatem, quam facile est ab Ecclesia sumere; quum apostoli quasi in depositarium dives plenissime in eam detulerint, omnia quæ sint veritatis ut omnis, quicumque velit, sumet ex ea potum vitæ. Hæc est enim vitæ introitus : omnes autem reliqui

Telle est la route ordinaire qui mène à la connaissance de la véritable doctrine. Cependant il y aura toujours des erreurs plus ou moins coupables; déjà du temps des apôtres, la parole de Dieu fournit à l'hérésie des armes pour combattre la Parole de Dieu même, et les saintes Lettres ont souvent jeté la discorde parmi les chrétiens. Comment procéder dans de pareilles circonstances? comment préserver la vérité de tout mélange impur? Quand le sens des Ecritures est contesté, le jugement universel prévaut contre les opinions particulières, la croyance générale contre le sens privé, la communauté contre l'individu; la société des fidèles interprète le texte sacré. Jésus-Christ a voulu que l'Eglise fût sa ma-

*fures sunt et latrones, propter quod oportet devitare quidem illos : quæ autem sunt Ecclesiæ cum summa diligentia diligere, et apprehendere veritatis traditionem... Quid autem si neque apostoli quidem Scripturas reliquissent nobis, nonne oportebat sequi ordinem traditionis, quam tradiderunt iis, quibus committabant Ecclesias? Cui ordinationi assentiunt multæ gentes barbarorum, quorum qui in Christum credunt, sine charta et atramento scriptam habentes per Spiritum sanctum in cordibus suis salutem, et veterem traditionem diligenter custodientes, in unum Deum credentes... Hanc fidem qui sine litteris crediderunt, quantum ad sermonem nostrum, barbari sunt, quantum ad sententiam, et consuetudinem et conversationem, propter fidem per quam sapientissimi sunt, et placent Deo, conversantes in omni justitia et castitate et sapientia. Quibus si aliquis annuntiaverit ea quæ ab hæreticis adinventæ sunt, proprio sermone eorum colloquens, statim concludentes aures, longius fugient, ne audire quidem sustinentes blasphemum alloquium. Sic per illam veterem apostolorum traditionem ne in conceptionem quidem mentis admittunt, quodcumque eorum ostentiloquium est. »*

nifestation, sa forme visible, son humanité permanente, son corps vivant éternellement : il lui a donc confié le soin d'enseigner la saine doctrine ; et pour qu'elle ne pût défailir à cette mission, il a déposé en elle sa Vérité, sa Sagesse et son Esprit, qui forment le sens intime de cette épouse sans tache.

Ce sens intime, cette conscience est la tradition, chaîne de pensées et de témoignages qui remontent de siècle en siècle jusqu'au divin Maître <sup>1</sup>. Qu'est-ce

<sup>1</sup> Voyez Euseb., *Hist. eccles.*, l. V, c. 27 : *Ἐκκλησιαστικὸν φρόνημα*. Nous lisons dans Vincent de Lérins, *Commonitor.*, c. 2, édit. Klupf. 1809, p. 90 : « Ille forsitan requirat aliquis, cum sit perfectus Scripturarum canon, sibi que ad omnia satis superque sufficiat : quid opus est, ut ei *Ecclesiasticæ intelligentiæ* jungatur auctoritas ? Quia videlicet Scripturam sacram, pro ipsa sua altitudine, non uno, eodemque sensu universi accipiunt : sed ejusdem eloquia aliter atque aliter, alius atque alius interpretatur, ut pene quot homines sunt, tot illinc sententiæ erui posse videantur... Atque ideo multum necesse est, propter tantos tam varii erroris anfractus, ut prophetiæ et apostolicæ interpretationis linea, secundum *ecclesiastici et catholici sensus normam* dirigatur. » Ces paroles viennent immédiatement après le premier chapitre où l'auteur dit qu'il y a deux moyens de discerner la doctrine catholique de l'hérésie : « Primum scilicet divinæ legis auctoritate : tum deinde *Ecclesiæ catholicæ traditione*. » Dans le concile de Trente, sess. XIII, c. 2, la tradition est appelée *universus Ecclesiæ sensus*. On lit dans le même concile, sess. IV, *Decret. de edit. et usu sacrar. librorum...* : « Ut nemo suæ prudentiæ innixus, in rebus fidei et morum ad ædificationem doctrinæ Christianæ pertinentium, sacras Scripturas ad suos sensus contorquens, contra eum sensum, quem tenuit et tenet sancta mater Ecclesia, cujus est judicare de vero sensu et interpretatione Scripturarum sanctarum... » *Decr. de can. Script.* « Perspicuus hanc veritatem et disciplinam contineri in libris scriptis et sine scripto traditionibus, quæ ipsius Christi ore ab

donc que la tradition? Si nous la considérons dans son sujet, c'est la Parole de Dieu vivant éternellement dans le corps des fidèles; c'est le sens chrétien existant dans l'Eglise et transmis par l'Eglise, sens qu'on ne peut séparer des vérités qu'il renferme, puisqu'il est formé de ces vérités et par ces vérités. C'est à ce sens catholique qu'est confiée l'interprétation de l'Écriture sainte; l'explication donnée par lui forme le jugement de l'Eglise, qui est appelée pour cette raison *le juge des controverses en matière de foi*. Mais si nous considérons la tradition dans son objet, elle est la croyance universelle de l'Eglise, sa foi perpétuelle consignée dans les monuments de sa doctrine et de son histoire. Prise dans ce sens, la tradition est ordinairement appelée *la règle de foi, le criterium dans l'interprétation de l'Écriture sainte*.

Au surplus, quand notre divin Sauveur établit l'Eglise son organe permanent, il ne fit que sanctionner une loi constante de l'ordre moral. Chaque nation porte un caractère distinctif. Enraciné profondément, ce type est empreint dans la vie pu-

Apostolis acceptæ..... Traditiones ipsas, tum ad fidem, tum ad mores pertinentes, tanquam vel ore tenus a Christo, vel a sancto Spiritu dictatas, et continua successione in Ecclesia catholica conservatas, pari pietatis affectu ac reverentia suscipit et veneratur. » Conférez Melchior. Cani *Loc. theol.*, l. III, c. 3, ed. Venet. 1567, p. 179 et suiv. sur la tradition, et l. IV, c. 4, p. 254, sur l'autorité de l'Eglise.

blique comme dans la vie privée, dans les lois comme dans le langage, dans les sciences comme dans les arts; ce type en un mot sépare tout un peuple de tout autre peuple. C'est le génie tutélaire, l'esprit régulateur qui fut légué des pères aux enfants; c'est le souffle vivifiant de tout le corps. Les anciens avoient personnifié cette empreinte caractéristique; ils l'honoroient comme la divinité de la patrie, et lui attribuoient leurs lois et leurs institutions. L'intérêt particulier, l'égoïsme et les partis viennent-ils déranger les ressorts qui maintiennent l'harmonie dans l'ordre politique, on découvre bientôt l'élément qui blesse le principe vital, lorsque le corps a gardé la conscience de lui-même et que le génie qui lui est propre continue de l'animer: mais si l'on a sapé les bases de l'édifice et brisé le lien vivant qui rattache le présent au passé; si la division a rendu tout acte national impossible et qu'on ne puisse plus distinguer l'esprit public au milieu du désordre et de la confusion, ce peuple, soyez-en sûr, touche à sa ruine; son génie tutélaire, son Dieu a disparu sans retour. *Pan est mort*, telle étoit la nouvelle que rapportoient de toute part les navigateurs au temps de la venue du Messie.

La loi que nous constatons ne s'observe pas moins dans les sociétés religieuses que dans les sociétés politiques. Considérez les Perses, les Chinois, les Mahométans; voyez avec quelle rigueur se

sont développés les principes primitivement posés parmi eux , voyez comment ces principes ont pénétré de leur esprit toutes les institutions de ces peuples. Dans le paganisme , tout découle également d'une source unique , tous les phénomènes religieux sont entés sur la même idée fondamentale. Examinez enfin l'établissement luthérien ; les dogmes enseignés dans les symboles de la secte portent tellement l'empreinte du fondateur , qu'à l'instant on en reconnoît la filiation et la parenté. Les sentiments de Major , de Victorin Strigel et d'autres dissidents furent rejetés , par une sorte d'instinct , comme contraires à l'esprit de tout le corps , et la communauté fondée par l'apôtre de Wittenberg s'est toujours montrée le fidèle interprète de sa parole.

Si nous supposons pour un moment que les fondateurs de ces sociétés politiques et de ces sociétés religieuses avoient mission de Dieu , que verrons-nous ? D'abord une impulsion supérieure qui descend des cieux , puis un long mouvement qui traverse l'espace et vient aboutir à l'homme. Les faits généraux sortis de la cause première seront donc divins et humains tout à la fois : ils seront divins , puisqu'ils formeront les oscillations d'un mouvement imprimé d'en haut ; ils seront humains , puisqu'ils procéderont aussi de l'activité de l'homme ; à ce double titre , ils régleront toutes les fonctions du mécanisme social , ils animeront de leur influence intime le corps tout

entier , ils dirigeront les âmes de tous ses membres, ils seront comme le souffle du fondateur , comme l'esprit qui vivifie ses institutions.

C'est sur ce modèle qu'il faut apprécier l'infailibilité de l'Eglise dans l'interprétation de l'Ecriture sainte. Tous les développements dogmatiques et moraux qui peuvent être considérés comme faits universels , nous devons les tenir pour les oracles de Jésus-Christ même , car ils découlent de son divin Esprit. Inutile de remarquer que la société divine diffère des sociétés humaines autant que le Créateur diffère de la créature, le Tout-Puissant du foible mortel ; tandis que la première, fondée sur le roc, brave toutes les tempêtes et reste éternellement , les dernières marchent vers une ruine inévitable et vont s'affaissant toujours avec leurs fondements.

### § XXXIX.

**Continuation. L'Eglise interprète de l'Ecriture et la Tradition.**

Tâchons de pénétrer plus avant encore dans la question de l'Ecriture et de la tradition ; après l'avoir examinée à la lumière du raisonnement , étudions-la avec le flambeau de l'histoire ecclésiastique, car les combats de l'erreur contre la vérité en éclairent jusqu'aux dernières profondeurs.

Si nous exceptons quelques sectes juives qui vouloient charger l'Evangile des lois cérémonielles ,

les gnostiques forment la plus ancienne hérésie. L'éternité de la matière, la formation et le gouvernement du monde par un esprit inférieur, le demiurgos de ces sectaires, leur docétisme et toutes leurs rêveries sont des erreurs trop connues pour qu'il soit besoin de les exposer ici. Aujourd'hui, toutes les sectes chrétiennes rejettent ces monstruosité comme contraires au christianisme. Eh bien ! les gnostiques se laissèrent-ils convaincre de leur fausseté par l'Écriture sainte ? Non, ils aimèrent mieux rejeter l'ancien Testament et déclarer les évangiles apocryphes<sup>1</sup>. Parmi ceux qui ont étudié le gnosticisme, le très-grand nombre, pour ne pas dire tous, se sont sans doute demandé : Comment ces erreurs furent-elles possibles ? comment trouva-t-on ces démonologies et tant d'absurdités dans la parole du Christ et des apôtres ? Et qui ne se ferait fort de réfuter dans une heure mille disciples de Marcion ? Qui ne voudrait, avec l'Écriture, les ramener à l'Église ? On est ainsi tenté d'accuser

<sup>1</sup> A cet égard, le deuxième siècle fournit déjà de tristes expériences. Tertullien dit (*de Præscript.*, c. 17) : « Ista hæresis non recipit quasdam scripturas : et si quas recipit, non recipit integras, adjectionibus et detractionibus ad dispositionem instituti sui intervertit : et si aliquatenus integras præstat, nihilominus diversas expositiones commentata convertit... Quid promovebis, exercitatissime Scripturarum, quum si quid defenderis, negetur : ex diverso, si quid negaveris, defendatur ? et tu quidem nihil perdes nisi vocem in contentione : nihil consequeris, nisi bilem de blasphematione. »

leurs premiers adversaires d'inhabileté, parce qu'ils ne purent en venir à bout.

Mais quand l'erreur a pris vie dans les intelligences, quels que soient les germes de mort qu'elle porte en elle, ni la raison, ni l'éloquence ne peuvent la détruire; ses racines sont trop profondes pour que l'œil de l'homme puisse les saisir et sa main les arracher. Voyez-la dans ses diverses phases : d'abord elle naît, puis elle grandit, puis elle meurt; tant qu'elle est dans sa période d'accroissement, tout, même l'obstacle, lui vient en aide; tout lui fournit un témoignage, une preuve, une démonstration; écoutez : la terre dépose en sa faveur et le ciel est sa caution. Cependant d'autres idées germent dans les esprits, un temps nouveau éclôt à la lumière; mais, sans point de contact avec le passé, il ne le comprend pas même; il demande étonné : Comment cela a-t-il été possible? Quand la grâce divine arrache un homme à l'étourdissement universel, il dit que son intelligence étoit ensevelie sous les plus épaisses ténèbres et que des écailles lui sont tombées des yeux.

Lors donc qu'on vit l'impossibilité de ramener les gnostiques par l'Écriture, l'Église déclara-t-elle qu'il resteroit douteux si Dieu a créé le monde, si Jésus-Christ a été réellement homme, jusqu'à ce qu'on eût décidé ces dogmes par l'Écriture? Non; appuyée sur la tradition, sur la parole vivante, elle

proclama qu'alors même qu'on pourroit disputer sur la doctrine des Livres saints, la foi constante, universelle se prononçoit d'une manière assez décisive; et que tous ceux qui vouloient s'attacher à Jésus-Christ, le choisir pour le pasteur de leurs âmes, ne pouvoient secouer le joug de cette autorité. Sans doute les docteurs de l'Eglise réfutèrent les gnostiques par l'Écriture; sans doute ils citèrent les divins oracles dans les écrits qui sont devenus les monuments de notre foi<sup>1</sup>; mais c'étoient là des raisonnements opposés à des raisonnements : deux partis étoient en présence, et l'Écriture des deux côtés. Le fidèle pouvoit se convaincre par la parole écrite, nous le savons, que les gnostiques étoient tombés dans de graves erreurs; mais comme ces sectaires avoient aussi la conviction de leur doctrine, le christianisme auroit disparu comme institution positive, si la Bible avoit été la seule autorité, s'il n'y avoit pas eu une autre règle de foi, la tradition universelle<sup>2</sup>. Sans cette règle, sans ce cri-

<sup>1</sup> Cette observation a induit en erreur le docteur Lucke. Voyez son écrit *sur l'Autorité de l'Écriture et ses rapports avec la règle de foi dans l'église protestante et dans l'ancienne église*, (Ueber das Ansehen der heil. Schrift in der protest. und alten Kirche) p. 125, 141, 142. Non-seulement Irénée, Hippolyte, Novatien, Origène, etc.; prouvent la doctrine de l'Eglise par l'Écriture; mais dans tous les siècles jusqu'à nos jours, les catholiques se sont appuyés de son témoignage.

<sup>2</sup> Tertullien dit très-bien (loc. cit., c. 18) : « Si quis est, cujus causa in congressum descendis Scripturarum, ut eum dubitan-

*terium*, jamais on n'auroit pu déterminer avec certitude quelle étoit la vérité chrétienne ; tout au plus l'individu auroit pu dire aux sectaires : Voilà mon sentiment à moi, voilà le sens que j'attache à l'Écriture. En un mot sans la tradition, plus de doctrine de l'Église, mais le doute et l'opinion ; plus de société des fidèles, mais seulement des individus, des chrétiens isolés.

A peine l'hérésie dont nous parlons avoit-elle atteint son plus haut période, que les unitaires vinrent lui déclarer une guerre à mort. C'est en effet cette dernière secte, mais non pas le montanisme, comme le veut Néander, qui forme l'extrême opposé du gnosticisme. Les disciples de Marcion rejettent l'élément humain ; les unitaires, l'élément divin. Les premiers enseignent que le Sauveur étoit la raison divine revêtue d'un corps apparent ;

tem confirmes, ad veritatem, an magis ad hæreses deverget ? *Hoc ipso motus, quod te videat nihil promovisse, æquo gradu negandi et defendendi adversa parte, statu certe pari, altercatione incertior discedet, nesciens quam hæresim judicet...* » c. 19 : « Ergo non ad Scripturas provocandum est : *nec in his constituendum certamen, in quibus aut nulla aut incerta victoria est, aut par incertæ. Nam etsi non ita evaderet collatio Scripturarum, ut utrumque partem parem sisteret, ordo rerum desiderabat, prius proponi quod nunc solum disputandum est : quibus competat fides ipsa ? Cujus sint Scripturæ ? A quo, et per quos, et quando, et quibus sit tradita disciplina, qua fiunt Christiani ? Ubi enim apparuerit esse veritatem et disciplinæ et fidei christianæ, illic erit veritas Scripturarum, et expositionum et omnium traditionum christianarum. »*

les seconds soutiennent que , pour avoir été éclairé d'en haut , il n'étoit pas moins un homme purement et simplement. Ceux-là disoient : Tout se meut par l'Esprit de Dieu ; ceux-ci répondoient : Le Saint-Esprit n'est descendu ni sur les apôtres ni sur l'Eglise. Suivant les uns , la matière est essentiellement mauvaise ; aux yeux des autres , tout est bon , il n'y a point de corruption primitive. Enfin , dans la doctrine des gnostiques , l'Évangile est un principe de vie , un germe de bien , une vertu céleste ; dans le système des unitaires , il est une règle purement morale , une idée abstraite , une lettre morte.

Eh bien ! les unitaires , comme les gnostiques , comme les hérétiques de tous les temps et de tous les lieux , rejetoient la tradition pour s'appuyer uniquement sur les Livres saints <sup>1</sup>. Que devoit faire l'Eglise dans cette conjoncture ? Déclarer que chacun resteroit dans son opinion en attendant que l'étude de l'Écriture eût fourni une solution satisfaisante ? Oui , sans doute , elle l'auroit dû , si elle n'eût eu aucune idée de son établissement , de son essence ni de sa constitution ; mais elle fit précisément le contraire , et voici les oracles que nous signifie sa conduite : La doctrine du Sauveur est éternellement certaine pour les siens. La parole vivante et la pa-

<sup>1</sup> Euseb., *Hist.*, l. V, c. 27.

role écrite, la parole gravée dans les cœurs par le Saint-Esprit et la parole tracée sur le papier par les auteurs inspirés sont une; les doutes qui s'élèvent sur la seconde disparaissent au flambeau de la première. La doctrine enseignée dans le commencement, la foi constante de toute l'Eglise, voilà le *criterium*, la règle infaillible dans l'interprétation de l'Ecriture sainte; et, selon cette règle, il est à jamais certain que notre divin Sauveur est Dieu et qu'il nous a remplis d'une vertu divine.

Celui qui fonde sa foi sur l'Ecriture, c'est-à-dire sur les résultats où l'ont conduit ses recherches bibliques; celui-là n'a point la foi, n'a pas la moindre idée de ce que c'est que la foi. Ne doit-il pas être toujours prêt à modifier sa croyance? Ne doit-il pas admettre que, par une étude plus approfondie des saintes Lettres, il arriverait peut-être à de tout autres conséquences? Et dès lors, nous le demandons, peut-il naître dans son âme une conviction profonde, inébranlable, ferme comme le roc? et voilà pourtant la seule disposition qui mérite le nom de foi. Foi, unité de croyance, universalité de doctrine sont une seule et même chose. L'homme qui croit véritablement, quand bien même sa croyance seroit erronée, est intimement convaincu qu'il possède la doctrine de Jésus-Christ, qu'il partage la foi des apôtres et de toute l'Eglise; il tient fermement que cette foi, renfermant toute vérité, est éter-

nelle, immuable, nécessaire. Cette croyance est la seule raisonnable, la seule digne de l'homme; tout le reste n'est qu'opinion, qu'incertitude.

Le gnosticisme et l'unitarisme allèrent s'engloutir avec les siècles dans le néant. De nouveaux temps virent naître de nouvelles hérésies; mais toutes érigeaient le même principe fondamental, savoir que l'Écriture étoit la seule source de la vérité chrétienne, la seule règle de foi. Ce dogme commun à tous les sectaires, le même chez les gnostiques du deuxième siècle et chez les vaudois du douzième, proclamé par les ariens comme par les nestoriens; ce dogme a enfanté les croyances les plus divergentes, les doctrines les plus contradictoires. Qu'y a-t-il en effet de plus opposé que le gnosticisme et le pélagianisme, que le sabellianisme et l'arianisme<sup>1</sup>? Or

<sup>1</sup> A l'égard de l'arianisme, conférez Athanas. *de Synodis* § 45-14, 40, 45, 47. Basil., *de Spir. sancto*, c. 10. On lit dans ce dernier écrit : « Id quod impugnatur fides est, isque scopus est communis omnibus adversariis et sanæ doctrinæ inimicis, ut soliditatem fidei in Christum concutiant, apostolicam traditionem solo æquatam abolendo. Ea propter, sicut solent, qui bonæ fidei debitores sunt, probationes e Scriptura clamore exigunt. Patrum testimonium, quod scriptum non est, velut nullius momenti rejicientes. » Dans saint Augustin, *contra Maxim.*, lib. I, c. 27, l'arien s'exprime ainsi : « Si quid de divinis protuleris, quod commune est cum omnibus, necesse est, ut audiamus. Hæ verò voces, quæ extra Scripturam sunt, nullo casu a nobis suscipiuntur. Præterea quum ipse Dominus moneat nos, et dicat sine causa colunt me, docentes mandata et præcepta hominum. » Le même docteur fait ainsi parler Pélagie : *Credamus igitur quod legimus, et quod non legimus, nefas credamus adstruere.* » (*De*

la seule considération que ce principe, toujours un, sans cesse le même, a sanctionné toutes les croyances, tous les égarements, toutes les monstruosités; cette seule considération, disons-nous, suffiroit pour montrer qu'il recèle quelque profonde erreur, qu'il creuse un abîme immense entre l'Écriture et l'individu.

Arrêtons-nous pour considérer la doctrine des sectaires. Tous reconnoissent que l'Église catholique, en proscrivant les hérésies précédentes, a été l'infailible interprète de la vérité, ils aiment à souscrire aux jugements qu'elle a portés contre leurs devanciers; mais ils ne veulent pas reconnoître les principes qui ont dicté ses définitions. L'arien reçoit avec joie les décisions contre les gnostiques; mais sur quel fondement reposent ces décisions, voilà ce qu'il ne veut point comprendre; il s'étourdit pour ne pas voir que l'Église, si elle eût

*Natur. et Grat.*, c. 39.) Le concile de Chalcédoine, acte I, dit en parlant d'Eutychès (*Hard., Act. Concil.*, tom. II, p. 186) : « Επειμον γάρ αὐτὸν εἶναι ἔφασκε ταῖς ἐκθέσεσι τῶν ἁγίων πατέρων, τῶν τε ἐν Νικαίᾳ καὶ ἐν Ἐφέσῳ τὴν σύνοδον ποιησαμένων, συντιθεσθαι, καὶ ὑπογράφειν ταῖς ἐρηκτικαῖς αὐτῶν ἑμπελοῖαι· εἰ δέ που τύχει τι παρ' αὐτῶν ἐν τισὶ λέξεσι ἢ διασφαλλῆν, ἢ διαπλανηθῆν, τοῦτο μέγα διαβάλλειν, μηδέ καταδέχεσθαι. μόνως δὲ τὰς γραφὰς ἐρευνᾶν, ὡς βεβαιωτέρας ὕψους τῆς τῶν πατέρων ἐκθέσεως κ. τ. λ. » La version latine rend ainsi la dernière phrase : « Solas autem Scripturas inquirere, sicut patrum expositionibus firmiores. » Ces paroles n'expriment pas le sens du grec; il faut . « Utpote quæ patrum interpretatione firmiores essent, » c'est-à-dire plus fermes que le dogme défini, que l'interprétation de l'Église.

été constituée sur les bases qu'il s'efforce de lui prêter, n'auroit pu sauver les dogmes qu'il professe avec elle. Les pélagiens et les nestoriens n'ont qu'une voix pour condamner l'arianisme, mais bientôt leur vue se trouble et leur intelligence s'obscurcit : pour arriver à la vérité chrétienne, ils quittent la voie de l'Église et prennent la route des sectes qu'ils maudissent ; ils veulent la *matière* sans la *forme*. Luther et Calvin ne firent point autrement : tout ce qui avoit été défini contre les gnostiques, les ariens, les nestoriens, les pélagiens, etc., les prétendus Réformateurs y donnèrent leur plein assentiment ; mais quand il s'agit de construire leur évangile, ils s'en allèrent sur les traces de ces hommes qu'ils avoient en exécration, qu'ils faisoient brûler quand ils tomboient en leur pouvoir <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Martin Chemnitz dit qu'Irénée et Tertullien, en invoquant la tradition, vouloient seulement montrer qu'elle s'accorde avec l'Écriture. Le passage est curieux : « Non video, dit-il, si integra disputatio consideretur, quomodo alia inde possit crui sententia, quam quod ostendat consensum traditionis apostolicæ cum Scriptura, ita ut eadem sit doctrina, quam Scriptura tradit, et quam primitiva Ecclesia ex Apostolorum traditione acceperat. » (*Examen. Concil. Trident.*, P. I, p. 118.) Et 221 : « Et omnia sunt sacris Scripturis consona, quæ nos et recipimus et profite-mur. » De là Chemnitz conclut que les témoignages des deuxième, troisième et quatrième siècles en faveur de la tradition ne font point contre les protestants ; car nous admettons, dit-il, tous les dogmes maintenus pour lors dans l'Église. L'auteur envisage la chose sous un faux point de vue. Lorsque les catholiques

On doit comprendre maintenant le sens profond du dogme catholique : Vous ne pouvez, nous disent nos maîtres dans la foi, prendre possession du christianisme que dans l'union avec sa forme essentielle, c'est-à-dire avec l'Eglise ; lisez les Livres saints dans l'esprit de cette institution vivante, contemplez en elle le Sauveur du monde, et sa véritable image s'éveillera dans votre cœur et dans votre intelligence, car la société des fidèles est son organe, sa manifestation permanente. Mais j'entends le sarcasme de l'impiété!... Eh quoi! ne vaut-il pas mieux se servir d'un flambeau que de rester dans les ténèbres? O orgueil de l'homme qui repousse le secours qui peut seul relever sa faiblesse! Puissants génies qui, *pour voir les astres n'avez pas besoin de télescope*, et qui voyez à travers le voile que le premier insensé vient déployer sur vos yeux!

citent Tertullien et les autres Pères dans la question présente, il ne s'agit pas de telle ou telle doctrine par eux enseignée, mais du principe même de la tradition. A l'égard de la doctrine, Chemnitz est presque toujours d'accord avec les catholiques; mais vient-il à parler de la tradition comme règle de foi, il est entièrement pour les gnostiques. Il auroit dû voir, par les écrits d'Irénée et de Tertullien, qu'on ne peut affermir sur l'Ecriture les plus simples vérités du christianisme. Il ajoute, p. 128 : « *Veteres damnaverunt Samosatenum et deinde Arium. Judex erat verbum Dei, id est testimonia ex Evangelio... quæ convincunt non calumniose judicantem.* » Sans doute; et cependant les juges de Nicée ne purent convaincre les ariens par l'Ecriture, précisément parce que ces hérétiques *jugeoient calomnieusement*.

## § XL.

**Différence de forme entre la doctrine de l'Écriture et la doctrine de l'Église, leur développement.**

Ainsi donc l'Église est l'interprète infallible de l'Écriture sainte. Or de ceci quelle est la conséquence? C'est que la doctrine de l'Église et la doctrine de l'Écriture sont une seule et même chose. Toutefois cette unité, cette identité ne concerne ni la lettre, ni la forme; elle ne comprend que l'esprit et l'essence. Puisque la vérité chrétienne devoit durer jusqu'à la fin du monde et devenir la possession de l'homme, il falloit de toute nécessité qu'elle parût successivement sous des expressions diverses, qu'elle revêtit pour ainsi dire dans le cours des âges un extérieur nouveau; la nature de l'Église, non moins que le but de son établissement, réclamoit impérieusement cette apparente transformation. C'est ce que doivent montrer les lignes suivantes\*.

La parole éternelle, annoncée par le divin Maître, fut reçue par ses disciples, et dès lors elle devint foi, possession humaine. Je dis plus: lorsque le Sauveur fut remonté vers son Père, elle n'existoit plus pour le monde que dans la foi des apôtres; aussi Pierre est-il appelé le rocher sur lequel Jésus-

\* On prie le lecteur de bien remarquer le point de la question, et de ne point juger la doctrine de l'auteur avant d'être allé jusqu'au bout. (*Note du trad.*)

Christ « bâtiroit son Eglise , afin que les portes de l'enfer ne prévalussent point contre elle. » Mais sitôt que la divine parole fut devenue possession humaine, de ce moment elle subit les lois qui président à l'intelligence humaine; de ce moment elle fut perçue, conservée, transmise par l'activité humaine. La forme même du récit évangélique met en lumière la vérité que nous annonçons; dans le choix et la disposition des matières , dans la conception et l'exposition du sujet , partout se montre le génie propre de chacun des historiens sacrés. Mais que sera-ce quand les apôtres traverseront les mers, lorsqu'ils porteront l'Evangile aux extrémités du monde? Alors on voit s'élever, du milieu de ceux à qui ils prêchent , une foule de difficultés qu'ils sont obligés de résoudre; et pour cela il leur faut discuter , raisonner , comparer; opérations qui mettent en jeu toutes les facultés de l'entendement.

Ainsi la doctrine du Sauveur fut soumise à l'exercice de l'intelligence humaine. D'une part la divine parole fut analysée et reçut des divisions logiques; d'autre part elle fut coordonnée, comparée avec elle-même; on ramena toutes les parties à certains points fondamentaux; on mit en relief la base sur laquelle repose tout l'édifice. Dès lors un point de vue plus clair et mieux circonscrit fut ouvert à l'esprit humain; car toutes les idées qui lui viennent du dehors, il faut qu'il se les assimile comme par une

seconde création, s'il veut en avoir pleinement conscience. Ainsi élaborée en quelque sorte par le concours de l'intelligence humaine, la doctrine primitive se montra sous plusieurs faces différentes; mais fut-elle toujours la doctrine primitive? Nous pouvons répondre oui et non : oui, puisqu'elle resta la même dans son essence; non, puisqu'elle changea dans sa forme. Assurément, du temps des apôtres, l'Esprit divin présida à tous ces développements; mais il n'est pas moins certain qu'ils ne s'opérèrent pas sans l'homme, sans l'activité, sans l'intelligence de l'homme; comme dans les œuvres chrétiennes la liberté et la grâce, le divin et l'humain se pénètrent réciproquement, ainsi en est-il dans le point dont il s'agit.

Jamais il ne put en arriver autrement. Après la mort des apôtres, quand les évangiles, les épîtres et toutes les Ecritures furent entre les mains des fidèles, nous voyons encore la parole de Dieu assujettie pour ainsi dire à l'activité de l'homme. Lorsque l'Eglise définit la doctrine primitive contre les hérésies, il faut de nécessité qu'elle change l'expression apostolique contre une autre plus propre à repousser l'erreur qu'elle veut condamner. Montrant la vérité divine sous tous ses points de vue, les apôtres ne purent en conserver la forme première; l'Eglise ne le peut pas davantage. Puisque l'hérésie se reproduit sous mille faces différentes; puisqu'elle

revêt toutes les apparences, emprunte toutes les couleurs, l'Eglise aussi doit prendre diverses positions, elle doit se mettre en face de l'erreur pour opposer à ses nouveautés d'expressions une nouvelle terminologie. Qu'on examine le symbole de Nicée, par exemple, et l'on reconnoitra ce que nous avançons.

Ainsi la tradition transmet la vérité chrétienne à travers les siècles sous des dehors multiples, en la revêtant d'une forme toujours nouvelle, et pourquoi? parce que cette vérité est confiée à des hommes qui doivent tenir compte des temps et des circonstances. Et de même que les écrits des apôtres ont répandu plus de jour sur la parole du divin Maître, ainsi l'enseignement de l'Eglise met dans une nouvelle lumière la doctrine de l'Ecriture sainte. Comment donc les disciples de Luther osent-ils nous dire : Vous abandonnez la doctrine des Livres saints pour ne prêcher que la doctrine de l'Eglise? Sur ce pied-là ne pourrions-nous pas leur répondre : Vous abandonnez la doctrine du Sauveur pour ne prêcher que la doctrine de l'Ecriture? Jamais on ne nous eût fait une objection aussi absurde, si l'on eût compris que Jésus-Christ a été Dieu et homme tout ensemble, qu'en conséquence il a voulu continuer son ouvrage d'une manière à la fois divine et humaine.

Au reste, si nous pénétrons toujours plus avant

dans la révélation évangélique à mesure que nous avançons dans les siècles chrétiens, nous le devons, ce semble, aux attaques de l'erreur contre la vérité. Poussés par un zèle aveugle, des Juifs mal convertis s'arment pour la défense du mosaïsme : saint Paul nous révèle la vertu de l'Évangile et l'excellence de la foi. Des troubles éclatent parmi les fidèles de Corinthe ; et le même apôtre trace ses divins oracles sur l'Église. Bientôt après les gnostiques sèment la division dans le champ du Seigneur ; mais du sein du combat nous voyons jaillir une vive lumière sur les questions de la plus haute importance, sur l'origine du mal, sur la nature et la liberté, sur la première création et la seconde en Jésus-Christ. De même la polémique contre les pélagiens nous a révélé, pour ainsi dire, la foiblesse et la profonde misère de l'homme. Enfin la chute des protestants imprima un mouvement d'ascension au catholicisme. Que l'on compare les auteurs des derniers temps avec les ouvrages antérieurs au concile de Trente, et l'on verra clairement que, dans la connoissance du christianisme, nous sommes à un degré plus haut qu'il y a trois siècles ; tous les dogmes remis en question par Luther ont été commentés, discutés, placés dans un nouveau jour, assis sur des bases plus fermes et mieux circonscrites. Ainsi toute vue plus profonde dans la vérité chrétienne, a pour condition la lutte et le

combat, l'attaque et la défense de la vérité. Ce phénomène est trop important pour ne pas fixer un instant notre attention.

Lorsque l'erreur a jeté le doute et la division dans les esprits, quel est le moyen, si ce n'est pas l'autorité, de discerner la vraie doctrine et de ramener l'unité de croyance? Sans un tribunal infail-  
lible, sans un juge vivant, ne tomberions-nous pas d'opinion en opinion, d'erreur en erreur, jusqu'au fond du précipice? Aussi, pour le dire en passant, partout où l'Écriture a été proclamée la seule règle de foi, l'on n'a point compris les développements du dogme, on les a même rejetés formellement. Quelquefois aussi l'absurdité de ces principes, les conséquences désastreuses qu'ils entraînent, précipitent dans un autre abîme. Après avoir parcouru la carrière de l'hérésie, enveloppé d'épaisses ténèbres, ne rencontrant partout que le cahos, le sectaire désespère de sortir jamais du labyrinthe du doute et des opinions; alors, dans son abattement, il attribue à l'Écriture toutes les imaginations, tous les rêves de l'époque, et donne tout cela comme autant de propositions de foi. Mais si l'on élève à la dignité de dogmes toutes les opinions, quelles qu'elles soient, qui se sont rattachées à l'Écriture, à quoi dès lors aboutira l'histoire chrétienne? A montrer que l'Écriture, par cela même qu'elle admet tous les sens, ne renferme aucun sens. Voici

donc à quoi se réduisent toutes les objections contre l'Eglise catholique : Toutes vos définitions dogmatiques, nous dit-on dans des termes équivalents, supposent que la lettre des Ecritures recèle un sens unique, à jamais immuable ; cependant elle n'en a aucun, puisqu'elle les a tous. L'esprit humain, dans l'Eglise chrétienne, n'a d'autre but que de mettre en lumière cette vérité, que dix-huit siècles n'ont pu vous faire comprendre\*.

\* Pour le protestant, la doctrine chrétienne a reçu sa dernière forme, sa dernière expression dans l'Évangile. De quel droit, nous le demandons, prétendrait-il commenter, interpréter la seule autorité à laquelle il doit obéir ? Le pourroit-il sans se mettre au-dessus de la règle de sa foi ? D'ailleurs ne verroit-il pas s'élever une foule de sentiments opposés, de doctrines contradictoires, et dans le choc des opinions, qui décideroit ? Sur ce principe, Rousseau combat victorieusement les ministres de Genève. « Nous pouvons, dit-il, nous tromper dans nos idées, » mais vous pouvez aussi vous tromper dans les vôtres. Pourquoi » ne le pourriez-vous pas étant hommes ? Vous pouvez avoir » autant de bonne foi que nous, mais vous n'en sauriez avoir » davantage : vous pouvez être plus éclairés, mais vous n'êtes » pas infallibles. Qui jugera donc entre les deux partis ? Sera- » ce vous ? cela n'est pas juste. Bien moins encore sera-ce nous » qui nous déliions si fort de nous-mêmes. » (*Première Lettre de la Montagne.*) Voilà donc l'alternative où se trouve le disciple de Luther, ou de renoncer à tout progrès dans la science chrétienne, ou d'admettre mille doctrines contradictoires. Qu'il vienne maintenant nous dire que nous enchaînons les intelligences, que nous les condamnons à un repos éternel ! (*Note du trad.*)

## § XLI.

**Tradition dans le sens restreint du mot. — Canon des Ecritures.**

Considérons encore la tradition sous un autre point de vue. Jusqu'ici nous l'avons définie le sens chrétien, la parole vivante, le *criterium* dans l'interprétation de l'Écriture sainte. Sous ce rapport, la tradition et l'Écriture ne sont qu'une, elles renferment toutes deux la même somme de vérités. Mais il est plusieurs dogmes indubitables, revêtus de la plus haute certitude, enseignés par les apôtres, que la parole écrite ne contient en aucune façon ou tout au plus d'une manière bien implicite. Voilà l'enseignement de l'Église catholique, enseignement de la plus grande importance, et sur lequel s'élève à certains égards tout l'édifice chrétien<sup>1</sup>. C'est sur ce fondement que repose la canonicité et l'inspiration de l'Écriture; car elle ne dé-

<sup>1</sup> *Concil. Trident.*, sess. IV, decret. de canonicis Scripturis. « Perspiciensque (sacrosancta Synodus) hanc veritatem et disciplinam contineri in libris scriptis, et sine scripto traditionibus, quæ ipsius Christi ore ab apostolis acceptæ, aut ab ipsis apostolis, Spiritu sancto dictante, quasi per manus traditæ, ad nos usque pervenerunt. » Sur quoi Pallavicin, l. VI, c. VIII, n. 7, fait cette remarque : « Duo per illam sanctionem intendit Synodus : alterum, palam facere, fidei catholicæ fundamenta non modo esse divinas litteras, quod recentes hæretici pertinaciter contendebant; sed non minus etiam traditiones, a quibus denique dependet, quidquid certi obtinemus de legitima ipsarum Scripturarum auctoritate. »

signe point les livres dont elle se compose ; et quand elle renfermeroit cette indication , resteroit à prouver l'authenticité , l'infailibilité de ce témoignage.

C'est donc la société fondée par le Sauveur qui nous certifie l'inspiration des Livres saints. A présent on doit comprendre , nous l'espérons , la nécessité de l'autorité de l'Eglise. Où est le chrétien qui ne reconnoisse le doigt de Dieu dans la conservation des Ecritures ? Mais il faut bien en convenir , c'est l'Eglise qui a opéré ce miracle , c'est l'Eglise qui a sauvé les monuments de notre foi. Qui ne le sait ? les sectaires des premiers siècles , les gnostiques et les antitrinitaires , rejetoient tantôt un évangile , tantôt un autre ; d'une main sacrilège , ils mutiloient les vrais écrits des apôtres et en produisoient de supposés. Or , encore un coup , c'est l'Eglise que ces hérétiques attaquèrent de la même manière que l'ont fait plus tard les protestants ; c'est l'Eglise que ces sectes appellent de concert la prostituée de Babylone , la corruptrice de la vraie doctrine , le tyran des intelligences ; c'est l'Eglise que Dieu a choisie pour garder le trésor des chrétiens. Que ne pourrions-nous pas conclure de là ! Cette observation , comme nous le verrons plus tard , faisoit sur Luther lui-même une profonde impression ; nous ne rapporterons pas ses réflexions à cet égard ; nous laissons à ses disciples le soin de les conci-

lier, s'ils le peuvent, avec l'attitude qu'il prit envers l'Eglise.

Les protestants ne sont pas en tout d'accord avec les catholiques sur le canon des Ecritures. Dans le commencement, il parut que d'importantes contrariétés alloient se développer sur ce sujet; on crut que Luther renouvelleroit les tristes scènes des premiers siècles où l'on repoussoit le matin un évangile, le soir un autre, suivant l'intérêt des doctrines. Le patriarche de la réforme, comme on le sait, rejeta l'Épître de saint Jacques, il alla même jusqu'à l'appeler un écrit pitoyable (*strohernen*, de paille). Il ne parloit pas autrement de l'Apocalypse, et il avoit coutume de dire que ce n'est pas dans les trois premiers évangiles qu'il faut chercher l'Évangile. En un mot, de tous les livres du nouveau Testament, il ne respecta que l'Évangile de saint Jean, l'histoire des Apôtres et les Épîtres de saint Paul. L'Épître de saint Jacques contredisoit la doctrine de Luther sur les bonnes œuvres; et Luther aima mieux rejeter cet écrit canonique que de redresser son opinion, il préféra déchirer un livre inspiré par

\* Job est un *fablier*, dit Luther; l'Écclésiastique n'a ni bottes ni éperons, il chevauche sur des chaussons. L'Épître aux Hébreux contient des erreurs contraires à toutes les épîtres de saint Paul, il est impossible d'y trouver un esprit apostolique ou divin. *Opera Jencns*, tom. I, p. 451. Voyez aussi *Tischreden*. Berthold et Devette, dans leur *Introduction aux Livres saints*, rapportent ces passages pour l'édification du lecteur. (*Note du trad.*)

le Saint-Esprit plutôt que de révoquer en doute sa propre infaillibilité. L'Apocalypse ne pouvoit non plus trouver grâce devant lui : quelle que fut d'ailleurs leur obscurité, ces pages divines étoient par trop claires dans plusieurs passages ; elles disoient, par exemple : « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur... car leurs œuvres les suivront<sup>1</sup> ; » il y avoit là de quoi scandaliser un restaurateur des Ecritures. Quant à la proposition inouïe jusqu'à la réforme, que ce n'est point dans les évangiles qu'on doit chercher l'Évangile, elle s'explique par ce que nous avons dit sur le sens de ce dernier mot dans la doctrine protestante. Cependant Luther ne put, sous ce rapport, égaler l'esprit de ses disciples ; ils reconnoissent, de même que les prétendus réformés, tous les livres du nouveau Testament\*.

<sup>1</sup> Loc. cit., XIV, 13.

\* Il est clair que notre auteur ne parle que des symboles de la secte ; quant aux docteurs particuliers, c'est autre chose. Tous ne prennent de l'Écriture que ce qui leur convient ; un grand nombre la rejettent tout entière. Déjà nous avons entendu plusieurs auteurs protestants ; il seroit facile de multiplier les citations. « L'évangile de Matthieu, dit un superintendant, expose la doctrine avec beaucoup d'additions étrangères et de changements ; il ne peut donc servir de règle de foi. L'évangile de saint Jean, aussi bien que ses lettres, est l'ouvrage de quelque Juif ; on y trouve plusieurs choses blâmables et contradictoires. Paul, dans ses Epîtres, n'a point quitté ses idées mosaïques ; il croit encore au Dieu vengeur des Juifs, il admet une résurrection réelle de la chair. Les Lettres de Pierre, de Jacques et l'Épître aux Hébreux sont comme celles de saint Paul. En général les livres du nouveau Testament ne présentent aucun corps de doc-

A l'égard de l'ancien, les préjugés de doctrine l'emportèrent, et tous les écrits que nous appelons *deutérocanoniques*<sup>1</sup> ont été, les uns après les autres, retranchés du canon. Au reste, la critique ne fut pas le seul mobile qui conduisit en cela les protestants; Clausen, entre autres écrivains de la secte, l'avoue formellement.

trine bien enchainé et bien avéré. » (*Dogmatique*, par le docteur Claudius.) Un autre protestant continue : « La doctrine des évangiles est aussi incertaine que celle de la tradition orale. Il est probable qu'on n'a point certainement reçu la pure doctrine du Christ par les documents du nouveau Testament, ou du moins que plusieurs méprises y ont été intercalées. Ne vaudrait-il pas mieux que nous n'eussions aucun rapport écrit sur Jésus-Christ ? » *Journal théologique* d'Augusti, n° 9, p. 106-107, année 1801. (*Note du trad.*)

<sup>1</sup> Le concile de Trente, sess. IV, *decretum de Can. script.*, énumère ainsi les livres de l'ancien Testament : « Sunt infra scripti Testamenti veteris, quinque Moysis, id est Genesis, Exodus, Leviticus, Numeri, Deuteronomium : Josue, Judicum, Ruth, quatuor Regum, duo Paralipomenon, Esdra primus, et secundus, qui dicitur Neemias, Thobias, Judith, Hester, Job, Psalterium davidicum centum quinquaginta psalmorum, Parabola, Ecclesiastes, Canticum canticorum, Sapientia, Ecclesiasticus, Isaïas, Hieremias cum Baruch, Ezechiel, Daniel, duodecim prophetæ minores, id est, Osea, Joel, Amos, Abdias, Jonas, Micheas, Naum, Abacuc, Sophonias, Aggæus, Zacharias, Malachias, duo Machabæorum, primus et secundus. »

La Confession gallicane, l. I, p. 111, compte les livres suivants : « Quinque libri Mosis nempe... Josue, Judices, Ruth, Samuelis l. 2, Regum l. 2, Chronicon, sive Paralip. l. 2, Esdræ l. 1, Nehemias, Esther, Job, Psalmi, Proverbia, Ecclesiastes, Canticum canticorum, Esaias, Jeremias, cum Lament., Ezechiel, Daniel, Minores Prophetæ 12 nempe. » Il manque donc : Tobias, Judith, Baruch, Sapientia, Ecclesiasticus, Machabæorum primus et secundus.

## § XLII.

**Rapport de la tradition avec l'exégèse scientifique.— Autorité des Pères et libre examen.**

Mais si la tradition dogmatique<sup>1</sup> fixe le sens des Ecritures, si l'Eglise en est le seul juge infallible, quel est le domaine de la science dans l'interprétation des Livres saints? Sur quoi pourront s'exercer le talent et l'érudition de l'exégète? C'est la dernière question que nous devons examiner.

D'abord l'Eglise n'entre point dans toutes les recherches qui provoquent l'attention du philologue; par exemple, elle ne croit pas que ce soit pour elle une obligation, ni par conséquent un droit exclusif, de fixer l'époque et l'origine du Livre du Job, de déterminer l'ordre chronologique des Epîtres de saint Paul, de juger le but et les motifs de l'Apocalypse, etc.; elle n'explique philologiquement ni les mots ni les versets, ni la liaison qui rattache les parties au tout; les détails archéologiques sont également hors de son domaine. En un mot, ses définitions ne concernent que le dogme et la morale. Voilà pour l'objet de l'interprétation donnée par l'Eglise.

Quant au mode de cette explication, l'Eglise ne

<sup>1</sup> Il ne s'agit que du dogme; on ne parle point ici de telle tradition concernant la discipline, la liturgie, etc.

procède point d'après les règles de l'hérméneutique sacrée; elle définit le contenu des Livres saints d'après l'esprit qui règne dans tout l'ensemble. Aussi voyons-nous que les premiers conciles œcuméniques ne citèrent, à l'appui de leurs décisions, aucun passage de l'Écriture; bien plus, l'organe visible de la vérité n'est pas infaillible, suivant les théologiens, dans les preuves de ses définitions, mais seulement dans ses définitions mêmes. Et pourquoi, dans les premiers siècles, l'Église assemblée ne s'appuyoit-elle pas sur les monuments de notre foi? Parce qu'elle ne doit pas son origine à l'Écriture sainte, puisqu'elle est antérieure au nouveau Testament\*. Les vérités qu'elle proclame, elle les tient de la bouche même du Sauveur; et le Saint-Esprit les a gravées dans sa conscience, ou, comme parle

\* Plusieurs protestants reconnoissent cette vérité qui renverse tout leur système. « Toute la religion de Jésus-Christ, dit un célèbre écrivain du parti, étoit déjà crue et pratiquée, et cependant aucun des évangélistes n'avoit encore écrit. L'oraison dominicale étoit récitée avant que saint Matthieu ne l'eût couchée sur le papier, car Jésus-Christ lui-même avoit enseigné cette prière à ses disciples. Il en est de même de la formule du baptême : aucun des auteurs sacrés n'en avoit encore fait mention, qu'elle étoit déjà usitée parmi les fidèles. Si donc les premiers chrétiens ne durent pas attendre, sur ces points, les écrits des apôtres, pourquoi auroient-ils été dans cette obligation sur d'autres articles? Les évangélistes n'ont jamais prétendu avoir consignés par écrit toutes les actions et toutes les paroles de Jésus-Christ; ils disent précisément le contraire, sans doute pour laisser place aux traditions. » (*Œuvres posthumes de Lessing.*)  
(*Note du Trad.*)

saint Irénée, dans son cœur. Elle a donc une certitude *immédiate* \* de ses enseignements. Que si l'Eglise devoit parvenir à sa doctrine par les recherches et par l'examen, elle serait forcée de se contredire elle-même et de se détruire de sa propre main; dans cette hypothèse, elle existeroit et n'existeroit pas : elle existeroit, puisque vous prétendez qu'elle se livreroit à toute sorte d'investigations pour découvrir la parole du salut; elle n'existeroit pas, puisqu'elle seroit privée de la vraie doctrine, c'est-à-dire de ce qui lui donne l'existence et la vie. Loin de l'Eglise cette conduite absurde ! quoi ! vous voulez qu'elle se recherche elle-même ; vous voulez qu'elle ressemble à l'insensé qui examineroit dans un papier tracé de sa main s'il existe réellement ! Les sectes et les factions seules tombent et doivent tomber dans une telle folie. Les vérités essentielles contenues dans l'Ecriture sont éternellement présentes à l'Eglise, car elles constituent son existence et sa vie, son âme et son tout. Elle n'existe que par Jésus-Christ, et elle devoit l'inventer ! Qui a jamais réfléchi sur ces paroles : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*, comprendra la doctrine de l'Eglise sur sa propre constitution.

\* Si l'on trouvoit cette expression exagérée, nous demanderions quel est le moyen, l'intermédiaire entre le Sauveur et l'Eglise. Si l'on répondoit que c'est l'Ecriture, nous demanderions encore si cela étoit déjà avant l'Ecriture, et d'où celle-ci tire son autorité. (*Note du Trad.*)

Maintenant il est facile de résoudre la question que nous posions tout-à-l'heure : quelle est la liberté de l'exégète catholique ? D'abord il ne s'agit pas de cette liberté dont on use si largement dans la réforme, et qui consiste à commenter l'Écriture selon ses caprices, à la rejeter comme un mélange d'erreur et de vérité, de sagesse et de folie. Cette liberté nous la possédons, comme hommes, aussi bien que le protestant, le juif et le mohométan ; mais il s'agit de la liberté dont jouit l'exégète, s'il veut rester dans l'arche de Pierre. Le catholique a la libre conviction que l'Église est une institution divine, qu'elle est assistée du secours d'en haut, qu'elle possède par conséquent la vérité pure. Il croit donc que toute doctrine rejetée par elle n'est pas contenue dans l'Écriture, et que tous les dogmes qu'elle proclame y sont renfermés. En conséquence il est certain, par exemple, que, d'après les Livres saints, Jésus-Christ réunit la nature divine et la nature humaine. Or, dès qu'une fois l'homme a reconnu cette vérité, il ne lui est plus libre d'admettre l'erreur contraire ; car autrement il se contrediroit. De même celui qui a fait vœu de chasteté, ne peut entrer dans l'alliance conjugale sans violer ses engagements avec Dieu.

Telles sont les limites que la mère des chrétiens pose à l'activité de ses enfants ; telles sont les bornes qu'elle prescrit au savant comme à l'ignorant, au

plus fameux exégète comme au plus simple des fidèles. Qui n'admireroit sa profonde sagesse ? Si elle permettoit à chacun de rejeter son enseignement , d'ériger tout ce que l'imagination peut voir dans l'Écriture , elle proclameroit qu'elle ne possède aucune doctrine ; disons mieux, elle se renieroit elle-même , car la simple possession de la Bible ne constitue pas plus une église que la raison ne rend de fait savant. L'individu ne peut croire et rejeter la même chose tout à la fois. Mais si une église , qui est la réunion de plusieurs individus , laisse à chacun la liberté de former sa croyance , elle présenteroit cette contradiction prodigieuse , qu'elle nieroit et affirmeroit en même temps la même doctrine ; que l'on décore ce chaos , cette monstruosité des plus beaux titres , nous le voulons bien ; mais à coup sûr cela n'est point une église. L'Église doit faire l'éducation des peuples , elle doit les former pour le royaume de Dieu ; mais ce royaume repose sur des lois constantes , sur des vérités à jamais immuables. L'Église doit enfanter Jésus-Christ dans le cœur de ses enfants ; mais notre divin Sauveur n'est pas tantôt oui , tantôt non. L'Église doit porter dans les esprits la parole descendue d'en haut , mais cette parole n'est pas un vain son , une cymbale retentissante.

Ainsi l'obligation que l'Église impose aux siens , de retrouver dans l'Écriture ses dogmes et sa mo-

rale, est fondée sur la raison, sur l'essence même des choses. Or voilà le seul engagement du fidèle; hors de cette limite, il est libre de toute entrave. Un vaste champ reste donc ouvert à l'exégète catholique; il peut déployer tout son talent, toute son érudition; il peut sans cesse faire de nouveaux progrès dans la science des Livres sacrés.

« Mais les saints Pères, disent les nouveaux chrétiens, n'ont-ils pas interprété, commenté les Écritures? Vous est-il loisible de vous écarter de leur sentiment.<sup>1</sup> ? Vous avez donc, et depuis des siècles, une exégèse consacrée, toute faite. » Avant de répondre à cette objection, disons un mot de l'interprétation des Pères, montrons-en les rapports avec l'interprétation scientifique.

Quand on lit ces grands docteurs, la gloire de leur siècle, on voit bien que, pour être profondément soumis à l'Église, ils n'ont pas moins développé les théories les plus nombreuses sur le dogme chrétien, les conceptions les plus variées sur la règle des mœurs. Dans l'expression comme dans la pensée, dans les preuves comme dans la spéculation, se révèle le génie propre à chacun d'eux. L'un a un regard plus profond, l'autre une vue plus claire et plus pénétrante; le premier fait fructifier un talent,

<sup>1</sup> Le concile de Trente, sess. IV, *decret. de edit. et usu sacror. libror.*, dit en effet : « Ut nemo... contra unanimem consensum Patrum ipsam Scripturam sacram interpretari audeat. »

le second un autre. Or toute opinion qui leur est purement personnelle, libre à vous de l'admettre ou de la rejeter, libre à vous de préférer tel sentiment ou tel autre. En un mot, considérée comme jugement individuel, la doctrine des Pères tire toute sa valeur des preuves qui l'appuient. Ces principes ont été reconnus de tout temps par les catholiques. Qu'on nomme un saint Père qui ait imposé au corps des fidèles ses opinions particulières ! Et quel docteur eut jamais plus d'autorité que saint Augustin ? Eh bien ! l'Eglise a-t-elle sanctionné sa doctrine sur le péché originel et sur la grâce ? Lui-même nous avertit de juger ses sentiments la balance à la main et de les soumettre au contrôle de la raison <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> August. *contra Faust. Manich.*, l. II, c. 5 : « Id genus litterarum, quæ non præcipiendi auctoritate, sed proficiendi exercitatione scribuntur a nobis, non cum credendi necessitate, sed cum judicandi libertate legendum est ; cui tamen ne intercluderetur locus et adimeretur posteris ad quæstiones difficiles tractandas, atque versandas, *linguæ ac styli saluberrimus labor* ; distincta est a posterioribus libris excellentia canonicæ auctoritatis veteris et novi Testamenti, quæ apostolorum confirmata temporibus, per successiones episcoporum, et propagationes ecclesiarum, tanquam in sede quadam sublimiter constituta est, cui serviat omnis fidelis et pius intellectus. Ibi si quid velut absurdum noverit, non licet dicere, auctor hujus libri non tenuit veritatem : sed, aut codex mendosus est, aut interpret erravit, aut tu non intelligis. In opusculis autem posteriorum, quæ libris innumerabilibus continentur, sed nullo modo illi sacratissimæ canonicarum scripturarum excellentia coæquantur, etiam in quibuscunque eorum invenitur eadem veritas, longe tamen est impar auctoritas. Itaque in eis, si qua forte propterea dissonare putantur a vero, quia non ut dicta sunt intelliguntur ; tamen libe-

Au reste, l'expression de *doctrine des Pères* est souvent synonyme de *tradition*. Alors on ne considère plus les écrivains des premiers siècles comme docteurs particuliers, mais comme représentant l'antiquité croyante, comme formant la chaîne de la parole transmise. Sous ce rapport, nous devons obéissance à leur enseignement; car ce ne sont plus eux qui parlent, mais c'est la foi de l'Eglise qui s'annonce par leur bouche. La doctrine chrétienne existe dans tous les temps, nous devons donc partager la foi de ceux qui en ont été les organes à

*rum ibi habet lector, auditorve judicium, quo vel approbet quod placuerit, vel improbat quod offenderit. Et ideo cuncta ejusmodi, nisi vel certa ratione, vel ex illa canonica auctoritate defendantur, ut demonstretur sive omnino ita esse, sive fieri potuisse quod ibi disputatum est, vel narratum : si cui displicuerit, aut credere noluerit, non reprehenditur. In illa vero canonica eminentia ss. litterarum, etiamsi unus propheta, seu apostolus, aut evangelista, aliquid in suis litteris posuisse, ipsa canonis confirmatione declaratur, non licet dubitare quod verum sit : alioquin nulla erit pagina, qua humanæ imperitiæ regatur infirmitas, si librorum saluberrima auctoritas aut contempta penitus aboletur, aut interminata confunditur. » Thomas Aquin. *Sum. tot. theol.*, P. I, Q. I, art. 8, edit. Caj. Lugd. 1580, p. 10 : « Auctoritatibus canonice Scripturæ utitur (sacra doctrina) proprie ex necessitate argumentando : auctoritatibus autem aliorum doctorum Ecclesiæ, quasi arguendo ex propriis, sed probabiliter. Innititur enim fides nostra revelationi Apostolis et Prophetis factæ, qui canonicos libros scripsere, non autem revelationi, si qua fuit aliis doctoribus facta. Unde dicit Augustinus in epistola ad Hieronymum (c'est la XIX<sup>e</sup>). Solis enim Scripturarum libris, qui canonici appellantur, didici hunc honorem deferre, ut nullum autorem eorum in scribendo errasse aliquid firmissime credam.*

travers les siècles. Nous ne pouvons ni ne voulons avoir d'autre croyance que nos pères ; mais leurs opinions particulières , libre à nous de les admettre ou de les rejeter. D'ailleurs, comme déjà nous l'avons dit , on a vu dans tous les siècles les plus beaux génies se vouer à la défense du christianisme ; éclaircissant son histoire , commentant ses dogmes, expliquant sa morale, ils ont porté la lumière jusque dans ses dernières profondeurs. Ainsi la science chrétienne étend son domaine de jour en jour, ainsi les secrets de Dieu se dévoilent de plus en plus. Il est donc faux que les saints Pères enchainent les

*Alios autem ita lego, ut quantalibet sanctitate doctrinaque præpolleant non ideo vero putem quod ipsa ita senserunt, vel scripserunt.* » Ainsi les catholiques distinguent très-bien entre les spéculations d'un Père et le *témoignage* qu'il rend de la croyance de son siècle. L'opinion d'un docteur n'est qu'une opinion, et lors même qu'ils tomberoient tous d'accord, leur doctrine ne pourroit constituer un dogme. Melchior Canus, *Loc. theolog.*, l. VII, c. 3, p. 425, dit : « *Sanctorum auctoritas, sive paucorum sive plurium, cum ad eas facultates affertur, quæ naturali lumine continentur, certa argumenta non suppeditat : sed tantum pollet, quantum ratio naturæ consentanea persuaserit.* » Il continue à la page 452 : « *Omnium etiam sanctorum auctoritas in eo genere quæstionum, quas ad fidem diximus minime pertinere, fidem quidem probabilem facit : certam non facit.* » Comme on le voit par le développement de sa proposition, Canus parle ici de recherches qui se rapportent à la doctrine de la foi. Il dit encore à la page 450 : « *Auctores canonici, ut superni, cœlestes, divini perpetuam stabilemque constantiam servant, reliqui verò scriptores sancti inferiores et humani sunt, deficiuntque interdum ac monstrum quandoque pariunt, præter convenientem ordinem institutumque naturæ.* »

intelligences, qu'ils rendent tout progrès à jamais impossible<sup>1</sup>.

Nous devons en dire autant de l'Écriture sainte. Si nous exceptons un petit nombre de passages classiques, le seul point sur lequel nous ne voyons

<sup>1</sup> Vincent de Lérins, *Commonitor.*, ed. Klupfel., Vienn. 1809, c. XXVII, p. 199, est admirable sur ce sujet. Il dit : « *Esto spiritualis tabernaculi Beseleel, (Exod., XXXI. 2.) pretiosas divini dogmatis gemmas exsculpe, fideliter coapta, adorna sapienter, adjice splendorem, gratiam, venustatem. Intellegitur, te exponente, illustrius, quod ante obscurius credebatur. Per te posteritas intellectum gratuletur, quod ante vetustas non intellectum venerabatur. Eadem tamen, quæ didicisti, doce : ut, cum dicas nove, non dicas nova.* » C. XXVIII : « *Sed forsitan dicit aliquis : nullusne ergo in Ecclesia Christi profectus ? Habeatur plane, et maximus. Nam quis illo est tam invidus hominibus, tam exosus Deo, qui illud prohibere conetur ? Sed ita tamen, ut vere profectus sit ille fidei, non permutatio. Siquidem ad profectum pertinet, ut in semetipsa unaquæque res amplificetur, ad permutationem verò, ut aliquid ex alio in aliud transvertatur. Crescat igitur oportet ; et multum vehementerque proficiat tam singulorum, quam omnium, tam unius hominis, quam totius Ecclesiæ ætatum ac sæculorum gradibus intelligentia, scientia, sapientia ; sed in suo duntaxat genere, in eodem scilicet dogmate, eodem sensu, eademque sententia.* » C. XXIX : « *Imitetur animarum religio rationem corporum ; quæ licet annorum processu numeros suos evolvant et explicent, eadem tamen, quæ erant, permanent. Multum interest inter pueritiæ florem et senectutis maturitatem ; sed iidem tamen ipsi fiunt senes, qui fuerant adolescentes ; ut quamvis unius ejusdem hominis status habitusque mutetur, una tamen nihilominus, eademque natura, una eademque persona sit, etc.* » L'auteur attaque les manichéens qui reprochoient aux catholiques d'enchaîner les esprits, de rendre impossible tout progrès dans la science ; objection déjà soulevée par les gnostiques, comme on le voit dans saint Augustin, *de utilitate credendi, de vera religione, contra Faustum, etc.*

aucune divergence parmi les Pères, c'est qu'ils trouvent tous dans la Bible les mêmes dogmes et la même morale. Cependant tous l'interprètent d'une manière différente : l'un est un modèle pour tous les temps, l'autre ne s'élève pas au-dessus de la médiocrité, l'autre n'est louable que par sa bonne volonté et par son amour du Sauveur. Or, de même que, parmi les Pères, celui-ci l'emporte par la sagacité et par l'érudition, celui-là par la profondeur et par le génie, de même en arrivera-t-il dans tous les siècles. Tous nous trouverons dans l'Écriture les mêmes dogmes et les mêmes préceptes, mais nous procéderons de diverses manières; tous nous arriverons aux mêmes résultats, mais nous aurons suivi plusieurs chemins. Sans nous écarter de la doctrine de nos ancêtres, ne pouvons-nous pas mieux éclaircir certains passages, mieux expliquer tel et tel texte, mieux résoudre telle et telle difficulté<sup>1</sup>? Les langues anciennes plus approfondies,

<sup>1</sup> Le cardinal Cajetan dit au commencement de son commentaire sur la Genèse : « Non alligavit Deus expositionem Scripturarum sacrarum priscorum doctorum sensibus, sed Scripturæ ipsi integræ, sub catholicæ Ecclesiæ censura; alioquin spes nobis et posteris tolleretur exponendi Scripturam sacram, nisi transfereudo, ut aiunt, de libro in quinternum. » Le sentiment du cardinal est que l'exégète peut, dans les détails, s'écarter de l'interprétation des saints Pères sans dévier pour cela du dogme universel. Ainsi par exemple, quand il est dit que Dieu endureit le cœur de Pharaon, qu'il aimoit Jacob et haïssoit Esaü avant qu'ils fussent nés, le catholique ne conclura pas, comme Calvin et Bèze, que Dieu est l'auteur du mal, qu'il met au monde une

de plus grandes connoissances dans l'histoire, les antiquités mieux explorées, que de nouveaux secours n'avons-nous pas sous la main ? Depuis la ré-

partie des hommes pour les damner. Une telle exégèse, en effet, seroit contraire à la foi constante de toute l'Eglise. Cependant nous pouvons, quand il y a des raisons pour cela, commenter ces passages autrement que les Pères.

Melchior Canus se déclara contre le sentiment que nous venons de rapporter. Sans doute il pensoit que les interprétations arbitraires qu'on trouve dans Cajetan, découloient de ce principe. Il dit dans son ouvrage déjà cité, p. 457 : « *Illud breviter dici potest, Cajetanum summis Ecclesie aedificatoribus parem esse potuisse nisi... ingenii dexteritate confusus, litteras demum sacras suo arbitrato exposuisset, felicissime quidem fere, sed in paucis quibusdam locis, acutius sane multo, quam feliciter.* » Ces paroles sont très-vraies. »

Pallavicin, au contraire, prend la défense de Cajetan. Cet auteur, dit-il, n'a jamais rien enseigné de contraire au concile de Trente ; et Canus, zélé dominicain, voudroit que les principes de son ordre fussent reconnus et observés par tous ses frères en religion : « *Equidem in primis affirmo, dit Pallavicin, Cajetanum, quamvis a suis (Cajetan étoit aussi dominicain) in hoc dicto licentiæ nota reprehensum, nunquam protulisse sensa tridentino decreto in hac parte adversantia. Secundo, concilium neque præscripsisse, neque coarctasse novis legibus rationem intelligendi Dei verbum ; sed declarasse illicitum et hæreticum quod suapte natura erat hujusmodi, et prout semper habitum ac declaratum fuerat a patribus, a pontificibus, a conciliis.... Prohibet quidem concilium, ne sacris litteris aptetur interpretatio repugnans ss. Patrum sententiæ, idque in rebus tum fidei, tum morum, et Cajetanus utut rem Canus intelligat, de his minime loquitur, neque unquam declarat, fas esse adversus communes ss. Patrum sententias obviam ire, sed fas esse depromere Scripturæ expositionem prorsus novam, et ab omnibus eorum expositionibus diversam. Etenim quemadmodum ipsi discreparunt inter se in illius explicatione sententiæ, adeoque singulæ eorum explanationes per se ipsas dubitationi subjacent, ita quan-*

formation, grand nombre d'exégètes catholiques, Thomas de Vio, Contarini, Masius, Maldonat, Justiniani, Estius, Corneille de la Pierre, ont prouvé par leurs savants ouvrages que la carrière de l'interprétation biblique n'est pas épuisée; et dans ces derniers temps, les recherches des Richard Simon, des Hug, des Feilmoser, des Jahn \* et de tant d'autres,

tum conjicio, visum est Cajetano, posse eunctas simul dubitationi subjacere, et quamdam aliam esse veram, quæ ipsis haud in mentem venerit. » (*Hist. Concil. Trid.*, l. VI, c. 18, n° 2, p. 221).

Cependant Canus dit lui-même, p. 457 : « Spes, inquit, nobis et posteris tollitur exponendi sacras litteras, nisi transfereudo de libro in quinternum. Minime verò gentium. Nam, ut illud præteream, quod in sacris bibliis loci sunt multi, atque adeo libri integri, in quibus interpretum diligentiam Ecclesia desiderat, in quibusque proinde juniores possent et eruditionis et ingenii posteris ipsi quoque suis monimenta relinquere, in illis etiam, quæ antiquorum sunt ingenio ac diligentia elaborata, nonnihil nos christiano populo, si volumus, præstare et quidem utilissime possumus. Possumus enim vetustis novitatem dare, obsoletis nitorem, obscuris lucem, fastiditis gratiam, dubiis fidem, omnibus naturam suam et naturæ suæ omnia. »

\* M. Hug, professeur à Fribourg en Brisgau (duché de Bade), est un des plus célèbres philologues d'Allemagne. On a de lui une Introduction au nouveau Testament, et un ouvrage sur les mythes des anciens peuples. Jahn étoit professeur à Vienne en 1825; il a publié plusieurs écrits fort estimés, entre autres une Introduction à l'ancien Testament et une *Archéologie des Hébreux*. Feilmoser est mort à Tubingue il y a dix ans; il est auteur d'une Introduction au nouveau Testament.

MM. Mack et Herbst, aussi professeurs à Tubingue, ont donné au public, le premier un Commentaire sur les Epîtres de saint Paul, le second une Introduction à l'ancien Testament. L'Allemagne catholique possède encore plusieurs autres exégètes dis-

montrent que les anciens nous ont laissé autre chose à faire qu'à réimprimer leurs ouvrages. L'Évangile a ravi par la sublimité de sa doctrine l'admiration de dix-huit siècles : seroit-ce donc rabaisser notre sagesse que d'y contempler les mêmes vérités que nos illustres ancêtres ? Nous soutenons que les Livres saints ont été compris par les églises auxquelles ils furent adressés ; nous ne croyons point que l'époque la plus rapprochée de leur apparition soit précisément celle où l'on se soit le plus éloigné de leur véritable sens : cette croyance fait-elle injure aux lumières du jour ? Nous disons que l'Église avoit compris les divins monuments de sa foi, alors qu'elle changea la face de la terre, qu'elle renversa le judaïsme, écrasa l'idolâtrie ; nous ne pensons point que les ténèbres aient été dissipées par la nuit, les fantômes par des rêves, l'erreur par le mensonge : en quoi cette induction tout aussi certaine qu'une proposition géométrique humilie-t-elle la raison ? Enfin nous enseignons que l'Écriture ne peut sanctionner toutes les opinions, tous les égarements ; nous n'admettons pas qu'elle change de sens tous les quinze ans \* : comment cette doctrine

tingués, par exemple, Klée professeur à Bonne, Wirth professeur à Dillingen, Leopold Schmidt professeur à Limpourg, Kuhn professeur à Giesen, etc., etc. Nous croyons que les théologiens français ne perdroient pas leur temps, s'ils tournoient leurs regards du côté de l'Allemagne. (*Note du trad.*)

\* Schleiermacher, professeur à Berlin, soutient effectivement

pourroit-elle scandaliser des restaurateurs de l'Evangile ?

Faisons une dernière observation. L'Eglise a reçu sa doctrine de la bouche même du Sauveur, et l'Esprit saint l'a gravée dans sa conscience. Donc l'Eglise et l'Ecriture enseignent les mêmes vérités. De là il suit par une conséquence rigoureuse, nécessaire, que l'exégèse la plus fidèle et la plus parfaite par conséquent, c'est précisément celle-là même qui reproduit les dogmes et la morale de l'Eglise. Ainsi donc, en imposant à ses membres l'obligation de retrouver dans l'Ecriture ses divins enseignements, la société catholique proclame la première règle de l'exégèse scientifique. Egarés qu'ils sont par le préjugé, les protestants regardent la constitution de l'Eglise comme contraire à l'Ecriture, et voilà pourquoi ils rejettent ses principes sur l'interprétation des Livres saints ; mais sur quoi repose cette opposition systématique ? a-t-elle son fonde-

l'erreur absurde que Mœhler prête à certains protestants d'Allemagne ; il dit formellement que les Livres saints changent de sens tous les quinze ans. Ainsi, pour donner un exemple, en 1820 l'Ecriture enseignoit avec Schleiermacher la divinité de Jésus-Christ ; mais en 1875 il a plu à notre docteur de rejeter cette vérité, et de ce jour même l'Ecriture a enseigné que Jésus-Christ n'étoit pas Dieu.

Schleiermacher a développé sa misérable doctrine dans les *Etudes et Critiques*, journal publié par Ulmanu, professeur à Halle, et par Umbreid, professeur à Heidelberg. C'est donc sous le patronage des plus célèbres écrivains du parti que se débitent de pareilles doctrines. (*Note du trad.*)

ment dans quelque apparence de vérité ou dans un incroyable aveuglement ? qu'on en juge par ce qui a été dit jusqu'ici.

## § XLIII.

### De la Hiérarchie.

Reste à parler de la hiérarchie sacrée. Nous allons voir se reproduire encore dans cette importante question, sous des formes bien frappantes, la doctrine qui fait de l'Eglise une institution divine et humaine tout à la fois. En effet, le ministère ecclésiastique, la dispensation de la parole comme celle des sacrements, exige une vocation intérieure, une mission donnée du Ciel. Mais comme, dans l'Eglise, l'humain s'associe nécessairement au divin, il faut que cette vocation d'en haut, que cette céleste mission s'annonce à l'homme, se révèle sous un signe accessible aux sens ; il faut, en un mot, que le caractère sacerdotal se confère par un symbole signifiant et produisant la grâce surnaturelle, c'est-à-dire par un sacrement<sup>1</sup>.

Pour entrer dans une église invisible, il n'est be-

<sup>1</sup> *Conc. Trid.*, sess. XXIII, c. 5 : « Cum Scripturæ testimonio, apostolica traditione, et Patrum unanimi consensu perspicuum sit, per sacram ordinationem, quæ verbis et signis exterioribus perficitur, gratiam conferri ; dubitare nemo debet, ordinem esse vere et proprie unum ex septem sanctæ Ecclesiæ Sacramentis ; inquit enim Apostolus : Admonco te, ut resuscites gratiam, quæ est in te, per impositionem manuum mearum. »

besoin que d'un baptême spirituel ; de même que , pour y vivre , il ne faut qu'un aliment intérieur ; là , le fidèle doit se nourrir du Verbe de Dieu , mais non point du corps de Jésus-Christ ; car le mot corps rappelle déjà quelque chose de sensible , de palpable. L'Eglise invisible ne demande donc qu'un sacrifice spirituel , qu'un sacerdoce intérieur. Mais il n'en est pas ainsi de l'Eglise visible ; sa notion veut que le baptême de feu soit en même temps un baptême d'eau , que la nourriture spirituelle des âmes soit tout ensemble un aliment matériel pour le corps ; sa notion veut que le sacrifice soit un acte tombant sous les sens <sup>1</sup>.

Cette observation s'applique à l'ordination des prêtres : la consécration intérieure et la consécration extérieure sont inséparables ; l'onction céleste et l'onction terrestre sont liées l'une à l'autre. Puisque l'Eglise est la dépositaire de la parole chrétienne

<sup>1</sup> *Conc. Trid.*, sess. XXIII, c. 1 : « Sacrificium et sacerdotium ita Dei ordinatione conjuncta sunt, ut utrumque in omni lege extiterit. Cum igitur in novo Testamento sanctum Eucharistiæ sacrificium visibile ex domini institutione catholica Ecclesia acceperit ; fatere etiam oportet, in ea novum esse visibile, et externum sacerdotium, in quod vetus translatum est. Hoc autem ab eodem domino Salvatore nostro institutum esse, atque apostolis, eorumque successoribus in sacerdotio potestatem traditam consecrandi, offerendi, et ministrandi corpus, et sanguinem ejus, necnon et peccata dimittendi et retinendi, sacræ Litteræ ostendunt, et Ecclesiæ catholicæ traditio semper docuit. » On voit aussi qu'une église intérieure ne réclame qu'une absolution invisible et que la confession devant Dieu.

et qu'elle est commise à la dispensation des mystères de Dieu, elle n'est point tenue d'avouer quiconque s'érige en docteur et se proclame l'oïnt du Très-Haut ; mais c'est elle qui doit instruire ses pasteurs et les revêtir du sacerdoce, leur conférer le pouvoir d'annoncer la parole et d'administrer les sacrements. Ainsi la visibilité de l'Église, et avec elle son indéfectibilité, implique une ordination permanente, remontant de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ. Et de fait, comme le divin Sauveur avoit envoyé les apôtres, de même les apôtres établirent des évêques qui, par une chaîne non interrompue, se sont perpétués jusqu'à nos jours. Cette succession continue de l'épiscopat forme une des marques extérieures auxquelles on reconnoit la véritable Église<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Saint Irénée, *adv. Hæres.*, l. III, c. 5, dit aux hérétiques de son temps : « Hac ordinatione et successione, ea quæ est ab apostolis in Ecclesia traditio, et veritatis præconizatio pervenit usque ad nos. Et est plenissima hæc ostensio, unam et eandem vivificatricem fidem esse, quæ in Ecclesia ab apostolis usque nunc sit conservata, et tradita in veritate. » L. IV, c. 45 : « Quapropter eis, qui in Ecclesia sunt presbyteris obaudire oportet, his qui successionem habent ab apostolis, qui cum episcopatûs successione, charisma veritatis certum, secundum placitum Patris acceperunt. » Tertullien dit aussi : « Édant ergo originem ecclesiarum suarum ; evolvant ordinem episcoporum suorum ita per successiones ab initio decurrentem, ut primus ille episcopus aliquem ex apostolis, vel apostolicis viris, qui tamen cum apostolis perseveraverint, habuerit auctorem et antecessorem... Hoc enim modo ecclesiæ apostolicæ census suos deferunt. Sicut Smyrnæorum ecclesia habens Polycarpum ab Johanne conlocatum re-

Mais si les évêques sont les successeurs des apôtres, il s'ensuit que cet ordre hiérarchique est d'institution divine, et que le souverain pontife en est le chef. Si les évêques doivent rassembler tous les fidèles en un seul troupeau, il faut qu'ils aient eux-mêmes un centre d'unité, qu'ils soient tous enchaînés autour du même point<sup>1</sup>. Otez le pasteur suprême, le pontife par tous révéré, aussitôt l'harmonie disparoît, l'ordre est renversé, l'Eglise dispersée au milieu du monde; ses membres sont isolés, relégués à eux-mêmes. Si un lien puissant n'eût entouré tout le corps, si le successeur de Pierre n'eût affermi tout dans l'unité, vous auriez vu la société des fidèles divisée, morcelée en une foule de corporations particulières et l'autorité de l'Eglise s'écrouler avec ses fondements; bientôt toutes les communautés, divergentes de sentiments, d'intérêts et de passions, n'auroient plus formé un témoi-

fert . sicut Romanorum Clementem a Petro ordinatum edit; proinde utique et cæteræ exhibent. Constringant tale aliquid hæretici. »

<sup>1</sup> *Concilium Florentinum* (Hard., *Acta Concil.*, tom. IX, p. 425) : « Item definimus, sanctam apostolicam sedem, et romanum pontificem, in universum orbem tenere primatum, et ipsum pontificem romanum successorem esse beati Petri principis apostolorum, et verum Christi vicarium, totiusque Ecclesiæ caput et omnium christianorum patrem et doctorem existere; et ipsi in beato Petro pascendi, regendi et gubernandi universalem Ecclesiam a Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse, quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum et in sacris canonibus continetur. »

gnage uniforme, mais on les auroit entendues déposer les unes contre les autres. Le chrétien auroit-il pu reconnoître encore, dans cette société divisée contre elle-même, une institution divine, fondée pour continuer Jésus-Christ? Ainsi donc, point d'Eglise visible sans un chef investi de l'autorité. Supposez pour un moment que l'Eglise mère n'a pas la primauté d'honneur et de juridiction sur toutes les églises, défendez-lui d'exercer aucune influence dans l'institution des évêques, dépouillez-la du droit de les confirmer et de les déposer, qu'arrivera-t-il? Bientôt vous verrez sur le siège épiscopal des hommes qui porteront une main sacrilège sur la doctrine, ou qui du moins ne veilleront pas à la conservation de ce dépôt sacré. Que pourroit l'Eglise sans organe? Et cet organe, que pourroit-il lui-même, si les évêques, les prêtres et les simples fidèles ne devoient obéissance à son autorité.

Ainsi la visibilité de l'Eglise, la notion de ministère, les rapports des fidèles entr'eux, tout nécessite l'existence d'un chef visible, jouissant de droits souverains. Cependant il est clair que l'autorité des papes ne comprend que les choses spirituelles; et, si dans le moyen âge ils dépassèrent cette limite, la raison en est dans les besoins de cette époque et dans la nature de l'autorité spirituelle. Outre leurs droits essentiels, ils acquirent encore, par la force des circonstances, des droits

accessoires et sujets à beaucoup de modifications, en sorte que cette partie de leur autorité semble varier avec les temps \*.

Tout le monde sait que, relativement aux rapports du pape avec les évêques, deux systèmes dominant dans les écoles, le système papal et le système épiscopal. Sans nier l'institution divine de l'épiscopat, le premier fait principalement ressortir les prérogatives du centre ; le second, tout en reconnoissant que Jésus-Christ lui-même a fondé le pontificat suprême, cherche à ramener le pouvoir à la périphérie <sup>1</sup>. Ces deux sentiments exercent une

\* Un protestant justement célèbre en Allemagne, Herder, écrit ces paroles : « Le joug de la hiérarchie romaine étoit peut-être nécessaire pour tenir en bride les peuples grossiers du moyen âge. Sans ce frein indispensable, l'Europe seroit devenue très-vraisemblablement la proie des despotes, le théâtre d'une éternelle discorde qui eût fini par en faire un désert mogolien. Comme contrepoids, cette hiérarchie mérite nos éloges. » Un autre protestant, philosophe esprit fort, Hume, n'est pas moins favorable à la papauté dans le moyen âge ; il dit : « L'union de toutes les églises occidentales, sous un pontife souverain, facilitoit le commerce des nations, et tendoit à faire de l'Europe une vaste république. La pompe et la splendeur du culte qui appartenoit à un établissement si riche, contribuoit en quelque sorte à l'encouragement des beaux arts, et commençoit à répandre une élégance générale de goût, en la conciliant avec la religion. » (*Histoire de la maison de Tudor*, tom. II, p. 9.) Un ministre de Schaffhouse, M. Hurter, vient de publier une histoire d'Innocent III. Cet ouvrage qui a placé l'auteur à côté de son illustre compatriote, Jean de Muller, est proprement l'apologie de la conduite des papes au moyen âge. (*Note du trad.*)

<sup>1</sup> Le synode de Constance en 1444 et celui de Bâle en 1451,

influence salutaire sur la vie ecclésiastique : parce qu'ils ont de contraire, ils se font en quelque sorte contrepoids ; l'un assure l'activité propre, le libre développement de toutes les parties ; l'autre tend à les réunir, à n'en former qu'un tout compact, un vivant faisceau.

Lorsque l'épiscopat réuni à son centre porte un jugement en matière de foi, il ne peut enseigner une fausse doctrine ; car autrement il seroit possible que toute la société des fidèles tombât dans l'hérésie. Commise à la garde de la vérité, l'Eglise est à l'abri de toute erreur ; l'organe qui intime sa croyance a donc aussi le privilège de l'infailibilité.

Les métropolitains et les patriarches ne forment point un intermédiaire nécessaire entre le pape et les évêques. Cependant leurs droits ont été reconnus par plusieurs conciles œcuméniques ; ils resserrent

ont posé les principes du système épiscopal, citramontain, gallican ; ils disent que le pape est tenu d'obéir au concile général légitimement assemblé, et représentant l'église militante. Cette doctrine étroite, qu'on peut regarder comme usée depuis longtemps, menaceroit l'Eglise d'une ruine prochaine, si on la développoit dans toutes ses conséquences. *Concil. Const.*, sess. IV. (Hard. loc. cit., tom. VIII, p. 252.) : « Ipsa Synodus in Spiritu sancto congregata legitime generale concilium faciens, Ecclesiam catholicam militantem representans, potestatem à Christo immediate habet, cui quilibet cujuscunque statûs vel dignitatis, etiamsi papalis existat, obedire tenetur in his quæ pertinent ad fidem et extirpationem dicti schismatis, et reformationem generalem Ecclesiæ Dei in capite et in membris. » Cela est répété et expliqué dans la V<sup>e</sup> session. Le concile de Bâle définit littéralement la même doctrine. Voyez Hardouin, loc. cit., p. 1121.

les liens qui unissent la milice sainte , ils exercent une surveillance salutaire sur ceux qui les suivent dans l'ordre hiérarchique.

Les simples prêtres sont unis au pontife souverain par l'épiscopat, qu'ils honorent comme la source visible de leur juridiction; ils portent jusqu'aux extrémités du corps la chaleur et la vie qui ont leur foyer dans le cœur, dans le centre unique.

Ainsi tout se tient, tout s'enchaîne, tout forme un ensemble organique dans la hiérarchie sacerdotale; et plus ces liens se resserrent, plus cette unité devient intime, plus cette tribu sacrée s'affermir sur sa base féconde, plus les fidèles croissent en grâce et en vertu : tel un arbre planté sur le bord des eaux pousse des branches d'autant plus saines et plus vigoureuses, qu'il est plus profondément enraciné dans le sol.

Encore un mot sur les ordres inférieurs. Les diacres, dont l'origine remonte aux temps apostoliques, étoient préposés à certaines fonctions qui n'exigent pas le caractère sacerdotal; et les sous-diacres, de même que les minorés, exerçoient des charges moins importantes encore, mais indispensables. Autrefois tous ces ordres formoient une école où les élèves du sanctuaire étoient formés au saint ministère; car, dans l'ancienne église, l'éducation cléricale se faisoit surtout par la pratique;

le diacre et le minoré suivoient l'évêque à l'autel, se préparant à devenir ses successeurs. Ainsi l'on ne montoit que par degrés dans les ordres, et chaque promotion étoit une récompense tout ensemble et un nouveau temps d'épreuve. Aujourd'hui l'on ne conserve plus guères les ordres mineurs que comme une ancienne coutume, et les aspirants au sacerdoce sont plus formés par la spéculation que par la pratique. C'est aussi pour cela que, de nos jours, les fonctions des simples clercs sont remplies par des laïques.

#### § XLIV.

**Doctrine luthérienne. — L'Écriture sainte est l'unique règle de la foi.**

Nous avons particulièrement insisté sur ce point, qu'une religion positive, pour commander la foi, doit être transmise d'âge en âge par une autorité vivante. Cette vérité principe est si claire, si manifeste, qu'elle s'impose d'elle-même à l'esprit non prévenu; mais il n'en est pas moins vrai qu'on en a fait une bien fautive application. Confondant l'autorité avec le témoignage, les sectaires se sont imaginé que la religion peut se transmettre comme tout autre fait, et qu'il suffit que des témoins oculaires parlent d'un envoyé de Dieu pour que leur déposition subjugué la croyance dans le cours des siècles; comme Polybe et Tite-Live nous instruisent de la

seconde guerre punique, comme Hérodien nous apprend la vie de l'empereur Commode, de même les évangélistes, dans ce système, nous font connoître Jésus-Christ et forment autorité pour tous ses adorateurs.

Tout le monde voit la fausseté de cette opinion. Les catholiques distinguent entre les écrivains sacrés et les écrivains profanes, et ne placent pas sur la même ligne la lecture de l'Évangile et celle de toute autre histoire. Pour faire taire le doute dans les esprits et dans les consciences, il faut que les Évangélistes aient écrit sous des conditions spéciales; autrement le lecteur serait toujours à se demander : Mais cet apôtre a-t-il bien vu, bien entendu, bien compris? De plus, et pour la même raison, nous faisons présider à l'intelligence de l'Écriture des circonstances particulières; car il ne suffit pas que les Livres saints ne renferment que la vérité pure, il faut aussi que nous la percevions infailliblement. C'est surtout lorsqu'il s'agit des lettres apostoliques, que nous demandons des garanties certaines, surnaturelles, divines. Quand les premiers disciples du Seigneur commentent la doctrine du salut, quand ils en déduisent de nouvelles conséquences, leur pénétration et leur probité pourroient-elles seules rassurer nos consciences? Et quand nous lisons leurs écrits, quand nous percevons leur parole, nos foibles lumières nous préserveroient-elles suffisam-

ment de toute erreur? Non sans doute, et pourquoi? parce que l'Évangile doit satisfaire de tout autres besoins qu'un classique grec ou latin; parce qu'il s'agit de nous-mêmes, de nos destinées éternelles, de notre tout enfin.

Observons en outre que nous puisons la connoissance de Dieu à deux sources différentes : dans la révélation naturelle et dans la révélation surnaturelle, en d'autres termes dans la révélation de Dieu en nous et dans la révélation du Sauveur hors de nous. Or, non-seulement la révélation intérieure enfante la vérité dans nos cœurs, mais elle est encore, pour ainsi dire, l'organe qui saisit la révélation extérieure. Elle remplit donc une double fonction, celle de certifier la vérité intérieurement dans nos âmes, et celle de percevoir extérieurement la Parole qui nous est apportée par Jésus-Christ. Ainsi deux révélations d'une seule et même vérité; mais la révélation dans nous doit se soumettre à la révélation hors de nous, car autrement l'on ne concevrait plus la nécessité de la dernière. De même que, en fait d'histoire, la critique examine les témoins, recherche s'ils n'ont été ni trompés ni trompeurs, ainsi nous devons, en matière religieuse, éprouver sévèrement le témoin qui dépose dans notre conscience : il possède une grande prépondérance sur celui qui frappe notre oreille; il en altère souvent la déposition, souvent il croit redire ses

paroles lorsqu'il n'émet que ses propres pensées.

Les vérités surnaturelles ne peuvent donc se transmettre comme les faits naturels, et la déposition de simples témoins ne forme pas, en matière religieuse, une autorité suffisante. Ce qu'un historien raconte d'un événement humain, nous ne pouvons l'apprendre que par son récit; qu'ainsi Carthage ait été prise par Scipion, c'est ce que les auteurs anciens nous font seuls connoître; la conscience se tait à cet égard, et nous ne pouvons ici confondre son témoignage avec celui de l'histoire. Il n'en est pas de même quand il s'agit de la doctrine évangélique; comme les vérités religieuses sont attestées par un double témoignage, en passant dans notre intelligence, elles peuvent plus ou moins emprunter la couleur de nos pensées, prendre plus ou moins le caractère de nos affections; et voilà pourquoi Dieu nous a donné l'autorité de l'Eglise avec les livres de l'Écriture, afin que nous soyons préservés de toute erreur dans la perception de la divine parole. Mais si les idées éternelles ne trouvoient aucun écho dans notre âme, si la vérité n'éveilloit pas un témoignage vivant au fond de notre conscience, si nous étions privés de tout sens pour les choses divines, alors peut-être, si la nuit du tombeau ne devenoit pas le partage de notre intelligence, la parole écrite attesterait suffisamment les oracles célestes; car la voix qui parle en nous ne pourroit,

dans cette hypothèse , étouffer la voix qui se fait entendre hors de nous. Or, c'est ici que la doctrine de Luther sur l'Écriture se rattache à ses autres erreurs. En effet, si vous enseignez que le péché originel a détruit dans l'homme les facultés religieuses et morales , l'image de Dieu ; si vous soutenez que le Saint-Esprit dépose seul dans nos cœurs, par cela même vous avez établi la proposition que l'Écriture est la seule source et l'unique règle de la foi. Aussi Luther ne manqua-t-il point de mettre en avant cette doctrine, il prétendit que les Livres inspirés contiennent et jugent seuls la Parole du salut <sup>1</sup> ; tandis que les catholiques enseignent que le divin Maître a établi l'autorité de l'Église pour donner à l'homme la véritable croyance, l'architecte de la Réforme détruit l'entendement humain et fait de la foi l'ouvrage de Dieu seul ; il dit au chrétien : Ce n'est pas toi qui lis l'Écriture, c'est le Saint-Esprit.

C'est ainsi que les restaurateurs de l'Évangile écartèrent toute activité humaine de l'affaire du salut. Dès que l'enfant d'Adam , disoient-ils , porte la main sur l'œuvre de Dieu, il la défigure horriblement ; en conséquence l'Esprit saint nous en-

<sup>1</sup> *Epitome* ; comp. § 4, p. 545 « Credimus, confitemur et docemus, unicam regulam et normam, ex qua omnia dogmata, omnesque doctores judicare oporteat, nullam omnino aliam esse, quam prophetica et apostolica, tum veteris, tum novi testamenti scripta. » *Solid. Declar.*, forma dijud. controv. § 2, p. 605.

seigne seul la vraie doctrine , et quand nous lisons les Ecritures , nous percevons immédiatement les vérités qu'elles renferment. Sur ces principes, ils rejetèrent l'autorité de l'Eglise sans craindre que la raison , livrée à elle-même , ne franchît toute limite et ne substituât ses illusions à la parole de Dieu. Aussi, pour eux , quel sujet d'éprouver cette crainte? Ils avoient nié la raison.

Les protestants énoncent ces erreurs souvent avec une admirable naïveté. Qui n'a lu cent fois dans leurs ouvrages que l'Écriture sainte est le seul juge en matière de foi. On voit que les savants docteurs confondent ici le lecteur de la Bible avec la Bible elle-même. N'est-ce donc pas autre chose de dire que l'Écriture est la source de la vraie doctrine , autre chose, qu'elle en est le juge? La dernière proposition est évidemment fausse ; autant vaudroit soutenir que le code des lois est le tribunal même qui en fait l'application. Mais comme Luther avoit rejeté , dès le commencement de sa révolte , toute activité humaine , il s'imagina que ses propres pensées sur les choses du ciel n'étoient pas moins l'ouvrage de Dieu que son vouloir pour le bien ; dès lors il ne distingua plus entre l'homme et les Livres saints , et soutint que la Parole écrite est le seul juge des controverses concernant la foi <sup>1</sup>. Les autres

<sup>1</sup> Nous savons bien que la proposition : *L'Écriture est seule juge en matière de foi* , vouloit dire aussi que l'Écriture s'explique

Réformateurs ne tiennent pas un autre langage ; Zwingle, par exemple, écrit ces paroles <sup>1</sup> : « La voix du Pasteur suprême ne peut tromper ; celui-là donc est infallible, qui n'écoute que la parole de Dieu. » On plie sous le poids de ce raisonnement ; l'Écriture ne peut induire en erreur ; donc le chrétien qui se fonde uniquement sur l'Écriture sainte, ne peut errer ; donc lire un écrit infallible et être personnellement infallible, c'est la même chose. Mais les restaurateurs de l'Évangile ne s'en tenoient pas là ; ils conclusoient du même principe la fausseté de notre doctrine, par cela seul que nous interprétons les Livres saints d'après l'autorité de l'Église.

Ainsi, Dieu porte le flambeau dans les intelligences de la même manière qu'il met le désir dans les cœurs ; la pensée, comme le vouloir, est purement passive sous la main de Dieu : voilà le prin-

elle-même ; que le contexte, la comparaison de plusieurs passages soulève toutes les difficultés ; mais il s'en faut bien que ce soit là toute la pensée des premiers Réformateurs, et les dernières paroles, abstraction faite de toute autre considération, sont historiquement fausses.

<sup>1</sup> *Zwinkl. de vera et falsa relig. comment., opp., t. II, fol. 492* : « Hæc tandem sola est ecclesia labi et errare nescia, quæ solam Dei pastoris vocem audit, nam hæc sola ex Deo est. Qui enim ex Deo est, verbum Dei audit ; et rursus, vos non auditis, qui ex Deo non estis. Ergo qui audiunt, Dei oves sunt, Dei Ecclesia sunt ; errare nequeunt : nam solum Dei verbum sequuntur, quod fallere nulla ratione potest. — Habes jam, quænam sit ecclesia, quæ errare nequeat, ea nimirum sola, quæ solo Dei verbo nititur. »

cipe fondamental de l'enseignement protestant. Cette connexité logique est par elle-même de la plus haute évidence, et nous la trouvons clairement établie dans les écrits des Réformateurs. Au jugement de Luther, le simple fidèle est le juge le plus libre de tous ; car, *intérieurement instruit par Dieu*, il n'obéit qu'à la voix du Saint-Esprit <sup>1</sup>. Zwingle explique la pensée de Luther ; et son témoignage doit avoir d'autant plus de force que nulle part il ne fait preuve d'un génie créateur ; dans tous ses ouvrages, c'est à peine s'il émet une pensée qui lui soit propre ; et tout en se contentant d'amplifier les idées du maître, il prétend sérieusement, d'autres diroient niaisement, à l'originalité. Zwingle compare donc l'Écriture au Verbe qui a tiré toute chose de rien ; au Verbe qui créa la lumière quand Dieu dit : *Que la lumière soit* <sup>2</sup> ! « De même que les prophètes furent subjugués par une parole intérieure,

<sup>1</sup> Luther. *de instit. minist. Eccles.*, opp., tom. II, fol. 584 : « His et similibus multis locis, tum Evangelii, tum totius Scripturæ, quibus admonemur, ne falsis doctoribus credamus, quid aliud docemur, quam ut nostræ propriæ quisquis pro se salutis rationem habens, certus sit, quid credat et sequatur, ac judex liberrimus sit omnium, qui docent eum, *intus a Deo solo doctus.* » Nous citerons d'autres passages plus bas.

<sup>2</sup> Zwingl. *de certitud. et clarit. verbi Dei.*, c. II, opp., tom. I, fol. 163 : « Tanta verbi Dei certitudo et veritas, tanta etiam ejusdem virtus est et potentia, ut quæcunque velit mox justa nutum illius eveniant. Dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt... Dixit Deus, fiat lux, et facta est lux. Ecce quanta sit verbi virtus, etc. »

de même qu'ils cédèrent à la voix de Dieu sans aucune réflexion, ainsi sommes-nous entraînés par la parole de l'Écriture <sup>1</sup>. Mêlant la vérité à l'erreur, l'homme, dit-il, ne peut-être instruit par l'homme; car personne ne s'approche de Jésus-Christ, s'il n'est attiré par le Père. Inutile de faire ressortir l'équivoque qui sert de base à ce raisonnement; que l'homme ne puisse engendrer la foi dans les cœurs, que la véritable croyance ne naisse que sous l'influence du Saint-Esprit, cela est hors de contestation; mais avancer que nous parvenons à la foi sans aucun secours humain, c'est tomber dans la même erreur que celle qui fait de la conversion l'ouvrage de Dieu seul <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Loc. cit., c. III, p. 168 et seq.

<sup>2</sup> Loc. cit., p. 169 : « Cum Deo docente discant pii, cur non eam doctrinam, quam divinitus accipiunt, iis liberam permittitis? Quod vero Deus piorum animos instituat, Christus eodem in loco non obscure innuit, dicens : Omnis qui audiverit a Patre et didicerit, ad me venit. Nemo ad Christum pervenit, nisi cognitionem illius a Patre acceperit. Jamne ergo videtis et auditis, quis sit magister fidelium? Non patres, non doctores titulo superbi, non magistri nostri, non pontificum cœtus, non sedes, non scholæ nec concilia, sed Pater Domini nostri Jesu Christi. Quid ergo, objicitis, an homo hominem docere non potest? Nequaquam. Christus enim dicit . nemo venit ad me, nisi Pater traxerit eum... Verba Spiritus clara sunt, doctrina Dei clara est, docet et hominis animum sine ulla humanae rationis additamento, de salute certiores reddit, etc. »

Le dogme de la prédestination, de même que celui de la passivité de l'homme, a, dans les écrits de Zwingle, la plus grande influence sur l'article dont il s'agit. Ce que le fidèle croit faire en lisant l'Écriture, il ne le fait qu'en apparence. Loc. cit., p. 171 :

Ici s'explique l'aversion des Réformateurs pour la philosophie. Qui le croiroit? Zwingle veut que les élèves du sanctuaire quittent les livres pour apprendre un métier : La science, dit-il, enfle le cœur et rend incapables des choses de Dieu ; lui-même abandonna l'étude de l'Écriture, et s'adressa aux ouvriers pour en apprendre les mystères du céleste royaume. De même Mélanchthon entra en apprentissage chez un boulanger ; non pas, toutefois, pour se donner un maître dans l'exégèse, mais pour obéir à la voix de sa conscience ; car il tenoit que ces paroles : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*, imposoient à tous l'obligation du travail des mains.

La doctrine que nous venons d'exposer a reçu plus tard, nous le savons, de grandes modifications ; mais, voulant faire ressortir la filiation des dogmes protestants, nous ne pouvons confondre des opinions qui virent le jour à des époques différentes. Retranchant toujours et sans cesse ajoutant, Luther apporta de nombreuses contradictions dans son système ; et, si nous voulons les expliquer, il faut bien que nous parcourions les diverses phases de sa doctrine. D'un autre côté, les correctifs ne furent amenés que par des circonstances extérieures : les ana-

« Quod verò ac in re opus tuum esse credis, non tuum, sed Spiritûs sancti est, qui occulte in te et per virtutem suam operatur. »

baptistes vinrent attaquer la Réforme l'Évangile à la main; et Luther, hors d'état de maintenir sa première position, enseigna pour lors l'activité de l'homme dans l'interprétation de l'Écriture sainte. En général les anabaptistes engagèrent l'apôtre wittenbergeois dans une nouvelle route, et c'est ce que déjà Menzel fait observer dans son histoire d'Allemagne; mais il ne voulut jamais convenir que l'on pût saisir le vrai sens des Écritures par l'exégèse : cette opinion eût renversé tout son système; car vouloir pénétrer les choses de Dieu à l'aide de l'entendement humain, c'étoit pour lui un crime de lèse-majesté divine. Quel est donc, selon le Réformateur, le but de l'interprétation scientifique? C'est d'expliquer aux autres le sens que Dieu seul a mis dans nos cœurs; ce qui, à la vérité, est complètement inutile dans ses principes.

Voici donc la contrariété dogmatique qui sépare la doctrine catholique de la doctrine enseignée par Luther et par Zwingle. L'Église dit : J'ai la certitude immédiate des vérités chrétiennes; car instruite par Jésus-Christ et par les apôtres, j'ai été formée, élevée dans leur doctrine, et ce que j'ai entendu l'Esprit de Dieu l'a gravé dans mon cœur. La parole écrite et la parole transmise ne sont qu'une, et c'est pourquoi la première doit être interprétée par la seconde. Luther et Zwingle disent, au contraire : Lorsque nous lisons les Écritures, l'Esprit divin

met seul la vérité dans nos cœurs ; donc il faut interpréter l'Écriture par la parole intérieure, c'est-à-dire par le témoignage de la conscience.

Il n'est pas facile, nous le savons, de se former une idée claire de la doctrine protestante, telle que nous venons de l'exposer ; mais que l'on essaie de concilier autrement ces deux propositions stéréotypées dans le nouvel évangile, la première que Dieu seul instruit le fidèle intérieurement, la seconde que nous ne pouvons parvenir à la connoissance de la vérité chrétienne sans l'Écriture sainte. Ce qui nous reste à dire répandra plus de jour sur ce sujet.

## § XLV.

**Ordination intérieure.** — Chaque chrétien est prêtre et docteur, par conséquent indépendant de toute société religieuse.— Idée de la liberté ecclésiastique.

Jamais erreur ne fut plus féconde en conséquences désastreuses que celle que nous venons d'exposer ; tirez-les vous-même. Si l'homme est instruit par Dieu seul dans le fond de son âme, s'il est purement passif dans la perception de la vérité, l'Esprit saint est le seul docteur du chrétien par le moyen des Écritures et l'on doit rejeter le corps enseignant, le ministère de la parole évangélique. Mais ce n'est pas tout : par une autre déduction rigoureuse, s'il n'y a pas d'apostolat perpétuel, il n'y a pas non plus de caractère sacerdotal, ni par conséquent

d'acte qui le confère, et nous sommes contraints d'effacer l'ordination du nombre des sacrements. Suivant la doctrine catholique, l'Eglise continue l'œuvre du Sauveur et renouvelle la rédemption dans le cours des siècles ; il faut donc qu'il y ait des prêtres chargés de rompre le pain de la parole, des évêques revêtus d'un pouvoir doctrinal, des pasteurs jouissant de prérogatives surnaturelles. Selon la doctrine protestante, au contraire, l'Esprit de science et de sagesse se donne lui-même immédiatement et met de sa propre main la céleste parole dans nos cœurs ; dès lors il n'est plus besoin de docteurs humains, ni de sacrement pour les consacrer. Que peut être l'ordination dans ces principes, qu'un acte intérieur par lequel Dieu éclaire les intelligences et se donne à tous de la même manière ?

Luther prit dans la tradition l'idée d'un sacerdoce universel ; puis il la fit entrer dans son système, après l'avoir horriblement défigurée. Il revient souvent sur la question du ministère, mais il ne la traite à fond que dans son écrit aux Frères de Bohême. Voici les idées fondamentales de cet ouvrage, qui nous fait voir bien avant dans le fond du protestantisme.

Dès les premières pages, l'architecte de la Réforme représente l'ordination catholique comme un *graissage*, une *tonderie*, comme une *supercherie* qui ne peut faire que des *histrions*, des *charlatans*, des

*prêtres de Satan* <sup>1</sup>... Ensuite il commande de chasser ceux qui ont été ordonnés par la *bête*, c'est-à-dire par le pape dans la personne des légitimes pasteurs; de les chasser et d'en purger la terre; c'est pour tous non-seulement un droit incontestable, mais une obligation rigoureuse; car chaque fidèle est élevé à la dignité sacerdotale et doit à ce titre annoncer la parole, remettre les péchés, conférer le baptême, administrer tous les Sacrements. « Le Saint-Esprit enseigne tout à tous, » il éclaire toutes les intelligences, il met la foi dans tous les cœurs, il donne à toutes les âmes la certitude de la vraie doctrine <sup>2</sup>; mais les chrétiens doivent, « pour

<sup>1</sup> Luther., *de instituendis ministris Eccles.*, opp., tom. II, fol. 585.

<sup>2</sup> Loc. cit., fol. 584 : « Christianum esse puto eum, qui Spiritum sanctum habet, qui (ut Christus ait) docebit eum omnia. Et Johannes ait : Unctio ejus docebit vos omnia, hoc est, ut in summa dicam : Christianus ita certus est, quid credere et non credere debeat, ut etiam pro ipso moriatur, aut saltem mori paratus sit (que diroit Luther aujourd'hui?). » Fol. 585 : « Deinde cum quilibet sit ad verbi ministerium natus e baptismo, etc. Quod si exemplum petimus, adest Apollo, art. 18, quem legimus plane sine ulla vocatione et ordinatione Ephesum venisse et ferventer docuisse, Judæosque potenter revicisse. — Aliud exemplum præstant Stephanus et Philippus. — Quo jure rogo, et qua auctoritate? certe nusquam nec rogati nec vocati a quopiam, sed proprio motu et generali jure. » On plie sous le poids de ces arguments. Luther continue : « Nova res est, inquit, et sine exemplo, sic eligere et creare episcopos. Respondeo : Imo antiquissima et exemplis apostolorum suorumque discipulorum probata, licet per papistas contrario exemplo et pestilentibus doctrinis abolita et extincta. » (Comparez *Hist. des Apôt.*, 14-22.

le bon ordre , » conférer à quelques – uns les droits de tous , et les élus du peuple exerceront le saint ministère , après que les anciens leur auront imposé les mains \* .

Nous ne pouvons ne pas exprimer, avant d'aller plus loin, les pensées qu'a fait naître en nous cette doctrine étrange. Bas adulateur du peuple, comme tous les sectaires, tous les factieux, tous les ennemis du pouvoir, Luther dépouille l'homme de ses vices pour le revêtir de toute prérogative et de toute perfection ; il s'efforce d'étouffer dans les âmes la voix de notre indigence et de notre profonde misère. Mais si l'individu trouve toute vie, toute vérité dans son être spirituel, s'il possède en lui-même le remède à tous ses maux, comment concevoir alors le besoin de la société ; besoin qui se fait sentir

*Tit. I, 5. II. Timoth. II, 2.)* Deinde si maxime nova res esset, tamen cum verbum Dei hic luceat et jubeat, simul necessitas animarum cogit, prorsus nihil movere debet rei novitas, sed verbi majestas. Nam quid rogo non est novum, quod fides facit? Non fuit etiam apostolorum tempore novum hujusmodi ministerium? Non fuit novum quod filii Israel mare transierunt? etc. »

\* Qui ne reconnoît ici les principes fondamentaux des systèmes politiques modernes? De même que Luther constitue l'Eglise de bas en haut et met les simples fidèles avant les prêtres, les ouailles avant les pasteurs; ainsi J. J. Rousseau dans le contrat social et après lui la tourbe des publicistes mettent la nation avant la société, les membres avant le chef, les sujets avant le prince (*princeps, primum caput*), les enfants avant le père : c'est toujours le peuple qui confère à quelques-uns, pour le bon ordre, les droits de tous. ( *Note du trad.* )

à chaque cœur d'homme, et plus vital encore dans le chrétien? Toute vie sociale a sa racine dans le sentiment de notre foiblesse et de nos besoins sans nombre : si l'homme s'unit à ses semblables, c'est qu'il veut compléter son être et trouver la force qu'il cherche vainement en lui. Le chrétien se suffit à lui-même, dites-vous; détruisez donc le ministère évangélique, renversez l'Eglise, anéantissez toute société. Il n'y a pas jusqu'à l'argument sur lequel Luther fonde l'apostolat, qui ne soit sans point d'arrêt dans son système : Les pasteurs, dit-il, maintiennent le bon ordre dans l'Eglise; mais si chaque fidèle a toute science, toute vérité, à quoi bon le ministère de la parole, à quoi bon l'Eglise?

Telle n'est pas, certes, la doctrine de saint Paul. Dans la première Epître aux Corinthiens, chapitre XII, il enseigne que le Saint-Esprit partage ses dons entre plusieurs, afin que tous soient unis entre eux comme les membres d'un même corps. Luther dit : *Par le baptême, tous sont docteurs*; saint Paul dit, au contraire : *Tous sont-ils apôtres? tous sont-ils prophètes? tous sont-ils docteurs?* Selon le Réformateur, l'Esprit divin se communique à tous dans sa plénitude, doctrine qui renverse jusqu'à la notion de société; selon l'Apôtre, il se révèle différemment à plusieurs, doctrine qui fait de tous les fidèles un tout compact, un vivant faisceau<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les réformateurs disent souvent : Chaque fidèle a besoin de

Ainsi , d'après l'évangile réformé , le fidèle est indépendant de toute société religieuse ; et l'Eglise

tous les dons du Saint - Esprit , et pourtant les catholiques enseignent qu'il ne se communique qu'à l'Eglise dans toute sa plénitude. Déjà Melchior Canus a résolu cette difficulté. Il dit, *Locis theolog.*, l. IV, c. 4, p. 258 et seq : « Unicuique, ait (S. Paulus), nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi. » Et : « Ipse dedit quosdam quidem apostolos, etc., ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi. » Et postèrius : « Accrescamus in illo, qui est caput Christus ; ex quo totum corpus compactum et conuexum secundum operationem, in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate. » ( Ephes. IV, 11—16. ) Membrum igitur, quoniam id, quod totius corporis est, nihil sibi vindicat proprium : sed ita in corpus omnia confert, ut magis corporis, quam membri actiones perfectionesque esse videantur. Quocirca illud absurdum est, quod ii scilicet, quibuscum nunc disseritur, eam curam, quam debent capere, non capiunt.... Nos sane quemadmodum scimus, animam actum et perfectionem esse, maxime quidem corporis physici organici, secundo autem loco membrorum etiam singulorum, quibus varias licet edat functiones, sed omnes illæ et corporis propriæ sunt, et propter corpus ipsum membris a natura tributæ ; ita spiritum veritatis ad corpus primum Ecclesiæ referimus, deinde propter Ecclesiam ad singulas etiam Ecclesiæ partes, non ex æquo, sed analogia et proportione quadam juxta mensuram uniuscujusque membri. Unum corpus, inquit, et unus spiritus. Unicuique autem nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi. Quænam vero hæc mensura Christi est? Secundum operationem, ait, in mensuram uniuscujusque membri. Spiritus ergo suo quidem modo singulis promissus est : ut magnos doceat, doceat et parvulos. Ac parvulis lac potum dat, majoribus solidum cibum. Illis Christum loquitur et hunc crucifixum : his loquitur sapientiam in mysterio absconditam. Verum singulis membris sic spiritus veritatis adest, ut non solum corpori universo non desit, sed corpori quam membris prius potiusque intelligatur adesse, etc.

n'apporte aucune limite à sa liberté, puisqu'elle n'impose à sa conscience aucune obligation. Les principes sur lesquels repose cette doctrine vont nous expliquer un phénomène dont un écrivain célèbre a vainement cherché la solution. Schmidt s'étonne, dans son histoire d'Allemagne, que les luthériens aient combattu la liberté morale et défendu la liberté ecclésiastique : la contradiction n'est qu'apparente. En effet, si Dieu est le seul maître et le seul docteur du chrétien; s'il est l'unique cause de toutes ses pensées, de toutes ses idées, de toutes ses croyances, c'est s'insurger contre les enseignements du ciel que de proclamer l'apostolat juge en matière de foi, et l'on ne pourroit se soumettre à ses décisions sans méconnoître la liberté chrétienne et sans tomber dans le servilisme le plus abject. Tel est aussi l'enseignement de Luther<sup>1</sup>; mais il n'en est

<sup>1</sup> Luther., *de captivit. Babyl.*, pag. 288. b : « Christianis nihil nullo jure posse imponi legum, sive ab hominibus, sive ab angelis, nisi quantum volunt, *liberi enim sumus ab omnibus.*— Decebat enim non esse, sicut parvuli baptizati, qui nullis studiis, nullis operibus occupati, in omnia sunt liberi, solius gloria baptismi sui securi et salvi. Sumus enim et ipsi parvuli in Christo, assidue baptizati. » p. 288. a : « Dico itaque : neque papa, neque episcopus, neque ullus hominum habet jus unius syllabæ constituendæ super Christianum hominem, nisi id fiat ejusdem consensu : quidquid aliter fit, tyrannico spiritu fit. » Pour faire ressortir cette doctrine dans une lumière plus vive encore, Mélancthon ajoute qu'après Jésus-Christ, nul ne peut établir de nouvelles lois, de nouveaux réglemens. *Loc. theol.*, p. 6 : « Advenit igitur potestatem novas leges, novos ritus condendi. »

pas ainsi dans la doctrine catholique ; comme l'Eglise enseigne que l'homme moral jouit de la liberté, elle ne pouvoit affranchir l'homme religieux de toute autorité, elle devoit donner au fidèle une règle de ses pensées et de ses actions.

Au reste, le père de l'évangélisme étoit contraint de mettre en avant la doctrine que nous venons d'exposer ; il n'auroit pu soutenir d'autres principes sans condamner sa propre conduite. Luther se révolta contre l'autorité spirituelle : il lui falloit donc se fonder sur l'inspiration particulière. Luther rompit avec l'Eglise ; comment lui auroit-il été possible de conserver la tradition ? Enfin Luther, après avoir fait divorce avec le passé, ne pouvoit plus montrer la source visible de sa juridiction ; il devoit enseigner la vocation intérieure et la mission immédiate.

Au bruit de cette nouvelle doctrine, une foule de docteurs se levèrent sur le monde, et ces prophètes éclairés par le Saint-Esprit enseignèrent les opinions les plus contradictoires, bientôt le désordre fut au comble et la confusion générale \*. La *confession*

\* A l'origine de la Réforme, on prenoit à gage les ministres évangéliques à tant le mois, tant la semaine, tant la journée ; et comme on marchandait sur le salaire, on n'avoit pas toujours à la tête des paroisses des sujets du premier mérite.

En 1541, Joachim II, ayant ordonné une visite pastorale dans ses États, on trouva plusieurs pasteurs qui étoient tailleurs, maréchaux, tanneurs, manœuvres à la pioche, à la truelle, à la

*d'Augsbourg* voulut mettre un terme à ces scandales qui menaçoient l'église protestante d'une dissolution prochaine ; elle défendit de prêcher à tous

manique et au tire-pied. Luther lui-même imposa les mains à des typographes, et les plaça dans plusieurs paroisses, où ils lisoient des sermons imprimés.

Comme les instituteurs formés par la loi Guizot et stimulés par les circulaires Carnot, ces apôtres de nouvelle espèce étoient fort partisans, on devine pourquoi, de la sainte égalité ; ce sont eux qui allumèrent, par leurs déclamations contre les riches, la guerre des paysans. En 1526 déjà, un nommé Georges Eberlin, voulant éloigner ses auditeurs de la sédition, leur adressoit ces paroles : « Vous me dites : Pourquoi nous a-t-on prêché la révolte ? Et moi je vous dis : Pourquoi ne vous êtes-vous point assurés de vos ministres, et pourquoi avez-vous laissé prêcher chaque nigaud (*Fisch*) ? » On trouve sur les premiers pasteurs de la Réforme de curieux renseignements dans l'ouvrage intitulé : *Geschichte der Regierung Ferd. I : Histoire du gouvernement de Ferdinand I*, par Bucholz, Vienne, 1831, vol. II, p. 220 et suiv.

Il paroît en général que ces vertueux ministres, et c'est une ressemblance de plus qu'ils ont avec les révolutionnaires du jour, aimoient mieux réformer la société que leur conduite ; voici comment un synode tenu en 1555 parle du clergé protestant de sa province : « Il faut que Léon Juda prêche avec plus d'exactitude et plus de diligence. Nicolas Steiner est un querelleur, il a une fort mauvaise langue. Félix Deck n'étudie point assez, il a peu d'autorité en chaire et devient populacier quand il a bu un coup. Othmar aime aussi mieux la bière que les livres. Matthias Bothmer n'est pas moins paresseux ; il est sans respect pour son père et traite fort mal sa belle-mère ; il se laisse conduire par sa femme et s'adonne à l'ivrognerie. Henri de Landenberg est un pauvre imbécile qui passe son temps à boire, au point qu'on ne l'appelle que le *porc de Landenberg* ; il aime la querelle, fait le maquignon et manque souvent de parole. Le doyen Laurent Meyer a des manières grossières et parle comme un habitué de corps-de-garde ; il traîne une longue épée, et s'habille avec autant de licence qu'un cavalier. Le ministre et

ceux qui n'étoient pas revêtus d'une mission légitime<sup>1</sup>. Nous laissons aux luthériens le soin de concilier cette défense disciplinaire avec les principes fondamentaux de leur apôtre; nous voyons bien qu'on veut arrêter la Réforme sur le bord de l'abîme; mais le lien qui rattache la prescription de

le vicaire d'Assingen ont, depuis treize ans, une haine scandaleuse l'un contre l'autre; leurs femmes sont très-méchantes et se prennent souvent aux cheveux; celle du pasteur accable son mari d'injures et celle du vicaire ne fréquente point la sainte cène, on ne l'a pas même vue à l'église depuis six mois » Voyez *Theoduls Gastmahl, vom Baron Starck*.

Lorsque Capiton, célèbre ministre de Strasbourg, étoit malade, ses ouailles n'étoient pas pour autant privées du pain de la parole : Sa femme montoit en chaire et prêchoit le pur évangile réformé. (*Note du trad.*)

<sup>1</sup> *Confess. Aug.* art. XIV. « De ordine Ecclesiastico docent quod nemo debeat in Ecclesia publice docere, nisi rite vocatus. » Au reste ce règlement ne suffit pas; il fallut encore ordonner que chaque église eût un prédicateur, et qu'elle pourvût à son entretien. Les habitants de la Saxe prirent Luther au mot : il leur avoit dit que l'Esprit saint enseigne au fidèle toute vérité; ils voulurent en conséquence détruire le ministère public; et pour arriver à ce but, ils ôtèrent tout revenu aux prédicateurs. Luther dit quelque part : « Si l'on n'apporte à cela un prompt remède, c'en est fait de l'évangile, des curés et des écoles dans ce pays. Il faut bien que les ministres quittent leur paroisse; ils sont réduits à la plus grande misère; ceux qui ne meurent pas de faim, peuvent à peine se traîner et ressemblent à des déterrés. » Et ailleurs : « Les gens ne veulent plus rien donner; leur ingratitude est si révoltante, que si la conscience ne me retenoit, je leur ôterois leurs curés ou prédicateurs, pour qu'ils vivent comme des cochons qu'ils sont. » Comparez Plank, *Geschichte des protestantischen Lehrbegriffs*, vol. II, p. 542. Si la puissance des princes n'eût apporté des bornes à la liberté religieuse, jamais il ne se seroit formé une seule église protestante

la *Confession d'Augsbourg* à l'évangile réformé, nous ne pouvons le découvrir. Qu'est-ce que la mission légitime dans la doctrine protestante? C'est qu'il n'y ait rien de légitime ni de mission particulière; c'est que tous ceux qui se croient inspirés puissent librement, sans entraves, annoncer la parole divine, prêcher à temps et à contre-temps, et qu'ils trouvent des auditeurs bien convaincus de tout savoir, et pourtant désireux de s'instruire. Que plus tard les consistoires se soient arrogé le droit de nommer les ministres de l'évangile, que ce règlement renverse les bases posées par Luther, cela n'a pas besoin de plus grandes explications.

Telle est la doctrine du Réformateur wittenbergeois sur l'autorité spirituelle et sur la liberté évangélique. Toutefois, nous devons remarquer que le saint docteur, non plus que ses disciples, ne l'observa jamais dans la pratique; ce qui prouve qu'elle n'étoit qu'une arme dans sa main, qu'il la trouvoit bien propre à renverser l'Eglise existante, mais incapable d'en fonder une nouvelle. Aussi toute la secte revint-elle, et forcément, à la doctrine catholique. Plus tard, quand il sera question des anabaptistes, on verra comment s'opéra ce retour vers la vérité.

## § XLVI.

**Eglise invisible.**

Nous sommes entrés déjà bien avant dans l'idée de l'Eglise selon les luthériens. Nous l'avons entendu, l'homme est instruit par Dieu seul intérieurement, il est purement passif dans l'aperception de la vérité. Donc, en premier lieu, chaque fidèle est infaillible, puisqu'il n'est mû que par l'Esprit divin; donc, secondement, l'autorité de l'Eglise est inutile; car de quel droit viendrait-elle s'interposer entre Dieu et le croyant, si la voix du Ciel, par le moyen des Ecritures, parle immédiatement à nos cœurs<sup>1</sup>.

D'après tout cela qu'est-ce que l'Eglise, qu'une association purement spirituelle, une société invisible, puisqu'on ne peut plus assigner aucune raison de sa visibilité? Telle est aussi l'idée qu'en donne Luther : « Comme nous prions dans la foi, dit-il, de même je crois au Saint-Esprit et à la communion des saints; mais par cette dernière expression, j'en-

<sup>1</sup> Nous le répétons, ce n'est pas notre faute si le texte renferme une contradiction. Nous devons exposer la doctrine des Réformateurs telle que nous la trouvons dans leurs écrits. Or ces deux propositions : *Dieu agit immédiatement dans l'homme*, et : *Dieu agit par le moyen de la parole extérieure, de la parole écrite*; ces deux propositions, disons-nous, se détruisent l'une l'autre. On trouvera le mot de cette énigme dans le second Livre de cet ouvrage.

tends la société de tous ceux qui vivent dans la foi, dans l'espérance et dans la charité. Ainsi l'essence, la vie et la nature du christianisme ne consistent pas dans une assemblée corporelle, mais dans l'union des cœurs en une même foi <sup>1</sup>. » La foi forme donc la base de l'Eglise, et l'apôtre wittenbergeois n'avoit aucune raison de craindre qu'elle vienne à défaillir; car si Dieu seul en est l'auteur, s'il la met immédiatement dans les âmes, il saura bien la préserver de toute atteinte et de toute altération.

Cependant Luther, bien qu'il fasse du Saint-Esprit le seul guide et le seul maître du fidèle, établit des docteurs humains, comme nous l'avons vu; il leur donne même une mission légitime. Or, par cet apostolat, l'Eglise se revêt d'une forme sensible et se produit à la lumière du jour, en sorte qu'elle est visible et invisible tout à la fois. Cette doctrine mettoit souvent le père de la Réforme dans les plus grands embarras. Comme Ambroise Catharin lui avoit adressé cette question: « Si l'Eglise n'existe que dans l'esprit, si elle est invisible, par quels signes la reconnoît-on? » notre docteur répon-

<sup>1</sup> *Vom Bapstthumb : Du Papisme*, par Luther, édition allemande de Jéna, vol. I, p. 266, *Respons. ad librum Ambros. Cathar.*, anno 1521, opp., tom. II, fol. 576. Dans le premier ouvrage que nous venons d'indiquer, Luther ajoute que l'union avec l'Eglise visible n'implique pas l'union avec l'Eglise invisible; que la première renferme beaucoup d'impies, qu'elle n'est donc pas nécessaire.

dit : « On la reconnoît par le baptême, par la cène et surtout par l'Évangile ; ces marques la font discerner infailliblement, bien qu'elle soit une société purement intérieure <sup>1</sup>. » Nous ne discuterons pas cette réponse, tout le monde voit que Luther tombe dans l'hypothèse qu'il vouloit combattre et qu'il s'enlace dans la contradiction la plus flagrante ; il dit, d'une part que l'Église se montre à tous les yeux par le baptême, par la cène et par l'Évangile, d'une autre part qu'elle est une société purement intérieure.

Suivant la *Confession d'Augsbourg*, « l'Église est l'assemblée des saints, dans laquelle se trouvent la vraie prédication de l'Évangile et la légitime administration des sacrements <sup>2</sup>. Or que suit-il encore de là ? C'est que l'Église est invisible et visible tout à la fois : elle est invisible, puisque Dieu seul connoît les saints ; elle est visible, puisqu'on y prêche l'Évangile et qu'on y administre les sacrements. Mais laissons là cette contradiction qui se reproduit

<sup>1</sup> Luther. *Respons. ad libr. Ambros. Cathar.*, loc. cit., fol. 376-377 : « Dices autem, si Ecclesia tota est in spiritu, et res omnino spiritualis, nemo ergo nosse poterit, ubi sit ulla ejus pars in toto orbe..... Quo ergo signo agnoscam Ecclesiam?..... Respondeo : signum necessarium est, quod et habemus, Baptisma ac panem et omnium potissimum Evangelium. »

<sup>2</sup> *Confess. August.*, art. VII : « Item docent, quod una sancta Ecclesia perpetuo mansura sit. Est autem Ecclesia congregatio sanctorum, in qua Evangelium recte docetur, et recte administrantur sacramenta. Et ad veram unitatem Ecclesiæ satis est, consentire de doctrina Evangelii et administratione sacramentorum. »

incessamment, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre ; écoutons attentivement le symbole luthérien : *L'Eglise est l'assemblée des saints, dans laquelle se trouve la vraie prédication de l'Évangile.* Sans doute la véritable Eglise a ces deux prérogatives, de porter la sainteté dans les cœurs et de posséder la vérité pure ; mais en sommes-nous plus avancés pour la reconnoître ? Jugerons-nous la doctrine par la sainteté de celui qui la prêche ? non assurément, car nous ne pouvons sonder les consciences ; ou bien distinguerons-nous la sainteté par la doctrine ? non encore , car dans cette hypothèse nous connoîtrions déjà la doctrine véritable, et qu'aurions-nous besoin de règle pour la discerner ? Pourquoi demande-t-on où est l'Eglise fondée par Jésus-Christ, sinon pour arriver à la doctrine du salut ? Si donc on répond que la vraie Eglise est là où est la vraie doctrine, on répond par la question, on ne répond rien.

## § XLVII.

**Origine de l'Eglise visible. — Dernière raison de la vérité d'une proposition de foi.**

Mais comment Luther a-t-il pu voir dans l'Eglise une institution visible et invisible en même temps ? ou comment fait-il paroître l'église invisible à la lumière du jour ?

Voici sur ce point les idées du Réformateur. La

foi en Jésus-Christ prend racine dans l'intelligence ; ce germe se développe , se fortifie , parvient à la maturité : voilà le disciple du Sauveur. Cependant il n'est en rapport qu'avec l'église invisible , il est membre de cette vaste famille qui embrasse tous les adorateurs du Christ. Mais bientôt il dit ses sentiments , exprime ses pensées , professe sa foi et se montre chrétien publiquement , aux yeux de tous. Alors rencontre-t-il la même croyance autour de lui , on voit aussitôt ces fidèles se rapprocher , se réunir , former la société la plus étroite : de ce moment l'Eglise est devenue visible d'invisible qu'elle étoit ; la foi chrétienne qui les unissoit intérieurement avant qu'ils se connussent , forme désormais la doctrine commune qui les enchaîne par un nœud extérieur. Expression du culte public , les sacrements viennent encore jeter de nouveaux liens autour de la communauté.

Telle est la pensée qui donna le jour à la doctrine luthérienne sur l'Eglise. Erasme , dans son écrit sur la liberté , montra que cette doctrine , consacrant l'inspiration particulière , sanctionnoit tous les rêves de l'imagination malade et toutes les absurdes illusions de l'illuminisme. Déjà le docteur de Saxe avoit singulièrement adouci ses premières idées , mais son redoutable adversaire le contraignit d'en rabattre encore beaucoup : il déclara qu'il n'approuvoit pas ceux qui , dans tous leurs discours , se fon-

doient sur l'inspiration du Saint-Esprit. En effet, dit-il, la certitude chrétienne repose sur un double fondement, d'abord sur le témoignage intérieur, puis sur les preuves bibliques apportées par les ministres de la parole<sup>1</sup>. Ainsi la vraie doctrine est inspirée dans le cœur des saints par le *témoignage intérieur*, c'est-à-dire par l'Esprit divin; donc l'Eglise est invisible dans son origine: mais les pasteurs doivent commenter, éclaircir, prouver la vraie doctrine; donc l'Eglise invisible doit se révéler extérieurement, à la face du monde.

<sup>1</sup> Luther., *de seruo arbitrio*, opp., tom. III, fol. 182: « Neque illos probo, qui refugium suum ponunt in jactantia spiritus. Nos sic dicimus, duplici judicio spiritus esse explorandos seu improbandos. Uno interiori, quo per Spiritum sanctum vel donum Dei singulare, quilibet pro se, suaque solius salute illustratus, certissime judicat et discernit omnium dogmata et sensus, de quo dicitur I. Cor., II, 13: *Spiritualis omnia judicat, et a nemine judicatur*. Hæc ad fidem pertinet, et necessaria est cuilibet etiam privato Christiano. Hanc superius appellavimus interiorem claritatem Scripturæ sacræ. — Alterum est judicium externum, quo non modo pro nobis ipsis, sed et pro aliis et propter aliorum salutem, certissime judicamus spiritus, et dogmata aliorum. Hoc judicium est publici ministerii in verbo, et officii externi, et maxime pertinet ad duces et præcones verbi. Quo utimur, dum infirmos in fide roboramus (?) et adversarios refutamus. Sic dicimus, judice Scriptura, omnes spiritus in facie Ecclesiæ esse probandos. Nam id oportet apud christianos esse imprimis ratum atque firmissimum. Scripturas sanctas esse lucem spirituales, ipso sole longe clariorem: præsertim in iis, quæ pertinent ad salutem vel necessitatem. » Luther a dit ceci en 1525, et non lorsqu'il écrivit aux Frères de Bohême. Ces principes ont été la source de ce qu'on a appelé plus tard les prétentions du clergé luthérien.

Tâchons de pénétrer plus avant encore dans la notion protestante de l'Eglise. Luther confondit, ou plutôt ses principes fondamentaux le contraignirent de confondre le témoignage intérieur et le témoignage extérieur, le sens intime et l'autorité. Après avoir longuement disserté sur la question de savoir comment nous sommes assurés d'avoir compris le vrai sens des Ecritures, il pose ce principe : « Tu as la certitude de la foi, dit-il ; tu possèdes infailliblement l'Evangile, quand tu peux dire sans crainte de te tromper : Voilà la pure et droite doctrine ; je veux vivre et mourir dans cette croyance ; quiconque enseigne autrement, qu'il soit anathème <sup>1</sup>. » Ainsi le Réformateur fait de la certitude subjective, de la conviction particulière le plus haut critère de la vérité chrétienne ; il oublie que le Verbe étant devenu le docteur des hommes, a fondé une autorité vivante pour rendre éternellement témoignage à sa parole. On voit, au reste, que la doctrine du sens individuel fut inspirée à Luther par le passage de l'Apôtre : « Quand un ange du Ciel vous annoncerait un évangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème <sup>2</sup>. » Il n'est pas besoin de montrer

<sup>1</sup> Luther, *Auslegung des Briefes an die Gal : Commentaire sur l'Épître aux Galates*, 1<sup>re</sup> partie, p. 51. Dans son écrit aux Frères de Bohême, Luther enseigne souvent aussi la même doctrine.

<sup>2</sup> *Galat.*, I, 8.

combien l'auteur de la Réforme abuse de ce texte sacré : saint Paul, à qui le Seigneur lui-même avoit apparu, à qui plusieurs révélations spéciales avoient été faites, se trouvoit dans une tout autre position que le chrétien ordinaire. Sans doute la fermeté de la conviction religieuse est un des caractères de la vraie foi ; mais la plus grossière erreur ne peut-elle pas aussi prendre possession de l'homme et l'enchaîner comme par une force magique ? Si le docteur de Saxe ne connoissoit dans l'histoire aucun exemple semblable, cette foule de *sectaires* et de *frénétiques* que sa voix appela sur le monde, devoit seule lui faire apercevoir cette vérité.

Zwingle ne diffère du maître que dans l'expression ; il dit : « L'expérience personnelle, le témoignage et l'onction de l'Esprit saint, voilà le *criterium* de la vraie doctrine. La foi n'est point une science, continue-t-il, car ce sont précisément les savants qui tombent le plus souvent dans l'erreur. En conséquence la foi n'est pas soumise à l'examen ; elle est au-dessus de toute discussion <sup>1</sup>. » Le Réformateur de Zurich exprime, dans ces paroles, une vérité reconnue par tous les théologiens catholiques, mais il en fait une bien fautive application. Nous aimons à le dire, nous aussi : la foi dans Jésus-Christ se rend témoignage à elle-même ; elle élève

<sup>1</sup> Zwinkl. *Comment. de vera et falsa relig.*, opp., tom. II, fol. 193.

et vivifie les âmes ; elle pénètre l'intelligence , le cœur , l'homme tout entier ; elle fait naître la plus profonde sécurité , les consolations les plus pures , d'ineffables douceurs ; elle donne pouvoir sur le péché et sur la mort ; oh ! celui qui possède la doctrine du Sauveur , éprouvera qu'elle est véritablement ce pour quoi elle se donne , force de Dieu. Mais réciproquement , de ce qu'un dogme semble féconder le sentiment religieux , ranimer la ferveur , réchauffer la piété chrétienne , embraser le divin amour et porter la vie spirituelle jusqu'au fond de notre être , il ne s'ensuit pas qu'il soit conforme à l'Écriture , ni même qu'il ne la contredit point formellement. La nouvelle doctrine sur la justification parloit au cœur de Luther et remplissoit son âme d'une vive ardeur ; mais lorsqu'il parloit de là pour la proclamer enseignement du Christ et des apôtres , il substituoit ses affections particulières à la parole de Dieu. Si la prédestination absolue produisit un fanatisme furieux qui ne pouvoit s'assouvir que sur un tas de ruines , elle enfanta aussi , parmi les sectateurs de Calvin , un enthousiasme incroyable , une vigueur étonnante , capable de soulever des montagnes ; mais qui n'auroit horreur de conclure de là que cette doctrine satanique a été révélée par le divin Maître ? Zwingle ne se sentoit point , quand il s'approchoit des saints autels et célébroit les divins mystères , saisi par la vertu du Tout-Puissant ; fau-

dra-t-il pour cela rejeter les sacrements? Et si ces trois chefs de l'évangélisme, Zwingle, Calvin et Luther, éprouvoient dans leur conscience que les bonnes œuvres sont impossibles, parce qu'ils ne sentoient point en eux-mêmes la force de s'élever à la vertu, que conclurons-nous de ce fait, sinon qu'ils devoient réformer leur conduite avant de réformer l'Eglise, et qu'ils firent de leur pensée propre, de leur individualité, de leur moi, la règle universelle de l'humanité. L'homme-Dieu, voilà notre modèle; cependant les apôtres du seizième siècle se posèrent, devant le monde, comme le type de toute vérité et de toute perfection. L'église luthérienne est l'esprit incarné de Luther, et c'est pour cela qu'elle a des idées si étroites et si mesquines.

### § XLVIII.

#### **Point capital de la controverse dans la doctrine sur l'Eglise.**

Après ce qui précède, nous pouvons exprimer en deux mots la contrariété dogmatique qui divise l'ancienne et la nouvelle croyance sur la société des fidèles. Cette contrariété, la voici: d'après les catholiques, l'église visible existe d'abord, puis vient l'église invisible, c'est la première qui forme la seconde; suivant les luthériens, l'église visible, naissant la dernière, sort de l'église invisible, c'est la seconde qui donne le jour à la première.

Cette différence de doctrine, si petite au premier coup d'œil, implique un antagonisme complet. Quand l'Évangile vint éclairer le monde, le royaume de Dieu n'existoit qu'en Jésus-Christ et dans l'idée divine. Ce furent les apôtres qui, les premiers, reçurent la nouvelle de ce royaume; mais elle leur fut annoncée par la parole externe, par le langage humain; elle passa du dehors dans leur intelligence. Et lorsque le Fils de Dieu fait homme eut formé ses apôtres, il les chargea par un ordre de sa bouche, il leur donna la mission extérieure de répandre au loin la doctrine du salut. Alors les ambassadeurs du divin Maître allèrent évangéliser les peuples infidèles, des contrées où régnoit non pas le roi du ciel, mais le prince des ténèbres; organes du Christ qui agissoit en eux, ils firent naître l'image de l'homme céleste dans des cœurs qui jusque là n'avoient reflété que l'image de l'homme terrestre. Or, de même qu'ils avoient été envoyés par le Sauveur, à leur tour ils envoyèrent des disciples qui portèrent plus loin la divine parole; et c'est ainsi que, dans tous les siècles et dans tous les lieux, l'église visible a donné le jour à l'église invisible. Il ne pouvoit en être autrement: la révélation chrétienne, doctrine positive et permanente, enseignement déterminé dans ses dogmes et dans ses préceptes, exigeoit un ministère vivant et parlant, auquel pussent s'adresser ceux qui désiroient la connoître.

Le système inventé par Luther est tout différent. Le sens chrétien (*interior claritas sacræ Scripturæ*), dit-il, existe d'abord; puis vient la doctrine extérieure; (*exterior claritas sacræ Scripturæ*); l'Eglise est la société des saints dans laquelle se trouve la vraie prédication de l'Évangile. Ainsi les saints existent avant tout, ensuite ils prêchent; mais d'où viennent-ils? qui les a enfantés, qui les a nourris? voilà ce que nous cherchons en vain; nous ne voyons pas même comment ils sont devenus disciples du Sauveur! D'abord, selon Luther, tous les chrétiens sont prêtres; puis de ce sacerdoce universel, naît le sacerdoce particulier. Mais n'est-ce pas, au contraire, le sacerdoce général qui sort du particulier? Jésus-Christ, sans doute, n'est pas né des apôtres, ni les apôtres des fidèles; le maître existe avant les disciples, le chef avant les membres, le père avant les enfants; nulle société ne se forme de bas en haut.

Et quelle est, dans ces principes, la dernière raison de la certitude évangélique? C'est, répond l'architecte de la Réforme, un acte de la conscience, c'est l'inspiration du Saint-Esprit, comme si l'Évangile étoit un phénomène du sens intime, comme si le Fils de Dieu ne s'étoit point fait homme, comme si par conséquent sa parole ne devoit point être attestée par le témoignage du dehors! Dans le système de Luther l'autorité visible devient un fait

invisible, et le Verbe extérieur se transforme en la voix intérieure du Christ et de son Esprit. Si, reportant ses idées en arrière, le docteur de Saxe eût appliqué sa notion de l'Eglise au Médiateur, il auroit pu se passer de Jésus-Christ vivant au milieu de nous, il auroit pu se passer de la révélation positive; bien plus, il l'auroit rejetée comme déstituée de tout fondement. Le christianisme repose tout entier sur le Fils de Dieu fait homme, revêtu d'un corps sensible; aussi l'apôtre saxon, pour maintenir l'idée d'une révélation venant du dehors, conserva-t-il l'Écriture sainte. Mais comme il ne pouvoit affermir sa doctrine particulière sur cette base, il se retranchoit contre les catholiques dans l'inspiration intérieure; et comme ses compétiteurs à l'autorité dans l'évangélisme invoquoient aussi la voix de la conscience, le témoignage du Saint-Esprit parlant au fond des cœurs<sup>1</sup>, il alléguoit contre les dissidents protestants la parole extérieure, il alloit jusqu'à leur opposer l'autorité permanente de la société chrétienne<sup>2</sup>. De là les fluctuations du

<sup>1</sup> C'est ce qu'on vit clairement à la conférence de Ratisbonne tenue en 1541. Les protestants étoient tombés d'accord sur ce point, que l'interprétation de l'Écriture appartient à l'Eglise; mais plus tard, avec la bonne foi qui appartient aux hérétiques, Mélanchthon prétendit que, par *Eglise*, ils avoient entendu les *saints*, c'est-à-dire les fidèles qui ont la foi.

<sup>2</sup> Luther dit dans une lettre à Albert de Prusse: « Ce dogme (de la présence réelle) n'a point été inventé par les hommes; mais il est fondé sur l'Évangile, sur les paroles précises et in-

Réformateur entre le témoignage individuel et le témoignage chrétien , entre la parole intérieure et la parole extérieure ; de là l'incertitude où sont ses

dubitables de Jésus - Christ. Dans tous les temps , du commencement jusqu'à nos jours , il a été cru et prêché par toute la terre. Les Pères de l'église grecque et de l'église latine rendent témoignage à cette vérité ; elle repose sur la croyance unanime et sur la pratique constante de tous les siècles. Quand nous n'aurions point d'autres preuves , cette tradition de toutes les églises devoit seule nous suffire pour rester fermes dans cette croyance et pour repousser les allégations des sectaires. Car il est dangereux et terrible d'écouter et de croire quelque chose contre le témoignage unanime , contre la foi de l'Eglise chrétienne , contre la doctrine qu'elle a enseignée par tout le monde dès le commencement , depuis quinze siècles. Si c'étoit un nouveau dogme , et qu'il ne remontât pas jusqu'au berceau de l'Eglise chrétienne ; ou s'il n'avoit point été uniformément conservé dans toute la chrétienté , dans le monde entier , il ne seroit pas aussi dangereux ni aussi terrible de le révoquer en doute. Mais depuis l'origine et aussi loin que s'étend le christianisme , il a été proclamé d'une voix unanime. Celui donc qui ose le mettre en question , nie la sainte Eglise chrétienne. Or nier l'Eglise , c'est condamner Jésus-Christ , et les apôtres , et les prophètes. Car ce sont eux qui ont fondé cet article de notre foi : *Je crois l'Eglise chrétienne*. Et le Seigneur dit (Matth., XXVIII, 20) : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ; et saint Paul (I. Tim., III, 14) : *l'Eglise est la colonne et le fondement de la vérité*. Par conséquent , si Dieu ne peut mentir , l'Eglise ne peut errer. Et cela , Monseigneur , ce n'est pas mon sentiment à moi ; c'est l'avis du Saint-Esprit , qui connoit les cœurs et toutes choses beaucoup mieux que nous. En effet , l'Esprit divin nous enseigne cette doctrine par son organe ; saint Paul nous dit (Tit., III, 10, 11) : *Fuyez celui qui est hérétique , après l'avoir repris une ou deux fois , sachant que celui qui est en cet état est perverti et qu'il pêche , puisqu'il est condamné par son propre jugement*.

Le passage suivant est aussi remarquable « Nous recon-

disciples s'il a enseigné l'église visible ou l'église invisible ; de là les disputes interminables sur le point de savoir si les symboles ont autorité ou non. Il nous est facile, à nous , de résoudre ces questions. D'abord, quant à la nature de l'Eglise, Luther a défendu tour à tour et combattu sa visibilité et son invisibilité. Ensuite il a ébranlé par la base l'autorité des symboles , et ses enfants sont parvenus au même résultat par une autre voie. Luther étoit subjugué par le mysticisme le plus désordonné , la sensiblerie malade et l'imagination fébrile étoient pour lui la règle suprême ; tout ce qu'il éprouvoit dans son âme , il le proclamait dogme de foi. Ses successeurs, au contraire, ont été dominés par le rationalisme ; après avoir dressé un trône à l'intelligence humaine , ils ont mis dans la bouche du divin Maître tous les paradoxes qui leur sembloient appuyés par le raisonnement. Bientôt , le cœur et l'esprit jugeant en dernier ressort de la vérité chrétienne , l'Évangile n'a plus été qu'un tissu de fables et de rêves absurdes ; et la révélation , qui ne s'interprète pas elle-même et n'a pas assez de clarté

noissons que , dans le papisme , il y a beaucoup de bien ; qu'il y a même tout le bien chrétien , le vrai baptême , le vrai sacrement de l'autel , les vraies clefs et le véritable pardon des péchés , la vraie prédication , le vrai *catéchisme*. Je dis que sous le Pape est le véritable christianisme , ou pour mieux dire la *fleur* du christianisme. » Ensuite Luther tire les conséquences de ces principes contre ses adversaires.

pour produire seule l'unité de croyance en forçant l'assentiment de tous, la révélation s'est contredite à chaque page et réfutée par son propre témoignage \*. Alors, le moyen de dresser des professions de foi publiques ? et que pourroient-elles sanctionner, sinon mille opinions confuses, mille assertions contradictoires ?

Nous le répétons, jamais Luther n'a compris ces paroles : *le Verbe s'est fait chair, le Verbe s'est fait homme*. Pour lui, cela veut dire seulement que Jésus-Christ a vécu visiblement dans le monde pendant quelques années ; il s'imagine que sa parole

\* On ne lit pas sans étonnement les exégètes protestants d'Allemagne ; voici quelques - unes de leurs interprétations. Quand les bergers, dans les champs de Bethléem, furent illuminés par la gloire du Seigneur, ils ne virent que la lumière d'une lanterne qu'on leur avoit portée aux yeux. Si Jésus conjura l'orage, c'est qu'il prit le gouvernail d'une main habile ; et bien loin de marcher sur les flots, il se promenoit sur la grève. Cinq mille hommes furent rassasiés dans le désert, on le reconnoît ; mais ils avoient apporté du pain dans leurs poches. Les morts ressuscités n'étoient que des léthargiques ; les possédés délivrés, que des enthousiastes, des personnes d'une imagination malade. Lorsque le Sauveur sortit du tombeau, il n'avoit pas encore vu la mort ; et il s'étoit dérobé à la faveur d'un nuage, quand ses disciples crurent qu'il étoit monté au ciel. Enfin la foudre tomba aux côtés de Paul, et il s'imagina être enveloppé de la lumière céleste. (*Theodul's Gastmahl.*)

Le docteur Thiess compte quatre-vingt-cinq commentaires différents sur la parabole de l'économe infidèle (*Luc., XVI, 1 et suiv.*) et cinquante sur ce texte : *Mediator autem unius non est, Deus autem unus est.* (*Gal., III, 20.*) — (*De l'incompatibilité de la puissance spirituelle et profane, p. 17, note 14. ; — (Note du trad.)*)

s'est éteinte avec sa voix mortelle, et que dès lors elle n'a plus existé que sur le papier. Si le docteur évangélique avoit compris toute l'incarnation du Fils de Dieu, il auroit vu dans l'Eglise l'organe vivant des célestes oracles, une institution permanente, chargée de faire l'éducation du genre humain; mais c'est à peine si nous trouverons quelques vestiges de cette vérité dans ses ouvrages; et quand il l'eût entourée de toute sa lumière, il ne seroit pas moins impossible de la concevoir dans son système. Le père de la Réforme dit que Dieu seul agit dans l'œuvre du salut; et dès lors nous ne comprenons pas mieux les instructions des pasteurs pour éclairer l'ignorant que leurs conseils et leurs exhortations pour ramener le pécheur dans la voie de la vertu.

### § XLIX.

**Ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans la doctrine luthérienne sur l'Eglise.**

Luther dit : « L'Eglise est l'assemblée des saints. » Cette définition, pour être incomplète, n'est pas fautive; si elle n'indique pas l'action de l'Eglise, elle exprime au moins sa fin la plus élevée, sa dernière destination. En effet, Luther ne dit pas que la société chrétienne régénère et sanctifie l'homme; mais il enseigne formellement que le chrétien doit se purifier de toute souillure, détruire dans son

cœur tout ce qui peut offenser les regards du Dieu trois fois saint.

En conséquence le Réformateur met partout en lumière la partie invisible de l'Eglise : Si l'homme, dit-il, n'est en alliance qu'avec le corps des fidèles, s'il n'est point entré dans l'âme qui le vivifie, il se flatteroit vainement d'être au nombre des enfants de Dieu ; mais quand il est animé de l'esprit du Sauveur, qu'il sent en lui sa force surnaturelle, il est citoyen du céleste royaume, il en est le plus ferme appui. Sans doute les fidèles vivant par la charité sont les soutiens de la société chrétienne ; ils portent la vraie doctrine gravée dans leur cœur ; sans eux, les clartés de la divine parole se changeroient en ténèbres profondes. Oui, ces membres invisibles du corps mystique de Jésus-Christ sont les colonnes de l'Eglise visible ; les faux chrétiens et les méchants, membres gangrenés, rameaux séparés du tronc, ne pourroient un seul jour la conserver même dans sa partie extérieure ; que dis-je ? ils font tous leurs efforts pour la souiller, la déchirer, la livrer à la dérision de ses ennemis. Toujours féconde, à jamais intarissable, la vertu du Sauveur, à travers tous les siècles, enfante des saints qui répandent lumière et vie sur son Eglise. Mais comme nul d'entre les mortels n'est infailible ; comme nul homme, soit Athanase ou Arius, soit Augustin, Luther ou Calvin, ne doit déterminer la croyance de

l'homme, le Seigneur nous renvoie à la société fondée par lui, à son église, ce rocher inébranlable, cette arche où la vérité ne peut défaillir; car celui qui est la vérité et la vie ne meurt point en elle.

Que l'idée de révélation divine implique l'existence d'une église divinement instituée, que la foi chrétienne doive reposer sur un fondement plus qu'humain, Luther l'a aussi parfaitement bien senti; mais jamais il n'a compris cette grande vérité que la révélation du Christ est hors de nous, il semble partout s'imaginer que le divin Maître écrit de sa propre main l'Évangile dans tous les cœurs. En conséquence il rejeta d'abord la visibilité de l'Église, puis le témoignage extérieur; puis il fit de la révélation de Dieu en nous l'interprète de la révélation du Christ hors de nous. De ce moment le protestantisme fut livré sans défense à toutes les fantaisies du sentiment aveugle, à tous les caprices de l'imagination malade; et comment arrêter le torrent qui l'emportoit hors du christianisme? Ses docteurs avoient proclamé que le témoignage du Saint-Esprit dans la conscience est la règle infaillible, le juge suprême, et que nulle autorité ne peut affaiblir ses droits, réformer ses arrêts, prescrire contre son autorité.

Enfin la proposition formulée par Calvin, que l'église visible sort de l'église invisible, renferme en-

core une vérité. En effet, pour être membre vivant de la société des élus, il faut appartenir à l'âme de ce corps mystique; nous ne sommes en alliance intime avec les saints, que lorsque la vérité extérieure s'est reflétée dans nos cœurs. Sous ce rapport, l'église invisible précède la visible; elle est la source qui féconde la société des fidèles. Mais pour que cette société prenne racine dans l'homme, elle doit lui être apportée du dehors; d'abord la parole sensible, frappant son oreille, éveille en lui, comme un ferment salutaire, les idées religieuses; puis ses idées, transformées en sentiments, sortent du cœur pour se montrer au regard, et l'image apportée dans l'âme se réfléchit à la lumière du jour. Voilà ce que disent les faits et la raison, mais Luther devoit dire précisément le contraire. Comme il s'étoit révolté contre l'autorité spirituelle existant dans la société chrétienne, il devoit mettre l'église invisible en première ligne et se fonder sur la parole intérieure; il devoit se dire immédiatement envoyé de Dieu. C'est ce qu'il fit <sup>1</sup>; mais sa mis-

<sup>1</sup> Après son départ de Wartbourg, Luther écrivit de Borna à l'électeur Frédéric : « Je n'ai pas reçu mon évangile des hommes, mais du Ciel et du Sauveur. Je suis donc évangéliste, apôtre de Jésus-Christ, et je veux m'appeler ainsi désormais. » Répondant à Sadolet, Calvin se proclame aussi l'envoyé du Très-Haut : « Ministerium meum, dit-il, quod Dei vocatione fundatum ac sancitum fuisse non dubito. » (*Opusc.*, p. 106.) « Ministerium meum, quod quidem ut a Christo esse novi. » (*Ibid.*, pag. 107.)

sion supérieure d'une part, ses principes de l'autre, le mettoient dans une étrange position. Lorsque, en sa qualité de prophète inspiré d'en haut, il commandoit aux chrétiens de croire à sa parole, de renoncer à leurs propres lumières pour se soumettre à ses oracles, il faisoit dériver l'église invisible de la visible, c'est-à-dire il se contredisoit lui-même<sup>1</sup>;

<sup>1</sup> On a dit souvent que Luther ne vouloit point établir une doctrine immuable, poser des dogmes obligatoires pour tous les temps. Si des intérêts personnels n'eussent été engagés dans cette opinion, jamais on n'auroit eu le courage de la défendre sérieusement. Et comment expliquer les persévérants efforts de Luther, comment expliquer même son entreprise, s'il eût flotté à tout vent de doctrine comme la plupart de ses sectateurs d'aujourd'hui? On méconnoît entièrement l'esprit du seizième siècle, et surtout le caractère du père de la réforme. Mais laissons-le parler lui-même. Dans son ouvrage *Adv. Erasm. Roterod.*, l. I, p. 482 b., il pose ce principe : *Fidei est non falli*. Et voici comment il appliquoit ce principe. Erasme avoit dit que, si la doctrine de la liberté humaine étoit une erreur, Dieu ne l'auroit pas soufferte dans son Eglise, qu'il eût fait connoître la vérité à quelque saint. Sur quoi Luther répond : « *Primum non dicimus, errorem hunc esse in Ecclesia sua toleratum a Deo, nec in ullo suo sancto; Ecclesia enim Spiritu Dei regitur, sancti aguntur Spiritu Dei, Rom. 8. Et Christus cum Ecclesia sua manet usque ad consummationem mundi, Matth. 28. Et Ecclesia est firmamentum et columna veritatis, 2. Tim. 5. Hæc, inquam, novimus, nam sic habet et symbolum omnium nostrum : « Credo Ecclesiam sanctam catholicam, » ut impossibile sit, *illam errare etiam in minimo articulo.* » Il ajoute : « Atque si etiam donemus, aliquos electos in errore teneri in tota vita, *tamen ante mortem necesse est, ut redeant in viam, etc.* » Dans son mémoire sur le décret impérial du 22 septembre 1550, nous lisons ce passage : « Qui reconnoit la confession d'Augsbourg sera sauvé, quand bien même il ne seroit éclairé qu'un peu tard. *Ce symbole doit durer jusqu'à la fin du monde, jusqu'au dernier juge-**

et quand, fidèle à ses principes, il déclaroit chaque homme inspiré par le Saint-Esprit, il voyoit accourir une foule de doctrines opposées les unes aux autres, et l'inspiration particulière se convainquoit de mensonge. Jamais les protestants n'ont pu sortir de ce labyrinthe.

## § L.

### Négations des luthériens dans la doctrine de l'Eglise.

Relevons maintenant les négations que Luther oppose à la doctrine catholique sur l'Eglise. Tout d'abord on voit que, dans ses principes, il ne pouvoit admettre la suprématie du pape. En effet, si Jésus-Christ n'a fondé qu'une église invisible, comment lui eût-il donné un représentant, un chef visible? Que l'homme prétende déterminer l'homme

*ment.* Comp. *Geschichte der Regierung Ferdinand I : Histoire du gouvernement de Ferdinand I*, par Buchholz, Vienne, 1852, p. 570. L'auteur raconte l'histoire de la conférence d'Augsbourg avec beaucoup de détails et beaucoup d'érudition.

Ainsi, quand il s'exprimerait avec moins d'aigreur, nous ne pourrions encore être du sentiment de Baumgarten-Crusius, qui blâme les auteurs du *Livre de la Concorde* d'avoir donné une forme plus précise au dogme protestant. Il dit : « On a fait de ces propositions des articles dogmatiques, quoique d'abord elles aient été seulement opposées à l'impiété de l'église dominante, et qu'elles n'aient eu d'autre but que de faire sentir la misère de l'homme et le besoin de la confiance en Dieu. » (*Lehrbuch der christl. dogmengeschichte : Manuel de l'histoire du dogme chrétien*, Jena 1852, sect. I, p. 595 et suiv.)

dans sa croyance , c'étoit aux yeux du docteur évangélique un crime atroce, un attentat diabolique. Dans son système, le fidèle est indépendant de toute assemblée religieuse : donc l'autorité du premier évêque est tyrannique ; dans son système le divin Maître est le seul pasteur des âmes, il attire les siens par des charmes cachés : donc le souverain pontife entreprend sur les droits du Sauveur , donc il est l'Antechrist.

Lorsque les protestants du jour nous répètent à satiété que le Prêtre éternel est le seul chef de l'Eglise , ils traduisent fidèlement cette parole de leur père dans la foi , que le divin Maître est le seul docteur ; et si la haine pour le pontificat suprême est allée toujours s'envenimant dans leur âme , cela ne doit pas nous surprendre. Qu'est-ce qu'un chef souverain pourroit représenter parmi eux , que mille opinions confuses , mille doctrines opposées les unes aux autres ? De quoi pourroit-il être le centre d'unité , sinon de rêves incohérents , de formelles contradictions ? Les sectaires appliquent à l'église chrétienne un principe vrai dans leur système ; mais ils oublient que cette église n'est pas comme la leur un assemblage d'éléments hétérogènes , une institution qui se renverse elle-même , enfante le oui et le non sur toutes les questions. Si donc , au lieu d'appeler Jésus-Christ le chef invisible , ils l'appeloient le chef caché , méconnu parmi eux . du moins énonceroient-ils une vérité de fait.

Les protestants rejettent aussi l'épiscopat ; puisqu'ils se révoltent contre l'autorité du chef suprême, ils ne peuvent reconnoître les pouvoirs de ses lieutenants ; cela n'a pas besoin de plus grande explication.

Ils ne placent pas non plus la tradition sur la même ligne que les catholiques. On a dit souvent que les Réformateurs n'avoient pas rejeté la tradition , mais seulement les traditions. Sortant du sein de l'Eglise , ils emportèrent quelques vestiges de son esprit , et longtemps encore ils lurent l'Évangile sous cette inspiration ; mais tout en conservant la tradition *matérielle* , ils ne la rejetèrent pas moins dans sa *forme*. Ils reconnurent bien les définitions des quatre premiers conciles , mais pourquoi ? parce qu'ils les trouvèrent conformes à l'Écriture , et non parce qu'elles étoient doctrines de l'Eglise. Cependant la vérité chrétienne est immuable , éternelle , toujours la même , quelle soit ou non reconnue par le témoignage de la conscience. Voici donc le principe de la tradition ecclésiastique : tel ou tel dogme est vérité chrétienne parce que le tribunal établi de Dieu le proclame doctrine de Jésus-Christ , mais non parce que l'homme le juge conforme à tel ou tel texte de l'Évangile. La sainte Écriture ne prend-elle pas toujours l'empreinte de ceux qui la lisent ; elle devient petite avec les petits , grande avec les grands ; si l'homme a le cœur desséché , l'esprit

étroit et l'âme rampante, elle semble former ses enseignements sur le même moule; elle emprunte mille couleurs et se revêt de mille formes, selon l'individualité dans laquelle elle se réfléchit; elle se laisse plier à toutes les erreurs, à toutes les imaginations, à toutes les folies. Elle n'est donc pas la règle de foi pour l'Eglise, mais c'est l'Eglise qui est la règle de son interprétation.

Méconnoissant cette grande vérité, les protestants ne se trouvent jamais d'accord avec la tradition que par un caprice de leur imagination. Ne les voyons-nous pas défendre tour à tour et combattre les sentiments de Luther? Cependant ils protestent comme à l'envi de leur attachement à la sainte réforme évangélique. Leurs maîtres n'avoient point agi différemment; s'ils reconnurent la tradition sur plusieurs points, c'est qu'elle s'accordoit avec leur sentiment; mais ils la rejetèrent toutes les fois qu'elle ne parloit point à leur gré. Que de témoignages, quelle unanimité de croyance en faveur de la liberté morale, par exemple! Cependant ils enseignèrent que l'homme est enchaîné sous les lois de la nécessité. En un mot, comme ils avoient proclamé leur raison souveraine, comme ils s'étoient mis au-dessus du christianisme, ils furent contraints de rejeter la tradition.

Voilà pourquoi l'obéissance à l'Eglise paroît aux enfans de Luther une soumission dégradante, un

honteux servilisme. Etrange aveuglement ! seroit-ce donc s'avilir que d'obéir à l'autorité fondée par le docteur infailible, à la voix de Dieu même ? Aujourd'hui, tous les protestants reconnoissent que le Christ nous a donné une loi plus parfaite que la loi mosaïque, une loi nécessaire, imprescriptible, à jamais immuable ; ils reconnoissent que cette loi lie nos facultés morales par ses préceptes ; et quand ils la violent, ils ne s'imaginent pas qu'elle change avec leur conduite et se plie selon tous les caprices de leurs passions. Mais, pourroit-on le croire ? ils ne veulent point admettre une règle semblable, inflexible, universelle, la même pour tous, obligatoire pour tous, dans le domaine de la vérité religieuse ; quand il s'agit de trancher les questions de la plus grande importance, de fixer les rapports de la créature avec le Créateur, ils abandonnent l'homme sans guide à toutes les séductions de l'erreur, au milieu des opinions confuses de la raison particulière. L'intelligence se meut-elle donc sur un terrain plus ferme que la volonté ? Passez en revue cette longue suite d'erreurs qui ont déchiré l'Eglise à travers les siècles, et nous souscrivons d'avance à votre jugement. Après les tristes expériences qui se multiplient de nos jours d'une manière si déplorable, comment peut-on prétendre que l'Écriture est la seule règle de foi ? En vérité, nous ne pouvons le comprendre.

## § LI.

## Doctrine des réformés sur l'Eglise.

Subjugués par les préjugés de secte et par l'esprit de révolte, les réformés ont sanctionné les doctrines fondamentales enseignées par les protestants sur l'Eglise <sup>1</sup>. Cependant Calvin se distingue par quelques opinions particulières, que nous ferons connoître tout à l'heure. Les nombreuses observations qu'offroit la Réforme de Luther, les phénomènes frappants qu'elle avoit fait éclore s'étoient gravés bien avant dans l'esprit du jeune novateur. Le fidèle incapable de se suffire à lui-même, tournant à tout vent d'opinions, plongé dans les superstitions les plus grossières et tombant d'erreur en erreur jusque dans l'indifférence religieuse <sup>2</sup>; les

<sup>1</sup> Zwingl., *Commentar. de verd et falsâ relig. opp.*, tom. II, fol. 197, où il renferme toute sa doctrine sur l'Eglise dans dix courtes propositions. Calvin., *Instit.*, l. IV, c. 1, fol. 190 et seq. *Confess. helvet.* I, c. XVII; ed. Aug., p. 47. *Helvet.* II, art. XIV; *Anglic.* XIX, p. 155. Celle-ci définit clairement la visibilité de l'Eglise : « Ecclesia Christi visibilis est cœtus fidelium, in quo verbum Dei purum prædicatur, et sacramenta, quoad ea, quæ necessario exigantur, juxta Christi institutum rectè administrantur. » *Confessio scotica*, art. XVI, p. 156, enseigne au contraire l'invisibilité de l'Eglise. La confession hongroise n'a rien à dire sur l'assemblée des fidèles; mais elle a tout un paragraphe de *restitu pastorum*, p. 251.

<sup>2</sup> Calvin., *Instit.*, l. IV, c. I, § 5, fol. 372 : « Etsi externis mediis alligata non est Dei virtus, tamen ordinario docendi modo alligavit : quem dum recusant temere fanatici homines, multis se exitialibus

pasteurs méprisés, cloués au pilori de la censure publique, abreuvés d'injures et d'outrages; l'ordre et la discipline profondément ébranlés, l'autorité spirituelle et tout ce que les hommes respectent foulé aux pieds, le trouble et la confusion accourant au bruit de la nouvelle doctrine, les peuples s'emportant à tous les excès, l'ordre moral menacé d'une ruine prochaine : voilà le spectacle que lui présentait l'ouvrage de ses devanciers <sup>1</sup>. A Genève, berceau du calvinisme, l'Évangile réformé ne pouvoit s'établir que sur les débris de la société politique; nouvelle cause de désordres, de licence effrénée, de crimes sans nom, d'effroyables calamités. Tout cela donnoit au prophète improvisé matière à de sérieuses réflexions.

Son premier soin fut d'enchaîner les fidèles par des liens plus étroits. Luther avoit détruit la soumission à l'Église : Calvin s'efforça de la rétablir et de rendre aux pasteurs le respect et l'autorité. Pour atteindre ce but, il fit une vaste compilation dans

*laqueis involvunt. Multos impellit vel superbia, vel fastidium, vel æmulatio, ut sibi persuadeant privatim legendo et meditando se posse satis proficere, atque ita contemnunt publicos cœtus et prædicationem supervacua ducant. Quoniam autem sacrum unitatis vinculum, quantum in se est, solvunt vel abrumpunt, etc.* »

<sup>1</sup> *Loc. cit., § 41, fol. 573 : « Ejus (satanae) arte factum est, ut pura verbi prædicatio aliquot sæculis evanuerit : et nunc eadem improbitate incumbit ad labefactandum ministerium ; quod tamen sic in Ecclesia Christus ordinavit, ut illo sublato . hujus ædificatio pereat . etc. »*

laquelle il rassembla tout ce qui convenoit à ses vues, ne dédaignant point de mettre à contribution les théologiens catholiques et surtout le droit canon. De cette manière, il établit une foule de propositions sans point d'arrêt dans son système ; il préféra se mettre en contradiction formelle avec lui-même, plutôt que de développer rigoureusement les principes qui avoient été posés par les Réformateurs d'outre-Rhin.

Dans son traité sur l'église, il fait d'abord ressortir la foiblesse, l'ignorance et la profonde misère de l'homme ; puis il prouve la nécessité d'une institution divine pour porter la vérité dans son intelligence et la foi dans son cœur. L'Eglise, dit-il, est la dépositaire du trésor de l'Évangile ; Jésus-Christ a établi des docteurs revêtus d'une autorité divine, afin qu'ils enseignent sa parole sainte et que tous les fidèles soient affermis dans l'unité de croyance<sup>1</sup>. Mais s'il en est ainsi, de quel droit le prétendu Réformateur a-t-il rompu avec l'Eglise existante ? telle est l'objection qui se présentait souvent à son esprit ; et dans ces mauvais moments, pour étourdir sa conscience, il se répandoit en invectives contre le papisme, sûr qu'il étoit d'en imposer à des peuples qui juroient sur la foi d'un homme et

<sup>1</sup> Calvin., *Instit.*, l. IV, c. 4, fol. 570 : « Quia autem ruditas nostra et segnitias (addo etiam ingenii vanitatem) externis subsidiis indigent... pastores instituit ac doctores (Deus), quorum ore suos doceret : eos auctoritate instruxit ; nihil denique omisit, quod ad sanctum fidei consensum et rectum ordinem faceret. »

respectoient ses opinions à l'égal de la voix de Dieu <sup>1</sup>.

Après ces observations, Calvin parle de l'église invisible. Il existe une foule d'élus, dit-il, qui, pour être inconnus les uns aux autres, sont pourtant réunis sous le même chef Jésus-Christ. Bien que dispersée par toute la terre, cette église est enchaînée par les liens les plus étroits, car le Sauveur ne peut se diviser. Or nous appartenons tous à ce troupeau des frères de Christ; le doute à cet égard seroit une infidélité. Si nous sommes entourés d'une triste solitude, si le silence semble nous crier que l'Eglise a disparu, sachons que la mort du Sauveur n'est pas stérile et que Dieu nourrit les siens au milieu du désert. Qui ne voit le but de ces paroles? Les nouveaux chrétiens de Genève se portoient à tous les excès, violeient toute règle et toute discipline, fouloient aux pieds les obligations les plus saintes et les choses les plus sacrées, commettoient les plus grands crimes et les plus grands forfaits <sup>2</sup> : leur père spirituel s'efforçoit de dérober aux regards ce spectacle de honte et d'ignominie, il égardoit sa réforme dans les ombres d'un monde inconnu; il montrait

<sup>1</sup> Loc. cit., c. 2, fol. 381—386.

<sup>2</sup> Loc. cit., § 15, fol. 576 : « Dum enim apud eos, quibus Evangelium annuntiat, ejus doctrinæ non respondere vitæ fructum vident, nullam illic esse Ecclesiam statim judicant. Justissima quidem est offensio, cui plus satis occasionis hoc miserrimo sæculo præbemus; nec excusare licet maledictam ignaviam, quam Dominus impunitam non sinet : uti jam gravibus flagellis casti

aux vœux des chrétiens sincères une église invisible, car il n'avoit point d'église visible à leur présenter.

Cependant Calvin parle du bercail extérieur des enfants de Dieu; il célèbre les privilèges de cette société divine; il en exalte la beauté ravissante, la sainteté sans tache et la vertu toute-puissante. Quelle salutaire influence n'exerce-t-elle pas sur l'intelligence et sur la volonté! que de bienfaits n'a-t-elle pas répandus sur le genre humain! Non, rien ne pourroit la suppléer, car elle porte le glorieux nom de mère. Mère céleste, mère divinement charitable, qui conçoit le fidèle dans ses entrailles, le nourrit à sa mamelle, le réchauffe dans ses bras, le protège et le couvre de son manteau, jusqu'à ce qu'il devienne semblable aux anges en déposant ce corps mortel. Isaïe. Joël, Ezéchiel nous l'apprennent: hors de cette église, point de pardon des péchés, point d'entrée dans la vie, point de salut; la foi, la charité, la grâce ne se trouvent que dans son sein; il est donc toujours pernicieux de s'en séparer.

Ici Calvin cite le passage de saint Paul: « Il (le Saint-Esprit) a fait quelques-uns apôtres, quelques-uns prophètes, les autres évangélistes, les autres

*gare incipit. Vae ergo nobis, qui tam dissoluta flagitiorum licentia committimus, ut propter nos vulnerentur imbecilles conscientiae. — Quia enim non putant esse Ecclesiam, ubi non est solida vitae puritas et integritas, scelerum odio a legitima Ecclesia discedunt, dum a factione improborum declinare se putant. Aiant Ecclesiam Christi sanctam esse, etc. »*

pasteurs et docteurs, pour la consommation des saints par l'œuvre du ministère, et l'édification du corps du Christ <sup>1</sup>. » Sur quoi le Réformateur continue : « Dieu pourroit consommer les saints, ses fidèles en un instant ; mais il veut qu'ils croissent lentement et ne parviennent à l'âge viril que sous la conduite et la tutelle de l'Eglise. Et comment s'accomplit ce dessein de Dieu ? La sainte parole est confiée aux pasteurs légitimes, et les fidèles doivent reconnoître leur autorité, croire à leur enseignement et s'abandonner avec confiance à leur direction paternelle. C'est ce que nous apprend le prophète Isaïe, quand il dit en s'adressant à l'Eglise : » « L'Esprit saint qui est en toi et la parole que j'ai mise dans ta bouche ne défailira point dans ta bouche ni dans celle des enfants de tes enfants. » Mais s'il en est ainsi, celui-là ne doit-il pas périr de misère et de faim qui refuse le pain spirituel que l'Eglise apporte du ciel ? Le Fils de l'Eternel est descendu parmi nous, il a fondé une société qu'il honore de sa présence, nous apprenant que, dans des vases de terre, il nous est présenté une manne immortelle. De même que Dieu dans les premiers âges du monde, instruisit l'homme par l'homme et non par le ministère des anges ; de même nous envoie-t-il à nous des prophètes parlant un langage

<sup>1</sup> *Ephes.*, IV. 11-12.

humain. Et si dans l'ancienne alliance, il établit un sacerdoce pour interpréter les préceptes donnés par lui, dans la nouvelle il a institué des maîtres et des docteurs pour nous intimer ses volontés saintes. C'est ainsi que le Seigneur resserre tous les liens sociaux, éprouve l'obéissance et réprime l'orgueil de l'homme; c'est ainsi qu'il vient au secours de notre foiblesse, nous parlant par des interprètes plutôt que de nous écraser par la parole de sa bouche. Toujours le schisme a l'orgueil ou l'envie pour principe; mais qui brise le saint nœud de l'unité, n'échappe point à la juste peine de cet adultère, il est livré à l'esprit d'erreur et de mensonge. Qu'il est épouvantable le crime de ceux qui précipitent les brebis dans la gueule du loup <sup>1</sup>. » Page admirable, ou plutôt chef-d'œuvre d'impudence et de folie! L'Eglise possède seule *la foi, la charité, la grâce*; hors d'elle, *point de pardon des péchés, point d'entrée dans la vie, point de salut*; cette mère céleste, *divinement charitable, conçoit le fidèle dans ses entrailles, le nourrit à sa mamelle et le réchauffe dans ses bras*: est-ce donc pour cela que l'apôtre de Genève l'a calomniée, couverte de crachats, rassasiée d'opprobre et d'ignominie? est-ce pour cela que sa main parricide l'a flagellée, couronnée d'épines et crucifiée? Chose incroyable, tout ce qui prouve que

<sup>1</sup> Loc. cit., c. 1, § 5, fol. 572.

sa révolte a eu *l'orgueil et l'envie pour principe*, tout ce qui montre qu'il a été livré par la justice vengeresse à *l'esprit d'erreur et de mensonge*, tout ce qui flétrit son *adultère* et le marque au front d'un fer rouge, il nous le donne comme autant de signes de la sainteté de son ministère et de l'autorité de sa mission divine, comme autant de témoignages qui nous crient de nous incliner devant sa parole!

Mais continuons de l'écouter : « De même que nous croyons, dit-il encore, à une Eglise intérieure, visible seulement aux regards de Dieu, ainsi nous devons reconnoître une Eglise extérieure, accessible à l'œil mortel, et persévérer dans sa communion<sup>1</sup>. » Le respect pour le ministère, la soumission à l'autorité enseignante, voilà pour lui la marque de la véritable Eglise<sup>2</sup>; et si Luther la place où se trouve la vraie prédication de l'Évangile, il la montre, lui, dans la société qui écoute la parole divine avec obéissance. Lisez plutôt : « Voyons-nous quelque part la doctrine du salut reçue avec vénération, là, n'en doutons point, se trouve la véritable église; et personne ne peut impunément se roidir contre son

<sup>1</sup> Calvin., *Instit.*, l. IV, c. 1, n. 7, fol. 574 : « Quemadmodum ergo nobis invisibilem, solius Dei oculis conspicuam Ecclesiam credere necesse est, ita hanc, quæ respectu hominum Ecclesia dicitur, observare ejusque communionem colere jubemur. »

<sup>2</sup> Loc. cit., § 9, fol. 574 : « Quæ ( multitudo ) si ministerium habet verbi, et honorat, si sacramentorum administrationem, Ecclesia procul dubio haberi et censeri meretur. »

autorité, mépriser ses exhortations, rejeter ses conseils, ni moins encore rompre avec elle et briser le lien de son unité. Le Seigneur attache une si grande importance à l'union avec la société des fidèles, qu'il déclare apostat quiconque se sépare d'une communauté (réformée) où l'on respecte le ministère de la parole et des sacrements; et saint Paul appelle l'Eglise *la maison de Dieu, la colonne et le fondement de la vérité*. Et quel est le sens de ces magnifiques paroles? C'est que l'Eglise est la demeure où Jésus-Christ forme ses disciples, les comble de grâces et de faveurs; c'est qu'elle est l'arche sainte dans laquelle la vérité ne peut défaillir. Écoutons les éloges que lui donnent les Ecritures : *La vierge pure, la chaste fiancée, l'épouse fidèle et sans tache, le corps du Sauveur*. Ainsi, divorcer avec cette Eglise, c'est renier Dieu et Jésus-Christ, c'est faire tous ses efforts pour détruire la vérité divine. Gardons-nous d'un crime aussi atroce; ne souillons point l'hymen du Fils de Dieu, car par là nous mériterions d'être anéantis par la toute-puissance de sa colère <sup>1</sup>. »

Enfin, « rien ne peut enlever à l'Eglise son divin caractère; elle demeure sans tache au milieu du vice et de la corruption <sup>2</sup>; lors même que le flam-

<sup>1</sup> Loc. cit., § 10, fol. 574-575.

<sup>2</sup> Loc. cit., c. 2, § 1, fol. 581 : « Ubicumque integrum exstat et illibatum (verbi et sacramentorum ministerium) nullis morum vitiis aut morbis impediri, quominus Ecclesiæ nomen sustineat. »

beau de la vérité ne jetteroit plus en elle tout son éclat, nous ne devrions point encore nous séparer de sa communion. Voyez ceux qui cherchent à lui enlever ses enfants ; ils sont pour la plupart remplis d'orgueil et poussés par un amour-propre bien funeste<sup>1</sup>. »

En conséquence l'apôtre de Genève conserva l'ordination ; il lui donnoit sans peine le nom de sa-

C. 1, § 16, fol. 377 : « Hoc tamen reperimus nimiam morositatem ex superbia magis et fastu falsaque sanctitatis opinione, quam ex vera sanctitate veroque ejus studio nasci. Itaque qui ad faciendam ab Ecclesia defectionem sunt aliis audaciores, et quasi antesignani, ii ut plurimum nihil aliud causæ habent, nisi ut omnium contemptu ostendent se aliis esse meliores. »

<sup>1</sup> Loc. cit., § 12, fol. 374 : « Quin etiam poterit vel in doctrina vel in sacramentorum administratione vitii quidpiam obrepere, quod alienare nos ab ejus communione non debeat. » Que le temps ne nous permet-il de citer quelque passage de Théodore de Bèze ! il fait une juste application de la doctrine de Calvin. Voyez, par exemple, *Theodori Bezæ Vezelii epist. theolog. lib. unus*, Genev. 1575. ad Alamannum ECCLESIE LUGDUNENSIS TURBATOREM, p. 48 et seq.

Si jusqu'à ce jour les réformés d'Allemagne ont développé, sur l'article de l'Eglise, des idées beaucoup plus saines que les luthériens, n'est-ce pas à la doctrine de Calvin qu'on doit l'attribuer ? Schleiermacher et Marheineke sont les deux théologiens protestants qui se sont le moins écartés de la vraie doctrine. Toutefois Hegel \* avoit déjà imprimé une meilleure direction aux esprits.

\* Hegel est un célèbre philosophe mort à Berlin en 1831. On a de lui les ouvrages suivants : *Phénoménologie de l'esprit. Logique de l'être, de l'essence et de la notion (Logik des Seins, des Wesens und des Begriffes)*. *Encyclopédie des sciences philosophiques. Philosophie du droit*. Hegel est très-obscur : il s'est formé plusieurs écoles qui prétendent toutes, à l'encontre les unes des autres, avoir pris le vrai sens du maître.

crement<sup>1</sup>, n'accordoit qu'aux prêtres le droit de la conférer, et la dignité épiscopale n'auroit pas singulièrement alarmé sa modestie. Ces principes et ces sentiments ne furent pas sans influence sur la constitution de l'anglicanisme. Sans doute Henri VIII, le Réformateur, je voulois dire le Néron de la Grande-Bretagne, avoit besoin d'évêques régénérés pour dissimuler un peu ses déprédations; mais s'il n'avoit écouté que la voix de Luther, il auroit rejeté l'épiscopat comme une institution diabolique, et nous ne doutons pas qu'il n'ait trouvé dans les écrits de Calvin les raisons qui l'engagèrent à le conserver<sup>2</sup>. Quoi qu'il en soit, le prophète couronné se mit en contradiction flagrante avec lui-même; et l'on a peine à concevoir comment un homme capable d'associer deux idées a pu concilier deux choses qui se repoussent de toute la force des contraires, la hiérarchie catholique et la doctrine réformée. Les schismatiques d'outre-Manche ont répudié le passé, fait divorce avec la tradition et brisé tous

<sup>1</sup> Loc. cit., l. IV, c. 5, § 11-16, fol. 589-592; l. IV, c. 14, § 20, fol. 418 : « Sacramenta duo instituta, quibus nunc christiana Ecclesia utitur. Loquor autem de iis, quæ in usum totius Ecclesie sunt instituta. Nam impositionem manuum, qua Ecclesie ministri in suum munus initiantur, ut non invitus patior vocari sacramentum, ita inter ordinaria sacramenta non numero » Si un sacrement ordinaire est celui quod in usum totius Ecclesie (omnium fidelium) institutum est, Calvin est parfaitement d'accord avec la doctrine catholique.

<sup>2</sup> *Confess. anglic.*, art. XXXVI.

les liens qui les rattachent à la société chrétienne ; mais cela ne les empêche pas de se dire les enfants de la primitive église, ni de faire remonter leurs soi-disant évêques jusqu'à Jésus-Christ. Ce n'est pas seulement dans les révolutions politiques qu'il faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.

Revenons à Calvin. Après avoir exalté les prérogatives de l'Eglise, sa mission céleste, son autorité divine, son infailibilité indéfectible, il fait reposer la canonicité des Ecritures, sur quoi ? Sur le témoignage intérieur : non pas sur la critique, sur la science, sur la raison ; mais sur la persuasion du cœur, sur la voix de la conscience, sur le sens intime<sup>1</sup>. Il rejette donc cette proposition de saint Augustin : « Je ne croirois pas à l'Évangile si je n'y étois déterminé par l'autorité de l'Eglise ; » il renverse tout d'un coup l'édifice qu'il avoit élevé à si grands frais, et rend à l'individu tout ce qu'il s'étoit efforcé de lui arracher. Hélas ! des intérêts de secte étoient engagés dans la question et la haine parloit à son cœur : il vouloit écarter à tout prix les consé-

<sup>1</sup> Calvin., *Instit.*, l. I, c. 7, § 5, fol. 15 : « Maneat ergo fixum, quos Spiritus sanctus intus docuit, solide acquiescere in Scriptura, et hanc quidem esse ἀπόκρισιν. neque demonstrationibus et rationi subjici eam fas esse : quam tamen meretur apud nos certitudinem spiritus testimonio consequi. — Talis ergo est persuasio, quæ rationes non requirat : talis notitia, cui optima ratio constat, nempe in qua securius constantiusque mens acquiescit, quam in ullis rationibus ; talis denique sensus, qui nisi ex celesti revelatione nasci nequeat. »

quences de ce fait incontestable , que l'Eglise catholique seule a préservé les Ecritures d'une ruine certaine <sup>1</sup>. Il avoit compris ou plutôt senti que l'examen , la critique , la science ne peut en établir l'authenticité sur un fondement solide ; il savoit que la nuit des siècles a répandu , sur l'origine de plusieurs livres canoniques , des ténèbres si épaisses qu'une

<sup>1</sup> Loc. cit., § 1, fol. 14 : « Sic enim magno cum ludibrio Spiritus sancti quærent : ecquis nobis fidem faciat, hæc a Deo prodiisse ? Ecquis salva ac intacta ad nostram usque ætatem pervenisse certiores reddat ? Ecquis persuadeat , librum hunc reverenter excipiendum , alterum numero expungendum : nisi certam istorum omnium regulam Ecclesia præscriberet ? Pendet igitur , inquit , ab Ecclesia determinatione et quæ Scripturæ reverentia debeat , et qui libri in ejus catalogo censendi sint. Ita sacrilegi homines , dum sub Ecclesiæ prætextu volunt effrænata tyrannidem evehere , nihil curant , quibus se et alios absurditatibus illaqueent , modo hoc unum extorqueant apud simplices , Ecclesiam nihil non posse. » Il n'est pas vrai que , selon les catholiques , le respect dû à l'Écriture dépende du jugement de l'Église , comme si c'étoit elle qui la fit parole de Dieu ; elle rend témoignage de l'authenticité des Livres saints ; elle dit : Tel et tel ouvrage appartient au canon.

Luther est encore plus injuste. Dans son commentaire sur l'*Épître aux Galates* , chap. I, p. 50 b. ( Wittenb. 1536, 1<sup>re</sup> partie ), il s'exprime ainsi : « Item , selon les papistes , l'Église a pouvoir et puissance sur la sainte Écriture , comme les canonistes ont eu l'impudence de l'écrire contre Dieu. Nous n'en voulons point d'autre preuve que ces paroles : *L'Église n'a reconnu que quatre évangiles , donc il n'y en a que quatre ; si elle en avoit reconnu huit , il y en auroit huit.* Mais si l'Église peut à son gré reconnoître ou rejeter tel évangile , si elle peut admettre ou repousser ceux qu'elle veut , il s'ensuit qu'elle a pouvoir sur l'Évangile. » Il n'étoit pas difficile de réfuter cette fiction ; aussi Luther lui-même a-t-il , dans un autre endroit , fort bien rempli cette tâche.

autorité supérieure peut seule les dissiper; mais la Réforme étoit là, qui lui crioit : « Marche, marche; » il fonda la divinité des saintes Lettres sur l'inspiration particulière. Dès lors chaque réformé put, comme son maître, comme Luther, rejeter un livre canonique sitôt qu'il « n'y sentoit pas l'Esprit saint, » c'est-à-dire sitôt qu'il n'y retrouvoit pas son propre esprit. Mais lorsqu'un évangile, un livre de l'Écriture est rejeté par l'un et retenu par l'autre, que faire dans cette conjoncture? Ces deux témoignages, également infaillibles, sont aux mêmes titres l'expression de la sagesse éternelle, l'oracle de la vérité même. D'un autre côté, tout ce que peut nous apprendre la voix de la conscience, le sens intime, c'est que tel ou tel ouvrage doit le jour à un chrétien; mais cela ne suffit pas pour en démontrer l'infaillibilité et former notre croyance<sup>1</sup>; il nous faut la certitude qu'il a eu pour auteur Matthieu, Marc, Pierre ou Paul, c'est-à-dire un écrivain divinement inspiré. Voilà comment Calvin livra l'Écriture sainte aux caprices du sens individuel et la dépouilla de toute autorité.

<sup>1</sup> *Confess. gall.*, c. IV, l. I, p. 111, est d'accord avec Calvin, lorsqu'elle dit : « *Hos libros agnoscimus esse canonicos, id est, ut fidei nostræ normam et regulam habemus, atque non tantum ex communi Ecclesiæ consensu, sed etiam multo magis ex testimonio et intrinseca Spiritus sancti persuasione : quo suggerente docemur, illos ab aliis libris ecclesiasticis discernere, qui ut sint utiles (utiles?) non sunt tamen ejusmodi, ut ex iis constitui possit aliquis fidei articulus.* »

---



---

## CHAPITRE VI.

CONTRARIÉTÉS DOGMATIQUES SUR L'ÉGLISE CÉLESTE ET SUR SES  
RAPPORTS AVEC L'ÉGLISE TERRESTRE.

---

### § LII.

**Doctrine catholique sur l'Église céleste et sur ses rapports  
avec l'Église terrestre.**

Jusqu'ici nous avons envisagé l'Église dans son existence et sa vie terrestre ; nous allons maintenant la considérer dans ses rapports avec le ciel. L'ineffable société fondée par le Sauveur jette des liens éternels autour de tous ses membres. Lors donc qu'un fidèle prend son essor vers la véritable patrie, il ne rompt pas tout commerce avec les fidèles qui restent dans cet exil : car la charité venue du ciel enchaîne à jamais ceux qu'elle a reçus dans son sein, quand ils ne brisent pas ses nœuds volontairement. De même aussi les esprits supérieurs qui n'ont pas vécu parmi les hommes, mais qui reconnoissent le même chef Jésus-Christ, sont avec nous dans des rapports d'affection, de bienveillance, de services et de secours<sup>1</sup>. Ainsi tous les chrétiens qui ont quitté

<sup>1</sup> Jacob. Sadolet Card. S. R. E. opp., tom. II, p. 481, fait très bien ressortir le sens de la doctrine catholique. Il dit : « Si mor

cette terre avec le signe de l'amour, toutes ces sublimes intelligences qui règnent dans la gloire, nous aussi qui avons un Père céleste, nous formons tous ensemble une famille de frères, un corps étroitement uni dans tous ses membres, une seule Eglise.

Mais tous les fidèles qui sortent de cette vallée de larmes n'arrivent pas dans le même séjour. Suivant qu'ils ont été seulement touchés ou purifiés par le divin amour, ils vont dans un monde différemment ordonné : ceux qui ont conservé des souillures dans leur conscience sont détenus dans le lieu où se consume l'innocence imparfaite ; ceux qui ont détruit dans leur cœur toutes les traces du péché sont admis dans la demeure qu'habite la sainteté : les premiers subissent des peines dans le feu de la purification<sup>1</sup>, parce qu'ils devoient se laver entièrement

*talis anima sit, edamus et bibamus, inquit Apostolus, paulo enim post moriemur : sin autem sit immortalis, ut certo est, unde, quæso, tantum et tam repente factum est corporis morte dissidium, ut et viventium et mortuorum animæ inter se nihil congruant, nihil communicent, omnis cognationis nobiscum, et communis humanæ societatis oblité ? Cum præsertim charitas, quæ præcipuum Spiritus sancti in Christiano genere est donum : quæ nunquam non benigna, nunquam non fructuosa est, et in eo, in quo inest, nunquam inutiliter consistit, salva semper et efficax in utraque vita permaneat. »*

<sup>1</sup> On lit dans le missel cette prière pour les morts : « Suscipe, Domine, preces nostras pro anima famuli tui N., *ut si quæ ei maculæ de terrenis contagiis adhæserunt, remissionis tuæ misericordia deleantur. Per Dominum nostrum Jesum Christum. »*

sur la terre dans le sang de l'Agneau sans tache<sup>1</sup> ; les derniers jouissent du bonheur de Dieu même dans des torrents de délices ineffables et d'éternelle félicité ; enfin ceux-là sont membres de l'église souffrante et ceux-ci de l'église triomphante, dénominations qui n'ont pas besoin d'explication.

On a vu, dans un autre endroit de cet ouvrage, comment la doctrine catholique sur la justification implique le dogme du purgatoire : il ne reste plus qu'à dire quelques mots sur les rapports qui nous unissent aux âmes détenues dans ce lieu de larmes et de pénitence. Ah ! qui ne désireroit leur donner du soulagement et des consolations, lorsque la foi nous montre leurs souffrances et nous fait entendre leurs cris de douleur ? Aussi, fidèles à l'instinct de nos cœurs, fidèles surtout à la voix de l'Eglise, conjurons-nous le Dieu clément d'abrégér leurs peines et de leur donner le lieu de rafraîchissement et de repos. Mais c'est surtout au pied des saints autels, lorsque l'auguste Victime s'immole pour les péchés

<sup>1</sup> Un article de la réunion opérée à Florence entre l'église grecque et l'église latine, étoit ainsi conçu : « Item, si verè pœnitentes in Dei caritate decesserint, antequam dignis pœnitentiæ fructibus de commissis satisfacerint et omissis, eorum animas pœnis purgatoriis post mortem purgari (καθαριστικῆς τιμωρίας καθαρίσσει μετὰ θανάτου) : et ut a pœnis hujusmodi releventur, prodesse eis fidelium vivorum suffragia, missarum scilicet sacrificia, orationes et elemosynas, et alia pietatis officia, quæ a fidelibus pro aliis fidelibus fieri consueverunt, secundum Ecclesiæ instituta. » (Hard. *Acta Concil.*, tom. IX, p. 422. )

du monde, que nous redoublons nos supplications et nos instances en leur faveur. Que les protestants répandent le sarcasme et la dérision sur la superstition des papistes, nous n'étoufferons point dans nos âmes le sentiment de la compassion ; nous ne cesserons point d'intercéder auprès de Dieu pour nos semblables, pour nos amis, pour nos proches, pour ces pauvres âmes qui souffrent au milieu de flammes dévorantes, sous les coups de la justice éternelle ; ces prières ont dans nos cœurs d'aussi profondes racines que les sentiments les plus intimes, les plus nobles et les plus délicats ; partout et toujours, la foi, l'amour, la reconnoissance et la pitié se sont efforcés de porter du soulagement dans le lieu de l'expiation douloureuse ; et le peuple de Dieu, comme l'Eglise primitive, prioit pour les morts <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Concil. Trident.*, sess. XXV, decret. de purgator. : « Cum catholica Ecclesia... docuerit purgatorium esse : animasque ibi detentas, fidelium suffragiis, potissimum vero acceptabili altaris sacrificio juvari, præcipit sancta synodus episcopis, ut sanam de purgatorio doctrinam, a sanctis patribus, et a sacris conciliis traditam, a Christi fidelibus credi, teneri, doceri et ubique prædicari diligenter studeant. Apud rudem vero plebem difficiliores ac subtiliores quæstiones, quæ ad ædificationem non faciunt, et ex quibus nulla fit pietatis accessio, a popularibus concionibus secludantur. Incerta item, vel quæ specie falsi laborant, evulgari ac tractari non permittant. Ea vero, quæ ad curiositatem quandam, aut superstitionem spectant, vel turpe lucrum spectant, tanquam scandala et fidelium offendicula prohibeant, etc. » Sess. XXII, c. II : « Quare non solum pro fidelium vivorum peccatis..., sed et pro defunctis in Christo nondum pleniter purgatis offertur. » Conf. sess. VI, can. XXX.

Au demeurant, la doctrine catholique ne nous donne aucun enseignement spécial sur le lieu ni sur les peines du purgatoire ; et si nous avons employé l'expression de *feu purifiant*, de *flammes dévorantes* et d'autres semblables, c'est dans un sens figuré et selon l'usage reçu.

Les rapports de l'église terrestre avec l'église triomphante sont d'une autre nature. Les saints qui ont arrosé la terre de leurs sueurs continuent de la féconder après la mort. Non-seulement les fruits de leurs paroles et de leurs œuvres, les bienfaits qu'ils ont répandus sur le monde en affermissant le royaume du Christ se propagent à travers les siècles ; non-seulement ils nous offrent le modèle de toutes les vertus parfaites, et nous montrent dans tous les temps le chemin du ciel par l'éclat de leur sainteté ; mais encore ils sont, telle est notre douce croyance, nos avocats et nos protecteurs auprès de Dieu, le priant sans cesse de nous accorder ses grâces et ses faveurs. Plus sont vifs les feux que la charité allume dans leur cœur, plus est ineffable le bonheur dont ils s'abreuvent dans le sein du Très-Haut, plus l'amour et la commisération leur font prendre d'intérêt à nos souffrances, à nos luttes, à nos combats. D'une part, les bienheureux prient Dieu pour les amis qu'ils ont laissés sur la terre ; d'une autre part, nous réclamons leurs prières, sachant que les supplications du juste font une douce violence au Père

des miséricordes. Voilà ce que les catholiques appellent *invocation* et *intercession des saints* <sup>1</sup>.

On doit comprendre maintenant comment nous honorons les héros chrétiens qui sont couronnés dans les cieux ; leurs exemples proposés à notre imitation , les prières que nous leur adressons , les suffrages qu'ils déposent en notre faveur aux pieds de l'Éternel , ces trois choses constituent l'idée de la vénération que nous leur portons. Cette vénération est à l'adoration ce que le foible mortel est à l'Être suprême \*. Abrités sous la même tente et nourris du

*Concil. Trident.*, sess. XXV : « Mandat sancta synodus omnibus episcopis.... ut fideles diligenter instruunt, docentes eos, sanctos, una cum Christo regnantes, orationes suas pro hominibus offerre, bonum atque utile esse suppliciter eos invocare; et ob beneficia impetranda a Deo per Filium ejus Jesum Christum Dominum nostrum, qui solus noster redemptor et salvator est, ad eorum orationes, opem auxiliūque confugere. » Sess. XXII. c. III : « Et quamvis in honorem et memoriam sanctorum nonnullas interdum missas Ecclesia celebrare consueverit; non tamen illis sacrificium offerri docet, sed Deo soli, qui illos coronavit, unde nec sacerdos dicere solet, offero tibi sacrificium, Petre, vel Paule, sed Deo de illorum victoriis gratias agens eorum patrocinia implorat, ut ipsi pro nobis intercedere dignentur in cœlis, quorum memoriam facimus in terris. »

\* Les protestants n'ont jamais voulu comprendre cette différence ; peut-être se laisseront-ils instruire par un de leurs frères. Voici ce que dit un écrivain réformé : « Si Loth se prosterne devant les deux anges qui le visitèrent, c'est une civilité qu'il fait à des étrangers. Si Jacob se prosterne devant Esau, c'est la déférence qu'un cadet a pour son aîné. Si Salomon se prosterne devant Bethsabée, c'est un fils qui honore sa mère. Si Nathan se prosterne devant David, c'est un sujet qui offre ses respects à son prince. Mais si un homme se prosterne en priant Dieu, alors

même lait, les enfants de l'Église dans tout l'univers n'ont qu'un cœur et qu'une âme; dans les transports de leur amour, ils lèvent les uns pour les autres des mains suppliantes vers le trône de la miséricorde; et Dieu, qui voit avec complaisance sa charité dans les siens, exauce leurs prières selon les conseils de sa bonté sans bornes et dans la mesure de sa souveraine puissance. Si nous devons adorer Jésus-Christ, nous devons honorer les saints. La gloire dont ils sont entourés, qu'est-elle autre chose qu'un

c'est la créature qui adore son Créateur; et quand on a traduit les termes qu'on a rapportés, tantôt par *adorer*, tantôt par *se prosterner*, ce n'est pas la signification du mot qui a déterminé les interprètes, c'est la nature du sujet qui les a conduits dans le choix de ces expressions. Je suppose qu'un Israélite se fût prosterné en abordant son roi, personne ne l'auroit accusé d'idolâtrie; s'il en eût fait autant devant une idole, ce même acte corporel auroit passé pour un acte d'idolâtrie. Pourquoi? parce qu'on auroit jugé par son action qu'il regardoit l'idole comme une vraie divinité, et qu'il avoit pour elle les sentiments que suppose l'adoration. Prise dans le sens restreint que ce terme a dans notre langue, l'adoration exprime le culte rendu à l'Être suprême. Que faut-il donc penser de ce que font les catholiques pour honorer les saints, les reliques, le bois de la croix? Ils ne nieront (?) pas que ce culte extérieur ne ressemble en tout à ce qu'ils font pour honorer Dieu extérieurement. Mais ont-ils des saints et de la croix les mêmes idées qu'ils ont de Dieu? Je ne crois pas qu'on puisse justement les en accuser. Par là même il me semble qu'on ne doit pas les qualifier d'idolâtres. Il est pourtant vrai que le titre de déesse est échappé à quelques-uns d'entre eux en parlant de la sainte Vierge; mais ce n'est pas l'Église qui a tenu ce langage, ce sont de simples particuliers... Je ne voudrais pas accuser les catholiques d'idolâtrie. » (*Encyclopédie d'Yverdun*, tom. I, article *adorer*.) (*Note du trad.*)

rayon de la magnificence du Réparateur, qu'une preuve éclatante de sa toute-puissance qui, de la poussière et du péché, fait éclore des esprits resplendissants de lumière? Qui donc honore les saints, glorifie Jésus-Christ, car ils ont été enfantés par sa vertu divine et nourris de sa substance. Dans le cours de l'année chrétienne, pendant que les fêtes du Seigneur rappellent et célèbrent ses principales actions, les fêtes des saints rendent témoignage à la vertu féconde de ses souffrances et de sa mort. La vie des saints montre donc les fruits et les effets de la vie du Fils de Dieu. Comme l'Éternel n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, de même le Christ n'est pas le Dieu d'un monde enseveli dans la mort, mais d'un peuple vivant de la vie spirituelle, croissant dans la justice et la sainteté.

Observons enfin que l'Église n'enseigne pas que nous devons invoquer les saints, mais que nous le pouvons; car le concile de Trente se contente de dire qu'il est utile et salutaire d'implorer leurs suffrages. Il n'en est pas ainsi de la foi en Jésus-Christ : l'Église n'a pas seulement défini qu'il est utile de croire à sa divinité, elle en fait une obligation rigoureuse.

## § LIII.

**Doctrine luthérienne et réformée sur l'église terrestre.**

A cette doctrine si douce et si consolante, qui repose sur tous les nobles sentiments du cœur humain, les Réformateurs opposèrent de pures négations. Dans le commencement de son apostolat improvisé, Luther ne rejeta ni les peines expiatoires de l'autre vie, ni les prières pour les morts ; mais quand ses principes sur la justification se furent classés dans son esprit, il sentit qu'il avoit accouplé dans son système plusieurs propositions qui hurloient de se trouver ensemble. Alors, dans les *Articles de Smalkalde*, il s'éleva fortement contre le purgatoire, le qualifiant d'invention diabolique<sup>1</sup>. Les paroles de Calvin ne sont ni moins expresses ni moins violentes, et les symboles réformés respirent le même esprit<sup>2</sup>. On conçoit ces anathèmes, ces in-

<sup>1</sup> *Art. Smalkald.*, P. II, c. 2, § 9 : « Quapropter purgatorium, et quidquid ei solemnitatis, cultus, et quæstus adhæret, mera diaboli larva est. Pugnat enim cum primo articulo, qui docet, Christum solum, et non hominum opera, animas liberare. »

<sup>2</sup> Calvin, *Instit.*, l. III, c. 5, § 6, fol. 24 : « Demus tamen illa omnia tolerari aliquantisper potuisse ut res non magni momenti, at ubi peccatorum expiatio alibi, quam in Christi sanguine quaritur, ubi satisfactio alio transfertur, periculosissimum silentium. Clamandum ergo non modo vocis sed gutturis ac laterum contentione, purgatorium exitiale satanae esse commentum, quod Christi crucem evaenat, quod contumeliam, Dei misericordiae non ferendam irrogat, quod fidem nostram labefacit et evertit, etc. »

vectives et ces fureurs dans le saint bercail évangélique. Les auteurs du nouveau christianisme nous crient du fond de leur tombeau : La foi seule ouvre les portes du ciel et le sang de Christ purifie sans l'activité de l'homme ; cependant vous enseignez que le fidèle justifié par la grâce peut encore avoir des souillures dans son ame , et que s'il meurt avant de les avoir effacées jusqu'à la dernière trace, il est retenu dans un lieu de souffrance, loin du bienheureux séjour ; vous méconnoissez donc l'efficacité de la foi, et vous anéantissez les mérites du Sauveur <sup>1</sup>. Nous avons déjà réfuté ces vaines clameurs : passons.

Toujours fidèles à eux-mêmes, fidèles à leurs erreurs fondamentales, les apôtres du seizième siècle appliquèrent à l'église triomphante aussi leur doctrine sur l'église militante. Ils ne nièrent pas formellement, nous l'avons vu, la société des chrétiens sur

*Confess. helvet. I, art. XXVI, p. 86* : « Quod autem quidam tradunt de igne purgatorio, fidei christianæ : credo remissionem peccatorum et vitam æternam, purgationique plenæ per Christum... adversatur. » *Conf. Anglic. XXII, p. 154.*

<sup>1</sup> La prière, *in die obitus, seu depositionis defuncti*, auroit pu seule faire comprendre aux réformateurs combien leurs objections étoient peu fondées : « Deus, cui proprium est misereri semper et parcere, te supplices exoramus pro anima famuli tui N., quam hodie de hoc sæculo migrare jussisti : ut non tradas eam in manus inimici, neque obliviscaris in finem ; sed jubeas eam a sanctis angelis suscipi, et ad patriam paradisi perduci : ut qui in te speravit et credidit, non pœnas inferni sustineat, sed gaudia æterna possideat. Per Dominum nostrum Jesum Christum. »

la terre, mais ils rejetèrent les conditions mêmes de son existence; car sans sacerdoce, sans épiscopat, sans pontifical suprême, point de hiérarchie, point d'autorité spirituelle, point de centre d'unité; dès lors plus de rapports étroits, plus d'alliance intime, plus de corps, partant plus d'église. Les docteurs évangéliques ne procédèrent pas autrement à l'égard de la société des bienheureux dans le ciel. Ils comprirent que les saints seroient de mauvais génies et les anges de vrais démons, s'ils ne laissoient tomber sur ce monde que des regards d'indifférence, et que la charité ne seroit pas dans leur cœur si elle ne les attachoit à tous les enfants de Dieu. En conséquence ils ne nièrent pas directement tous les rapports de l'église terrestre avec l'église céleste, mais ils tarirent la source qui pouvoit seule féconder ces rapports. D'une part, cédant à l'évidence, Luther et ses premiers disciples accordèrent que les saints sont nos modèles et prient pour nous dans l'éternelle patrie; d'une autre part, comme ils vouloient réformer à tout prix la croyance universelle, ils nous défendirent d'invoquer leurs suffrages<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Confess. August.*, art. XXI : « De cultu sanctorum docent, quod memoria sanctorum proponi potest, ut imitemur fidem eorum, et bona opera juxta vocationem... Sed Scriptura non docet invocare sanctos, seu petere auxilium a sanctis. Quia unum Christum proponit nobis mediatorem, propitiatorem, pontificem et intercessorem. » *Apolog.*, ad art. XXI, § 3, 4, p. 201 : « Præterea et hoc largimur, quod angeli orent pro nobis. De sanctis

Tout le monde voit que cette doctrine est contradictoire dans les termes, une manifeste absurdité. Avons-nous bien entendu : les saints prient pour nous dans le séjour éternel, mais nous ne pouvons demander leurs prières sans infidélité ! Prier Dieu, c'est-à-dire reconnoître sa bonté, célébrer sa munificence et proclamer sa puissance infinie, seroit-ce donc outrager ses attributs suprêmes ? Les justes confirmés dans la grâce, fixés dans le bien par la vision béatifique, pourroient-ils donc se détourner de la souveraine Beauté qui ravit leur intelligence, offenser l'Être infiniment parfait qui absorbe toutes leurs affections ? Mais si Dieu ne trouve point d'offense dans les prières de ses fidèles serviteurs, s'il reçoit en sacrifice d'agréable odeur les suffrages des saints, comment provoquerions-nous sa colère en demandant ces prières ? comment appellerions-nous sur nous les foudres de sa vengeance en invoquant ces suffrages ? En vérité, l'inspiration du Saint-Esprit ne supplée point au bon sens. D'ailleurs l'idée de l'intercession des saints fait naître en nous la confiance, la gratitude et la piété, c'est-à-dire le désir de cette intercession ; si donc nous péchions en l'invoquant, la faute retomberoit sur les

*etsi concedimus, quod, sicut vivi orant pro Ecclesia universa in genere, ita in cœlis orant pro Ecclesia in genere. — Porro ut maxime pro Ecclesia orant sancti, tamen non sequitur, quod sint invocandi. »*

plus fidèles amis de Dieu. Toute société suppose nécessairement un commerce réciproque de pensées et d'actions, un échange continu de bienfaits et de gratitude, des relations de services et de dépendance ; supprimez un de ces rapports, arrêtez à la circonférence le mouvement parti du centre, brisez le ressort qui fait remonter vers sa source l'influence venue d'en haut, bientôt la vie s'éteint, l'organisme s'arrête et le corps moral tombe en dissolution. L'intercession des saints trouve donc, pour ainsi dire, son contre-poids dans notre invocation ; l'ingratitude et l'indifférence des hommes tariroit les bienfaits que les bienheureux, riches des dons de Dieu, répandent sur le monde. A présent on doit comprendre, ce nous semble, comment les Réformateurs d'outre-Rhin brisent les liens qui unissent l'église terrestre et l'église céleste.

Mais sur quoi fondent-ils leur misérable doctrine ? Ils disoient précédemment, quand il s'agissoit de dissoudre la société des fidèles ici-bas, que le divin Maître est le seul docteur, qu'on ne peut donc admettre le ministère enseignant sans faire injure à sa parole suprême ; ici, pour rompre les nœuds qui nous unissent à la société des saints dans le ciel, ils allèguent que le divin Sauveur est le seul Médiateur, et qu'on amoindriroit ses mérites en professant l'intercession de foibles créatures. Le monde apostat s'arme partout, comme vous voyez, pour la

gloire de Christ ; mais il fait preuve partout d'un esprit singulièrement étroit. Tant s'en faut que l'intercession des saints porte préjudice aux mérites du Sauveur , qu'elle les fait resplendir dans toute leur lumière , qu'elle est le plus beau fruit de leur vertu sanctifiante , le plus merveilleux effet de la réconciliation qu'ils ont opérée entre le ciel et la terre. L'Eglise proclame partout cette vérité ; car tout ce qu'elle demande à Dieu par l'intercession de ses enfants couronnés dans l'éternel séjour, elle le demande au nom de Jésus-Christ. A-t-elle jamais dit : Tel héros de vertu nous a mérité le pardon des péchés par sa mort, tel autre nous a envoyé le Saint-Esprit, tel autre nous donne la grâce ? Si nous n'osons présenter nous-mêmes nos supplices à Dieu, c'est que nos mérites ne nous rendent pas dignes de paraître au pied de son tribunal ; et si nos amis célestes obtiennent un accès favorable devant sa miséricorde, c'est qu'ils renoncent à leurs propres mérites dans une humilité parfaite pour ne s'appuyer que sur les mérites de Jésus-Christ. Au reste, si vous prétendez que leur intercession amoindrit le prix de la rédemption, vous devez en dire autant des supplications des fidèles et nous défendre de prier les uns pour les autres. En entrant en commerce avec Dieu, l'homme devient participant des mérites et de la vertu du Sauveur : de là l'efficacité des prières du juste, mais de là aussi le droit de ré-

clamer ses suffrages, qu'il soit encore dans cet exil ou qu'il habite déjà l'éternelle patrie.

Le Réformateur de Genève dépassa le Réformateur de Wittenberg dans cette question, et les symboles réformés ont reproduit sa doctrine avec la plus grande fidélité. Toute la secte dit, d'une voix unanime, que l'intercession et l'invocation des saints sont des ruses et des artifices de satan pour nous détourner de la vraie prière; si nous en croyons ses plus célèbres docteurs, les habitants du ciel ne connoissent point les choses de la terre et ne se soucient nullement de ce qui se passe sous le soleil<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Confess. gall.*, art. XXIV, p. 449 : « Quidquid homines de mortuorum sanctorum intercessione commenti sunt, nihil aliud esse, quam fraudem et fallacias Satanae, ut homines a recta precandi forma abduceret, remonstrant. » Conf., c. XVI, § 5 : « Quippe de quibus (sanctis) Scriptura passim affirmat (!), quod res nostras ignorent, et ea, quae sub sole fiunt, minime curent. »

Bèze nous fait voir encore plus avant dans la pensée de la secte, quand il dit que la vénération des saints renverse l'unité de Dieu. Pour dissiper les doutes d'André Dudith, il lui écrit qu'à la fin les catholiques auront sans doute raison, puisqu'il n'y a pas un point de la saine doctrine qu'ils n'aient falsifié; puis il dit : « Unum scilicet Deum reipsa profitentur (verbo enim id eos profiteri ac etiam vociferari non inficior), qui quod unius Dei tam proprium est ac *ἑξουσίαν*, atque est ipsa Deitas, ad quoscunque suos, quos vocant sanctos, transferunt. » (*Epist. theolog.*, lib. un. Genev. 1575, n° 1, p. 45.) Bientôt les catholiques enseigneront que les saints ont aidé Dieu à créer le monde !

Nous avons vu sur quel principe Zwingle enchaîne la volonté humaine; c'est que tout être indépendant, maître de lui-même, est Dieu, qu'ainsi la doctrine de la liberté conduit au polythéisme. Or le Réformateur tourne cet argument contre la vénération des saints, il dit que nous élevons les bienheureux à la dignité su-

Ainsi les bienheureux, semblables aux dieux d'Épicure, s'abreuvent à la coupe de la félicité, oubliant leurs proches et leurs frères, sans songer aux amis qu'ils ont laissés dans cette vallée de larmes et de souffrances. Voilà sur quel fondement les calvinistes nous défendent de recourir à l'intercession des saints! Leur doctrine est digne de l'évangile réformé, digne d'elle-même.

prême. Voilà comment une erreur appelle une autre erreur, comment on tombe d'un abîme dans un autre, dès qu'on a quitté la voie droite.

---



---

# LIVRE SECOND.

CONTRARIÉTÉS DOGMATIQUES

ENTRE LES CATHOLIQUES ET LES PETITES SECTES  
PROTESTANTES.



## INTRODUCTION.



Les restaurateurs de l'Évangile ne donnèrent pas à la réforme, nous l'avons dit plus d'une fois, tous ses développements logiques ; souvent, au contraire, ils protestèrent contre les conséquences de leurs principes et repoussèrent des doctrines qui entroient nécessairement dans leur système.

Nous ne parlons point ici de ce protestantisme du jour qui, proclamant la raison souveraine, efface et proscriit tout ce qui dépasse les foibles conceptions de notre intelligence. On a souvent représenté cette réformation moderne comme la fille de l'évangélisme primitif ; mais comment un système qui nie la chute originelle pourroit-il dériver du dogme que le genre humain, fourvoyé dans sa route, est tombé d'abîme en abîme jusqu'au fond du précipice ? comment l'erreur qui exalte la liberté

sans mesure et dresse un trône à la raison, pourroit-elle avoir sa source dans la croyance qu'il n'y a ni raison ni liberté? Assurément, de deux doctrines opposées, contradictoires, l'une ne peut être le complément de l'autre. Sous un rapport, le protestantisme incroyant et rationaliste du dix-huitième siècle est la réaction contre le protestantisme enthousiaste et sentimentaliste du seizième : répudiée par les Réformateurs au nom de l'inspiration particulière, la raison s'est vengée d'une manière terrible, elle a prouvé son existence en renversant de fond en comble l'échafaudage de ses ennemis. On peut encore envisager la question sous une autre face <sup>1</sup>, mais nous ne devons point nous placer à ce point de vue dans ce moment.

Ainsi, quand nous disons que les architectes de la Réforme n'élevèrent pas jusqu'au faite l'édifice qu'ils avoient commencé, quand nous affirmons que ces dialecticiens de nouvelle sorte se renièrent souvent eux-mêmes dans les conséquences de leurs principes, nous parlons des doctrines qui se trouvoient renfermées logiquement dans leur faux spiritualisme, mais qui échappèrent à leur regard ou qu'ils n'eurent pas le courage de déduire. D'autres devoient se charger de ce soin; car une idée large et féconde, qu'elle soit erreur ou vérité, s'est-elle une

<sup>1</sup> Voir plus haut, vol. I. § 27.

fois produite à la lumière du jour, à coup sûr elle trouvera des esprits qui la pousseront jusqu'à ses dernières limites.

Les apôtres de Wittenberg avoient enseigné, comme principe fondamental de la Réforme, que l'homme n'a ni intelligence ni volonté pour les choses divines, que l'Esprit saint agit seul dans sa régénération, soit en éclairant son esprit, soit en purifiant son cœur. Partant de là, ils rejetèrent l'Eglise et la tradition, et proclamèrent l'Ecriture sainte l'unique source et la seule règle de foi. Mais cette première conséquence n'avoit pas encore, si nous pouvons employer ce terme, arrondi le système : restoit à fixer la place et la signification de l'Ecriture même. C'est ce que comprirent une foule d'esprits, et ceux qui ne vouloient point renoncer à la logique pour garder la foi de Luther, posèrent bientôt ces questions : La parole écrite n'est-elle pas le véhicule humain de la pensée divine ? Quand elle a traversé les siècles et franchi les mers ; lorsqu'elle est arrivée à des peuples différents de mœurs, de sentiments et de langage, ne faut-il pas, pour la pénétrer, le concours des facultés intellectuelles ? La connoissance des anciens idiomes, la vérification des manuscrits, l'explication des variantes, la comparaison raisonnée des versions, l'étude de l'herméneutique, de l'histoire, des antiquités, que de recherches, que de travaux n'exige-t-elle pas ? Comment

donc concilier ces deux propositions , que Dieu seul éclaire l'intelligence sans l'activité de l'homme , et que l'Écriture est la source et la règle de la foi ? En un mot , si l'Esprit saint porte lui-même la vérité dans les ames , qu'a-t-il besoin de livres , de monuments écrits pour éclairer le fidèle ? Ces questions ne restèrent pas sans réponses , ni ses raisonnements sans conclusions : de conséquence en conséquence , on en vint à dire que Dieu communique sa doctrine sans moyen humain , qu'il révèle ses oracles immédiatement , par l'inspiration intérieure ; qu'ainsi l'Évangile est subordonné au sens intime , à la raison , par conséquent inutile. Si Luther avoit écarté l'autorité de l'Église et déchaîné le torrent qui devoit emporter tout le christianisme , il conserva du moins l'Écriture sainte ; mais ses disciples , plus conséquents que lui , rejetèrent jusqu'à la parole extérieure consignée dans les écrits des prophètes et des apôtres ; dès lors plus de guide , plus de règle , plus de frein d'aucune espèce ; le dogme , la morale , le culte , tout fut livré sans défense aux caprices du jugement individuel ; chacun dut se faire à lui-même sa croyance , sa loi . sa religion.

Cependant le protestantisme , parvenu à son dernier développement , avoit parcouru toute la route que lui avoient ouverte les Réformateurs. Aussi le voyons-nous bientôt retourner sur ses pas ; mais comme il marchoit au milieu des ténèbres , il alla

se perdre dans les visions et les apparitions d'esprits. Schwédenborg, qui conversoit familièrement avec les êtres supérieurs ( car ils lui apparoissoient sous des formes corporelles ), se crut choisi de Dieu pour préserver le christianisme d'une ruine totale. Il voulut opposer l'autorité à la raison, la révélation du dehors à l'inspiration du Saint-Esprit. Dans le nouveau prophète, l'intérieur reprit une forme, le spirituel se revêtit d'un corps; mais c'est alors surtout qu'un libre cours fut ouvert à l'imagination : des songes, des rêveries, de vains fantômes, voilà ce qui dut remplacer l'Eglise de Jésus - Christ. En d'autres termes, l'imagination plastique du voyant, réalisant extérieurement les figures de ses rêves, donna des formes visibles à la pensée protestante.

Telles sont les deux directions que prirent les sectes enfantées par la Réforme : les unes choisirent la raison pour guide, les autres se laissèrent conduire par l'imagination. Cependant, comme elles étoient engagées dans la même route, elles arrivèrent au même résultat. Refoulées au dedans par un faux spiritualisme, elles déclarèrent une guerre à mort à tout ce qui venoit du dehors et sapèrent toutes les institutions ecclésiastiques : le ministère de la parole, elles le rejetèrent comme enchaînant les intelligences, et les formes du culte établies ou retenues par les premiers apôtres évangéliques, elles les taxèrent d'idolâtrie. C'est ainsi que les fils de Luther

proclamèrent, la torche et la hache à la main, la nécessité de réformer la réforme, ou plutôt de lui donner ses derniers développements : l'esprit humain avoit été retenu trop longtemps dans un injuste esclavage ; il falloit rompre ses chaînes et l'affranchir de toute entrave et de tout joug extérieur ; il étoit temps, grand temps de le rappeler en lui-même, dans son propre sanctuaire.

Et tandis que ces sectes abattoient l'évangile réformé jusques dans ses fondements, elles se rapprochoient du catholicisme, bien qu'elles semblassent s'en éloigner encore davantage. Ce rapprochement eut presque toujours lieu, chose remarquable, dans la doctrine de la justification. Les nouvelles églises ont bien conservé, dans leurs symboles, quelques-unes de ces formules étranges qui avoient été inventées par les pères de la Réforme ; mais elles représentent la justification comme l'affranchissement du péché originel, comme la rénovation complète de l'homme, et leur conscience se révolte contre l'imputation extérieure. Ce retour à la vraie doctrine n'a rien qui puisse nous surprendre. Après avoir détruit l'élément humain, les sectes nées de la Réforme disoient : l'Esprit de Dieu tient les cœurs dans sa puissance ; pourquoi donc ne pourroit-il en arracher le mal et les purifier de toute souillure ? pourquoi ne pourroit-il régénérer et transformer le fidèle jusque dans le fond de son être ? En consé-

quence elles flétrissent justement la doctrine luthérienne et réformée sur la foi justifiante ; elles la traitent de charnelle et de diabolique. L'auteur du piétisme flagelle les corrupteurs de la morale publique, qui ont concilié la vertu avec le vice, l'innocence avec l'iniquité, la justice avec le crime ; et Schwédenborg ferme le ciel à Mélanchthon et condamne Calvin aux peines de l'enfer, parce qu'ils ont enseigné que la foi justifie sans les œuvres. Voilà pourquoi tous ces prophètes affectoient une grande sévérité ; ils se montroient, devant les hommes, d'une extrême rigidité dans les mœurs et d'une rigueur outrée dans la discipline ; ils alloient jusqu'à soutenir, comme l'avoient fait les montanistes, les novatiens et les donatistes, que l'Eglise ne se compose que de saints. En général, les petites sectes protestantes ont beaucoup de rapport avec les montanistes extatiques.

---

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

LES ANABAPTISTES OU LES MENNONITES.

---

### § LIV.

**Les anabaptistes, première période de la secte, son idée-mère.**

A peine un moine apostat venoit-il de réformer l'Eglise de Dieu, que de nouveaux Réformateurs demandèrent une réforme nouvelle. Le protestantisme comptoit cinq années d'existence, lorsque plusieurs habitants de Zwickau, Nicolas Storch, Marc Thomas, Marc Stubner, Thomas Muncer, Martin Cellarius et d'autres se rendirent à Wittenberg pour conférer avec les docteurs qui avoient illustré le berceau de l'évangélisme. Comme Luther se trouvoit alors à Warthourg, ce fut Mélanchthon qui se chargea de les recevoir. Ces frères en Christ venoient de la part du Saint-Esprit : plusieurs révélations leur avoient été faites sur plusieurs sujets ; mais ils se contentèrent pour le moment d'attaquer le baptême des enfants, de le rejeter comme contraire à l'Ecriture sainte.

Cette question n'avoit pas encore été agitée dans la Réforme : comment donc ces hommes sans instruction, simples artisans, bottiers, tailleurs et

manceuvres, portèrent-ils leur réflexion sur cette matière? comment vinrent-ils à soumettre une croyance universelle au contrôle de leur raison? comment purent-ils rejeter un sacrement reconnu dans toute l'Eglise? Plusieurs écrivains se sont étonnés de ce fait, mais il est facile de l'expliquer. Les fidèles de Zwickau avoient goûté la doctrine des apôtres de Wittenberg; car ils étoient en rapport intime avec Luther, et Mélanchthon ne trouva rien à reprendre dans leur croyance. Or les premiers Réformateurs attachoient à la foi seule toute l'efficacité des sacrements : de quelle utilité pouvoit donc être le baptême à l'enfant privé de l'usage de la raison, qui ne peut avoir la foi? Aussi Luther, toutes les fois qu'il prenoit la plume pour réfuter les anabaptistes, se contredisoit-il de la manière la plus formelle. Il n'est donc pas nécessaire de remonter jusqu'aux Vaudois pour trouver l'origine de la nouvelle secte : c'est l'évangélisme qui lui a donné le jour.

Ainsi les Réformateurs protestants et les Réformateurs rebaptisants partirent des mêmes principes; mais, comme il convenoit entre prophètes inspirés... par l'esprit particulier, ils arrivèrent à des conséquences diamétralement opposées et finirent par se faire une guerre d'extermination. Poussés par la conviction de leurs doctrines, les anabaptistes brisèrent toute règle et tout frein, foulèrent aux pieds les lois les plus inviolables, s'emportèrent à tous les

excès, et bientôt ne respirèrent plus à l'aise que sur des tas de ruines; et quelle digue opposer à ce torrent dévastateur! ils se croyoient dans tous leurs crimes les instruments du Saint-Esprit<sup>1</sup>. Lorsque les déclamations furibondes de Luther eurent allumé la guerre des paysans, cette guerre de crimes et d'horreurs qui ensevelit une partie de l'Allemagne sous ses décombres, Muncer couronna ses forfaits par la lâcheté\*. Enfin les meurtres, les in-

<sup>1</sup> Mélancthon, *Histoire de Thomas Muncer*. (*OEuvres de Luther*, édit. de Wittenb., II<sup>e</sup> partie, p. 475) : « Pour donner à sa doctrine une apparence de vérité, il (Muncer) dit qu'elle lui a été révélée par le Ciel, et prétend qu'il n'enseigne et ne fait que ce que Dieu lui a ordonné. »

\* La bonne harmonie entre les anabaptistes et les Réformateurs ne fut pas de longue durée. Muncer parcourut la Souabe, la Thuringe, la Franconie, prêchant également contre le Pape et contre Luther, calomniant le catholicisme et maudissant le protestantisme, semant partout le trouble et la confusion. Déjà la voix du docteur saxon avoit allumé la guerre civile en Allemagne : secouant tout joug, toute autorité, des provinces entières s'étoient soulevées contre les seigneurs; les mots *tyrannie*, *liberté*, avoient enflammé tous les esprits. C'est dans ces circonstances que Muncer vint dire aux peuples : « Nous sommes tous frères, tous enfants d'un père commun. D'où viennent donc la pauvreté et la richesse? Pourquoi gémirons-nous dans l'indigence, pourquoi serons-nous accablés de maux, tandis que les grands du monde nagent dans l'abondance et dans les délices? Rendez-nous, riches du siècle, avares usurpateurs, rendez-nous des biens que vous retenez dans l'injustice : ils sont faits pour être partagés entre tous; ce n'est pas seulement comme homme que nous avons droit à une égale distribution des avantages de la fortune, c'est aussi comme chrétien. Aux premiers jours de l'Eglise, lorsque la parole du divin Maître retentissoit encore au fond de tous les cœurs, quelle règle suivoient les apôtres dans

cendies, les atrocités des anabaptistes remplirent le monde d'épouvante; la société s'arma pour sa défense et plusieurs de ces prophètes sauvages, force-

la répartition de l'argent qu'on apportoit à leurs pieds? Ils considéroient les besoins de chaque fidèle: voilà tout. Ne verrons-nous jamais renaître ces temps heureux! Et toi, pauvre troupeau de Jésus-Christ, gémiras-tu toujours dans l'oppression, sous les puissances ecclésiastiques!... Le Tout-Puissant attend des peuples qu'ils détruisent la tyrannie des magistrats, qu'ils redemandent leur liberté les armes à la main, qu'ils refusent les tributs et qu'ils mettent leurs biens en commun. C'est à mes pieds qu'on doit les apporter, comme on les entassoit autrefois aux pieds des apôtres. Oui, mes frères, n'avoir rien en propre, c'est l'esprit du christianisme; refuser de payer aux princes les impôts dont ils nous accablent, c'est se tirer de la servitude dont Jésus-Christ nous a affranchis.» (Catron, *Histoire des anabaptistes*. Sleidan, l. X.)

Dans tous les temps, quand on a voulu saper le pouvoir, c'est aux passions du peuple qu'on s'est adressé; les paroles de Muncer sont le thème de tous les hérétiques, de tous les révolutionnaires, de tous les ambitieux. Aussi quel ne fut point l'effet de ses harangues? La ville de Muhlhausen se révolte, chasse les magistrats et proclame le prophète juge en Israël. Alors il écrit aux souverains que l'aurore de la liberté va se lever sur le monde, que Dieu lui commande d'exterminer les tyrans. Efficacement secondés par ses disciples, il se voit bientôt à la tête de 40,000 hommes. Les princes confédérés marchent contre les révoltés, et bientôt les deux armées sont en présence. Haranguant ses soldats: « Tout doit céder, dit Muncer, au commandement de l'Éternel, qui m'a mis à votre tête. En vain l'artillerie de l'ennemi tonnera contre nous; je recevrai tous les boulets dans la manche de ma robe; seule, elle sera un rempart impénétrable à l'ennemi. » En dépit de l'homme de Dieu, plus de 7,000 anabaptistes périrent dans cette journée; la déroute fut complète. Le général lui-même, Muncer, prit la fuite, mais il fut découvert et exécuté à Muhlhausen en 1525.

Jean de Leyden ne joua point un rôle moins tragique. L'ana-

nés, payèrent de leur sang les erreurs qui les avoient si prodigieusement égarés \*.

Quelle étoit donc la doctrine des anabaptistes ? Leur principe fondamental, ou plutôt le dogme qui donna le mouvement et la vie à toute la secte, c'est qu'une grande explosion de la Toute-Puissance al-

baptisme s'étoit établi à Munster et y avoit fait de grands progrès. Jean Matthieu, boulanger d'Harlem, imposa les mains aux prosélytes, puis les envoya prêcher en qualité d'apôtres. Ils annoncèrent partout qu'un prophète suscité de Dieu étoit arrivé à Munster, qu'il prédisoit des choses merveilleuses et apprenoit aux hommes la voie du ciel. Une foule de fanatiques allèrent à l'homme de Dieu, ravageant tout sur leur passage.

Alors Jean de Leyden courut nu par les rues, criant : *Le roi de Sion vient*. Il écrivit ensuite que Dieu lui avoit lié la langue pour trois jours. Lorsque ce temps fut écoulé, il déclara d'un ton prophétique que le Seigneur lui commandoit d'établir douze juges sur Israël. Se croyant bien affermi dans l'esprit du peuple, il fit dire aux juges par un prophète : « Voici ce qu'annonce le Seigneur Dieu, l'Éternel : *Comme autrefois j'établis Suül roi sur Israël, et après lui David, bien qu'il ne fût qu'un simple berger, de même j'établis aujourd'hui Bécold (c'est le vrai nom de Jean de Leyden) mon prophète, roi en Sion.* » Bientôt vint un autre Samuel qui présenta une épée à Jean et lui dit : *Dieu t'établit roi non-seulement sur Sion, mais sur toute la terre*. Le nouveau David signala son règne par des indignités et des atrocités incroyables ; les catholiques furent massacrés ou subirent des tourments raffinés. On voit encore suspendues à la tour de la cathédrale de Munster les cages de fer dans lesquelles ils étoient brûlés à petit feu. ( *Note du trad.* )

\* Luther, Mélanchthon, Bugenhagen et Régius décidèrent, avec les théologiens d'Ulm et ceux de Tubingue, que les anabaptistes pouvoient être punis de mort en leur qualité d'hérétiques. Trois d'entre eux, Muller, Kraut et Peisker furent décapités à Jéna par la coopération de Mélanchthon. ( *Note du trad.* )

loit faire entrer le genre humain dans une nouvelle époque et changer les bases de l'ordre politique et religieux. Quand les impies seront foudroyés, mis au néant, disoient-ils après les millénaires, le royaume de Dieu descendra sur la terre. Dans ces jours de paix et de bonheur, une nouvelle société s'établira parmi les chrétiens; la loi morale, reprenant son empire, affermira la concorde et l'union; la souveraineté disparaîtra devant la justice et la vertu; l'Écriture même sera bannie d'entre les fidèles, car les enfants de Dieu perfectionnés n'ont que faire de la parole écrite. Alors aussi tout sera commun, tout sera égal entre tous: la propriété, les privilèges, les inimitiés, les guerres, tous ces fléaux finiront pour toujours. Enfin le mariage sera aboli; et « l'on n'engendrera plus que des fruits purs et sans tache, sans la concupiscence, sans la convoitise de la chair <sup>1</sup>. »

Voilà l'idéal qui provoqua l'ardeur des anabaptistes, les remplit de force et de courage, leur fit braver les périls et la mort même; voilà les pensées confuses qui excitèrent leur fanatisme sauvage et leur mit la hache et la torche à la main <sup>2</sup>. Plus leur

<sup>1</sup> *La doctrine de Justus Menius, l'anabaptiste, réfutée par l'Écriture sainte* (avec une préface de Luther). Cette réfutation se trouve dans les OEuvres de Luther, édition de Wittenb., II<sup>e</sup> partie, p. 509 b.

<sup>2</sup> Mélancth., *Hist. de Thomas Muncer*, ubi supra, p. 474 : « Le peuple écoute ces nigauderies la gueule (*maul*) béante;

principe vital paroissoit élevé, pur et généreux, plus il pouvoit facilement enflammer les cœurs et séduire les consciences. Voyez ces sectaires : leur amour spéculatif pour le genre humain, leur soif du bien et de la vérité, leur désir ardent de réaliser ici-bas le royaume de Dieu révèlent quelque chose de grand dans leur âme ; mais leur immoralité profonde, leurs saturnales effrénées, leurs rapines et leurs cruautés, leurs crimes et leurs forfaits remplissent d'épouvante et d'horreur. D'où vient un contraste si frappant ? de ce que leur système étoit un mélange d'erreurs et de vérités, un pêle-mêle confus de pensées chrétiennes et de sentiments coupables. Arrêtons-nous un instant à ce point de vue.

La société spirituelle, comme la société temporelle, implique une certaine communauté de biens. Les pensées et les affections, les connoissances et la science de l'individu ne deviennent-elles pas la propriété du corps social dont il est membre ? Toutes les conquêtes qu'il fait pour lui-même dans le domaine de la vérité, il les fait aussi pour les autres. car il est entraîné par un penchant irrésistible à se communiquer à ses semblables. Il croit ne rien savoir, quand il ne sait pas pour l'avantage de tous, et

tout le monde court à lui (à Muncer) ; on veut entendre quelque chose de nouveau : la chanson nouvelle est toujours la meilleure pour la canaille, dit Homère. » Mélanchthon a-t-il donc chanté une chanson bien ancienne ?

quiconque a créé une idée veut la faire reconnoître par les juges compétents ; tout notre être se refuse à croire à nos propres pensées, quand elles sont contredites par le sens commun. Le signe le plus certain, l'unique signe de la folie, c'est l'opiniâtreté à soutenir une opinion universellement rejetée. En un mot, tous les hommes forment comme un seul homme. Les néoplatoniciens avoient compris cette vérité, quand ils enseignoient un monde des ames, et cherchoient dans cette croyance la raison de la sympathie parmi les humains. Nous voyons dans l'Eglise catholique la réalisation complète de cette doctrine ; car sans cesse obligé de soumettre ses jugements au jugement de tous, le fidèle renonce à la joie d'avoir trouvé une pensée vraie, quand la communauté la rejette comme contraire à ses principes.

De même aussi, dans la société temporelle, il existe une communauté de biens formée du superflu du riche en faveur du pauvre. Les hospices pour les malades, les asiles ouverts à l'enfance abandonnée, les refuges réservés à la vieillesse indigente, les maisons de secours, les établissements d'éducation, toutes les fondations charitables et pieuses, que sont-elles autre chose qu'un reflet de cette communauté ? Sans doute la loi qui ordonne au riche qui voit l'abondance dans ses greniers de nourrir le pauvre qui souffre la faim, à celui qui a de donner à celui

qui n'a pas, ne réunira jamais la race humaine en une seule famille ; mais plus le christianisme pénètre la vie sociale , plus il épure les mœurs , fait fleurir la vertu et la civilisation , plus les hommes se rapprochent , se groupent en faisceaux pour s'aider et se soutenir les uns les autres , afin que le foible et le pauvre trouvent dans l'association la force et les ressources qu'ils chercheroient en vain dans eux-mêmes et dans l'isolement. Il est des intérêts généraux , tout aussi bien que des intérêts particuliers ; et si la société garantit les droits et la propriété de l'individu , elle lui impose aussi , dans le cas de nécessité , l'obligation de les sacrifier au bien public.

Mais , il ne faut pas l'oublier , la vie intérieure est la forme et la manifestation de la vie extérieure ; elle ne porte de fruits qu'autant qu'elle s'est produite spontanément , d'elle-même à la lumière du jour. Si vous voulez établir la communauté des biens , faites que le dévouement et l'abnégation confonde les intérêts divergents dans la charité de chacun pour tous et de tous pour chacun ; tant que l'égoïsme ne sera pas détruit jusque dans sa dernière racine , tant qu'un seul homme n'aimera pas son prochain comme soi-même , le mien et le tien seront la base de l'ordre social. Pourquoi les premiers chrétiens possédoient-ils toutes choses en commun ? parce qu'ils n'avoient tous qu'un cœur et qu'une âme. Pourquoi les maisons religieuses ne forment-elles

encore aujourd'hui qu'une famille? parce qu'il n'y règne d'autre ambition que la gloire de Dieu, ni d'autre intérêt que l'avantage général. Etoit-il possible d'établir une société semblable au milieu de la fermentation du seizième siècle? Demandons plutôt s'il est possible de fonder l'obéissance sur l'esprit de révolte, le renoncement aux richesses sur l'amour des jouissances matérielles, l'abnégation sur la recherche de soi-même et le dévouement sur la cupidité. Les anabaptistes vouloient réaliser le plus haut idéal de la perfection chrétienne parmi des hommes qui n'avoient d'autre règle que la convoitise, ni d'autre frein que les passions brutales; et plus la réalité leur opposoit d'obstacles insurmontables, plus leur fanatisme irrité s'emportoit contre les lois divines et humaines. Au lieu de partager leurs biens entre les pauvres, ils pillotent le patrimoine des malheureux; ils vouloient épurer les mœurs au milieu de l'immoralité la plus profonde; ils prouvoient leur amour fraternel en portant partout le fer et la flamme; ils ensevelissoient l'Allemagne sous un tas de ruines pour établir le royaume de Dieu.

## § LV.

**Initiation dans la secte, signe de l'alliance et sa confirmation.**

Les anabaptistes se donnoient donc pour mission de changer la face de la terre, d'établir la société

sur de nouvelles bases et de fonder le royaume de Jésus-Christ parmi les hommes. Fidèles à cette vocation qu'ils faisoient descendre du ciel, ils s'en alloient partout annonçant l'affranchissement des fidèles, proclamant l'avènement de la justice et choisissant les nouveaux Machabées dont le Seigneur vouloit se servir pour exterminer les méchants.

Leur appel fut entendu, les futurs ministres de la colère divine accouroient de toute part et la milice sacro-sainte compta bientôt des milliers d'exterminateurs. Mais leur alliance, image de l'Eglise céleste qui alloit s'établir ici-bas, ne devoit se composer que d'hommes régénérés et parfaits. En conséquence tous les élus recevoient un second baptême : l'eau avoit coulé vainement sur leur tête, il falloit retremper leur ame dans le feu. Ce nouveau bain de régénération produisoit de merveilleux effets ; il éclairoit l'intelligence, purifioit le cœur et sanctifioit la volonté ; il détachoit de la terre et tournoit toutes les facultés vers le ciel, il remplissoit l'homme de la force divine et lui faisoit vaincre toutes les tentations. Cette doctrine n'est autre chose, comme on le voit, que la doctrine catholique ; les anabaptistes avoient donc puisé leur inspiration dans le catéchisme de leur diocèse ; ils étoient prophètes à bon marché.

Dans le rituel de Jean Denk, le catéchumène re-

nonçoit à sept esprits mauvais , à la crainte , à la sagesse , à l'entendement , à l'art , au conseil , à la force , à l'impiété de l'homme , et il recevoit la crainte de Dieu , la sagesse de Dieu , etc. Melchior Rink employoit la formule suivante : « Es-tu chrétien? — Oui. — Que crois-tu donc? — Je crois en Dieu , mon Seigneur Jésus-Christ. — Combien veux-tu avoir de tes œuvres? — J'en veux deux liards. — Pour combien veux-tu me donner tes biens? aussi pour deux liards? — Non. — Pour combien veux-tu me donner ta vie? aussi pour deux liards? — Non. — Ah! s'il en est ainsi, tu n'es pas encore chrétien ; la véritable foi n'est pas dans ton cœur , et tu n'as renoncé ni à toi-même ni à la créature. C'est que tu n'as pas encore été bien baptisé en Jésus-Christ par le Saint-Esprit ; tu ne l'as été qu'en saint Jean et avec l'eau. Mais si tu veux être sauvé , il faut que tu renonces véritablement à tes œuvres , à la créature et à toi-même ; il faut aussi que tu ne croies qu'en Dieu. Je te demande donc : Renonces-tu à la créature? — Oui. — Je te demande encore : Renonces-tu à toi-même? — Oui. — Ne crois-tu qu'en Dieu? — Oui. — Je te baptise donc au nom du Père , et du Fils et du Saint-Esprit <sup>1</sup>. » On appeloit cette cérémonie *le signe et la confirmation de l'alliance*.

Les anabaptistes ne croyoient pas , toutefois , que

<sup>1</sup> Just. Menius , dans l'ouvrage cité , p. 509 b.

le baptême produisit la régénération par sa propre efficacité ; au lieu d'attacher les dons du ciel à l'acte extérieur, ils séparoient avec soin, comme Calvin, la grace et l'eau, la vertu divine et l'ablution : La cérémonie rappelle au chrétien, disoient-ils, que ce monde est une mer orageuse, qu'il doit arriver au port à travers les écueils et s'armer de courage pour lutter contre les flots des passions ; voilà tout <sup>1</sup>. En conséquence, les disciples de Muncer ne baptisoient leurs enfants qu'à l'âge de raison, car ils croyoient que les Sacrements ne produisent aucun effet dans celui qui n'en comprenoit point la signification. Ainsi la dénomination d'*anabaptiste* \* énonce seulement la discipline de la secte envers les profanes, puisque ceux qui étoient nés dans l'alliance ne recevoient qu'un baptême.

Ils ne voyoient non plus dans la cène qu'un symbole, un rit extérieur : De même que boire et man-

<sup>1</sup> Philippe Mélanchth. *Unterricht Wider die leere der Widersteuffer* : Réfutation de la doctrine des anabaptistes ( dans les œuvres de Luther, Wittenberg, 1551. II<sup>e</sup> partie, pag. 292 ) : « Le baptême est le signe que les chrétiens doivent se fortifier contre le monde, car ils sont exposés à de grands dangers et à toutes sortes de persécutions. C'est ce que marque l'ablution avec l'eau. » Et à la page 299 : « En troisième lieu, les anabaptistes crient que le baptême est une promesse par laquelle on s'engage à mortifier ses passions, à souffrir patiemment les adversités ; mais les enfants, disent-ils, ne comprennent pas cela et ne le font pas encore. »

\* Composé d'ἀνά, *de rechef*, et de βαπτίζω, *je baptise*, le mot d'*anabaptiste* veut dire qui réitère le baptême.

ger ensemble, disoient – ils, est un signe d'amitié réciproque, une sainte coutume qui cimente l'union parmi les hommes, ainsi la participation à la table du Seigneur fortifie les liens de la charité fraternelle ; et comme il faut presser le raisin pour en extraire le vin et broyer le froment pour en faire du pain, la cérémonie eucharistique nous rappelle que nous devons être pressés par le malheur et broyés par les souffrances pour renaître à la vie spirituelle, et que nous ne pouvons arriver au ciel que par la voie douloureuse, en portant la croix sur nos épaules à la suite de notre divin modèle.

Ainsi le baptême et la cène n'étoient, pour les prophètes de Zwickau, que des actes symboliques, des emblèmes qui annonçoient la nécessité des souffrances. Haïs, détestés, traînés dans les prisons, payant souvent sur l'échafaud la peine de leurs crimes, ils cherchoient partout du courage et des consolations, et virent dans les sacrements ce qu'ils recherchoient avec le plus d'ardeur. Quand ils sentoient leur ame abattue et leur cœur affaissé sous le poids de la douleur, ils ne devoient point s'approcher de la sainte table ; car ils mettoient la crainte et le manque de courage au nombre des péchés par lesquels on boit et l'on mange son jugement <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Mélanchth. *Unterricht.*, à l'end. cité, p. 292. Just. Menius, *ubi supra*, p. 559.

## § LVI.

**Doctrine des anabaptistes sur la justification.**

Venons à la doctrine des anabaptistes sur la justification. Dans cette matière importante, fondamentale, ils se rapprochèrent de la vérité catholique autant qu'ils s'éloignèrent des erreurs inventées par le moine de Wittenberg.

Un de leurs adversaires les plus instruits parmi les protestants, Just Ménius, va nous faire connoître leur croyance en la combattant : « Les anabaptistes répètent à tort et à travers, dit-il, qu'ils ont la force de Dieu dans leur doctrine, mais que la nôtre ( la doctrine luthérienne ) est infructueuse et sans force; qu'au lieu de ramener l'homme dans la voie droite, elle ne peut faire et ne fait que crier : Crois, crois; vaine clameur qui n'a jamais empêché un seul crime ni produit un seul acte de vertu. » Les anabaptistes ne tenoient donc pas qu'il suffise de *croire* pour obtenir l'amitié de Dieu ; ils pensoient que la foi ne justifie qu'avec la charité, lorsqu'elle *ramène* l'homme *dans la voie droite*.

Mais comment nos sectaires peuvent-ils enseigner la nécessité des bonnes œuvres ? Ils vouloient plus haut nous les donner toutes pour *deux liards* : ne tombent-ils pas en contradiction frappante avec eux-mêmes ? Non : quand ils offrent de renoncer

gratuitement aux bonnes œuvres , ce n'est pas qu'ils leur refusent tout mérite ; mais ils veulent réprimer l'orgueil, ce funeste ennemi de la sainteté. C'est ce que nous apprend Ménéus lui-même ; il dit : « Les fanatiques répètent jusqu'à satiété qu'on ne doit point élever la foi au-dessus des œuvres et des souffrances, mais considérer ces deux choses comme également nécessaires au salut. Tout le monde voit que c'est là un mensonge diabolique ; car si les œuvres étoient nécessaires , on ne pourroit aller au ciel sans faire le bien et la foi ne justifieroit pas seule ; conséquence fautive , absurde , qui détruit l'Évangile. » Ces paroles constatent, une fois de plus, que les anabaptistes admettoient la nécessité des bonnes œuvres.

Cependant leur adversaire luthérien s'efforce de les impliquer dans la contradiction que nous signalions tout à l'heure ; il continue : « Vois comme leur affaire s'accorde finement avec elle-même : ils enseignent, d'une part qu'il faut renoncer aux bonnes œuvres, et de l'autre qu'elles sont nécessaires au salut. Qu'est-ce à dire ? les bonnes œuvres sont nécessaires, et nous devons y renoncer ! *Ergo* celui qui veut être sauvé, doit renoncer à ce sans quoi il ne peut obtenir le salut. Accorde-toi donc avec toi-même, sabot ! *Mendacem oportet esse memorem* ; il faut que le menteur ait bonne mémoire, sinon il oublie ce qu'il a dit et avance bientôt le contraire ,

et l'on voit dans le livre qu'il a menti dans la préface. Les menteurs devoient y penser <sup>1</sup>. » Ainsi le docteur évangélique s' imagine que renoncer à ses propres mérites et se reconnoître un serviteur inutile, c'est rejeter la nécessité des bonnes œuvres ; mais les anabaptistes n'ont jamais soutenu cette doctrine absurde, ils enseignoient précisément le contraire. C'est Ménius qui nous le disoit lui-même, il n'y a qu'un instant ; c'est donc lui qui manque de mémoire ; c'est sa propre *affaire qui s'accorde peu finement avec elle-même.*

## § LVII.

### Différentes erreurs des anabaptistes.

Les dogmes que nous avons exposés jusqu'ici, la rénovation du monde moral, l'établissement du royaume de Jésus - Christ, la réitération du baptême, le mérite des souffrances et la nécessité des bonnes œuvres, formoient la croyance commune des anabaptistes ; maintenant nous allons passer rapidement en revue différentes opinions qui étoient plus ou moins répandues dans la secte.

On a dit que les illuminés de Zwickau nioient le péché originel, dans quel but ? sans doute pour étayer leur doctrine sur le baptême ; pourquoi ? parce que Jésus - Christ appelloit à lui les enfants

<sup>1</sup>. Just. Menius, ubi supra, p. 519, 520.

et nous a recommandé de leur devenir semblables, si nous voulons entrer dans le royaume des cieux. C'est encore Just Ménius qui accuse ici les anabaptistes<sup>1</sup>; mais nous croyons que cette erreur n'a jamais trouvé que peu de partisans dans leur communauté. Comme nous l'avons vu précédemment, ils prophétisoient que, dans le royaume de Christ, lorsque la société seroit régénérée, les hommes n'engendreroient plus que des fruits purs et sans la concupiscence de la chair; ils croyoient donc que, dans la société actuelle, la concupiscence et la souillure originelle se transmettent des pères aux enfants. D'ailleurs tout leur système nous représente l'humanité comme dépouillée de tout bien, dégradée profondément, plongée dans un abîme de misères et de maux. Enfin le raisonnement qu'on leur prête viole les lois de la logique la plus vulgaire; les cérémonies sacrées des juifs, le baptême de saint Jean, notre divin Sauveur lui-même ne pouvoit-il avoir effacé le péché originel dans les enfants qu'il combloit de caresses et qu'il nous proposoit pour modèle? Si les anabaptistes avoient soutenu la négative, non-seulement ils auroient mis en avant une claire absurdité, mais encore ils seroient tombés dans une pétition de principe en supposant ce qui étoit en question.

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 552 et suiv.

Une autre erreur qui paroît avoir fait de grands progrès dans la secte, car plusieurs écrivains se sont donné la peine de la réfuter, c'est que le corps adorable du Christ a été créé par le Saint-Esprit, et non pas formé du sang très-pur, immaculé de la bienheureuse Vierge Marie<sup>1</sup>. Par cette doctrine les rebaptisants vouloient, quoi? montrer que l'humanité sainte du Sauveur n'a pas été submergée dans ce torrent d'iniquité qui envahit toutes les générations. Ils ne nioient donc pas, encore une fois, le péché originel. Juste Ménius rapporte lui-même tout ce que nous venons de dire, et prouve une fois de plus qu'il ne suit pas toujours le conseil qu'il donnait à ses adversaires, d'avoir bonne mémoire.

Voici d'autres opinions plus ou moins étranges, plus ou moins criminelles, qui trouvèrent encore un certain nombre de sectateurs parmi les illuminés rebaptisants. Quelques-uns, préludant aux excès qui ont fait déchoir la Réforme du christianisme, rejetèrent la divinité de Jésus-Christ; plusieurs sou-

<sup>1</sup> Mélancthon : *Etliche Propositiones wider die leere der Wirtteuffer* : Quelques propositions contre la doctrine des rebaptisants, loc. cit., p. 282. b. Urbanus Rhegius, *ibid.* p. 402 — 418. Menius, 542. Voyez aussi, dans le même volume des œuvres de Luther, la Conférence de Corvinus et Kymæus avec Jean de Leyden, Krecklingk et d'autres, pag. 455 et suiv. Schroekh tombe dans l'erreur, quand il fait Menno Simonis auteur de la doctrine exposée plus haut, sur la conception de Jésus-Christ, puisqu'elle étoit enseignée dans la secte bien avant que Menno y appartînt.

tinrent la restauration de toute chose, et par conséquent la conversion future de Satan ; d'autres prétendirent que les ames sont ensevelies dans le sommeil depuis le moment de la mort jusqu'au dernier jugement ; d'autres dirent que les préceptes ont été suspendus par le divin Maître, si bien que l'homme régénéré dans le Saint-Esprit ne peut plus pécher et que l'adultère est pour lui chose indifférente ; d'autres, enfin, ne craignirent pas d'affirmer que l'Évangile permet la polygamie <sup>1</sup>. Cependant

<sup>1</sup> Sur la négation de la divinité de Jésus-Christ, voyez Just Ménius, loc. c., p. 542, et Zwing. *Elenchus contra Catabapt.* opp., tom. II, fol. 59 et seq : « C'est un fait certain que Louis Hetzer étoit unitaire et anabaptiste : on sait qu'en Pologne il se forma une secte qui professoit à la fois les erreurs de ces deux hérésies. » Quant à leur opinion sur la réforme de la société chrétienne, conférez Just Mén., p. 545, et Zwingle, *Elenchus*, l. I, p. 58 b. Dans ce dernier ouvrage, p. 57 b., il est parlé du sommeil des ames après la mort et p. 46, de la suspension des préceptes, comme étant deux erreurs également enseignées par les anabaptistes.

A l'égard de la polygamie défendue par Jean de Leyden, comparez les œuvres de Luther, édit. de Wittenb. II<sup>e</sup> partie, p. 453. La conférence déjà citée, d'Antoine Corvinus et Jean Kymæus avec Jean de Leyden et Kreechtingk, est aussi remarquable : tout en nous faisant connoître les opinions des anabaptistes, elle nous montre les idées basses que les luthériens s'étoient formées sur le mariage, et les embarras dans lesquels ils tombèrent dès qu'ils eurent rejeté la tradition. Voici un passage de cette conférence ; après une longue dispute sur la pluralité des femmes dans l'ancienne alliance, le roi Jean de Leyden fit ce raisonnement : « Saint Paul dit qu'un évêque doit être l'homme d'une femme. Or, si un évêque doit être l'homme d'une femme, il étoit sans doute permis aux laïques, du temps

ces erreurs, aussi impies que scandaleuses, étoient combattues par d'autres croyances universellement reçues dans la secte. Dans le principe, au milieu de l'effervescence et de l'agitation soulevée par les prophètes, plusieurs se rangèrent sous leur bannière

des apôtres, d'avoir deux ou trois femmes, comme ils le désiroient. » Les interlocuteurs luthériens : « Nous avons déjà dit que le mariage est une affaire de police. Mais, comme aujourd'hui les lois civiles sur le mariage ne sont point les mêmes que du temps des apôtres, et qu'elles défendent la pluralité des femmes, vous répondrez de cette innovation devant Dieu et devant les hommes. » Le roi ( Jean de Leyden ) : « J'en ai la ferme confiance, ce qu'ont permis les anciens ne peut conduire à la perdition ; et j'aime mieux suivre leur doctrine que la vôtre, surtout quand, en vous écoutant, je tomberois dans une erreur évidente et dans une innovation antichrétienne. » Les interlocuteurs luthériens : « Pour nous, puisque l'autorité est établie de Dieu et qu'elle a pouvoir sur les choses extérieures, nous aimons mieux y obéir que de suivre l'exemple des anciens, quand nous n'y sommes point obligés par la parole de Dieu. Mais ce n'est pas tout ; l'Écriture favorise plus notre sentiment que le vôtre, car elle dit : *L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme. Ainsi l'Écriture ne dit pas : L'homme s'attachera à ses femmes, mais à sa femme. Et saint Paul dit : Que chacun vive avec sa femme, et non avec ses femmes.* » Le roi : « Saint Paul ne parle pas en général de toutes les femmes d'un homme, mais de chacune de ses femmes en particulier. La première est ma femme, je m'y attache ; la seconde est aussi ma femme, je m'y attache également, et ainsi de suite. L'Écriture reste donc dans tout son entier, elle n'est point contraire à notre doctrine. Mais qu'ai-je besoin de tant de paroles ? Ne vaut-il pas mieux que j'aie plusieurs femmes que plusieurs concubines. » Ici le roi conclut qu'il falloit abandonner cette question au jugement de Dieu. En vertu de ces principes, le landgrave Philippe de Hesse voulut avoir deux femmes ; ce qui lui fut accordé, quoiqu'à regret, par Luther, Mélanchthon et Bucer.

sans embrasser leur doctrine, et la secte n'avoit rien de commun que le fanatisme et la confusion des pensées; ce qu'on affirmoit le soir, on le nioit le matin, selon l'intérêt du jour et la vision du moment. Si nous considérons que tous ces mouvements désordonnés ne partirent point d'un centre unique; que tous ces sentiments malsains, bien propres à enflammer les cœurs, ne pouvoient enfanter un corps de doctrine et que les anabaptistes n'eurent jamais de symbole<sup>1</sup>, ce pêle-mêle d'opinions contradictoires n'aura plus rien qui puisse nous surprendre. Les principes que les voyants professoient relativement à l'Eglise et à l'Écriture sainte, devoient encore augmenter le désordre et la confusion : c'est ce que nous allons voir à l'instant même.

## § LVIII.

### L'esprit vivant, l'Écriture et l'Eglise.

Les anabaptistes disoient, nous le savons, que le Saint-Esprit se donne tout à tous, que l'inspiration particulière est l'unique source et la seule règle de foi. En conséquence tous ceux qui avoient

<sup>1</sup> Just Ménius, *De l'esprit des anabaptistes*, loc. cit. p. 363 : « Si leur doctrine étoit vraie, ils ne chercheroient point les ténèbres, ils ne se glisseroient point dans les coins pour prêcher, etc. » Voyez aussi l'*Elenchus* de Zwingle, dans plusieurs endroits, et la *Doctrine des anabaptistes réfutée par l'Écriture sainte*, ubi supra, p. 311.

reçu le sceau de l'alliance pouvoient s'élever comme prophètes et comme docteurs ; bien plus, ils le devoient, sitôt que Dieu daignoit les éclairer de sa lumière. Mais si chaque homme trouve en lui-même toute vraie doctrine et peut prêcher sur les toits tout ce qui lui passe par la tête, l'Écriture sainte est subordonnée au sens intime et le ministère de la parole devient inutile. Aussi les sectaires ne se faisoient-ils aucun scrupule de rejeter comme apocryphes les livres divins, toutes les fois qu'ils n'y retrouvoient point leurs doctrines<sup>1</sup> ; et quand les soi-disant pasteurs luthériens descendoient dans l'arène pour les combattre, ils les accabloient de sarcasmes et de dérisions ; ils les chassoient même le plus souvent, et renversoient avec leur autorité l'apparence d'église qu'ils avoient élevée sur l'erreur et le mensonge<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Just Ménius, *De l'esprit des anabaptistes*, p. 364 : « On ne peut nier que Thomas Muncer, et après lui son disciple Melchior Rink et beaucoup d'autres, ne font aucun cas de l'Écriture ; ils l'appellent une lettre morte, et croient à des révélations de l'Esprit. Passant encore plus avant, ils osent accuser l'Évangile de mensonge ; j'ai entendu de mes propres oreilles Rink qui soutenoit que tous les livres du nouveau Testament, dans toutes les langues, ont été interpolés et falsifiés. » Ensuite notre auteur montre comment les anabaptistes appliquoient ce principe ; ils disoient, par exemple, que le passage de saint Matthieu XXVI, 26 jusqu'à ces mots : *Qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés*, a été intercalé par le Diable.

<sup>2</sup> Calvin., *Instructio adv. anabapt.*, opusc. p. 483, dit que les anabaptistes ne veulent point de pasteurs, de ministres nom-

Le monde vit alors se dérouler un spectacle plein d'enseignement. Naguères encore, hier, les Réformateurs reprochoient aux catholiques d'abandonner la doctrine de l'Écriture pour ne prêcher que les opinions de l'Église ; voici maintenant les anabaptistes qui leur disent : « Vous abandonnez la doctrine du Saint-Esprit pour ne prêcher que les opinions des écrivains sacrés ; pharisiens du christianisme, sépulcres blanchis, vous repoussez l'impulsion divine et suivez la sagesse humaine, vous enchaînez l'Esprit vivant à la lettre morte <sup>1</sup>. » Alors, que font les Réformateurs ? Chose incroyable, ils s'empressent d'affirmer contre les anabaptistes ce qu'ils ont nié contre les catholiques ; ils démontrent que le divin Maître a fondé un apostolat perpétuel ; que le Saint-Esprit a établi un ministère pour gouverner l'Église ; que les disciples du Seigneur ont institué des évêques pour conserver pure la doctrine du salut ; enfin que les pasteurs, pour être des hommes, n'en sont pas moins revêtus d'une autorité divine <sup>2</sup>. » Cette fois

més à tel endroit, mais seulement des missionnaires, des prédicateurs ambulants comme les apôtres ; puis il ajoute : « Hæc porrò philosophia inde manabat, quod serio cuperent, fideles ministros sibi cedere, vacuumque locum sinere, quo liberius venenum suum ubique effundere possent. »

<sup>1</sup> Just Ménius, *Réfut. de la doct. des anabapt.*, p. 310, 313. *De l'esprit des anabapt.*, p. 364 b. : « La plus grande injure dans la bouche d'un anabaptiste, c'est *docteur de la loi*. »

<sup>2</sup> Just Ménius, *Réfutation...* p. 313 b. *De l'esprit des anab.* p. 338 b. Mélancth. *Instruction...* p. 294.

Mélancthon ( sans doute parce que le Saint-Esprit lui avoit fait deux révélations contradictoires ) voulut bien admettre un sacrement de plus dans son évangile ; il dit dans son *Instruction* contre les anabaptistes : « Que l'on place l'ordination des prêtres au nombre des sacrements , cela me plaît très-fort ; mais par ordination il faut entendre la vocation au ministère de la parole et des sacrements , par conséquent le ministère lui-même. Car il est utile et même nécessaire que dans l'église chrétienne on vénère l'apostolat, qu'on le regarde comme une institution sainte et sacrée ; il est nécessaire que les fidèles sachent que Dieu veut donner l'Esprit saint par la prédication et par la lecture de l'Écriture , afin que personne , à l'exemple des anabaptistes , ne cherche des révélations hors du ministère ' . »

Enfin les protestants, fidèles à leur plan d'attaque, accablèrent les pauvres *fanatiques* d'une foule de questions que jamais ils n'avoient pu résoudre eux-mêmes. Par qui avez-vous été envoyés ? leur demandoient-ils ; et si votre mission est extraordinaire, où sont vos lettres de créance ? par quels miracles prouvez-vous que vous êtes les délégués de Dieu ? ?

<sup>1</sup> Mélancth. *Instruct.*, loc. cit. p. 294.

<sup>2</sup> Zwingl. *Elenchus*, loc. cit. fol. 39. Ménius, *Réfutation de la doct. des anab.*, ubi supra, p. 311 : « Comment prouveroient-ils qu'ils sont envoyés par Jésus-Christ pour rassembler les élus ? Ils ne font aucun signe auquel on puisse reconnoître cette mission, etc. »

Pour toute réponse les rebaptisants renvoyoient ces questions à leurs adversaires. Luther avoit dit : « Si un seul homme croit assez fermement à ma doctrine pour exécuter l'enseignement contraire, la vérité de ma parole repose sur un fondement inébranlable. » En ce genre de preuves, les anabaptistes écrasoient les Réformateurs et toutes les sectes qui s'agitoient autour d'eux : une foule de témoins déposoit en leur faveur la hache et la torche à la main. Il ne pouvoit en être autrement : car l'inspiration particulière ne devoit enfanter l'irréligion qu'après avoir allumé le fanatisme furieux dans l'âme de ses sectateurs.

## § LIX.

### **Haine des institutions extérieures, culte et discipline, mœurs et usages.**

Nous avons exposé dans ce qui précède les opinions doctrinales des anabaptistes ; il ne nous reste plus qu'à faire connoître leur culte et leur discipline, leurs mœurs et leurs usages.

Les premiers Réformateurs étoient des hommes si mortifiés, si intérieurs, comme on sait, qu'ils déclarèrent la guerre à tout ce qui venoit du dehors ; deux des plus saints, Carlostadt à Wittenberg et Zwingle à Zurich, brisèrent les images et les autels pour faire de leurs disciples autant d'anges sur la terre. Ce zèle ou plutôt ce vandalisme ne suffit point

aux rebaptisants ; ils dirent que les temples étoient les maisons des idoles, et les chants spirituels le culte de Satan <sup>1</sup>. S'ils avoient été conséquents jusqu'au bout, ils auroient rejeté la prédication comme quelque chose de trop matériel.

L'idée fondamentale de la secte se dévoiloit dans toutes leurs coutumes et dans tous leurs usages. La sainte communauté des biens ne devoit, il est vrai, ramener le bonheur sur la terre qu'après l'avènement du Christ, dans la céleste Jérusalem ; mais dès le principe, pour préparer de loin la régénération du monde moral, ils la réalisèrent dans le discours. L'auteur que nous avons souvent cité dit à ce sujet : « Selon la chair, ils n'ont ni pères ni mères, ni frères ni sœurs, ni femmes ni enfants ; ils ne connoissent de proches et de parents qu'en Jésus-Christ. Ils ne disent point : *Je suis dans ma maison, mais dans notre maison je couche dans mon lit, mais dans notre lit : je mets mon habit, mais je mets notre habit.* Ils ne disent pas non plus : *Cathérinette, ma ménagère et moi ; mais Cathérinette, notre sœur et moi, nous faisons ménage ensemble.* En un mot, parmi eux personne ne possède rien en propre ; mais tout est et s'appelle nôtre, le bien de nos frères et de nos sœurs <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Ménius, *De l'esprit des anab.*, ubi supra, p. 534.

<sup>2</sup> Just Ménius, *Réfutation de la doct. des anabapt.*, loc. cit., p. 309 b.

Les prophètes de Zwickau gardèrent l'excommunication dans toute sa rigueur, car des hommes si saints devoient bannir les méchants de leur alliance et les exclure pour jamais de l'église de Dieu<sup>1</sup>.

Comme ils condamnoient tout pouvoir et toute supériorité dans l'ordre social pour maintenir l'égalité parfaite et la souveraineté de tous les hommes, ils défendoient à leurs disciples d'accepter aucune charge dans l'Etat. Cependant les chefs de la secte et les ministres du saint Evangile firent une exception pour eux-mêmes; aussi voyons-nous, parmi eux, plusieurs pasteurs revêtus de fonctions publiques et plusieurs laïques influents à la tête des gouvernements; qu'on se rappelle, entre autres, Muncer qui régnoit souverainement à Mulhausen, et Jean de Leyden qui portoit à Munster le titre de roi. Par cette conduite, les hommes de Dieu se mettoient en opposition manifeste avec la doctrine qui leur avoit été révélée par le Saint-Esprit; mais c'étoient des personnages trop importants pour que la société pût se passer de leurs services, le bien public demandoit impérieusement qu'ils fissent une sainte

<sup>1</sup> Calvin., *Instr. adv. anab.*, opusc. p. 476 : « Usus excommunicationis (disoient les rebaptisants) inter omnes esse debet, qui se Christianos profitentur. Qui baptizati, noxam aliquam imprudenter aut casu admittunt, non ex industria, si secreto moneri debent semel atque iterum : tertio publice coram toto cœtu exterminandi sunt. Ut possimus eodem zelo una panem frangere, et calicem bibere... »

violence à leur humilité profonde, et l'impossibilité de réaliser leurs principes les forçoit de se contredire quelquefois. Les pauvres hommes!

Ces chrétiens pacifiques, simples de cœur, doux comme des agneaux, ne se permettoient point de porter les armes et condamnoient la guerre comme un crime; mais si nous les entendons pousser des cris sauvages contre les princes, les aristocrates et les riches, si nous les voyons brandir la torche incendiaire et verser des flots de sang humain, cela ne doit pas nous surprendre : les philanthropes ont quelquefois des redoublements de charité fraternelle, et ce n'est pas de 95 que date leur maxime : *La liberté ou la mort!*

Enfin les anabaptistes défendoient le serment<sup>1</sup>. Quand ils ne l'auroient pas regardé comme un crime, ils l'auroient encore repoussé comme inutile; car en toute chose leur parole étoit, comme on le pense bien, la vérité même et valoit de l'or en barre.

## § LX.

Seconde période de la secte, les anabaptistes prennent le nom de mennonites.

Remplis de cette audacieuse assurance que donne le fanatisme, Muncer, Jean de Leyden et les autres

<sup>1</sup> Mélanchthon, *Réfutation de quelques propositions antichrétiennes soutenues par les anabaptistes*, loc. cit., p. 285 et suiv.; Jean Calvin, loc. cit., p. 495.

illuminés de cette sorte avoient annoncé que le royaume du Christ étoit proche , qu'il alloit s'établir incontinent parmi les hommes ; mais les événements démentirent bientôt leur prédiction par des témoignages qui avoient toute l'autorité de faits incontestables. Tandis que tout se passoit au ciel comme s'il n'y avoit point eu de prophètes sur la terre , tandis que les nuages refusoient de donner la céleste Jérusalem aux vrais croyants , l'ordre social continuoit ici-bas de suivre paisiblement le cours de ses destinées ; le père commandoit toujours à ses enfants , le supérieur à ses subordonnés , le prince à ses sujets ; on n'avoit vu ni les trônes voler en éclats , ni les gouvernements tomber en poussière au bruit de la nouvelle doctrine , et l'on attendoit vainement cette sainte théocratie qui devoit préparer le second avènement du Messie. Toutes ces déceptions , tous ces désenchantements refroidissoient le zèle , éteignoient l'enthousiasme , calmoient les mouvements spasmodiques , et les plus intrépides renoncèrent à l'espoir de placer le monde sur de nouveaux fondements. De cette heure la secte tout entière , s'arrêtant dans sa voie , cessa de poursuivre le but pratique qui avoit provoqué ses transports ; et comme le dogme spéculatif n'avoit jamais eu pour ses membres qu'un intérêt médiocre , elle se replia nécessairement sur elle-même et dirigea les forces qui lui restoient vers les objets de la plus

mince importance ; au lieu de changer le cours des siècles et de réformer l'univers , elle se contenta de régler quelques rapports de la vie extérieure , par exemple de fixer le nombre de boutons que ses bienheureux enfants devoient porter à leur habit. Ainsi détournée de son but, séparée de son idée vitale, elle se trouva sans raison d'être, ou pour mieux dire en contradiction flagrante avec elle-même.

Déjà cette nouvelle période se manifestoit au regard de l'observateur, lorsque Menno Simonis, curé de Witmaarsum, en Frise, entra dans le bercail des prophètes en 1556, et donna une nouvelle impulsion au mouvement qui l'emportoit hors des gonds <sup>1</sup>. Célèbre au loin par son ignorance peu commune <sup>2</sup>, mais savant admiré par ses frères illuminés; plein de fiel et d'emportement envers les catholiques, mais affectant une modération doucecreuse envers tous les sectaires, Menno gagna la confiance des prophètes déconcertés, finit de calmer leurs transports désormais impuissants, bannit la discorde qui les divisoit en face de leurs adversaires et raffermir leur alliance prête à se dissoudre. Il mourut

<sup>1</sup> Hermannus Schyn, *Historia mennonitarum plenior deductio*, Amstelodami, 1729, c. V, p. 116.

<sup>2</sup> Le même ouvrage de Schyn renferme, pag. 158, une lettre dans laquelle Menno dit qu'il a écrit son livre sur le baptême en allemand : *Nam, ajoute-t-il, latine inscitice causa non bene possem.*

en 1561, et de cette époque les anabaptistes furent ordinairement appelés *mennonites*.

Ainsi triplement réformés, d'abord par Luther, puis par Muncer, puis par Menno, les pauvres enfants de la céleste Jérusalem ne savoient guère mieux d'où ils venoient qu'où ils alloient. Quand le premier enivrement fut passé et que la conscience put faire entendre sa voix dans leur cœur, ils s'empressèrent d'oublier leur propre histoire; et quand on racontoit leurs meurtres et leurs brigandages, ils crioient vingt fois plus fort que leurs interlocuteurs, donnant à entendre qu'il s'agissoit d'une tout autre secte que de la leur. Ils ne descendoient donc pas, vous le voyez bien, des premiers anabaptistes; quels furent donc leurs ancêtres? Les mennonites n'étoient point d'accord sur ce point: selon les uns, leur fondateur avoit puisé lui-même sa doctrine dans la parole de Dieu et dans l'inspiration du Saint-Esprit<sup>1</sup>; selon les autres, ils remontoient en ligne directe jusqu'au berceau du christianisme<sup>2</sup>; selon

<sup>1</sup> Après avoir raconté comment Menno sortit de *Babylone*, Schyn ajoute, dans son *Histoire*: « Evidentissime constat ipsum sola sacræ scripturæ lectione, meditatione et illuminatione Spiritus sancti... ex japatu exivisse. » Cependant Schyn nous apprend lui-même que Menno étoit en rapport intime avec les anabaptistes bien avant son apostasie.

<sup>2</sup> Schyn, *Historiæ mennonitarum plenior deductio*, Amst. 1729, c. I: « Ex primis christianis, qui ex institutione Domini nostri Jesu Christi exemplisque apostolorum, per omnia Christiana sæcula, in hunc usque diem, inter cætera dogmata, adul-

d'autres encore, ils devoient l'existence à quelques hommes justes et saints, qui avoient vécu parmi les anabaptistes sans partager leurs erreurs<sup>1</sup>. Nous ne discuterons point ces assertions, qui ne seroient que gratuites si elles n'étoient absurdes; il est un moyen facile de vérifier l'origine de nos sectaires, c'est d'examiner leur doctrine.

## § LXI.

### **Doctrine des mennonites, leur discipline.**

Moins indifférents en matière de doctrine que les anabaptistes leurs grands-pères, les fils de Menno dressèrent plusieurs symboles. Nous allons les passer rapidement en revue, fixant principalement nos regards sur celui que Jean Ries et Lubbert Gerardi publièrent en 1680<sup>2</sup>.

Après avoir parlé de Dieu, de la Trinité et de l'incarnation, ce symbole passe au péché originel, et dit que le premier homme tomba dans le mal en

torum baptismum docuerunt, et adhuc docent, descendisse (Mennonitas). » On lit immédiatement après ces paroles : « Inter hos sæculo undecimo (c'est plutôt *duodecimo*) emicuerunt Waldenses. » Il faut une force de jarrets peu commune pour sauter à pieds joints du premier au douzième siècle.

<sup>1</sup> Schyn, *Hist. mennonitarum*,..., p. 265-265. L'auteur cite quelques paroles d'Erasme, qui paroît favorable à son opinion.

<sup>2</sup> Schyn fait l'histoire de ce symbole dans son ouvrage, c. IV, p. 78, et le donne textuellement au c. VII, p. 172. Nous nous contenterons d'en indiquer les *Articles* dans nos citations.

transgressant la loi divine, mais qu'il fut aussitôt relevé par la promesse d'un Sauveur, en sorte que sa faute ne s'est point transmise à ses descendants <sup>1</sup>. Ces paroles sont aussi peu claires qu'elles sont équivoques. Cependant les mennonites ne révoquent pas en doute la déchéance de l'humanité : ils croient que la tache héréditaire s'imprime dans toutes les ames, mais qu'elle ne constitue pas une faute imputable ; ils pensent que le péché originel passe à tous les hommes, mais que Dieu le remet au moment où il se transmet par la génération.

Dans quel état se trouvent donc les enfants d'Adam ? Notre symbole reconnoît les facultés religieuses et morales ; il dit : De même que l'homme innocent pouvoit résister ou consentir aux suggestions de l'esprit mauvais, ainsi l'homme pécheur peut recevoir ou rejeter la grace du Saint-Esprit <sup>2</sup> ; sa volonté n'est point enchaînée sous le joug de la nécessité, comme s'expriment d'autres symboles de la secte <sup>3</sup>. Ainsi le descendant du premier père naît

<sup>1</sup> *Art. IV*, p. 173 : « Eo usque ut nemo posterorum ipsius respectu hujus restitutionis aut peccati aut culpæ reus nascatur. » *La quatrième Formule des Frisons et des Allemands réunis*, dit art. III. (*plenior deductio*, p. 90) : « Per eam (inobedientiam) sibi omnibusque suis posteris mortem conscivit, atque ita ex præstantissima miserrima facta est creatura. »

<sup>2</sup> *Art. V*, p. 176 : « Eidem jam lapso et perverso inerat facultas occurrens et a Deo oblatum bonum audiendi, admittendi aut rejiciendi. »

<sup>3</sup> *Quatrième Formule des Frisons et des Allemands réunis*,

avec la souillure originelle, il ne peut faire aucun acte agréable à Dieu, mais il possède encore la liberté morale. En conséquence les mennonites rejettent les deux dogmes les plus monstrueux du calvinisme, ils nient que Dieu soit l'auteur du péché et qu'il ait créé une partie des hommes pour les livrer aux peines de l'enfer.

Après cela, le symbole de Jean Ries enseigne que le Sauveur a satisfait pour les péchés du monde; puis, venant à l'article de la justification : La foi véritable, dit-il, agit par la charité et donne la justice par les mérites de Jésus-Christ <sup>1</sup>. Or la justice, c'est non — seulement le pardon des péchés, mais encore la rénovation de tout l'homme; détruisant les appétits charnels, la méchanceté, l'avarice. l'orgueil, elle fait naître dans les cœurs le goût des choses divines, la bonté, le désintéressement et l'humilité; elle rend le pécheur juste devant Dieu <sup>2</sup>

art. IV, p. 90 : « Dominum æque post ac ante lapsum liberam homini reliquisse voluntatem acceptandi vel rejiciendi gratiam oblatam, etc. »

<sup>1</sup> Art. XX : « De vera fide salvifica. Omnibus bonis et beneficiis, quæ Jesus Christus, per merita sua, ad peccatorum salutem, acquisivit, fruimur gratiose per veram et vivam fidem, quæ per charitatem operatur. » *La troisième Formule des Frisons et des Allemands réunis* dit : « Hinc patet fundamentale certumque filiorum Dei criterium et Jesu Christi membrorum esse veram et salvificam fidem per charitatem operantem. »

<sup>2</sup> Art. XXI : « Per vivam ejusmodi fidem acquirimus veram justitiam, id est, condonationem sive remissionem omnium tam præteritorum quam præsentium peccatorum, propter sanguinem

Ainsi restauré dans le fond de son être, mort au vice et ressuscité à la vertu, l'homme rentre dans la voie droite, marche de justice en justice et parvient à la consommation de la sainteté; il n'a d'autre désir que de faire ici-bas la volonté de son Père céleste, ni d'autre espérance que de le louer à jamais dans l'éternelle patrie<sup>1</sup>. Inutile d'ajouter que les disciples de Menno enseignent la possibilité et le mérite des bonnes œuvres.

Les fidèles sanctifiés composent seuls l'Eglise de Dieu<sup>2</sup>. Cette société spirituelle, qui unit les chrétiens sous la conduite du Pasteur suprême, est gouvernée sur la terre par un ministère public; car, bien que tous aient reçu l'Esprit saint, tous ne sont pas évêques, prêtres ou docteurs; les différents membres du corps mystique de Jésus-Christ remplissent des fonctions différentes. Au surplus, les prédicateurs sont choisis par les ministres du culte, les anciens les confirment par l'imposition des mains<sup>3</sup>, et nous n'avons pas besoin de dire qu'ils

effusum Jesu Christi, ut et veram justitiam, quæ per Jesum, cooperante Spiritu sancto, abundanter in nos effunditur vel infunditur (ce symbole, comme on le voit, adopte jusqu'au langage catholique); adeo ut ex malis, carnalibus, avaris, superbis, fiamus boni, spirituales, liberales, humiles, atque ita ex injustis, revera justis. »

<sup>1</sup> Art. XXIII.

<sup>2</sup> Art. XXIV.

<sup>3</sup> Art. XXV-XXVIII. *Les Frisons et les Allemands réunis*, art. X, p. 98.

doivent annoncer la pure doctrine de l'Évangile.

Le Sauveur a institué deux sacrements, le baptême et la cène, qui ne peuvent être administrés que par les pasteurs légitimes. En les recevant, l'homme professe sa foi dans Jésus-Christ, et ces rites sacrés certifient l'action divine qui purifie son cœur et sanctifie sa volonté. Ils ne possèdent donc pas la vertu de produire la grace, mais seulement de la signifier; ils montrent en quelque sorte le Saint-Esprit descendant sur le fidèle et restaurant le fond de son être. Par cette raison même, les mennonites ne conféroient le baptême qu'aux adultes ayant l'âge de discrétion; ils tenoient que les eaux de la régénération ne lavoient les taches du péché actuel qu'avec le repentir, et nous avons vu qu'ils avoient eu soin de les rendre inutiles aux enfants en détruisant le péché originel<sup>1</sup>.

On conçoit que ces chrétiens parfaits ne souffrent point le vice dans leur alliance, surtout quand il pourroit ternir leur sainteté devant les profanes; aussi pratiquent-ils l'excommunication avec une extrême rigueur; après deux ou trois avertissements fraternels, les pécheurs impénitents sont livrés sans merci ni miséricorde... à Satan<sup>2</sup>.

Cela ne les empêche pas de se montrer charitables dans les œuvres extérieures; ils doivent du moins

<sup>1</sup> *Art. XXX-XXXV.*

<sup>2</sup> *Art. XXXV-XXXVI.*

laver les pieds à leurs frères en voyage : ainsi l'a voulu leur saint fondateur, ainsi le veulent les *Formules symboliques des Frisons et des Allemands réunies* <sup>1</sup>.

Ils regardent l'obéissance à l'autorité civile comme un devoir religieux ; mais ils ne doivent, en parfaits chrétiens, remplir aucune fonction publique dans l'Etat. Le divin Maître a dit lui-même que son royaume n'est pas de ce monde ; il n'a voulu ni fonder une société politique ni placer ses disciples à la tête des gouvernements ; au contraire, il leur apprend que « celui qui s'élève sera abaissé » et que « les premiers seront les derniers ; » il leur recommande de traverser cette vallée de larmes au milieu du mépris, des humiliations et des souffrances.

La guerre n'est pas permise ; le divin Sauveur a subi la mort pour ses bourreaux, et nous irions porter le fer et la flamme chez nos semblables ! Alors nous mériterions plutôt le nom de barbares que celui de chrétiens <sup>2</sup>.

Enfin les mennonites défendent le serment, et presque tous leurs symboles se déclarent contre la polygamie <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Art. XIII*, p. 101.

<sup>2</sup> *Art. XXXVII*.

<sup>3</sup> *Art. XXXVIII*.

## § LXII.

**Controverses parmi les mennonites.**

En quoi le mennonisme diffère-t-il de l'anabaptisme ? en quoi s'en rapproche-t-il ? Le lecteur peut maintenant résoudre ces questions. Dans la seconde époque de la secte, dès que le curé de Wittmaarsum a renversé le trépied de ses prédécesseurs, le fanatisme se calme et la fureur s'éteint, les révélations particulières se taisent et le ministère public s'affermi. De là deux effets salutaires, qui engagent le bercail des prophètes dans une voie nouvelle : d'abord, au lieu de mettre le feu aux quatre coins du monde pour établir le règne de Dieu parmi les hommes, les anabaptistes apprivoisés jettent les fondements d'une société spirituelle et commandent à tous de se prêter une main secourable ; ensuite les pasteurs évangéliques, tout entêtés qu'ils sont dans l'erreur, bannissent une foule d'opinions subversives de l'ordre moral, et les confessions de foi remplacent, par une croyance commune, les rêves confus de l'inspiration privée. Voilà ce qui distingue la secte d'elle-même dans les deux périodes de son existence, mais en tout le reste le mennonite n'est qu'une contrefaçon du rebaptisant : sa doctrine sur l'autorité civile respire la haine que ses premiers ancêtres portoient aux gouvernements, et ses ana-

thèmes contre la guerre rappellent la céleste Jérusalem qu'ils vouloient faire descendre sur la terre.

Nous venons de dire que les mennonites reconurent dans leurs symboles des dogmes communs, cela est vrai; mais cette apparente uniformité de croyance ne les empêcha pas de se diviser en plusieurs partis. On distingua d'abord les raffinés et les grossiers : les raffinés qui se piquoient d'une grande sévérité de mœurs et de discipline; les grossiers, qu'on accusoit de relâchement. Quant aux doctrines, ces deux fractions de secte disputoient sur les objets de la plus mince importance, car la secte mère qui leur avoit donné le jour étoit elle-même frappée de stérilité dans son principe dogmatique : tandis que les grossiers menaient joyeuse vie et voyoient l'attrait du plaisir grossir leurs rangs, les raffinés agitoient la question de savoir si les véritables chrétiens ou les mennonites, ce qui est sans doute la même chose, pouvoient acheter des maisons, porter de la toile fine ou mettre des boutons à leur habit. Si nous avons rapporté cette controverse, c'est qu'elle est un reflet de la communauté des biens et nous fait comprendre pourquoi les anabaptistes rigides restent ordinairement simples fermiers. A raison des provinces qu'ils habitoient, les grossiers et les raffinés furent aussi nommés, les premiers *waterlanders*, les seconds *flamands* et *frisons*.

Citons encore, pour mémoire, les ukevallistes,

qui se signalèrent par l'excentricité de leur doctrine : ils mettoient les juifs déicides, les grands-prêtres et Judas lui-même au nombre des élus, pourquoi ? parce qu'ils croyoient que les bourreaux du Fils de Dieu n'avoient fait qu'accomplir les décrets de l'infinie miséricorde.

Une autre controverse vint encore augmenter la confusion qui régnoit dans le troupeau des chrétiens parfaits : on demanda si les confessions de foi publiques pouvoient fermer à qui que ce fût la porte de la véritable église, ou si les mennonites ne devoient pas recevoir à communion les protestants de toute sorte, les réformés de toute façon, tous les sectaires, jusqu'aux sociniens. Deux médecins d'Amsterdam, Galen et Apostoole se prononcèrent, l'un pour l'affirmative, l'autre pour la négative ; et les deux disciples d'Esculape transformés en apôtres, virent la secte se diviser en deux camps ennemis sous leur drapeau ; de là les mennonites galénistes et les mennonites apostoolistes\*.

\* On distinguoit aussi parmi les anabaptistes :

1<sup>o</sup> Les *adamites*. Ils croyoient comme leurs devanciers, les turlupins et les disciples de Picard, avoir été rétablis dans l'état de nature innocente, et devoir par conséquent imiter la nudité du premier homme. Au nombre de trois cents, après s'être dépouillés de leurs vêtements, ils montèrent sur une haute montagne, croyant qu'ils seroient enlevés au ciel en corps et en âme.

2<sup>o</sup> Les *apostoliques* qui, pour observer à la lettre le commandement du Seigneur, se tenoient sur les toits criant aux passants : *Faites pénitence, ou vous périrez tous.*

Voilà comment la sainte église qui devoit amener la céleste Jérusalem sur la terre s'en alloit déviant de son but, se divisant avec elle-même, admettant successivement toutes les opinions, recevant dans son sein tous les visionnaires et tous les fous dont l'inspiration particulière avoit troublé le cerveau. Qui s'étonneroit de voir cette bienheureuse église chanceler comme un homme ivre sur ses fondements? Elle voulut dès le principe réformer le monde sans doctrine fixe, sans croyance arrêtée, sans foi!

Tels furent les chrétiens enfantés par quelques

3° Les *silencieux* qui se taisoient obstinément sur la religion : Nous sommes arrivés, disoient-ils, aux temps fâcheux prédits par saint Paul, où la porte de l'Évangile doit être fermée.

4° Les *impeccables* qui se croyoient exempts de tout péché. Ils avoient retranché ces mots de l'oraison dominicale : *Pardonnez-nous nos offenses*.

5° Les *parfaits*, espèce d'anachorètes qui vivoient retirés du monde : *Malheur à vous qui riez!* s'écrioient-ils; un mouvement de joie, le moindre sourire provoque le courroux de la divinité.

6° Les *pleureurs* tenoient également que les larmes étoient agréables à Dieu, gémissaient et soupiroient sans cesse.

7° Les *réjouis* disoient que les ris et les jeux, la joie et les plaisirs sont le culte que nous devons rendre à l'Être suprême.

8° Les *sanguinaires* ne cherchoient qu'à répandre le sang des catholiques et même des protestants.

Il seroit trop long de signaler toutes les déviations de l'anabaptisme; on compte par centaines les sectes que suscita la voix des premiers prophètes. Voyez Stockmann, *Lexic. hæres.* (Note du trad.)

prophètes fanatiques et réformés par un prêtre apostat ; tels furent les anabaptistes et les mennonites. Il ne faut pas les confondre avec les baptistes, puritains d'outre-Manche, qui enseignent bien la nécessité de réitérer le baptême, mais qui professent l'anglicanisme pour tout le reste. Cette nouvelle excroissance du protestantisme forme une secte particulière depuis 1633.

---

## CHAPITRE II.

LES QUAKERS.

## § LXIII.

**Remarques historiques.**

Pour rabaisser l'homme et dans le but de rendre toute gloire à Dieu, Luther, nous le savons, relégua bien loin l'élément humain; et la Réforme alla toujours, dans sa première période, développant de plus en plus l'élément divin. Or si nous suivons cette évolution progressive dans les sectes protestantes, en partant de l'évangélisme primitif, nous arrivons d'abord à l'anabaptisme, puis au schwenkfeldisme, puis au quakérisme.

Les anabaptistes exaltoient le principe divin dans la spéculation; mais ils vouloient le faire prévaloir dans la pratique à l'aide de moyens qui étoient au-dessous de l'humain, si l'on peut employer cette expression; renversant d'une main ce qu'ils édificioient de l'autre, ils ébranloient sous le coup des doctrines les plus subversives les bases de toute société pour établir sur la terre la céleste Jérusalem; et c'est par la violence et par le meurtre, en portant partout le fer et la flamme qu'ils prétendoient affer-

mir le royaume de Dieu parmi les hommes. D'ailleurs ils n'avoient pas éliminé de leur religion tout élément terrestre; car ils admettoient un symbole de la grace, le sacrement.

Une autre sorte de Réformateurs dans la Réforme, les schwenkfeldiens, qui parurent quelques années après les anabaptistes, donnèrent au principe divin de nouveaux développements; mais comme ces hérétiques sont déjà retombés dans le gouffre qui attend béant toute la progéniture de Luther, nous n'exposerons pas leur système religieux.

Enfin, voici venir les quakers, qui se dégagent « de toute entrave extérieure » pour s'élancer jusque dans les dernières régions du spiritualisme. Ces sectaires fleurissent dans la terre classique des sectaires, au-delà de la Manche; ils reconnoissent pour fondateur Georges Fox, qui naquit à Drayton, en 1624, et mourut en 1690 \*. Rigoureusement dé-

\* Le père du futur prophète étoit tisserand. Comme il n'avoit pas de fortune, il ne fit donner à son fils que peu d'instruction; mais il lui inspira de bonne heure l'amour de la retraite et du silence. Le jeune Fox savoit à peine lire et tracer quelques signes sur le papier, lorsqu'il fut chargé de garder les troupeaux d'un fermier, marchand de bétail. Retiré dans la solitude, au milieu des bois, sur les montagnes, il se livra tout entier à son humeur chagrine, atrabilaire; il passoit les jours dans un creux d'arbre ou sous un rocher; il fuyoit le monde, ses parents, les amusements de son âge; et quand il faisoit entendre quelques paroles, il avoit l'accent de la douleur et la voix étouffée par les sanglots. Il entra plus tard en apprentissage chez un cordonnier; et cette profession, qui occupe peu l'esprit, favorisa son pen-

duit dans ses principes et dans ses conséquences, reposant sur des bases qui font connoître la main vigoureuse de l'architecte, leur enseignement forme un système complet, méthodiquement ordonné : avantage qui ne laisse pas d'avoir son prix ; car si la connexité logique n'est pas encore la vérité, une doctrine qui renferme des éléments contradictoires est toujours fausse. Et si nous le considérons dans ses dogmes, leur évangile blesse moins le sentiment chrétien que celui du seizième siècle ; éclairés par les écrivains catholiques, les restaurateurs de la Ré-

chant à la méditation. Il lisoit et relisoit la Bible dans ses moments de loisir, et parvint à la savoir presque entièrement par cœur. A l'âge de dix-neuf ans, il crut entendre une voix intérieure qui lui disoit de réformer l'Eglise, d'arrêter le christianisme sur le bord du précipice et de ramener l'esprit en lui-même, dans son propre sanctuaire. L'entreprise étoit difficile, mais l'homme de Dieu méprise tous les obstacles ; la perspective de la misère et de la faim n'a rien qui l'effraie ; il brave d'avance le sarcasme et la dérision ; il défie sa garde-robe en se faisant tailleur et couvre de cuir toute sa personne, de la plante des pieds au sommet de la tête ; enfin, le voilà parcourant les routes et les rues monté sur un cheval et criant aux passants : « Faites pénitence, le royaume de Dieu approche ! » Un si beau zèle devoit recevoir sa récompense ; aussi sa culotte de peau est-elle gardée religieusement par ses disciples comme une relique précieuse.

Toutefois la reconnoissance publique n'a pu satisfaire tous ses vœux ; le profane vulgaire, qu'Horace haïssoit avec tant de raison, emprunta le nom des parfaits chrétiens, non pas à leur saint régénérateur, mais au verbe *to quake*, qui signifie *trembler*. *Quaker* veut donc dire *trembleur*, et les écrivains français désignent souvent les disciples de Fox par ce dernier mot. On verra plus loin ce qui leur fit donner cette dénomination. (*Note du trad.*)

forme ont évité ces monstrueuses erreurs qui font de Dieu le plus injuste et le plus exécration des tyrans ; leurs idées sur le monde payen et sur la prédestination, révèlent moins de cette froide cruauté qui anime les anathèmes de Luther contre les anciens sages et ceux de Calvin contre le genre humain presque tout entier. On respire aussi, dans leurs ouvrages, une certaine onction qui réjouit chez des sectaires ; bien qu'ils soient loin d'atteindre, je ne dis pas les Bernard, les Thomas à Kempis, les François de Sales, mais le dernier de nos auteurs ascétiques, leur parole douce, tendre, affectueuse décele souvent des âmes bien faites, généreuses, embrasées d'amour, passionnées pour Dieu et pour sa religion. Mais qu'importe tout cela, cette piété plus ou moins vraie, cette correction plus ou moins heureuse de quelques erreurs protestantes et ce système plus ou moins logiquement enchaîné dans ses parties ? les quakers n'en ont pas moins enseigné les doctrines les plus absurdes et les plus subversives tout à la fois ; leurs principes sapent le christianisme par la base.

Avant de justifier cette accusation par l'exposition de leurs croyances, disons un mot des motifs qui les engagèrent à se séparer de l'anglicanisme pour fonder une communion particulière. Les dissensions politiques et les commotions religieuses, les crimes de la révolution et les forfaits de l'hérésie avoient

ébranlé la Grande-Bretagne jusque dans ses fondements ; les mœurs détruites , la piété bannie , la vie religieuse éteinte , l'injustice sans frein , la convoitise régnant en souveraine , les vols et la rapine , le meurtre et l'incendie , les bûchers dévorant des victimes humaines et le sang innocent coulant par torrent : voilà le spectacle qu'offroit la bienheureuse Réforme évangélique au-delà du détroit. Calvin, Luther et consorts avoient dit que la Bible, allumant un feu sacré dans les ames , pouvoit seule vivifier la société des fidèles ; mais l'expérience de chaque jour convainquoit ces paroles de mensonge. Pour les dissidents , c'est-à-dire pour tous ceux qui n'avoient pas trouvé l'occasion de s'enrichir au milieu du bouleversement général , l'église du pape polygame étoit sans chaleur et sans vie ; toutes ses institutions leur paroisoient un cadavre en putréfaction ; ils ne trouvoient dans son culte qu'une fastidieuse répétition de formales vides de sens et ses chants religieux , bien que composés dans l'idiome vulgaire , ne disoient rien à leur cœur. Dès qu'on eut détruit le sacrifice et banni Jésus-Christ de son temple , la maison de Dieu fut une salle de spectacle ; le sanctuaire n'eut plus rien qui allât réveiller le sentiment religieux , rien qui pût inspirer le respect , la piété , la dévotion ; de ce moment la prédication fut le seul acte du culte ; quand elle ne faisoit pas vibrer tous les ressorts de l'ame , qu'elle ne remplissoit point

l'assemblée de la vertu d'en-haut, tout restoit glacé, frappé de mort. Figurez-vous donc dans la chaire d'une église sans Dieu, quoi ? une sorte de prélat qui vivoit dans le faste et dans la mollesse gorgé du bien des pauvres et des institutions pieuses, une manière de magister ou de marguillier amateur du porter et qui venoit de faire des libations plus ou moins copieuses, ou bien un moine apostat qui s'étoit échappé de son couvent pour prendre femme ; et dites si un pareil hérault de l'évangile pouvoit suppléer par sa parole à toutes les pompes, à toutes les solennités de la religion ! Les futurs disciples de Fox ne le pensoient point ; et souvent, au milieu du prêche, transportés d'une sainte colère, ils imposent silence « au dameret, au faquin, à l'homme de bois. » Ajoutons les disputes sans nombre et les querelles interminables qui divisoient les fidèles de Henri VIII ; une foule de docteurs se tenoient sans cesse en arrêt, la lance baissée, dans l'arène théologique et tous trouvoient dans la Bible l'affirmation de la veille et la négation du lendemain ; l'inspiration particulière enfantoit chaque jour mille dogmes contradictoires, les symboles succédoient aux symboles et les religions heurtoient les religions.

Ainsi dépouillé de son culte et livré sans défense aux caprices de la raison, le christianisme couroit les plus grands périls ; les dissidents voulurent le sauver d'une ruine prochaine. Que firent-ils donc ?

Ils rejetèrent l'Eglise, la tradition, l'Écriture même, et fondèrent un nouvel édifice religieux sur la lumière intérieure, qu'ils proclamèrent la seule nourriture des intelligences. Comme les nouveaux réformés n'ont pas de symbole proprement dit, nous suivrons dans l'exposition de leur doctrine un ouvrage auquel ils accordent une grande autorité, l'*Apologie* du célèbre Barclay<sup>1</sup>.

## § LXIV.

### Systeme des quakers. Lumière intérieure.

Les quakers passent sous silence l'état primitif de l'homme comme une question de pure curiosité<sup>2</sup>. Quant au péché originel, rejetant toutes les expressions théologiques qu'ils ne trouvent pas mot pour mot dans l'Écriture sainte, ils disent que la mort spirituelle a pris naissance dans Adam, qu'elle se transmet à travers les siècles de génération en géné-

<sup>1</sup> Roberti Barclaii *Theologiæ vere christianæ apologia*, edit. sec., Lond., 1729. Nous consulterons aussi l'ouvrage intitulé : *A Portraiture of Quakerism, taken from a view of the moral education, discipline, etc. : Description du Quakérisme, tirée d'un aperçu de l'éducation morale, de la discipline, des usages particuliers, des principes religieux de la société des amis*, par Thomas Clarkson; Londres, 1807, 3<sup>e</sup> édit., formant 5 vol. Clarkson a longtemps vécu parmi les quakers, mais on n'en doit pas moins se servir de son livre avec précaution.

<sup>2</sup> Barclaii *Apologia theol. christ.*, p. 70 : « Curiosas illas notiones, quas plerique docent, de statu Adæ ante lapsum, prætereo, etc. »

ration et répand une semence de péché sur toute la race humaine. Or cette semence funeste a détruit l'image de Dieu, les facultés spirituelles, et c'est là ce que nous devons entendre par cette parole : « Tu mourras <sup>1</sup> ; » mais quand elle n'a pas été fécondée par l'homme, qu'elle ne porte pas les fruits de la liberté, elle ne rend point coupable et Dieu ne l'impute point à péché. En un mot, ce germe empoisonné, source de toutes les actions mauvaises, est une cause de prévarication, mais il n'est pas lui-même prévarication <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Loc. cit., l. I : « Hæc mors non fuit externa, seu dissolutio exterioris hominis ; nam quoad hanc non mortuus est, nisi multos post annos. Ita oportet esse mortem quoad spiritualem vitam et communionem cum Deo. » Voilà une puissante logique ! de profondes connoissances en philologie ! Clarkson s'étend plus au long sur ce sujet ; voici ce qu'il dit des suites du péché originel, loc. cit., p. 113 : « In the same manner as distemper occasions animal life to droop, and to loose its powers, and finally to cease, so unrighteousness, or his rebellion against this divine light of the spirit that was within him, occasioned a dissolution of his spiritual feelings and perceptions ; for he became dead, as it were, in consequence, as to any knowledge of god, or enjoyment of his presence. »

<sup>2</sup> *Barclaii*... p. 70 : « Quod Deus hoc malum infantibus non imputat, donec se illi actualiter peccando jungant, etc. » A la page 80, l'auteur se résume ainsi : « Confitemur igitur, semini peccati ab Adamo ad omnes homines transmitti (licet nemini imputatum, donec peccando sese illi actualiter jungat), in quo semine omnibus occasionem peccandi præbuit, et origo omnium malarum actionum et cogitationum in cordibus hominum est ; εφ'ᾧ, nempe θανάτω, ut V. ad Rom. habet : i. e. in qua morte omnes peccavere. Hoc enim peccati semen frequenter in Scriptura mors dicitur, et corpus mortiferum, quum re vera mors sit ad

On voit que les quakers substituent la concupiscence au péché originel. Cependant ils ne rejettent pas la rédemption ; bien au contraire , ils la font intervenir aussitôt après la déchéance ; ils disent : Non-seulement le Père des miséricordes a promis un Sauveur à l'homme pour le relever de sa chute et suscité des prophètes pour préparer le grand jour de l'incarnation , mais le Verbe a répandu sur la race humaine , à travers tous les siècles , un principe de chaleur et de vie ; de même que les rayons du cercle s'étendent du centre vers la périphérie , ainsi le divin Réparateur , placé au milieu des temps comme un soleil bienfaisant , ranime et vivifie le passé , le présent et l'avenir ; il est , dit saint Jean , « la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde<sup>1</sup>. » On sait que saint Justin entendoit , par *semence du Verbe* , l'intelligence , l'image de Dieu , l'empreinte de la sagesse éternelle dans l'homme ; mais les trembleurs voient sous cette expression une lumière

vitam justitiæ et sanctitatis ; ideoque hoc semen , et quod ex eo fit , dicitur homo vetus , vetus Adam , in quo omnes peccant. Proinde hoc nomine ad significandum peccatum illud utimur , et non originali peccato , cujus phrasis in Scriptura nulla fit mentio , et sub qua excogitata , et ut hoc verbo utar , in scripturali barbarismo , hæc peccati infantibus imputatio inter Christianos intrusa est. »

<sup>1</sup> *Barclaii*... p. 126 : « Hic locus nobis ita favet , ut a quibusdam quakerorum textus nuncupetur ; luculenter enim nostram propositionem demonstrat , ut vix vel consequentia vel deductione egeat. »

émanée du Christ, une vertu supérieure qui n'appartient point à la nature humaine <sup>1</sup>. Voici comment ils définissent ce principe surnaturel : « Organe invisible dans lequel habitent le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; véhicule qui apporte aux hommes les choses du ciel ; corps spirituel du Sauveur, chair et sang adorables qui nourrissent et désaltèrent les saints ; Christ invisible, semence du Verbe ; grace et révélation de l'Esprit saint, lumière intérieure <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Dans l'ouvrage cité, p. 117, Clarkson s'éloigne du sentiment de Barclay. Selon le premier, la lumière divine n'a jamais entièrement cessé d'éclairer l'homme : *God did not entirely cease from bestowing his spirit upon his posterity* ; au jugement du second, elle est une grâce nouvelle que Dieu accorde à l'homme pour le rétablir dans sa première condition : *A new visitation of life, the object of which was tho restore them, through Jesus Christ, tho their original innocence or condition.*

<sup>2</sup> *Barclaii...* l. I, p. 106 : « Hoc semine, gratia, verbo Dei et lumine, quo unumquemque illuminari dicimus, ejusque mensuram aliquam habere in ordine ad salutem, et quod hominis pertinacia et voluntatis ejus malignitate resisti, extinguui, vulnerari, premi, occidi et crucifigi potest, minime intelligimus propriam essentiam et naturam Dei in se præcise sumtam, quæ in partes et mensuras non est divisibilis... sed intelligimus spirituale, cæleste et invisibile principium et organum, in quo Deus, ut est Pater, Filius et Spiritus, habitat ; cujus divinæ et gloriosæ vitæ mensura omnibus inest, sicut semen, quod ex natura sua omnes ad bonum invitât et inclinat, et hoc vocamus vehiculum Dei, spirituale Christi corpus, carnem et sanguinem Christi, quæ ex cælo venire, et de quibus omnes sancti comedunt, et nutriuntur in vitam æternam. Et sicut contra omnia facta mala hoc lumen et semen testatur, ita ab eis etiam crucifigitur, extinguitur et occiditur ; et a malo fugit et abhorret, quod naturæ suæ noxium et contrarium est. Et quum hoc nunquam separaretur a Deo et Christo, sed ubi est, ibi etiam Deus, et Christus est in

C'est cette dernière dénomination qui a fait donner à nos sectaires le surnom d'*Amis de la lumière*, ou seulement d'*Amis*.

Tels sont les mots sacramentels qu'ils jetoient à tout propos à la tête de leurs adversaires, mais les anglicans ne vouloient point les comprendre. Barclay se plaint avec amertume de leur endurcissement : Autrefois, dit-il, on croyoit que « celui qui n'a point l'esprit du Christ n'est point de lui..., que ceux-là seuls sont fils de Dieu qui sont mus par l'Esprit de Dieu <sup>1</sup>; » mais aujourd'hui les chrétiens sont trop savants pour admettre une semblable doctrine <sup>2</sup>.

Au lieu de répondre à ces citations, les disciples du pape Henri VIII soulevoient contre les quakers deux reproches contradictoires, bien que fondés sur leur nouvelle terminologie : les uns disoient que, sous le nom de lumière intérieure, ils entendoient tout simplement la conscience, le sentiment reli-

illo involutus et velatus : eo igitur respectu, ubi illi resistitur, Deus dicitur resisti et deprimi et Christus crucifigi et occidi, et sicut etiam recipitur in corde, et effectum suum naturalem et proprium producere non impeditur, Christus formatur et suscitatur in corde... Hic est Christus ille internus, de quo nos tantum et tam sæpe loqui et declarare audimur, ubique prædicantes illum, et omnes hortantes, ut in lumen credant, illique obediant, ut Christum in semetipsis natum et exsuscitatum noscant, ab omni peccato illos liberantem. »

<sup>1</sup> Rom., VIII, 9, 14.

<sup>2</sup> Loc. cit., p. 4.

gieux ; les autres soutenoient que , par l'organe de Dieu et par le corps du Sauveur, ils identifioient l'homme avec le souverain Etre ou du moins avec le Verbe fait chair. Nos sectaires repoussent énergiquement cette double inculpation : D'abord la lumière intérieure, disoient-ils, n'est pas une faculté de l'entendement, mais un don du ciel, elle n'appartient donc pas à la nature humaine ; ensuite l'organe de Dieu, non plus que le corps spirituel du Sauveur, ne forme point l'essence infinie, mais une vertu céleste, un germe de vie supérieure ; nous ne nous égalons point au Roi de l'univers, mais nous nous efforçons de mériter ses bienfaits <sup>1</sup>. La suite de notre exposition répandra plus de jour sur cette question.

## § LXV.

### Effets de la lumière intérieure.

Nous avons fait connoître la nature de la lumière intérieure : parlons maintenant de ses effets.

Les quakers disent : Chaque homme, qu'il soit juif, gentil, turec ou barbare, a un jour de visite où le Saint-Esprit lui donne une certaine mesure de lumière et de grace pour former Jésus-Christ dans son cœur <sup>2</sup> ; Dieu, qui ne fait acception de personne.

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 107-108.

<sup>2</sup> Loc. cit., p. 102 : « Primo, quod Deus, qui ex infinito suo amore Filium suum in mundum misit, qui pro omnibus mortens

offre à tous les dons de sa miséricorde; nul n'est invinciblement courbé sous les chaînes du péché, ni sous le joug des décrets éternels; la nécessité morale et la prédestination font retomber sur l'Être infiniment juste et souverainement saint, la cause du mal et de la damnation <sup>1</sup>.

Pour éclairer l'homme, Dieu se sert de la révélation intérieure; il manifeste la vraie doctrine à l'aide de la céleste lumière, sans la parole écrite, sans moyen visible, tombant sous les sens <sup>2</sup>. Quelle

gustavit, *unicuique*, sive Judæo, sive Gentili, sive Turcæ, sive Scythæ, sive Indo, sive Barbaro... certum diem et visitationis tempus dederit, quo die et tempore possibile est illis servari et beneficii Christi mortis participes fieri.—Secundo, quod in eum finem Deus communicaverit et unicuique homini dederit mensuram quamdam luminis Filii sui, mensuram gratiæ, seu manifestationem Spiritus... Tertio, quod Deus per hoc lumen et semen invitet omnes, et singulos vocet, sed et arguat, et hortetur illos, cumque illis quasi disceptet in ordine ad salutem. »

<sup>1</sup> Barclay flétrit la doctrine de Calvin; il dit, p. 84 : « Quam maxime Deo injuriosa est, quia illum peccati authorem efficit, quo nihil naturæ suæ magis contrarium esse potest. Fateor hujus doctrinæ affirmatores hanc consequentiam negare; sed hoc nihil est, nisi pura illusio, cum ita diserte ex doctrina sua pendeat, nec minus ridiculum sit, quam si quis pertinaciter negaret, unum et duo facere tria. » Conférez Clarkson, vol. II, c. VIII, *Relig.*, p. 216 et seq. : « This doctrine is contrary to the doctrines promulgated by the Evangelists and Apostels, and particularly contrary to those of St. Paul himself, from whom it is principally taken. »

<sup>2</sup> L. I, p. 49 : « Oportet igitur fateri, hoc esse Sanctorum fidei objectum principale et originale, quod sine hoc nulla certa et firma fides esse potest. Et sæpe *hoc uno* fides et producit et nutritur absque externis illis et visibilibus supplementis, ut in

est l'origine de la vérité, de la certitude, de la foi? N'est-ce pas Celui qui est l'être, la sagesse et l'autorité? De même que tout fleuve sort de la terre, ainsi toute parole de vie découle de Dieu<sup>1</sup>. Que l'on consulte les faits, le simple bon sens, et qu'on nous dise d'où vient l'Écriture : n'est-ce pas l'Esprit qui l'a gravée de sa propre main, immédiatement dans

*permultis sacrarum Litterarum exemplis apparet : ubi solum dicitur, et locutus est Dominus et verbum Domini tali factum est, etc.* » P. 29 : « Sed sunt, qui fatentur spiritum hodie afflare et ducere sanctos, sed hoc esse subjective... non autem objective affirmant, i. e. ex parte subjecti illuminando intellectum ad credendam veritatem in Scriptura declaratam, sed non præstando eam veritatem objective, sibi tanquam objectum... Hæc opinio, licet priori magis tolerabilis, non tamen veritatem attingit : primo quia multæ veritates sunt, quæ ut singulos respiciunt, in Scriptura non omnino invenientur, ut sequenti thesi ostendetur. »

<sup>1</sup> Loc. cit., l. I, p. 48 : « Licet igitur fateamur Scripturas scripta esse et divina et cœlestia, quorum usus Ecclesiæ et solatio plenus et perutilis est, nec non laudemus Deum, quod mira providentia scripta illa servaverit ita pura et incorrupta... nihilominus tamen illas principalem originem omnis veritatis et scientiæ, et primariam, adæquatam fidei et morum regulam nominare non possumus, quoniam oportet principalem veritatis originem esse ipsam veritatem, i. e. cujus certitudo et autoritas ex alio non pendet. Cum de amnis alicujus vel fluminis aqua dubitamus, ad fontem recurrimus, quo reperto, ibi sistimus; nam ultra progredi non possumus, quia nimirum ille ex visceribus terræ oritur et scaturit, quæ inscrutabilia sunt. Ita scripta et dicta omnium ad æternum verbum adducenda sunt, cui si concordent, ibi sistimus; nam verbum illud semper a Deo procedit, et processit per quod inscrutabilis Dei sapientia, et consilium non investigandum, in Dei corde conceptum, nobis revelatum est. »

le cœur des prophètes et des apôtres ? Aujourd'hui même, si nous voulons demeurer fidèles aux principes évangéliques, comment en prouverons-nous l'authenticité, sinon par l'inspiration particulière ? Nous disons qu'elle est divine, pourquoi ? parce qu'elle l'atteste ? Non, car nous devrions admettre au même titre les codes sacrés de toutes les religions ; parce qu'elle enseigne la pure vérité ? pas davantage, car il nous faudroit reconnoître comme canoniques tous les écrits qui ne renferment point d'erreur. Nous sommes donc forcés d'en revenir, ici comme partout, à la révélation intérieure ; hors de là, nous prouverions l'Écriture par sa doctrine ou par son témoignage, c'est-à-dire par l'Écriture même. Nous voudrions bien aussi qu'on nous apprît comment nous l'interprétons certainement, infailliblement. Comptez, si vous le pouvez, les obstacles qu'il faut surmonter pour parvenir à son véritable sens : le texte original varie avec les manuscrits ; des chapitres entiers sont interpolés, altérés, supprimés ; les versions présentent des variantes à chaque page, les commentaires diffèrent à chaque ligne et les docteurs disputent sur chaque mot ; est-ce le simple fidèle, nous ne disons pas l'ignorant, mais le savant, est-ce l'homme qui dissipera ces ténèbres, démêlera ces difficultés, débrouillera ce chaos ? Non, Dieu seul le peut. C'est donc l'Esprit saint qui donne l'interprétation des célestes oracles, car

« personne ne connoît Dieu si ce n'est l'Esprit de Dieu, ... et nous avons reçu ce divin Esprit, afin que nous connoissions les dons que le ciel nous a faits <sup>1</sup>; » c'est donc la parole inspirée dans les cœurs qui certifie la canonicité de la parole tracée sur le papier, car elle a seule l'autorité suprême; c'est donc l'inspiration particulière qui a donné le jour à l'Écriture sainte, car elle est le principe de toute vérité; en un mot, c'est la révélation intérieure qui est la source et la règle de la foi <sup>2</sup>. Ainsi, poursuivent les quakers en s'adressant aux partisans de l'église officielle, ou reconnoissez notre doctrine et confessez que la lumière céleste éclaire les intelligences sans les saintes Lettres; ou retournez à l'Église romaine, admettez son infailibilité divine et recevez de sa bouche et de sa main le sens et le canon des Écritures <sup>3</sup>.

Les anglicans n'ont pas un mot à répondre à ce

<sup>1</sup> *I. Cor., II, 11, 12.*

<sup>2</sup> *Loc. cit., p. 49* : « *Illud, quod non est mihi regula in ipsas Scripturas credendo, non est mihi primaria, adæquata fidei et morum regula : sed Scriptura nec est, nec esse potest mihi regula illius fidei, qua ipsi credo : ergo, etc.* »

<sup>3</sup> *Loc. cit., p. 67* : « *Exempli gratia, quomodo potest protestans alicui neganti Jacobi epistolam esse canonicam per Scripturam probare ?... Ad hanc igitur angustiam necessario res deducta est, vel affirmare, quòd novimus eam esse authenticam eodem Spiritus testimonio in cordibus nostris, quo scripta erat; vel Romam reverti dicendo, traditione novimus Ecclesiam eam in canonem retulisse, et Ecclesiam infailibilem esse; medium, si quis possit, inveniat* »

raisonnement. Cependant il n'est autre chose qu'une claire absurdité. *La révélation intérieure est la source et la règle de la foi* : donc tous les fidèles sont autant d'Ezéchiel et de saint Paul, autant de prophètes infailibles et d'évangélistes éclairés par la Sagesse éternelle ; donc les rêves les plus étranges et les folies les plus monstrueuses sont la vérité même. Les trembleurs assurent que la révélation intérieure ne contredit jamais l'Évangile et n'enseigne que la vérité pure<sup>1</sup> ; d'où viennent donc les schismes et les hérésies ? d'où viennent l'anglicanisme et le quakerisme ? Mais assez là-dessus : tout le monde voit que la doctrine catholique de l'autorité, non-seulement résout les objections de nos sectaires, mais prévient les funestes conséquences de leurs erreurs.

## § LXVI.

**De la justification et de la sanctification. Parfait accomplissement de la loi.**

Mais la lumière intérieure n'est pas seulement le flambeau céleste qui éclaire les intelligences, elle est encore la vertu divine qui guérit les cœurs ; lorsque l'Esprit saint visite l'homme, il lui offre la grace qui doit lui rendre la vérité et l'innocence,

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 55, 61, 66 : « Distinguimus inter revelationem novi Evangelii, et novam revelationem boni antiqui Evangelii ; hanc affirmamus, illam vero negamus. »

dissiper ses ténèbres et réparer ses fautes, le justifier.

Qu'est-ce donc que la justification ? Voilà ce que les quakers doivent nous apprendre en ce moment. Si nous exceptons les rapports de l'activité divine et de l'activité humaine, ils enseignent au fond, sur ce point capital, la même doctrine que les catholiques ; mais, quels ne sont pas les préjugés du fanatisme et les ressentiments de l'hérésie ! ils dissimulent cette affinité de principes et s'élèvent contre notre sainte croyance. Rien de plus curieux que leurs accusations, nous voulions dire que leurs calomnies ; écoutons-les : « Qu'est-ce que les papistes exigent pour la justification ? Des mortifications, des jeûnes, des prières, des pèlerinages, la fréquentation de certaines églises, la pratique de telle et telle dévotion, le gain d'une indulgence plénière et d'autres choses pareilles ; en un mot, des œuvres extérieures, voilà tout ce qu'il leur faut pour effacer leurs crimes et pour mériter le bonheur éternel. » Pour qui les quakers prennent-ils leurs lecteurs ? pour qui se prennent-ils eux-mêmes ? Mais continuons de les entendre : « En repoussant le pharisaïsme renouvelé des juifs, Luther s'est rapproché de la saine doctrine ; mais il ne s'est pas contenté de refuser la vertu justifiante aux rites, aux cérémonies, aux œuvres extérieures ; il l'a accordée à la foi séparée des sentiments religieux ; il a banni

de son système la piété, la pénitence, le changement du cœur, la rénovation de l'homme spirituel. Nous devons plus le louer pour ce qu'il a renversé dans *Babylone*, que pour ce qu'il a édifié lui-même<sup>1</sup>. »

Et les trembleurs, pourquoi les louerons-nous ? Selon leur doctrine, la justification, c'est l'enfantement de Jésus-Christ dans nos ames et la restauration de tout notre être ; c'est la renaissance intérieure qui donne l'innocence et la vertu, la justice et la sainteté ; c'est le germe divin qui produit la piété, la bienfaisance, le dévouement, la chasteté, comme un bon arbre produit des fruits abondants ; c'est enfin la force d'en-haut qui triomphe de la nature corrompue, la réduit en servitude et la ramène à Dieu<sup>2</sup>. Nos docteurs sont encore plus for-

<sup>1</sup> L. I, p. 459 : « Nobis minime dubium est doctrinam hanc fuisse et adhuc esse in Ecclesia romana magnopere vitiatam ; licet adversarii nostri, quibus, melioribus argumentis carentibus, sapissimæ mendacia refugium et asylum sunt, non dubitarunt hoc respectu, nobis papismi stigma inurere, sed quam falso postea patebit... nam in hoc, sicut in multis aliis, magis laudandus est (Lutherus) in iis, quæ ex Babylone evertit, quam quæ ipse ædificavit. »

<sup>2</sup> Barclay considère la justification dans son objet et dans son sujet, et voici comment il la définit sous ces deux points de vue ; ubi supra, p. 464 : « Redemptio a Christo peracta in corpore suo crucifixo extra nos et qua homo, prout in lapsu stat : in salutis capacitate ponitur et in se transmissam habet mensuram aliquam efficaciam, virtute spiritus vitæ, et gratiæ istius, quæ in Christo Jesu erat, quæ quasi donum Dei potens est superare et eradicare malum illud semen, quo naturaliter, ut in lapsu stamus, fermentamur. — Secunda hæc cognoscimus potentiam hanc in actum

mels, s'il est possible ; quand ils veulent parler nettement, franchement, sans déguiser leur pensée, ils empruntent jusqu'aux expressions du concile de Trente <sup>1</sup> : ils disent que nous sommes justifiés, non à cause des bonnes œuvres, mais dans les bonnes œuvres, d'où en résulte la nécessité ; que si elles ne sont pas méritoires en ce sens qu'elles rendent Dieu notre débiteur, on peut cependant enseigner qu'elles ont un certain mérite, puisqu'elles nous obtiennent des récompenses ; ils ajoutent que la régénération crucifie ce corps de mort et soumet les cœurs à

*reductam, qua non resistentes sed recipientes mortis ejus fructum, videlicet lumen, spiritum et gratiam Christi in nobis revelatam, obtinemus et possidemus veram, realem, et internam redemptionem a potestate et prævalentia iniquitatis, sicque evadimus vere et realiter redempti et justificati, unde ad sensibilem cum Deo unionem et amicitiam venimus. — Per hanc justificationem Jesu Christi minime intelligimus simpliciter bona opera, etiam quatenus a Spiritu sancto fiunt ; ea enim ut vere affirmant protestantes, effectus potius justificationis quam causa sunt. Sed intelligimus formationem Christi in nobis, Christum natum et productum in nobis, a quo bona opera naturaliter procedunt, sicut fructus ab arbore fructifera : internus iste partus in nobis, justitiam in nobis producens et sanctitatem, ille est, qui nos justificat, quocum contraria et corrupta natura... remota et superata est. »*

<sup>1</sup> Barclay, dans l'ouvrage souvent cité, p. 163, emploie l'expression de *causa procurans* au lieu de *causa meritoria* ; puis il dit *causa formalis* et *formaliter justificatus*, pour *foi formelle* et pour *justifié réellement, intérieurement*. Pourquoi cette terminologie nouvelle, aussi peu claire qu'inutile ? Pour cacher les emprunts qu'ont faits les amis de la lumière à la doctrine catholique !

Dieu, si bien que le fidèle peut vaincre le démon, remplir les préceptes et fuir le péché<sup>1</sup>. Le lecteur

<sup>1</sup> L. I, p. 167 : « Denique, licet remissionem peccatorum collocemus in justitia et obedientia a Christo in carne sua peracta, quod ad causam ejus procurantem attinet, et licet nos ipsos formaliter justificados reputemus per Jesum Christum intus formatum, et in nobis productum, non possumus tamen, sicut quidam (?) protestantes incauti fecere, bona opera a justificatione excludere; nam licet proprie *propter* ea non justificemur, tamen *in* illis justificamur, et necessaria sunt, quasi causa sine qua non (par ce mot, les quakers n'entendent pas la même chose que les majoristes ou synergistes). » P. 168 : « Cum bona opera necessario et naturaliter procedant a partu hoc, sicut calor ab igne, ideo absolute necessaria sunt ad justificationem, quasi causa sine qua non, licet non illud propter quod, tamen id in quo justificamur, et sine quo non possumus justificari : et quamvis non sint meritoria, neque Deum nobis debitorem reddant, tamen necessario acceptat et remuneratur ea, quia naturæ suæ contrarium est, quod à Spiritu suo provenit, denegare. Et quia opera talia *pura et perfecta* esse possunt, cum a puro et sancto partu proveniant, ideoque eorum sententia falsa est, et veritati contraria, qui aiunt, sanctissima sanctorum opera esse polluta et peccati macula inquinata : nam bona illa opera, de quibus loquimur, non sunt ea opera legis, quæ Apostolus a justificatione excludit. » P. 167 : « Licet non expediat dicere, quod meritoria sint, quia tamen Deus ea remuneratur, Patres Ecclesiæ non dubitarunt verbo « meritum » uti, quo etiam forte nostrum quidam usi sunt sensu moderato, sed nullatenus pontificiorum figmentis... faventes. » Que l'on examine un peu de près ce dernier raisonnement; c'est un chef-d'œuvre d'astuce et de lâcheté. Par contre, nous admettons la distinction entre *propter opera* et *in operibus justificari*, la première expression s'entendant des mérites de Jésus-Christ et la seconde des mérites de l'homme; cependant l'Écriture permet de dire que nous sommes justifiés à cause de nos œuvres.

Enfin Barclay enseigne que l'homme régénéré peut s'abstenir du péché; il dit, p. 197 : « In quibus sancta hæc et immaculata genitura plena producta est, corpus peccati et mortis crucifigi-

peut maintenant donner aux quakers l'éloge qui leur est dû : si Luther est peu louable par ce qu'il a édifié, ils n'ont, eux, rien édifié du tout dans l'article de la justification ; tout leur mérite, c'est de s'être approprié la doctrine catholique en dissimulant leur plagiat avec autant de mauvaise foi que de maladresse.

Quoi qu'il en soit, les disciples de Fox ne séparent point, comme les protestants, la justification de la sanctification. C'est ce que Clarkson remarque en termes formels : « Les amis de la lumière, dit-il, unissent l'acte qui rend l'innocence à celui qui donne la sainteté. Les œuvres et la foi sont également comprises dans la justification parfaite. Qui est juste est saint jusqu'à certain point, et l'on n'est saint qu'autant qu'on est juste. Par l'assistance et l'opération de la grace, la justice augmente incessamment la sainteté dans les âmes. Considérez la naissance et les progrès de la vie spirituelle, vous verrez que la justification et la sanctification suivent, d'un pas égal et dans l'alliance la plus étroite, la docilité à la lumière intérieure <sup>1</sup>. »

tur, et amoritur, cordaque eorum veritati subjecta evadunt et unita : ita ut nullis Diaboli suggestionibus et tentationibus pareant, et liberentur ab actuali peccato et legem Dei transgrediendo, eoque respectu perfecti sunt : ista tamen perfectio semper incrementum admittit, remanetque semper, aliqua ex parte, possibilitas peccandi, ubi animus non diligentissime et vigilantissime ad Deum attendit. »

<sup>1</sup> Vol. II, *Rel.*, ch. XIII, p. 519 et suiv. A la page 521, l'auteur cite ce passage du quaker Henri Tuke : « By thys view of

Mais si le fidèle régénéré marche de justice en justice, de vertu en vertu, jusqu'où peut-il s'élever dans la voie de la sainteté? L'auteur que nous venons d'entendre répond : « L'Esprit de Dieu, qui efface les péchés du monde et change les cœurs, est assez puissant pour nous élever à la perfection. Toutefois les quakers ne mettent point au même niveau, cela va sans dire, la perfection divine et la perfection humaine, car la dernière est toujours susceptible d'augmentation. Quelle est donc notre doctrine? C'est que l'homme restauré par la grace peut accomplir la loi morale; aussi lisons-nous dans l'Écriture sainte que Noé et Moïse<sup>1</sup>, qu'Elisabeth et Zacharie<sup>2</sup> ont marché sans reproche et sans tache dans les commandements du Seigneur<sup>3</sup>. »

Cette doctrine a trahi les amis de la lumière; malgré leurs réticences, en dépit de leurs déguisements, les réformés les accusent de *romanisme* et

justification we conceive the apparently different sentiments of the apostles Paul and James are reconciled. Neither of them says that faith alone, or works alone, are the cause of our being justified; but as one of them asserts the necessity of faith, and the other of works, for effecting this great object, a clear and convincing proof is afforded that both contribute to our justification; and that faith without works, and works without faith are equally dead. »

<sup>1</sup> *Gen.*, VI, 9.

<sup>2</sup> *Luc.*, I, 6.

<sup>3</sup> Vol. II, ch. VII, scit. II, p. 195 : « This spirit of god... is.. so powerfull in its operations, as to be able to lead him to perfection... »

leur adressent les mêmes reproches qu'aux catholiques ; ils disent que leurs principes amoindrissent la rédemption, et mettent la justice de l'homme à la place des mérites du Sauveur.

## § LXVII.

### Doctrine sur les Sacrements.

On sait que les premiers Réformateurs virent dans les sacrements des emblèmes sensibles de la grace, des signes extérieurs de la justification ; les quakers, d'accord avec leur idée fondamentale, ne reconnoissent dans ces divins mystères que des actes purement spirituels, que de simples effets de la lumière intérieure. Faudra-t-il donc, s'écrient-ils, que Dieu fasse parler le ciel et la terre pour nous certifier sa bienveillance et notre justice ? Le Verbe ne dépose-t-il pas dans les consciences ? le Christ ne rend-il pas témoignage dans les cœurs ? c'est là, c'est au fond de son ame que le fidèle trouve le gage de son adoption divine et de sa sainteté. Il n'y a donc point de rites sacrés, pas plus pour signifier la grace que pour la produire, pas plus pour sceller les promesses divines que pour rappeler la mémoire du Sauveur. Introduire des symboles dans la religion qui adore l'Être inaccessible à l'œil mortel, remplacer par de vaines cérémonies « le culte en esprit et en vérité ! » mais c'est abjurer l'Évangile, revenir

au judaïsme et s'approcher de l'idolâtrie. Erreur funeste, aberration déplorable, qui sape le sanctuaire par le fondement.

D'après cela, les quakers attaquent les uns après les autres tous les sacrements de la nouvelle alliance, particulièrement ceux qui sont admis par les protestants, le baptême et la cène. Et d'abord, nous ne devons point placer, disent-ils, un symbole sensible au commencement de la vie spirituelle, pourquoi ? par la raison bien simple qu'elle naît dans les âmes. Et comment le bain de la régénération pourroit-il signifier et produire la grâce ? La figure ne détourne-t-elle pas les regards de la chose figurée ? l'eau n'éteint-elle pas la flamme ? la matière ne tue-t-elle pas l'esprit ? Il y a bien un baptême, comme il y a un Dieu, une foi ; mais ce baptême, ce n'est pas l'ablution qui lave les souillures de la chair ; c'est le feu intérieur qui consume l'iniquité, la mortification qui ensevelit en Jésus-Christ ; c'est la purification du cœur, la consécration de l'esprit, le commencement de la vie nouvelle <sup>1</sup>. Les preuves de cette doctrine sont vraiment curieuses, nous regrettons de ne pouvoir les soumettre au lecteur ; les

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 341 : « Sicut unus est Deus, et una fides, ita et unum baptisma, non quo carnis sordes abjiciuntur, sed stipulatio bonæ conscientie apud Deum per resurrectionem Jesu Christi, et hoc baptisma est quid sanctum et spirituale, scilicet Baptisma Spiritus et ignis, per quod consepulti sumus Christo, ut a peccatis abluti et purgati, novam vitam ambulemus. »

quakers torturent les plus clairs passages de l'Écriture sainte, et recourent aux interprétations les plus arbitraires de l'exégèse protestante. Le fondateur de la secte n'a pas consulté, lui, nous le savons, les commentateurs qui ont mis la dernière main à la Réforme; leurs écrits ne se trouvoient pas dans son échoppe à côté de la manique et du tire-pied, c'est en suivant le fil de ses propres idées qu'il parvint à ses erreurs sur le baptême et sur les sacrements: mais les docteurs qui se sont chargés de prouver ses oracles, choisissent leurs arguments dans l'arsenal de l'incroyance luthérienne; ils mettent largement à contribution les interprètes de l'évangélisme, depuis Semler jusqu'à Strauss; Barclay lui-même puise à pleines mains dans Socin, le père du rationalisme moderne.

Les trembleurs rejettent aussi l'auguste mystère de nos autels; ils disent que la cène est la semence céleste, la lumière intérieure, et le prouver n'est pour eux qu'un jeu d'enfant<sup>1</sup>. Ils citent ces paroles de saint Jean: « En lui étoit la vie, et la vie étoit la lumière des hommes<sup>2</sup>; » et celles-ci: « Je suis le

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 580: « Corpus igitur hoc, et caro et sanguis Christi intelligendus est de divino et cœlesti semine ante dicto. » P. 578: « Si quærratur, quid sit illud corpus, quid sit ille sanguis? Respondeo, cœleste illud semen, divina illa et spiritualis substantia, hoc est vehiculum illud, seu spirituale corpus, quod hominibus vitam et salutem communicat. »

<sup>2</sup> *Jean*, I, 4.

pain vivant qui suis descendu du ciel; celui qui mange de ce pain vivra éternellement, et le pain que je lui donnerai est ma chair pour la vie du monde<sup>1</sup>; » puis ils prennent les mots *vie* et *lumière* pour *semence céleste*, et l'expression *pain vivant* comme synonyme de *Christ intérieur*, et puis..... le tour est fait. En conséquence ils définissent la cène « la participation intérieure de l'homme intérieur au corps intérieur et spirituel de Christ, qui fait vivre l'ame pour Dieu, unit l'homme à Dieu, le met en commerce et en société avec lui<sup>2</sup>. » Nous ne ferons pas au lecteur l'injure de réfuter ces commentaires; on voit que, avec une pareille exégèse, rien ne resteroit debout dans le christianisme.

## § LXVIII.

### Prédication et culte public.

Les quakers poursuivent le développement de leur système avec une logique infatigable; ils continuent de raisonner ainsi : La semence divine produit toutes les idées salutaires et tous les sentiments pieux; nous ne devons penser et vouloir que dans le Verbe intérieur. Comme le Créateur dit au com-

<sup>1</sup> *Jean*, VI, 51, 52.

<sup>2</sup> *Loc. cit.*, p. 585 : « Ita interna participatio est interioris hominis de hoc interno et spirituali corpore Christi, quo anima Deo vivit, et quo homo Deo unitur, et cum eo societatem et communionem habet. »

mencement : « Que la lumière soit ! » de même il fait lever le soleil de la vérité dans les âmes ; c'est lui qui, dans le cours des siècles, dissipe les ténèbres de la mort et fait resplendir la doctrine du salut ; toute parole qui ne découle point de son Esprit est comme une cymbale retentissante et frappe l'air de sons inutiles. Et le suprême Dominateur tient les cœurs aussi bien que les intelligences dans sa main ; c'est encore lui qui fait naître le désir, la reconnaissance, l'amour et la vraie piété ; quand il nous remplit de sa sagesse, de son onction merveilleuse, de ses ardeurs ineffables, alors, mais seulement alors nous devons le louer, le bénir, le glorifier ; les prières, les louanges, les actions de grâces que nous pouvons commencer et continuer selon notre volonté, finir ou ne pas finir comme nous le trouvons bon, tout culte qui procède de notre activité propre est superstition grossière, abominable idolâtrie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Loc. cit.*, 1, p. 287 et seq. : « Omnis verus cultus, et Deo gratus, oblatus est Spiritu suo movente interne, ac immediate ducente, qui nec locis, nec temporibus, nec personis præscriptis limitatur : nam licet semper nobis colendus sit, quod oporteat indesinenter timere coram illo, tamen, quoad externam significationem in precibus, elogiis aut prædicationibus, non licet ea perficere nostra voluntate, ubi et quando nos volumus ; sed ubi et quando eo ducimur motu et secretis inspirationibus Spiritus Dei in cordibus nostris ; quæ Deus exaudit et acceptat, qui nunquam deest, nos ad precandum movere, quando expedit, cujus ille solus est iudex idoneus. Omnis ergo alius cultus, elogia, preces sive prædicationes, quas propria voluntate suaque intem-

De ces principes dérivent deux conséquences funestes, désastreuses, qui dispersent les derniers débris du culte maintenu par les Réformateurs. D'abord, si la lumière intérieure écrit pour ainsi dire la parole de vie dans les ames, il n'y a point de ministère de la prédication. En établissant des docteurs dans l'Eglise, on a, disent les quakers, substitué la sagesse profane à la sagesse éternelle, mis l'homme à la place de Dieu. Les exhortations pieuses, l'enseignement de la religion, la parole évangélique devroient être l'épanchement spontané de l'inspiration divine; mais on en a fait une science, un art, un métier; on apprend à prêcher comme on apprend à plaider, à faire un discours académique, à jouer un rôle dans une représentation théâtrale; les apôtres du siècle cherchent la vérité qui vivifie dans la lettre morte et l'inspiration dans leur mémoire; des sermons, des prônes, des compilations mondaines, voilà ce qui remplace pour eux le zèle, la piété, l'onction, l'Esprit de Dieu. Aussi, pas un trait de feu, pas un accent de l'ame, pas une parole de vie dans leurs prêches; mais la froideur, la sécheresse,

*pestivitate homines peragunt, quas et ordiri et finire ad libitum possunt, perficere vel non perficere, ut ipsismet videtur, sive formæ præscriptæ sint, sicut Liturgia, etc., sive preces ex tempore per vim facultatemque naturalem conceptæ, omnes ad unum sunt cultus superstitiosus, græce εθειλοθηρασεια et idololatria abominabilis in conspectu Dei, quæ nunc in die spiritualis resurrectionis ejus deneganda et rejicienda sunt. »*

la stérilité, la mort<sup>1</sup>. Et combien de ces docteurs ne démentent-ils pas leurs discours par leur conduite ! Cet homme se vautre dans la fange et se livre aux plus viles passions, n'importe ; il occupe la première place dans l'église, et se produit dans la chaire de vérité comme l'organe du divin Maître. Le ministère de la parole évangélique est devenu l'instrument de l'ambition et de la cupidité, on s'en sert comme d'un marchepied pour s'élever aux honneurs et aux richesses ; dès qu'il n'y a plus de poste à emporter, de bénéfice à conquérir, le zèle de la gloire de Dieu s'éteint sans retour et la soif du salut des âmes perd ses ardeurs. Voyez plutôt vous-même : n'est-il pas vrai que les prélats parvenus, les dignitaires grassement rentés, tous ceux qui n'ont plus à franchir un dernier échelon dans la hiérarchie sacerdotale laissent le soin d'évangéliser leurs ouailles à la jeunesse, à l'inexpérience, aux rapins du métier ? Dans l'Eglise comme dans l'Etat, le travail est

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 275 : « Et magna quidem causa est, quod tam aridum, mortuum, siccum et sterile ministerium, quo populi ea sterilitate fermentantur, hodie tantopere abundat, et in nationibus etiam protestantibus diffunditur, ita ut prædicatio et cultus eorum, sicut et integra conversatio a Pontificia vix discerni possit aliquo vivaci zelo, aut spiritus virtute eos comitante, sed mera differentia quarundam notionum et ceremoniarum exte-  
narum. » P. 229 : « Vita, vis ac virtus veræ religionis inter eos multum periit, eademque, ut plurimum, quæ in Ecclesia romana mors, sterilitas, siccitas et acarpia in ministerio eorum reperitur. »

en raison inverse du traitement. Le Seigneur veut d'autres ouvriers pour cultiver sa vigne, d'autres héraults pour promulguer son Evangile; tous les fidèles, ignorants et savants, jeunes et vieux, hommes et femmes, tous ceux qui sont poussés par l'Esprit doivent prêcher et glorifier Dieu publiquement dans l'assemblée des chrétiens <sup>1</sup>.

La seconde conséquence du principe posé plus haut n'est pas moins destructive que la première; elle brise tous les liens qui peuvent unir les hommes dans le culte public. Si Dieu seul fait naître le désir, la reconnaissance et l'amour; s'il met lui-même l'adoration dans les cœurs; si nous ne devons le glorifier que lorsqu'il nous y pousse invinciblement, n'est-il pas évident qu'on ne peut, sans commettre le crime de lèse-majesté divine, fixer la manière dont on doit adorer l'Etre suprême, établir

<sup>1</sup> Les partisans de l'église officielle disent aux quakers : Puisque vous refusez de reconnoître les pasteurs légitimes, comment prouvez-vous votre mission extraordinaire? par quels miracles établissez-vous que vous êtes les ambassadeurs du Très-Haut? montrez-nous vos lettres de créance. Que répondent les quakers? précisément ce que Luther et Calvin répondoient aux catholiques; voyez Barclay, p. 243. Bienheureuse Réforme, qui se trouve partout enlacée dans ses propres filets! Et si les trembleurs évitent cette contradiction, ils tombent dans une autre; en dépit de la lumière intérieure, leur doctrine devenoit un tissu de rêves, de visions, de folies; ils ont établi forcément des espèces de prédicateurs ambulants; voyez Clarkson, *Relig. christ.*, vol. II, c. X-XI, p. 247-276. Hors de l'Eglise catholique, point de logique, point de stabilité, point de salut.

aucune formule de prière, prescrire aucune liturgie. Aussi nos sectaires disent-ils que nulle puissance sur la terre n'a le droit d'intervenir, pas plus dans le culte que dans la doctrine, entre l'homme et son Auteur, par le motif que l'adoration est l'élan spontané d'une ame remplie de la grace et l'oraison le cri du cœur touché par le Verbe.

Mais si les quakers n'admettent ni la prédication ni la liturgie, quel est leur culte public ? Barclay va nous l'apprendre ; voici comment il décrit leurs réunions religieuses : Nos frères s'assemblent, dit-il, dans une salle privée de tout ornement, où nul objet ne peut éveiller la piété, le sentiment de Dieu. Là, sans prononcer une parole, assis sur des bancs, dans une immobilité complète, ils dégagent leur ame des choses de la terre, se recueillent en eux-mêmes et se préparent à recevoir l'inspiration d'en-haut. Mais ce n'est pas assez que leur esprit rentre dans son propre sanctuaire ; il doit encore, si nous osons le dire, s'isoler de ses facultés : pour percevoir la parole intérieure dans sa pureté native, il faut qu'il s'abstienne de toute pensée, de tout désir, de tout mouvement. Souvent la solennité de ce silence majestueux règne pendant une heure entière : vous n'entendez que de profonds soupirs, de sourds gémissements, des sanglots étouffés ; mais voilà qu'un fidèle, transporté par la grace, fait tout-à-coup éclater les sentiments qui l'oppressent dans des

prières, dans des actions de grâces, dans des cantiques ou dans un discours, suivant qu'il est poussé par l'Esprit divin. Quelquefois la réunion se sépare sans que personne ait pris la parole; mais nos âmes n'en sont pas moins remplies de la vertu céleste, et nos cœurs abreuvés d'ineffables douceurs<sup>1</sup>. Il arrive aussi qu'un ou plusieurs frères ont à soutenir de rudes assauts; les fantômes du monde repoussent en eux l'Esprit d'en-haut, la lumière et les ténèbres

<sup>1</sup> Barclay, p. 297 : « Imo sæpe accidit, integras quasdam conventiones sine verbo transactas fuisse, attamen animæ nostræ magnopere satiatae, et corda mire secreto divinæ virtutis et Spiritus sensu repleta fuerunt, quæ virtus de vase in vas transmissa fuerit. » Clarkson dit, vol. II, *Relig.*, ch. XII, p. 279 : « For this reason (that men are to worship God only, when they feel a right disposition to do it), when they enter into their meetings, they use no liturgy or form of prayer. Such a form would be made up of the words of man's wisdom. Neither do they deliver any sermons that have been previously conceived or written down. Neither do they begin their service immediatly after they are seated. But when they sit down, they wait in silence, as the apostles were commanded to do. They endeavour to be calm and composed. They take no thought as to what they shall say. They endeavour to ovoid, on the other and, all activity of the imagination, and every thing that rises from the will of man. The creature is thus brought to be passive, and the spiritual faculty to be disencumbered, so that it can receive and attend to the spiritual language of the creator. If during his vacation from all mental activity, no impression should be given to them, they say nothing. If impression should be afforded to them, but no impulse to oral delivery, they remain equally silent. But if, on the other hand, impressions are given to them with a impulse to utterance, they deliver to the congregation, as faithfully as they can, the copies of the several images, which they conceive to be painted upon their minds. »

luttent au fond de leur être comme Jacob et Esaü luttoient dans le sein de Rébecca ; profondément ébranlés, déchirés par deux forces contraires, ils soupirent, ils sanglotent, ils s'agitent convulsivement, ils tremblent de tous leurs membres \* ; enfin la semence divine les arrache aux noires vapeurs qui s'élevoient de la terre, la grace les inonde d'une volupté toute céleste, ils se livrent aux élans de l'amour, de la reconnoissance et de la joie ; bientôt la ferveur et la piété, gagnant de proche en proche, transportent l'assemblée d'un saint enthousiasme ; tous, ravis au-delà de ce monde, glorifient le Seigneur d'une voix commune, célèbrent ensemble sa miséricorde, exaltent sa puissance infinie, relèvent sa souveraine grandeur. Admirable concert de louanges et d'actions de grâces ! s'écrie notre apologiste ; spectacle touchant et sublime, que plusieurs n'ont pu voir sans embrasser notre sainte croyance !

C'est ainsi que les disciples de Fox croient rabaisser la sagesse humaine, réprimer l'orgueil, éviter la superstition, rendre à Dieu le culte qui lui est dû, l'adorer en esprit et en vérité <sup>1</sup>.

\* Barclay nous dit lui-même, loc. cit., p. 500 et seq., que c'est de là que vient le nom de *quaker*, lequel signifie *trembleur*, comme nous le savons déjà. Clarkson explique ce mot d'une autre manière ; il dit, vol. I, *Introd.* VII, que Fox, appelé en justice, somma ses juges de trembler devant la parole de Dieu, sur quoi on l'auroit appelé *trembleur*. ( *Note du Trad.* )

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 297 : « Hujus cultus forma ita nuda est et omni

## § LXIX.

## Mœurs et usages.

Après avoir exposé la doctrine dogmatique des quakers, disons un mot de leur morale, des maximes qui règlent leur conduite, des usages qui les distinguent.

Nos sectaires reconnoissent l'autorité des gouvernements dans tout ce qui ne tient pas à la religion ; mais ils refusent d'y prêter serment, et s'interdisent le métier des armes.

Ils défendent rigoureusement les jeux de hasard : ils trouvent qu'un être intelligent devoit rougir de concentrer ses pensées, ses espérances, ses affections dans un coup de dé, dans une combinaison du sort aveugle ; ils disent que ces récréations profanes sont contraires aux sentiments de pénitence et de religion, favorisent l'intempérance et l'oisiveté, font naître une foule de querelles et de désordres. Mais nos moralistes ne s'en tiennent pas là : ils enveloppent dans la même sentence de réprobation toutes sortes de jeux, ceux qui exercent l'esprit comme ceux qui dépendent du hasard. Nous ne leur reprocherions point cette sévérité, s'ils ne s'éle-

*mundana et externa gloria expers, ut omnes occasionem abscindat, quo hominis sapientia exerceatur, neque ibi superstitio et idololatria locum habet.* » Cfr. 295, 504.

voient avec amertume contre ceux qui ne partagent point leur opinion à cet égard.

La musique, soit vocale, soit instrumentale, provoque aussi les anathèmes de leur zèle et de leur vertu. Cela ne surprendra personne : car on sait qu'ils repoussent tout ce qui parle au sentiment, élève le cœur et porte l'âme vers le ciel ; on ne s'attendoit pas d'ailleurs à trouver un juste appréciateur des beaux arts dans l'échoppe de Drayton, et puis nous remarquons le même puritanisme chez tous ceux qui tiennent de près ou de loin à la grande famille de Calvin, ou de son cousin Jansénius.

Ils défendent pareillement la fréquentation des théâtres. Certes, personne ne les blâmera de cette juste sévérité. Reste impur du paganisme, les théâtres ont été condamnés par l'Eglise primitive <sup>1</sup> et

<sup>1</sup> Lact., *Instit. div.*, l. VI, c. 20 : « Si homicidium nullo modo facere licet, nec interesse omnino conceditur, ne conscientiam perfundat ullus cruor..... comicæ fabulæ de stupris virginum loquuntur, aut amoribus meretricum, et quo magis sunt eloquentes, qui flagitia illa finxerunt, eo magis sententiarum elegantia persuadent, et facilius inhærent audientium memoriæ versus numerosi et ornati. Item tragicæ historiæ subjiciunt oculis parricidia, et incesta regum malorum, et cothurnata scelera demonstrant. Histriorum quoque impudicissimi motus, quid aliud nisi libidines docent et instigant? Quorum enervata corpora, et in muliebrem incessum, habitumque mollita, impudicas fœminas inhonestis gestibus mentiuntur. Quid de mimis loquar corruptelarum præferentibus disciplinam? Qui docent adulteria, dum fingunt, et simulatis erudiunt ad vera? Quid juvenes aut virgines faciant: cum et fieri sine pudore, et spectari libenter ab omnibus cernunt? Admonentur utique quid facere

réprouvés dans tous les siècles par les hommes pieux. Mais nous n'avons pas besoin de si hautes autorités pour les flétrir. Ces repaires immondes du vice et de l'immoralité, où se donnent rendez-vous la mollesse, la dissolution, l'impudicité, l'adultère, l'inceste, le meurtre et le parricide et tous les forfaits, qu'est-ce qui les remplit ? les plus vils instincts de la nature humaine, les passions corrompues, sans doute ; mais aussi le vide des cœurs, la sécheresse des âmes, la stérilité des conversations, l'ignorance des classes élevées, la dissolution des liens de la famille, le peu d'intérêt qu'offre le commerce de la vie. Lorsque la science, les lumières, l'esprit, la vertu, la vraie civilisation répandront leurs charmes dans les rapports sociaux, les spectacles seront abandonnés à la populace comme une poupée ; leurs habitués d'aujourd'hui, jaloux de se montrer à la hauteur du siècle, les fuiront eux-mêmes. Si l'aménité des manières, la vérité du sentiment, le charme de la conversation, l'attrait de la science étoient moins étrangers dans nos cercles, on n'iroit point admirer de vils baladins transformés en héros de vertu, se repaître de fictions chimériques, s'enivrer

possint, et inflammantur libidine, quæ aspectu maxime concitatur : ac se quisque pro sexu in illis imaginibus præfiguratur, probantque illa, dum rident. » Comme Louis XIV demandoit à Bossuet ce qu'il pensoit des théâtres, celui-ci répondit : « Il y a contre des raisons sans réplique, et de grands exemples en leur faveur. »

de dangereuses illusions ; rien ne prouve mieux le vide et la sécheresse de nos salons, que la fureur avec laquelle on court les théâtres <sup>1</sup>.

Le décalogue de Fox renferme aussi un commandement spécial pour défendre les danses, les bals, les contes, les romances, les pastorales, les idyles et toutes les poésies de ce genre. On voit que les moralistes trembleurs érigent en préceptes plusieurs conseils des moralistes chrétiens, et qu'ils condamnent formellement, absolument ce que les catholiques et les protestants improuvent ou ne permettent pas. Toutefois ces prohibitions si rigoureuses dénotent moins de héroïsme qu'on ne pourroit le croire au premier coup d'œil : elles regardent les profanes, nous pouvons le dire, plutôt que les enfants de la lumière, et satisfont plus leur ostentation qu'elles ne gênent leur conduite ; comme ils appartiennent presque tous aux classes inférieures de la société, ils sont forcés par leur condition même de se priver de la plupart des choses qu'ils s'interdisent.

Voici encore quelques maximes fondées sur des idées confuses d'égalité politique, et qui rappellent le toast de Fox : « Au peuple souverain ! » Les titres : « Votre Majesté, Votre Excellence, Votre Grandeur, » sont des inventions diaboliques pour flatter l'orgueil ; il n'est pas permis de saluer par ces mots :

<sup>1</sup> Voyez, pour les maximes et les usages que nous venons de rapporter, Clarkson, vol. I, *Mor. Educ.*, c. I-IX, p. 4-158.

« Votre très-humble serviteur ; » et c'est un péché de se découvrir par respect, de s'incliner devant un homme et même de lui adresser la parole au pluriel. Tant qu'on n'aura point prouvé la licéité de toutes ces choses par l'Écriture, les quakers s'en abstiendront rigoureusement ; car l'Esprit saint ne leur a jamais commandé de faire la révérence à qui que ce fût, de dire « vous » à une seule personne, d'adresser au roi le titre de Majesté, etc. <sup>1</sup>.

## § LXX.

### Réflexions sur la doctrine des quakers.

Nous avons exposé le quakérisme dans son véritable jour, sans préjugé quelconque, sans prévention d'aucune sorte ; nous avons même éprouvé pour cette secte, comparativement aux autres déviations de la Réforme, un sentiment de faveur, un amour de prédilection ; son zèle pour la pureté des mœurs, ses combats contre les maximes du monde, son désir de la nourriture céleste, sa soif de la lumière intérieure, ses efforts pour ramener la religion dans le sanctuaire de l'esprit, enfin sa doctrine qui nous montre la justification restaurant l'homme fondamentalement : tout cela nous a commandé une considération sincère. Nous sommes donc à même,

<sup>1</sup> Clarkson, vol. I, *Pec. c. st.*, c. I-VII, p. 257-386.

ce nous semble, de jeter un coup d'œil impartial dans le fond de son système.

Les docteurs de l'évangile fabriqué par Fox ont apporté plusieurs correctifs à l'évangile de Luther, il est vrai ; mais personne ne leur en doit la moindre reconnaissance : ni les catholiques, parce qu'ils ont suivi l'intérêt personnel ; ni les amis de la vérité, parce qu'ils sont tombés dans de graves erreurs ; ni les quakers eux-mêmes, parce qu'ils ne les ont pas mis à l'abri des difficultés sans nombre qui les livrent en quelque sorte à la merci de leurs adversaires. Pour ne pas faire retomber sur Dieu la cause de la damnation, ils disent que la céleste lumière est donnée à tous les hommes, mais la prédestination ne se trouve pas moins au fond de leur doctrine ; pour expliquer les phénomènes du monde moral avant Jésus-Christ, ils font intervenir la rédemption dès l'origine des temps, mais cela ne les empêche pas de se briser contre l'histoire de l'humanité ; enfin pour mettre tout le système prétendu réformé d'accord avec lui-même, ils remplacent la prédication par la révélation intérieure, mais ils renversent les lois de l'esprit humain, sapent l'incarnation du Verbe, détruisent les sacrements et le culte public et toutes les institutions positives du christianisme. Il nous sera facile de justifier ces accusations.

Les quakers disent, d'une part, que la lumière

divine opère seule le bien dans les cœurs ; d'autre part, qu'elle est donnée à tous les hommes. Que se proposent-ils dans cet enseignement ? D'éviter deux erreurs qu'ils reprochent l'une aux catholiques et l'autre aux protestants, le pélagianisme et le prédestinatianisme ; mais, juste punition de l'orgueil, ils s'efforcent vainement de tenir la pleine mer entre ces deux abîmes, ils ne s'éloignent du premier que pour tomber dans le second, et le flot de l'hérésie les brise contre l'écueil qu'ils redoutent le plus. Ils disent donc, pour échapper au pélagianisme, que l'enfant du premier père est dépouillé de toute faculté spirituelle ; qu'il ne peut concevoir aucune idée ni former aucun désir des choses divines<sup>1</sup> ; qu'il fait le bien, non pas à l'aide de ses propres forces, mais par la seule vertu du Christ ; que toutes les bonnes œuvres sont uniquement les fruits de la grace dans son cœur<sup>2</sup>. Qu'est-ce donc que Dieu doit

<sup>1</sup> Barcl., l. I, p. 105 : « Contradicit et enervat falsam pelagianorum, semipelagianorum et socinianorum doctrinam, qui naturæ lumen exaltant et liberum hominis arbitrium ; dum omnino naturalem hominem a vel minima in salute sua parte excludit, ullo opere, actu vel motu suo, quoad primo vivificetur, et actuetur spiritu Dei. »

<sup>2</sup> Loc. cit., p. 189 : « Posteriora opera ( sc. gratiæ seu Evangelii ) sunt spiritus gratiæ in corde, quæ secundum internam et spiritualem legem facta sunt ; quæ nec in hominis voluntate, nec viribus ejus fiunt, sed per vim spiritus Christi in nobis. » Cette déclaration si formelle, si positive n'empêche pas Barclay de dire ailleurs que la grace éveille et ranime les forces de l'homme !

lui rendre avant tout, par la semence de vie, dans la réhabilitation ? Il doit lui rendre les facultés spirituelles, l'intelligence et la volonté ; aussi Barclay déclare-t-il que le Créateur, en lui donnant la lumière céleste, lui donne non pas une grace accidentelle, mais une substance positive qu'il met dans son ame <sup>1</sup>. Ces principes, il faut le reconnoître, enlèvent à l'homme toute la justification pour l'attribuer à Dieu seul, et les quakers auroient pu défier

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 72 : « Quis enim cum aliqua rationis specie autumare potest, tale cor ex se habere potestatem, aut aptitudinem, vel aptum esse hominem ad justitiam perducendi ? » Les protestants, pour réfuter cette doctrine, citent ces paroles de saint Paul, *Rom.*, II, 14 : « Cum enim gentes quæ legem non habent, naturaliter ea quæ legis sunt faciunt, ejusmodi legem non habentes, ipsi sibi sunt lex, » et les entendent dans le même sens que les catholiques les avoient entendues contre les Réformateurs. Or Barclay répond, p. 550 : « Hæc natura intelligi nec debet nec potest de natura propria hominis, sed de natura spirituali, quæ procedit a semine Dei in homine... Ita ut bene concludamus, naturam, cujus hoc loco meminit Apostolus, qua gentes dicuntur facere ea, quæ legis sunt, non esse communem hominum naturam, sed spiritualem naturam, quæ ex opere spiritualis et justæ legis in corde scriptæ procedit : fateor eos, qui alterum extremum tenent, quando hoc testimonio a socinianis et pelagianis (sicut etiam a nostris, quando hoc testimonio ostendimus, quomodo ex gentibus aliqui lumine Christi in corde salutem adepti sunt) premuntur, et ad angustias reducuntur, respondere, quasdam reliquias cœlestis imaginis in Adamo relictas esse. Sed cum hoc absque probatione affirmatum sit, ita et dictis suis alibi contradicit, quo etiam causam suam amittunt... » — P. 408 : « Non intelligimus hanc gratiam, hoc lumen et semen esse accidens, ut plerique inepte faciunt ; sed credimus esse realem, spiritualem substantiam, quam anima hominis apprehendere et sentire potest. »

Pélagé lui-même de faire entrer la moindre de ses erreurs dans leur système. Mais auroient-ils osé faire le même défi aux prédestinadiens ? Non : comme ils détruisent l'activité humaine, ils doivent tout attribuer à l'activité divine, la damnation aussi bien que la justification. Et qui ne reconnoît le protestantisme primitif dans leur protestantisme réformé ? L'image de Dieu détruite par le péché originel et restaurée par la grace réparatrice : voilà ce qui s'offre tout d'abord à l'observateur. Nous pouvons donc leur dire ce que nous avons dit aux luthériens : si l'héritier d'Adam est frappé d'impuissance dans les choses divines, incapable de concourir à la régénération de son être spirituel, pourquoi ce malheureux pécheur ne parvient-il pas à la justice ? parce que Dieu ne lui donne pas la lumière intérieure, qui pourroit seule le ramener dans la voie droite. Et pourquoi Dieu ne lui donne-t-il pas la lumière intérieure ? parce qu'il a résolu dans ses décrets éternels de le livrer à la mort. Les trembleurs disent bien, comme leurs pères en réformation, que l'homme peut se rendre coupable en résistant à la grace : mais comment pourroit-il résister à l'énergie suprême, s'il est privé de toute force spirituelle ? et s'il n'a ni intelligence ni volonté, comment pourroit-il se rendre coupable devant le Juge qui voit le fond des cœurs ? Ainsi, de quelque côté que nous tournions nos regards, nous ne

trouvons qu'en Dieu la cause de la damnation <sup>1</sup>.

Mais les quakers ne donnent pas seulement dans la prédestination absolue : ils vont se briser contre un autre écueil qu'ils ne s'efforcent pas moins d'éviter, contre l'histoire du genre humain. Nous rap-

<sup>1</sup> Dans l'espoir de mettre le quakérisme d'accord avec lui-même et de le concilier avec l'Écriture sainte, Clarkson s'engage dans de longs et larges détours, entasse définitions sur définitions, distinctions sur distinctions, mais il n'enseigne au fond que la doctrine que nous venons d'exposer. Remontant à l'état primitif de l'homme, car il faut toujours en revenir là, il dit qu'Adam reçut deux sortes d'images de Dieu, l'une éloignée et l'autre prochaine. L'image de Dieu éloignée, c'étoit l'esprit humain, l'entendement, la raison : *The mental understanding, the power of reason* (vol. II, *Rel.*, c. I, p. 444); et l'image de Dieu prochaine, c'étoit une faculté spirituelle que le Tout-Puissant avoit mise dans l'ame de l'homme, une émanation de l'Esprit saint, une portion de la vie divine : « But he gave to Man at the same time, *independently* of his own intellect or understanding, a spiritual faculty, or a portion of the life of his own spirit, to reside in him. This gift occasioned Man to become more immediately, as is expressed, the image of the almighty. It set him above the animal and rational part of his nature... It made him spiritually mended. It enabled him to know his duty to god, and to hold a heavenly intercourse with his maker... Adam then, the first man, independently of his rational faculties received from the almighty into his own breast such a emanation from the life of his own spirit. » Maintenant, quel étoit l'objet de ces deux images de Dieu ? On le voit assez : les choses de la terre pour l'image médiate ou pour les facultés naturelles, et les choses du ciel pour l'image immédiate ou pour les facultés surnaturelles. Or, par le péché d'origine, l'homme a perdu l'image médiate tout entière, et même une partie de l'image immédiate ; il n'a donc plus après sa chute, ou plutôt il n'a jamais eu aucune faculté naturelle pour les choses divines ; c'est donc Dieu seul qui opère son salut, et qui par conséquent le livre à la damnation quand il ne le retire pas du péché.

pelions tout-à-l'heure que les pères du protestantisme détruisirent, dans l'homme déchu, les facultés spirituelles, l'intelligence et la volonté pour les choses divines. Ce premier pas hors de la voie de la vérité les engagea dans un dédale d'inextricables difficultés. Les catholiques leur disoient : Pourquoi le Dieu des miséricordes a-t-il attendu si longtemps d'envoyer le Messie promis dès le commencement, désiré par les patriarches et prédit par les prophètes ? Pour montrer à l'homme qu'il étoit incapable de se sauver lui-même, pour lui apprendre que le Ciel pouvoit seul le retirer du fond de l'abîme, pour faire naître en lui le sentiment de sa profonde misère et le vif désir du secours divin : voilà ce qu'enseignent les Papes, les Pères, les Docteurs de tous les temps et de tous les lieux. Mais vous, qui venez réformer la croyance universelle, dites-nous pourquoi Dieu n'a pas réhabilité le genre humain dès les premiers jours, aussitôt après sa déchéance. Vous prétendez que l'homme déchu ne possède aucune faculté spirituelle, qu'il est comme un tronc d'arbre, incapable de toute idée religieuse et de tout sentiment pieux ; dès lors il ne pouvoit ni parvenir à la connoissance de ses maux, ni désirer sa délivrance, ni soupirer après le Rédempteur ; le Père céleste a donc abandonné son enfant durant quarante siècles, il l'a laissé sans motif ni raison se débattre convulsivement sous les coups du mal et dans les étreintes

du crime, il l'a livré arbitrairement, capricieusement à d'immenses douleurs, à d'indicibles calamités; vous renversez donc, concluoient les catholiques en s'adressant toujours aux Réformateurs, vous renversez toute l'économie de la religion, vous accusez les voies de la Providence, vous faites de l'Être infiniment juste et souverainement bon le plus cruel des tyrans. Ce raisonnement ne souffroit point de réplique, les quakers en sentirent toute la force : que firent-ils pour l'éviter ? Ils placèrent l'œuvre de la rédemption, non pas sur le calvaire, mais dans le paradis terrestre; ils dirent que le Verbe a répandu la plénitude de sa lumière dès l'origine, à travers tous les siècles. Le protestantisme ainsi réformé ne choque plus, on le voit, les idées de sagesse et de bonté dans la rédemption; mais il heurte de front les faits les plus divins. Lorsque nous nous plaçons sur le Golgota, deux grandes époques se dessinent à nos regards : les générations, descendant le fleuve d'iniquité qui se grossit à chaque instant des eaux bourbeuses des passions corrompues, roulent d'abîme en abîme jusqu'au pied de la croix; puis, remontant le fleuve creusé par les labours du Dieu sauveur, elles s'élèvent de perfectionnement en perfectionnement vers le port du salut; après de noirs nuages et d'affreuses tempêtes, nous voyons le soleil de justice se lever resplendissant de lumière; la vérité dissipe l'erreur, la vertu

bannit le crime , le monde est sauvé. Mais pourquoi la justice et la paix se sont-elles donné le baiser d'amour au milieu des temps ? pourquoi le jour a-t-il tout-à-coup succédé à la nuit , le calme aux alarmes , la vie à la mort ? pourquoi deux phases dans le cours des âges , l'une d'abaissement et l'autre d'ascension ? Comment les quakers expliqueront-ils la restauration du monde moral ? A quelle cause attribueront-ils cette transformation merveilleuse ? Allégueront-ils que l'humanité a développé lentement , progressivement , par des efforts aussi longs que persévérants , le germe divin déposé dans son sein ? Non ; car au lieu de s'élever vers le ciel dans la première période de son existence , l'humanité est allée s'enfonçant toujours plus profondément dans le gouffre du péché. Prétendront-ils que la face de la terre a été renouvelée par la semence spirituelle ? Non encore ; car ils enseignent que cette divine semence a répandu dans tous les âges , avant comme après le sacrifice du calvaire , les mêmes flots de vie sur les générations <sup>1</sup>. Enfin diront-ils que la piété ,

<sup>1</sup> Barclay fonde cette doctrine sur l'Écriture sainte , et nous donne un curieux échantillon d'interprétation biblique. Il dit , loc. cit. , p. 145 : « Ad ea argumenta , quibus hactenus probatum est , omnes mensuram salutiferæ gratiæ habere , unum addam idque observatu dignissimum , quod eximium illud apostoli Pauli ad Titum dictum est , II , 11 : *Illuxit gratia illa salutifera omnibus hominibus erudiens nos , ut abnegata impietate et mundanis cupiditatibus , temperanter et juste et pie vivamus in præsentî sæculo ; quo luculentius nihil esse potest , nam utramque contro-*

la vertu, la justice, la paix et le bonheur ont été ramenés parmi les hommes par la parole du divin Maître ? Pas davantage ; car ils n'attachent qu'une médiocre importance à la révélation chrétienne : ils tiennent que la lumière intérieure est l'unique source de la saine doctrine et la seule règle de la vraie foi<sup>1</sup> ; avec le Verbe spirituel, ils peuvent se

*versisæ partem comprehendit. Primo, declarat hanc non esse naturalem gratiam seu vim, cum plane dicat esse salutiferam. Secundo non ait, paucis illuxisse, sed omnibus. Fructus etiam ejus, quam efficax sit, declarat, cum totum hominis officium comprehendat ; erudit nos primo abnegare impietatem et mundanas cupiditates ; et deinde totum nos docet officium, primo, temperanter vivere, quod comprehendit æquitatem, justitiam, et honestatem, et ea quæ ad proximum spectant. Et denique, pie, quod comprehendit sanctitatem, pietatem et devotionem, eaque omnia, quæ ad Dei cultum, et officium hominis erga Deum spectant. Nihil ergo ab homine requiritur, vel ei necessarium est, quod hæc gratia non doceat. »*

<sup>1</sup> Loc. cit., l. I, p. 20 : « Quod nunc sub litem venit illud est, quod postremo loco affirmavimus, scil. idem permanere et esse Sanctorum fidei objectum in hanc usque diem. » Barclay cherche aussi à s'appuyer sur le témoignage de l'Écriture sainte ; il dit par exemple (ubi supra) : « Si fides una est, unum etiam est fidei objectum. Sed fides una est ; ergo : Quod fides una sit, ipsa Apostoli verba probant ad Ephes. IV, 5. » — Ensuite : « Si quis administrationis objiciat diversitatem : Respondeo, hoc nullo modo objectum spectat, nam idem Apostolus, ubi ter hanc varietatem nominat, I. Cor., XII, 4, 5, 6, ad idem objectum semper recurrit. Sic *idem Spiritus, idem Dominus, idem Deus*. Præterea, nisi idem et nobis et illis erit fidei objectum, tunc Deus aliquo alio modo cognosceretur quam spiritu ; sed hoc absurdum ; ergo. » L'auteur continue sur le même ton. Il est vrai que ces commentaires sont contre toutes les règles de l'herméneutique, mais n'importe ; c'est la lumière surnaturelle qui les a dictés.

passer et des prophètes, et des évangélistes, et du Docteur suprême et de l'Écriture sainte<sup>1</sup>. Les trembleurs sont donc forcés de confondre les jours de la déchéance et les jours de la réhabilitation; ils ne peuvent assigner aucune différence entre les temps payens et les temps chrétiens. Les habiles de la secte l'ont compris eux-mêmes, ils ont vu qu'ils s'inscrivent en faux contre l'expérience de six mille ans; et pour mettre leur doctrine d'accord avec l'histoire du monde religieux et moral, Clarkson dit, dans une note détachée, que l'Esprit divin s'est donné avec plus de profusion après la venue du Christ qu'auparavant<sup>2</sup>; mais cette déclaration, mise en réserve pour le besoin de la discussion, ne trouve aucun point d'arrêt dans son système.

Après avoir heurté contre l'histoire et contre la prédestination, le quakérisme trouve une nouvelle pierre d'achoppement dans les lois de l'esprit hu-

<sup>1</sup> Barcl., l. I, p. 110 : « Credimus enim, quod sicut omnes participes sunt mali fructus Adæ lapsus, cum malo illo semine, quod per eum illis communicatum est, proni et ad malum proclives sint, licet millies mille Adæ sint ignari, et quomodo prohibitum fructum ederit; ita multi possint sentire divini hujus et sancti seminis virtutem, eaque a malo ad bonum converti, licet de Christi in terram adventu, per cujus obedientiæ et passionis beneficium hac fruantur, prorsus ignari sint. »

<sup>2</sup> Clarks., vol. II, *Rel.*, c. VII, sect. 2, p. 187 : « The quakers believe, however, that this spirit was more plentifully diffused, and that greater gifts were given to men, after Jesus was glorified, than before. »

main. Comme la lumière ne resplendit à nos yeux que sous l'action du soleil, de même la vérité ne se révèle pas d'elle-même à notre intelligence ; il faut qu'elle lui soit présentée du dehors, à l'aide d'une influence étrangère, par une autre intelligence. Les prophètes eux-mêmes ne la perçurent point directement, immédiatement : ou l'esprit qui leur intimoit les oracles suprêmes se revêtoit d'une forme accessible aux sens, ou il rattachoit ses inspirations aux croyances, aux désirs, à l'attente de leur époque. En Jésus-Christ, l'Esprit divin trouva en lui-même toute vérité, parce que la Sagesse éternelle lui étoit unie sous l'unité d'une seule conscience, d'un seul *moi* ; mais l'esprit humain s'est-il développé, dans sa personne adorable, spontanément, sans influence étrangère ? le texte évangélique ne nous l'apprend pas. Ainsi la révélation du dehors précède la révélation dans les âmes, l'illumination intérieure vient à la suite de l'illumination extérieure, la parole spirituelle a pour condition la parole articulée : cette loi générale, universelle, n'a jamais eu qu'une exception, et dans Celui qui est « Dieu de Dieu, lumière de lumière, » la vérité même. Comment donc les quakers viennent-ils nous dire que Dieu écrit au fond de leur âme, en caractères merveilleux, toute vraie doctrine ; c'est-à-dire que Dieu leur révèle ses mystères impénétrables directement, sans intermédiaires ; c'est-à-dire que

Dieu traite avec eux d'esprit à esprit, de cœur à cœur ? Le Ciel renverseroit-il donc les lois de toute communication divine, bouleverseroit-il le monde religieux de fond en comble, pour les dispenser de l'humilité, de la soumission, de l'obéissance, de la foi ? Ces visionnaires auroient-ils pénétré plus avant dans les profondeurs de la Divinité qu'Ezéchiel ou saint Paul, que le prophète royal ou le disciple bien-aimé ? Auroient-ils avec la vérité des rapports aussi étroits, pour ne rien dire de plus, que le Verbe fait chair ? Inutile de réfuter ces niaiscs impiétés : disons plutôt d'où elles viennent. Luther prétendit, nous devons toujours le rappeler, que le péché originel a détruit les facultés supérieures de l'ame et que la vertu justifiante les renouvelle par une action créatrice. Dès lors ne devoit-il pas émanciper le fidèle, l'affranchir de toute autorité religieuse ? Quoi ! cet homme a reçu du Créateur un nouvel esprit, et vous voudriez qu'il fût instruit par l'homme ! La sagesse éternelle a formé son intelligence, et vous prétendriez compléter son être spirituel par votre parole ! Le Tout-Puissant dirige lui-même toutes ses facultés, et vous façonneriez son ame selon vos caprices, en bornant l'activité divine, en limitant l'énergie suprême ! L'auteur de la Réforme comprit qu'aucune puissance sur la terre n'a ni ce droit ni ce pouvoir : il rejeta l'autorité de l'Eglise, et dit que Dieu seul instruit le fidèle intérieu-

rement. Cependant il conserva l'Écriture sainte et la prédication ; mais quel rôle pouvoient-elles remplir dans ses principes ? D'abord ne sont-elles pas, indépendamment de l'inspiration divine, des moyens, voire même des moyens humains sous plusieurs rapports, d'instruction religieuse ? Ensuite ne supposent-elles pas certaines facultés qu'elles doivent tirer de leur assoupissement ? Mais si la dégradation primitive a vu périr l'intelligence et la volonté, quelle force spirituelle pourroient-elles ranimer dans l'homme déchu ? quelle puissance religieuse pourroient-elles rappeler à la vie dans son ame ? Pour couper court à ces difficultés, les trembleurs rejetèrent le ministère de la parole et même l'Écriture sainte, proclamant la lumière céleste l'unique source et l'unique règle de foi. De cette heure on put dire logiquement, dans le bienheureux bercail des chrétiens émancipés, ce que Luther répétait contrairement à ses principes, que le Saint-Esprit est le seul docteur du fidèle. A cet égard, le quakerisme est le complément du protestantisme ; mais il tombe, comme nous l'avons vu, dans les monstruosité les plus absurdes et renverse la constitution fondamentale de l'esprit humain. Ainsi les protestants évangéliques d'Allemagne conservèrent la prédication, mais ils se mirent en contradiction flagrante avec eux-mêmes ; les protestants illuminés d'Angleterre rejetèrent la prédication, mais ils firent

ressortir dans une vive lumière la fausseté de toute la Réforme.

Nous avons vu jusqu'ici que les quakers renversent les lois de l'esprit humain, heurtent de front l'histoire universelle et tombent dans la prédestination absolue : est-ce tout ? Non , ils sapent la révélation positive et la manifestation du Verbe. Leur principe fondamental , on nous permettra de le redire , c'est que l'Esprit d'en-haut se communique tout à tous , que le doigt de Dieu écrit la pure doctrine dans tous les cœurs, en un mot que la lumière intérieure éclaire toutes les intelligences : pourquoi donc la vérité se manifesterait-elle aux regards ? pourquoi se produiroit-elle sous une forme sensible, extérieurement ? Si l'inspiration par le sentiment suffit à tous , il n'y a point de révélation par l'ouïe ; si tous sont docteurs au même titre , il n'y a point de Docteur suprême. Les trembleurs disent que Jésus-Christ nous a mérité , par sa mort , une plus grande diffusion des clartés divines ; mais c'est un nouvel argument contre l'incarnation. Pourquoi falloit-il que le Fils du Très-Haut descendit sur la terre , se revêtit d'un corps et habitât parmi les hommes ? Pour apporter la vraie doctrine aux descendants d'Adam , pour dissiper les ténèbres qui s'étoient épaissies devant leur intelligence , pour les éclairer par sa parole : mais s'il ne devoit pas nous rendre la vérité de même que la justice , être notre

divin Maître aussi bien que notre céleste victime ; s'il n'avoit d'autre mission que de payer nos dettes , d'effacer nos fautes et de nous mériter la grace par l'effusion de son sang , rien ne l'obligeoit de venir traverser cette vallée de larmes ; il auroit pu souffrir et mourir dans un monde inconnu. Les maximes les plus funestes remplacées par une morale toute divine , les erreurs du paganisme dissipées par les rayons de la vérité , l'amour éternel manifesté dans l'ineffable don que le Père nous a fait de son Fils unique , tous ces bienfaits du Dieu Sauveur appartiennent évidemment à la rédemption ; mais les disciples de Fox les méconnoissent , les réduisent à néant , les livrent à la dérision du siècle. Cette funeste tendance de leur système fut remarquée dès l'origine de la secte , avant qu'ils eussent développé toutes les conséquences de leurs principes ; et quand on leur demandoit si la connoissance du Rédempteur étoit nécessaire au salut , ils répondoient par cette distinction : Pour ceux qui ont reçu l'Évangile, oui ; pour ceux qui n'ont pas été éclairés par ce flambeau céleste , non : la révélation intérieure suffit aux payens <sup>1</sup>. Un des plus célèbres docteurs du

<sup>1</sup> L. I, p. 110 : « Sicut credimus , omnino necessarium esse iis historiam externam Christi credere , quibus Deus ejus scientiam voluit aliquo modo communicare ; ita ingenue fatemur hanc externam scientiam esse consolabundam illis , qui subjecti sunt , et hoc interno semine et lumine acti : nam non solum sensu mortis et passionum Christi humiliantur , sed et in fide confir-

quakérisme, Reith soutenoit formellement, absolument, sans restriction, qu'on peut arriver au bonheur éternel sans connoître Jésus-Christ. Dans l'histoire de Zinzendorf, Spangenberg, évêque morave, écrit ces paroles : « L'Oint du Seigneur mourant sur le calvaire et son sacrifice ôtant les péchés du monde, c'est pour les amis de la lumière, comme pour les sages du monde, une folie <sup>1</sup>. » En Amérique, nombre de quakers ne voient dans l'histoire de Jésus-Christ qu'une allégorie philosophique, qu'un mythe religieux. Barclay lui-même avoit ouvert la porte à ces aberrations monstrueuses ; il consigne à chaque page, dans ses livres, des expressions comme celles-ci : « Le Verbe naissant au fond des cœurs, le Christ intérieur souffrant sous le poids du péché, le Sauveur crucifié dans l'homme, etc. » Le Dieu revêtu de notre chair et s'abaissant jusqu'à notre misère n'est point à la hau-

*mantur, et ad sequendum præstantissimum ejus exemplum animantur... necnon sæpissime reficiuntur et recreantur gratiosissimis sermonibus, qui ex ore ejus procedebant. »*

<sup>1</sup> Cependant les quakers reconnoissent le sacrifice de la croix. Barclay dit, p. 109 : « Per hoc nullo modo intelligimus neque volumus minuire, nec derogare a sacrificio et propitiatione Jesu Christi, sed e contra magnificamus et exaltamus illam, etc. » Conf., p. 148, 164, et passim. Clarkson, dans l'ouvrage cité, p. 320, rapporte ce passage du quaker Henri Tuke : « So far as remission of sins and capacity to receive salvation, are parts of justification, we attribute it to the sacrifice of Christ, » in whom we have redemption through his blood, the forgiveness of sins, according to the riches of his grace. »

teur de ces esprits sublimes ; pour n'avoir pas à en rougir, ils le transforment en une idée pure, en un être de raison. Cela ne doit pas nous surprendre : l'humanité de Jésus-Christ suppose nécessairement la forme de la religion chrétienne, c'est-à-dire l'Église visible ; une église purement spirituelle ne peut admettre le Dieu-homme. Les petits-fils de Luther ont du Sauveur la même idée que les docètes juifs, en sorte que la Réforme, parvenue à son dernier développement, s'est perdue dans une espèce de gnosticisme. On les a accusés, comme nous l'avons dit déjà, de ne voir dans le Christ intérieur, dans la semence divine, que la nature humaine : on voit maintenant que ce reproche manque d'exactitude ; ils ne confondent pas la Divinité avec l'humanité, mais ils détruisent l'incarnation du Verbe.

Nous n'avons pas encore relevé toutes les erreurs que renferme l'illuminisme de Fox : sa doctrine sur les sacrements va droit à renverser toutes les institutions positives du christianisme. Quand ses partisans disent que le baptême est la purification de l'âme et que la cène met dans un commerce intérieur avec Dieu, ils s'approprient une partie de la doctrine catholique, voilà tout ; quand ils ajoutent que ces divins mystères ne sont que des effets de la lumière intérieure et des actes de l'esprit humain, ils parlent de leur propre fonds, mais ils contredisent les oracles de la sagesse éternelle, mais ils

concentrent tout l'Évangile dans les cœurs, mais ils font de tout le christianisme un simple sentiment. Nous avons donc ici, d'une part, quelques vérités qui appartiennent à l'Église universelle; d'une autre part, des erreurs grossières, qui sont la propriété exclusive des parfaits chrétiens formés par l'insulaire de Drayton.

Déjà le lecteur a jugé leur culte public. Quel est le vide et la sécheresse de leur pensée dans les réunions qu'ils appellent religieuses, quels l'ennui qui les dévore et les fantômes qui leur troublent l'imagination, Dieu le sait<sup>1</sup>. Voyez ces enfants de la lumière saintement assis sur des planches, dans une chambre privée de tout ornement : ils enfantent dans leurs âmes les vertus que Dieu seul peut produire, la foi, l'espérance et la charité; je me trompe, ils ne méditent point, ne réfléchissent point, ne pensent point; ils attendent graves et passifs, dans un majestueux silence et dans une pieuse inertie, l'arrivée de la lumière intérieure. Mais quand la grace daigne descendre dans l'homme pour l'élever vers le ciel, que fait-elle? Elle éclaire ses pensées et réchauffe ses sentiments; elle ne lui donne pas une nouvelle

<sup>1</sup> Un écrivain dit : « Bien qu'il y ait peu d'idiots parmi les quakers, vous trouverez dans toutes leurs assemblées religieuses une collection complète de niais figures; tandis que les uns attendent la vision céleste comme Jacob, c'est-à-dire en dormant, les autres sont visiblement dévorés par l'ennui le plus mortel. »

intelligence, un cœur nouveau. Qu'est-ce donc que l'illumination des quakers? qu'est-ce que leur inspiration? Ce sont des impressions reçues du dehors, cachées dans leur âme et que l'exaltation du moment tire de leur assoupissement. Vainement ils se débattent contre l'humain, il faut qu'ils en subissent la loi. Si la grace déploie dans leur sein une vertu créatrice; si elle produit elle-même, par un acte de la toute-puissance, toutes les affections qui les animent, pourquoi ne suscite-t-elle pas des prophètes parmi leurs enfants à la mamelle<sup>1</sup>? Mais de bonne

<sup>1</sup> Quelquefois notre ame est attirée vers le divin Sauveur comme par une force mystérieuse, et trouve dans son sein d'ineffables douceurs. C'est ce qui a fait penser aux quakers que Dieu seul met la foi et la piété dans les ames. Voici un passage qui nous montrera le fonds de leur système; Clarkson dit, vol. I, p. 446 et suiv. : « Le Verbe nous instruit tout ensemble et par la lumière divine et par le spectacle de la nature; en même temps que « les cieus racontent la gloire de Dieu, » la semence éternelle en éveille le sentiment au fond de nous-mêmes. Lorsque l'homme écoute la voix de la grace qui parle à son cœur, il contemple les astres, les animaux et les plantes des yeux de l'esprit et trouve partout autour de lui, sans aucun mouvement de sa volonté, *without any motion of his will*, des enseignements salutaires qui le portent au bien. Il reconnoit en toute chose les attributs de l'Être suprême; les cieus et la terre lui prêchent la reconnoissance et le convient de s'offrir en holocauste au Seigneur; le tendre agneau se jouant sur la prairie lui montre le bonheur de l'innocence, le chêne déraciné par les vents lui apprend la fragilité de la puissance humaine, et le foible arbuste qui a bravé la tempête lui révèle le prix de l'humilité; en automne, quand les feuilles tombent, il comprend la brièveté de la vie et conçoit la nécessité d'amasser des trésors pour le ciel. C'est ainsi que les choses visibles, sous l'inspiration de la grace,

foi, qu'ils nous le disent, est-ce l'Esprit de sagesse qui crée leur tremblement nerveux, leurs soubresauts fébriles, leurs contorsions, leurs grimaces et leur délire? Admirable spectacle, vraiment, que ces hommes, ces femmes et ces enfants parlant, pérorant, prêchant tous ensemble; chantant, criant, vociférant à qui mieux mieux; gesticulant, gambadant, sautant avec une fureur frénétique! Culte édifiant! redisons-le avec Barclay; il n'y manque que ces pieux trembleurs de la Chine qui, dans les accès de leur lumière intérieure et pour mieux prouver leur inspiration divine, se tailladent le corps et

élèvent l'homme vers le ciel; mais elles le laissent ramper sur la terre, quand il n'écoute pas la voix du Saint-Esprit. D'elle-même, la nature n'éveille que des idées naturelles. L'homme charnel peut aimer la lumière du soleil, admirer la beauté des fleurs, la grace des plantes, la vitesse du *moineau* (sic), la munificence de son plumage; mais il ne comprendra jamais ce concert de louanges que l'univers fait éclater à la gloire de son Auteur. Encore une fois, les choses de la terre ne peuvent faire naître en nous aucun sentiment surnaturel. » Ce passage contient plusieurs vérités; mais il renferme aussi une erreur capitale, qui sert de fondement à tout l'illuminiisme de Fox. Il est vrai que *la nature n'éveille que des idées naturelles*, que Dieu seul peut nous élever jusqu'à lui; mais il n'est pas moins vrai que la grace puisse nous arracher à la terre sans notre consentement, nous porter vers le ciel sans notre coopération: les trembleurs le reconnoissent eux-mêmes quand ils disent que, *pour comprendre le concert de louanges que l'univers fait éclater à la gloire de son Auteur, nous devons écouter la voix du Saint-Esprit*. Cependant ils nous affirmoient, quelques lignes plus haut, que le spectacle de la nature nous instruit *sans aucun mouvement de notre volonté!* On ne rencontre, dans ce malheureux système, qu'erreurs et contradictions manifestes.

se balafrent la figure à grands coups de coutelas.

Tel est le quakérisme. Ses docteurs sont comme enlacés dans un réseau d'erreurs inextricables. Quand ils veulent éviter le pélagianisme, ils enlèvent à l'homme déchu toute faculté spirituelle et se jettent tête baissée dans le prédestinatianisme ; pour ne pas accuser avec les premiers Réformateurs la bonté suprême et la sagesse infinie dans la rédemption, ils font intervenir l'œuvre de la réconciliation dès l'origine des siècles et s'inscrivent en faux contre l'histoire du monde religieux et moral ; voulant écarter les contradictions dans lesquelles se sont enveloppés leurs devanciers en conservant la parole évangélique, ils font dériver la foi de la parole intérieure et renversent les lois de l'esprit humain ; animés du désir de rappeler la religion dans les cœurs, ils proclament l'inspiration particulière et détruisent l'incarnation du Verbe ; enfin, lorsqu'ils traduisent leurs principes dans le culte public, ils font de la prédication un délire, de la prière un transport frénétique, et de l'adoration une scène d'ignobles bouffonneries. Il est donc vrai que la mer orageuse de l'hérésie n'offre point de port contre l'erreur et les folies les plus monstrueuses : vainement les protestants de toute sorte et de toute façon radoubent-ils la Réforme, leur navire démantelé fait eau de toute part, ils n'évitent un abîme que pour tomber dans un autre. Entraînés par un faux spiritualisme sur une pente

rapide, les quakers renversent tous les principes constitutifs de la raison humaine. Aussi quelle n'est pas leur aversion pour la théologie, « cette prostituée de Babel ! » Ils déclament, comme Luther, comme Calvin, contre la scolastique, contre la philosophie, contre l'histoire, contre les sciences; tout ce qui ressemble à un terme technique les transporte de colère, tout ce qui a l'apparence d'une idée claire et déterminée provoque leurs anathèmes les plus foudroyants; ils proscrivent, et pour cause, le langage consacré par l'école et par l'Eglise, par les docteurs de tous les temps et de tous les lieux<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Clarkson dit, *ubi supra*, p. 249 : « They reject all school divinity, as necessarily conneted with the ministry. They believe, that if a knowledge of Christianity had been obtainable by the acquisition of the Greek and Roman languages, and through the medium of the Greek and Roman philosophes, the Greeks and Romans themselves had been the best proficients in it; whereas the gospel was only foolishness to many of these. » Ces paroles sont un pêle-mêle d'erreur et de vérité. Barclay s'exprime avec beaucoup plus de colère.

D'un autre côté Clarkson dit, p. 313 : « Les quakers se tiennent, autant que possible, aux expressions de l'Écriture, et par là ils évitent les disputes dogmatiques, qui ont déchiré toutes les communions chrétiennes. » Les adorateurs de Jupiter et de Vénus ne dispuoient pas non plus sur le dogme, par la raison bien simple qu'ils n'avoient pas de dogme et que leur religion, faite pour les sens, ne disoit rien à l'esprit. Le christianisme, au contraire, repose sur une doctrine positive enseignée par le Docteur suprême; des idées et des notions lui servent de fondement; il n'éveille les sentiments du cœur qu'après avoir éclairé l'intelligence; il doit donc avoir un langage propre, une terminologie particulière; et si les premiers chrétiens avoient autant

Mais aussi qu'est-il arrivé? Les vérités les plus simples et les plus élémentaires ont perdu leur éclat parmi ces enfants de la lumière; les dogmes les plus fondamentaux se sont obscurcis dans leur esprit, parce qu'ils les avoient séparés de leur forme vivante; le christianisme s'est affaissé dans leur évangile, parce qu'ils l'avoient destitué de tout fondement; si des influences étrangères n'étoient venues souvent les rappeler aux enseignements positifs du divin Maître, des sentiments vagues, des rêveries, des fantômes, formeroient aujourd'hui toute leur religion.

ressemblé aux quakers qu'il plaît à Barclay de le dire, l'Evangile ne seroit point parvenu jusqu'à nous. Dès qu'on abandonne le langage de l'Eglise, le dogme disparoit aussitôt. Les trembleurs repoussent les termes de *personnes* et de *trinité*; mais aussi leur doctrine sur le mystère d'un Dieu trois et un est si peu précise, si peu déterminée, que les ariens, les sabeliens, les photiniens et même les disciples de Paul de Samosate auroient pu se servir de leurs formules. Ils disent que le mot *trinité* ne se trouve ni dans Justin, ni dans Irénée, ni dans Tertullien, ni dans Origène, ni en général dans les Pères des trois premiers siècles: « They find it neither in Justin Martyr, nor in Irenæus, nor in Tertullian, nor in Origen, nor in the fathers of the three first centuries of the church (ubi supra, p. 514.) » Nous croyons bien que nos sectaires n'ont pas lu, pour une bonne raison, le mot *trinité* dans les Pères des trois premiers siècles, mais il ne s'y trouve pas moins fréquemment; Théophile d'Antioche, Tertullien, Novatien, Origène, Denis de Rome et Denis d'Alexandrie l'emploient très-souvent dans leurs savants ouvrages.

---

---

## CHAPITRE III.

LES FRÈRES MORAVES OU HERNNHUTERS. — LES PIÉTISTES. —  
LES MÉTHODISTES.

---

### § LXXI.

**Les frères moraves ou hernnhuters. — Remarques historiques.**

Le système évangélique que nous allons passer en revue, n'a été fabriqué ni d'un seul coup ni par une seule main; plusieurs apôtres improvisés l'ont élaboré lentement, successivement, pièce par pièce; les frères moraves ont déblayé le terrain, les piétistes ont fourni les matériaux, et les méthodistes ont dressé l'échafaudage sur ses fondements. Qu'est-ce donc que les frères moraves? qu'est-ce que les piétistes? voilà ce que nous devons savoir avant tout.

Dans le quinzième siècle déjà, longtemps avant de parler au moine de Saxe, le génie de la Réforme avoit fait entendre sa voix, dans la Bohême et dans la Moravie, à deux Réformateurs plus ou moins protestants. Jean Huss et Rokyccana prétendoient, comme Martin Luther, restaurer l'Eglise de Dieu, purifier l'Évangile de Jésus-Christ et raffermir sur la terre le royaume du Tout-Puissant; mais ces prophètes, tout éclairés qu'ils étoient par la céleste lu-

mière , alloient les uns à droite, les autres à gauche, pour arriver au même but. Jean Huss ne connoissoit rien moins que la justification luthérienne : il tenoit que Dieu ne regarde pas comme juste le pécheur couvert de crimes; il enseignoit que l'innocence ou la pénitence peuvent seules obtenir les faveurs du Souverain Juge; il étoit prêt à frapper d'anathème quiconque auroit dispensé le chrétien de la pratique de la vertu, de l'accomplissement de la loi, des bonnes œuvres. Après lui, ses disciples professèrent des principes étrangement sévères; dans le moment même où le docteur de Wittenberg disoit : « Péchez, péchez fortement, » ils vouloient punir de mort les péchés qu'ils appeloient mortels de leur nature, par exemple l'excès dans le boire et dans le manger, l'incontinence, le mensonge, la médianee, le parjure, l'usure, les rétributions de messe, etc. Ils condamnoient aussi la théologie, la philosophie, l'histoire et toutes les sciences; dignes émules du calife Omar, ils vouloient détruire les gymnases, les collèges, les universités, tous les établissements d'instruction; ils demandoient qu'on déclarât payen et publicain quiconque prendroit le titre de maître-ès-arts ou de docteur. Tels sont les principes qu'ils prétendoient imposer aux catholiques comme prix de leur alliance; si nos pères avoient voulu remplacer la civilisation par la barbarie et la conscience par le bourreau, ces martyrs

des lumières et de la liberté, comme les appelle la philosophie du jour, seroient rentrés dans le sein de l'Eglise. Le fondateur de la secte ne donna pas, nous le savons, dans tous les excès de cette morale sanguinaire; mais sa doctrine devoit allumer toutes les fureurs du fanatisme, et ne disoit-il pas lui-même qu'une faute grave dans le souverain délie les sujets du serment de fidélité?

Rokycana montra moins d'emportement; il se contenta, pour lui, de réclamer la communion sous les deux espèces, l'usage du calice en faveur des laïcs. Ses disciples, connus d'abord sous le nom de *calixtins*, demeurèrent longtemps dans la communion romaine; mais en 1450, mieux avisés par le Saint-Esprit, ils brisèrent le lien d'unité, formèrent une corporation particulière et s'appelèrent *frères moraves* et *frères de Bohême*. Dès qu'ils eurent quitté l'arche de Pierre, ils allèrent flottant à tout vent de doctrine, et tombèrent dans une foule d'erreurs: d'après une apologie qu'ils publièrent en 1508, ils combattirent d'abord la transsubstantiation, puis la présence réelle; et si leur langage embrouillé, torturé veut dire quelque chose, ils avoient à l'égard de la cène à peu après les mêmes sentiments que les réformés. Bien qu'ils reconnussent sept sacrements dans la nouvelle alliance, ils rejetoient, comme on peut bien le croire, l'ordination catholique, disant que le Prêtre éternel selon

l'ordre de Melchisédech est la seule source de toute juridiction. Ils attaquoient aussi le purgatoire et la vénération des saints. Quant à la discipline, ils se distinguèrent toujours, comme les hussites, par une grande sévérité; les pasteurs frapportoient impitoyablement d'excommunication des églises entières, qu'ils croyoient livrer à Satan. Ajoutons que les membres de la secte étoient divisés, selon leurs progrès dans la vie spirituelle, en trois catégories, les aspirants, les élus et les parfaits.

Tels étoient les saints de Prague et d'Olmutz, lorsque les saints de Wittenberg se révélèrent au monde. Opposés de croyance, mais animés du même esprit de révolte, les deux sortes de prophètes se reconnurent aussitôt pour frères, et voulurent se donner la main. Contre sa coutume, Luther daigna, dans cette circonstance, traiter comme un simple mortel; au lieu de lancer la foudre et les anathèmes, il négocia, parlementa, discuta, si bien qu'il fit passer tous les articles de son symbole. Les hérétiques de Bohême avoient porté partout le fer et la flamme pour la plus grande gloire de leurs doctrines, mais ils changèrent tout-à-coup de convictions: les hussites reconnurent que la foi justifie seule, indépendamment des bonnes œuvres, avec les plus grands crimes<sup>1</sup>; et les frères professèrent

<sup>1</sup> *Confess. bohémica*, art. VI (dans Augusti, ubi supra), P. IX, p. 284 et seq. *Conf.*, art. XI, p. 500.

que la sainte Eucharistie renferme véritablement, réellement le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>1</sup>. Cette double déclaration fut consignée dans une confession de foi publique, que la ligue remit à l'empereur Ferdinand, et Luther conçut de ses nouveaux disciples les sentiments les plus favorables : « Autrefois, dit-il, je haïssois les picards (c'est ainsi qu'il appeloit les sectaires de Bohême), mais je les aime et les estime aujourd'hui; ils sont bien plus polis, bien plus galants hommes, je dirai même bien plus honnêtes et bien meilleurs qu'il y a quelque temps. » *Les picards*, si polis qu'ils fussent, n'avoient pas des choses aussi flatteuses à lui dire; ils lui faisoient des remontrances sur sa conduite et l'engageoient à réprimer les désordres de ses adeptes : « Comme ils avoient appris, dit un écrivain protestant, qu'on n'est pas très-scrupuleux sur les mœurs dans notre église, ils envoyèrent une députation à Luther pour lui demander une réforme à cet égard<sup>2</sup>. » Les deux sectes

<sup>1</sup> Art. XIII, p. 203 : « Item et hic corde credendum ac ore confitendum docent, panem cœnæ dominicæ verum corpus Christi esse, quod pro nobis traditum est, calicemque verum sanguinem ejus, etc. Docent etiam, quod his Christi verbis, quibus ipse panem corpus suum, et vinum specialim sanguinem suum esse pronuntiat, nemo de suo quidquam affingat, admisceat aut detrahat, sed simpliciter his Christi verbis neque ad dexteram neque ad sinistram declinando credat. »

<sup>2</sup> *Principes de la constitution des frères moraves*, par François Buddéus. Cet ouvrage se trouve dans les écrits du comte de

renouvelèrent leur alliance en 1575 ; mais elles ne formèrent jamais une seule église unie par des liens extérieurs , ayant les mêmes chefs et la même discipline. C'est ce qui fait que les anciens disciples de Jean Huss et de Rokyccana conservèrent toujours plusieurs usages particuliers, par exemple le célibat ecclésiastique.

Après comme avant leur alliance avec Luther, les charitables frères de Bohême prouvoient, ainsi que l'ont prouvé plus tard les frères libéraux de tous les pays, leur amour fraternel au milieu de l'émeute et de la guerre civile ; ils étoient toujours prêts, sitôt qu'ils trouvoient l'occasion favorable, à lever l'étendard de la révolte ; ils appelèrent plus d'une fois les armes turques dans leur patrie ; et ce n'est pas la faute de ces malheureux sectaires, non plus que des protestants d'Allemagne, si le Croissant ne flotte pas aujourd'hui sur la rive droite du Rhin. Vaincus plusieurs fois par la maison d'Autriche, ils se réfugièrent en grand nombre sur les terres de Pologne, où ils s'unirent aux anabaptistes et aux réformés ; d'autres se dirigèrent vers la Lusace et s'établirent dans les possessions du comte de Zinzendorf, sur les cotcaux du Hutberg. Des protestants plus ou moins

Zinzendorf, Francfort-sur-le-Mein, 1740, p. 229. Le principal écrit sur les hussites de cette époque est : *Joachimi Camerarii historica narratio de fratrum orthodoxorum ecclesiis in Bohemia, Moravia et Polonia*, Heidelberg, 1603.

mécontents, c'est-à-dire plus ou moins brouillés avec la justice de leur pays, allèrent aussi chercher l'impunité dans les montagnes de la Lusace; et toute la colonie, rendant hommage à son suzerain, changea le nom de *Hutberg* en celui de *Hernhut*, qui veut dire *protection du Seigneur*. C'est de là que les frères moraves ont été surnommés les *hernhuters*.

## § LXXII.

### Spener et les piétistes.

Jacques-Philippe Spener, né en 1635, d'une famille protestante, à Ribeauvillers, en Alsace, fit une guerre implacable à la Réforme, la combattant tout à la fois dans ses dogmes, dans sa morale et dans sa discipline, et dans toutes ses institutions. Apre à l'attaque comme un disciple qui veut renverser son maître et trouvant des arguments invincibles dans la vérité, il montrait que cette prétendue Réforme contredit la raison, foule aux pieds l'Écriture sainte et sape le christianisme jusque dans ses fondements; il prouvoit que ses principes tarissent la source de la vertu, favorisent les passions mauvaises et sont une excitation continuelle à l'immoralité; il faisoit voir que son culte, dépouillé de tout prestige et de toute pensée vivifiante, ne parle pas plus à l'imagination qu'à l'esprit et ne peut éveiller aucun sentiment religieux; il établissoit l'histoire à

la main que ses auteurs ont signalé leur carrière apostolique par des monceaux de ruines, et se sont contentés pour toute bienfaisance de piller le patrimoine des pauvres. Et que ne disoit-il pas des ministres luthériens? Il voyoit, dans ces ouvriers soi-disant évangéliques, autant de mercenaires qui laissoient croître l'ivraie dans le champ du Seigneur; la plupart n'avoient d'autre sollicitude pastorale, disoit-il, que la toilette de leur femme, et des loups s'étoient cachés sous la peau de brebis pour dévorer les agneaux du bercail; jamais une parole de vie, capable d'émouvoir et de toucher les cœurs, ne sortoit de leur bouche; ils remplaçoient dans leurs prêches la science par le ton dogmatique, le zèle par l'aigreur et le raisonnement par les déclamations et les injures. Et que de désordres et de scandales ont porté la désolation de l'abomination dans le sanctuaire! Que d'avarice et de cupidité, de fiel et de haine, de ruse et de fourberie parmi les saints de l'église luthérienne! Que de viles passions simulant les nobles sentiments; que de vices hideux prenant les dehors des plus belles vertus, que d'impïété se transformant en religion sous le masque de l'hypocrisie<sup>1</sup>!

<sup>1</sup> Plusieurs écrivains protestants, dévoués à la Réforme, peignent les ministres évangéliques de cette époque avec des couleurs plus sombres encore; voyez, par exemple, l'ouvrage intitulé : *Jacques-Philippe Spener et son siècle, exposition historique*;

Ce qui augmentoit encore la douleur de Spener, c'est qu'il attribuoit cette décadence religieuse et morale, non pas à des causes accidentelles, mais aux doctrines fondamentales de l'évangile fabriqué par les apôtres du seizième siècle ; et bien qu'il n'eût pas découvert toute la profondeur du mal, il résolut de l'arracher par la racine en protestant à son tour contre le protestantisme, en réformant la Réforme. Il se mit aussitôt à l'œuvre et condamna Luther sur plusieurs points ; l'homme laissé dans la main de son conseil, la nature agissant avec la grace dans l'œuvre du salut, la véritable foi se montrant par les bonnes œuvres, la justification faisant naître la sainteté dans les âmes et le fidèle obligé d'accomplir les préceptes : voilà les dogmes qu'il prit dans la croyance catholique pour les jeter à la face de ses frères en religion.

D'abord il prêcha à Strasbourg, à Francfort, à Dresde, à Berlin ; puis il publia ses *Pia Desideria* et d'autres ouvrages, attaquant partout Luther et sa Réforme, démasquant les ministres et leur hypocrisie. Menacée dans ses bénéfices et dans ses traitements, la gent évangélique se retourna comme le serpent qu'on foule aux pieds ; elle se récria contre le téméraire qui venait lui imposer l'obligation d'accomplir la loi divine ; elle demanda au novateur qui

par Guillaume Hossbach, prédicateur à la nouvelle église de Jérusalem à Berlin. Berlin, 1828, 1<sup>re</sup> Partie, p. 1-185.

l'avoit envoyé, d'où il tenoit ses lettres de créance, quelle étoit sa mission. Le docteur alsacien ne laissoit pas attendre longtemps la réponse : La vérité, disoit-il, est ma mission, et la Bible mes lettres de créance ; je flétris vos principes avec la morale, et je prêche les bonnes œuvres au nom de la vertu ; faudra-t-il que je vous dise avec votre maître de commettre cent mille meurtres et cent mille adultères par jour pour que vous daigniez m'entendre ? et Luther a-t-il brisé l'autorité spirituelle pour que vous me fermiez la bouche ? Ces raisonnements si simples et si naturels désarçonnoient les tenants de l'église officielle, et Spener continuoit de trouver un libre accès dans les cœurs, de gagner à sa cause de nombreux partisans, de couvrir de honte les pasteurs évangéliques et d'ébranler la Réforme jusque dans ses dernières profondeurs <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les successeurs de Luther dans l'église de Wittenberg, Deuschmann, Lœscher, Hannecken et Neumann se distinguèrent parmi les adversaires de Spener. L'écrivain que nous avons nommé dans la note précédente, Hossbach, les accuse d'un faux zèle ; il prétend qu'ils ne comprenoient pas l'enseignement luthérien, que la Réforme n'étoit point attaquée fondamentalement par le docteur de Ribeauvillers, que toute la querelle n'étoit qu'une dispute de mots (*Spener et son époque...*, II<sup>e</sup> Part., p. 61, 221, 252). Nous apprécions justement le talent et le mérite du biographe de Spener ; mais il nous permettra de le dire : c'est lui, lui seul qui *n'a pas compris* la doctrine protestante ; il la contredit de la manière la plus formelle dans la question de la foi, de la justification et des bonnes œuvres. Il dit entre autres choses, p. 244 : « Les théologiens de Wittenberg tombèrent dans de graves erreurs ; ils enseignoient, par exemple, que le

Cependant, nous devons le dire, cet homme remarquable ne mérite pas la célébrité qui s'est attachée à son nom. Il dut plus à la lecture qu'à son

fidèle ne peut accomplir la loi ni faire aucune bonne œuvre. Jamais Luther n'a mis en avant cette grossière erreur, qui couvrirait de honte toute la Réforme. Mais les zéloteurs wittenbergeois ne s'arrêtoient pas en si beau chemin : ils ajoutoient que toutes les prétendues bonnes œuvres du chrétien n'offensent guère moins Dieu que ses prévarications ; ils soutenoient qu'il ne peut éviter tous les péchés mortels, et défioient Spener de montrer un seul juste qui ait marché constamment dans la loi du Seigneur. Toutes ces propositions sont étranges, immorales et scandaleuses. » Oui, sans doute, ces propositions sont aussi contraires à la morale qu'à l'Écriture sainte ; mais le moine apostat ne les a pas moins soutenues comme autant d'articles de foi. Si les protestants du jour trouvent cette doctrine *immorale et scandaleuse*, il ne leur reste qu'à répudier la Réforme, car ils s'efforceroient vainement d'effacer ce qui est écrit en caractères ineffaçables dans leur évangile et dans leurs confessions de foi.

Mais si Spener combattoit Luther dans l'article de la justification, il admettoit ses principes sur l'Église ; il disoit avec lui : « Chaque fidèle est prêtre et docteur, par conséquent indépendant de toute autorité spirituelle. » Les docteurs de Wittenberg, pourroit-on le croire ? lui faisoient un crime de cette doctrine, ils lui disoient : « Quoi ! vous regardez nos symboles comme des livres purement humains, et vous enseignez qu'ils peuvent renfermer des erreurs ! Vous prétendez que la parole de Dieu se trouve seulement dans l'Écriture sainte, et vous dites que la société fondée par Jésus-Christ n'a pas reçu la mission de la préserver de toute altération ! Imprudent ! comment ne craignez-vous pas d'affranchir le fidèle de toute autorité ? » Qu'est-ce à dire ? Y a-t-il donc une autorité ? Oui, celle de Luther ; les papes de Wittenberg veulent exercer en son nom le pontificat suprême !... En religion comme en politique, les révolutionnaires ne prêchent la liberté que pour établir la tyrannie à leur profit. C'est toujours la vieille comédie : « Ote-toi de là que je m'y mette ! »

génie, plus à l'ambition qu'à son zèle. On reconnoît, dans ses ouvrages, une certaine universalité de connaissances qui lui permettoient de parler de tout à propos de rien ; mais il n'avoit dans l'esprit ni cette profondeur ni cette étendue qui font le vrai savant ; il étoit également incapable, et de poursuivre une idée jusqu'à ses dernières limites, et d'embrasser tout un ordre de conceptions. Il comprit que Luther est tombé dans de graves erreurs sur la justification, mais il n'adopta pas moins ses opinions sur l'Église ; comme si ces deux points de doctrine n'avoient point entre eux les mêmes rapports que le principe et la conséquence, comme si l'artisan de la Réforme ne les avoit pas déduits l'un de l'autre. Autant il aimoit peu ces grandes idées qui ouvrent devant l'esprit un vaste horizon intellectuel, autant il se complaisoit dans les sentiments vagues et confus ; il sentoit avec sa tête comme avec son cœur ; la sensiblerie malade formoit toute sa logique, et le mysticisme aveugle lui tenoit lieu de jugement. Il avoit du reste, comme tous ses confrères d'ancienne et de fraîche date, un orgueil impérieux qui lui faisoit désirer la suprématie spirituelle ; il vouloit à tout prix dogmatiser, parler en maître, trancher du prophète et commander la foi. Il disoit que la Réforme, corrompue, gangrenée, pourrie jusqu'au fond des entrailles, est une source d'immoralité profonde, et disoit vrai ; mais ces graves désordres et ces scandales

inouïs devoient-ils le pousser dans la voie de l'apostat qui les avoit provoqués ? Mais ces abominations dans le sanctuaire prouvoient-elles l'infailibilité de la raison particulière ? Mais cette lamentable catastrophe lui conseilloit-elle de s'engager sur la mer orageuse de la réformation ?

Spener voulut donc créer une Eglise qui lui appartînt en propre. En 1670, il établit à Francfort des assemblées pieuses, *collegia pietatis*, où se rendoient « quelques bonnes ames pour leur édification commune ; » bientôt après, ses coopérateurs fondèrent des réunions pareilles dans d'autres villes et dans d'autres provinces : Schwenfeld et Jacques Bœhm en Silésie, Théophile Broschbandt et Henri Muller en Saxe et en Prusse, Wigler dans le canton de Berne. Dès lors les partisans de Spener, bien qu'ils n'eussent pas rompu tout rapport avec les luthériens, formèrent une corporation séparée sous le nom de *piétistes* ; et nous pouvons dire que, malgré leur orgueil et leur hypocrisie, ils sont aujourd'hui le sel de l'église protestante.

Mais quelles sont les croyances de cette nouvelle secte ? D'abord la haine des doctrines qu'ont trahies leurs maîtres ; puis des sentiments malsains, des songes fantastiques, des vains fantômes. Interrogez le premier piétiste venu, il vous parlera de la superstition et de l'idolâtrie romaine ; et si vous lui faites observer que le symbole du chrétien doit

renfermer autre chose que des calomnies, il prononcera les mots de *repentance* et d'*angoissement* en vous présentant une Bible plus ou moins falsifiée. Toutefois, ceux qui ont conservé quelques idées positives professent la doctrine, que nous avons exposée tout à l'heure, de Spener sur la justification. Ils ajoutent même un nouveau dogme à son évangile : ils soutiennent que le fidèle peut et doit savoir le moment de sa régénération spirituelle. Il est très-facile, si nous les en croyons, de reconnoître l'action de la grace justifiante dans nos cœurs : Chaque homme, un jour dans sa vie, disent-ils ; éprouve les amertumes de l'iniquité et les douceurs de la justice : tout-à-coup le souvenir de ses fautes le remplit de douleur et la crainte des jugements de Dieu le jette dans le désespoir ; mais la foi, c'est-à-dire la vue de l'infinie miséricorde relève bientôt son espérance abattue, calme l'agitation de son ame et lui fait goûter le bonheur d'une paix toute divine. Or, voilà le double signe de sa réconciliation avec le ciel, voilà la marque infallible de son adoption parmi les enfants de Dieu.

Nous ne réfuterons pas cette étrange doctrine ; tout le monde voit qu'elle peut entraîner à sa suite les conséquences les plus funestes. Cette ame sainte, purifiée par les eaux de la grace et par les feux de la charité, a constamment pratiqué les plus héroï-

ques vertus, sacrifiant sa fortune à la bienfaisance, sa volonté à la justice et tout elle-même au suprême Dominateur; mais le crime ne lui a point fait éprouver ses angoisses, mais la loi ne lui a point imprimé ses terreurs, mais le désespoir n'a jamais troublé le calme et le repos de sa conscience; la grace n'a donc pas déployé dans elle sa vertu justifiante, elle est donc sous le poids du péché originel, sinon du péché actuel, elle est en abomination devant le souverain Juge. Voulez-vous, au contraire, reposer vos regards sur un ami de Dieu: voyez cet homme avare, injuste, homicide, qui s'engraisse de la substance du pauvre et baigne ses mains dans le sang innocent; après avoir éprouvé les amertumes du péché, il goûte maintenant les plus grandes douceurs en foulant aux pieds ses victimes: voilà le juste selon les piétistes. Quelle morale, quelle réforme! étrange évangile qui donne le ciel au scélérat couvert de crimes et réserve l'enfer à l'homme juste, bienfaisant, charitable, sans reproche dans la loi du Seigneur! Au demeurant, le lecteur a déjà reconnu l'origine de ces monstruosité; il a vu tout d'abord qu'elles viennent en droite ligne du protestantisme. Comme la voix intérieure lui reprochoit et sa vie de moine et sa carrière de Réformateur, Luther fut longtemps déchiré par le remords; et quand il éprouva quelque calme dans sa conscience, il crut à force d'efforts

qu'il avoit reçu le bienfait de la justification. Pendant son séjour à Wartbourg, il écrivit à Mélancthon, au sujet des anabaptistes qui venoient d'arriver à Wittenberg : « Epreuvez ces nouveaux prophètes; et si le péché les a jetés dans le désespoir, si la loi leur a fait sentir ses terreurs, vous pourrez reconnoître leur mission divine. » Il croyoit donc, comme les piétistes, que les épouvantements de la conscience sont les précurseurs certains de la grace justifiante. Il enseignoit d'une autre part, comme nous sommes forcé de le répéter souvent, que la vertu divine restaure nos facultés spirituelles et répare le fond de notre être par une action créatrice; le fidèle peut donc remarquer l'heure et la minute où s'opère sa régénération, c'est-à-dire où il change de substance, où il reçoit un nouvel entendement, un cœur nouveau. La doctrine catholique, pour le remarquer en passant, ferme la porte à ces dangereuses illusions : elle enseigne que la grace agit dans nos ames selon les lois de l'esprit humain, et non pas un instant, mais pendant tout notre pèlerinage.

### § LXXIII.

#### Réunion des hermnhuters et des piétistes.

Plusieurs disciples de Spener enseignoient ouvertement le piétisme à l'université de Hall. C'est dans

cette école que Zinzendorf<sup>1</sup>, Watteville et Spangenberg reçurent leur instruction religieuse. A peine avoient-ils fini leurs études, qu'ils s'en allèrent dans le Hernnhut pour éclairer ces coteaux des rayons de la nouvelle doctrine; le désir du commandement chez les apôtres, l'indifférence dogmatique chez les évangélisés, chez tous l'amour de la nouveauté et le besoin de l'union rapprochèrent les cœurs et les esprits; les maîtres fournirent comme fonds social quelques idées étroites, et les disciples apportèrent dans la communauté une discipline sévère : de là le hernnhutisme.

La secte naissante renfermoit, comme nous le savons déjà, des frères moraves, des calvinistes et des luthériens; Zinzendorf, pour augmenter le nombre de ses ouailles, résolut de ne faire avec tout cela qu'un seul troupeau. Les moyens qu'il prit pour y parvenir prouveroient une fois de plus, s'il en étoit besoin, la sévérité de ses principes : « Pourquoi refuserions-nous de nous donner la main, disoit-il? Ne sommes-nous pas tous réunis dans le principal article, par conséquent tous frères? En vérité je vous le dis : Tous ceux qui croient à la

<sup>1</sup> Voyez la *Vie du comte de Zinzendorf*, par K. A. Barnhagen d'Ense, Berlin, 1850. L'auteur trace le portrait de notre apôtre avec autant de talent que de vérité. Spangenberg, Reichel et Duvernoy ont aussi écrit la vie de Zinzendorf. Cet homme, célèbre parmi les réformateurs de la Réforme, naquit à Dresde en 1700 et mourut en 1760.

rédemption par la mort du Sauveur appartiennent tous à la même église<sup>1</sup>. » On aura de la peine à concevoir, nous le croyons, qu'il suffise de s'accorder sur un point de la foi chrétienne pour être d'accord sur tout le reste ; d'ailleurs Calvin, Luther et Jean Huss auroient-ils jamais souscrit à cette doctrine : Jean Huss qui damnoit irrémissiblement ceux qui trouvoient un mot à redire à sa religion, Luther qui faisoit étouffer par le diable quiconque ne prêchoit pas comme lui, Calvin qui brûloit ses contradicteurs ? Quoi qu'il en soit, les disciples de ces prophètes n'y regardèrent pas de si près ; tous, amis et ennemis, hommes de toute affirmation et de toute négation se donnèrent le baiser d'amour. De ce moment Zinzendorf, ainsi que ses deux coopérateurs Spangenberg et Watteville, fut reconnu docteur, selon d'autres, évêque de toute la colonie ; mais, pour ne pas scandaliser les faibles, c'est-à-dire pour ne pas choquer de front le sens chrétien des peuples, il conserva nominativement trois divisions dans la secte, les frères, les luthériens et les réformés.

Mais qu'est-ce qui pousoit le prélat morave dans

<sup>1</sup> Zinzendorf dit, dans la *Collection de ses œuvres*, p. 205 : « Mélancthon ne demande l'unité de croyance que dans les dogmes essentiels. Tous les partis pourroient donc se réunir dans les points fondamentaux ; mais, aveuglement déplorable ! chacun présente sa doctrine comme capitale, et celle des autres comme accessoire. »

cette entreprise? qu'est—ce qui étoit le mobile de son zèle? Le lecteur l'a dit avant nous : c'étoit l'orgueil, rien de plus, rien de moins. Certes, il avoit reçu du ciel une belle, une glorieuse mission ; voyez plutôt : la Réforme, minée par l'immoralité la plus profonde, alloit s'écrouler de fond en comble et disparaître sans retour ; mais le bercail qu'élevait sa sollicitude pastorale offriroit un asile aux protestants de bonne foi ; son église devoit être l'arche du salut, quand les eaux d'un nouveau déluge viendroient emporter les immondices de la Babylone évangélique <sup>1</sup>. On comprend que ce Noë d'une nouvelle sorte, prophète si grand devant Dieu et devant les hommes, ne devoit recevoir la leçon de qui que ce fût ; aussi refusoit-il obstinément de souscrire aux symboles luthériens.

Quelle étoit donc sa doctrine? Il admettoit plus ou moins formellement la justification de Spenser, puis il érigeoit en dogme le rêve du jour et le songe du lendemain. Ses adeptes parlent partout et toujours, dans leurs écrits comme dans leurs instructions religieuses, du sacrifice de la croix, qui est effectivement le centre de la foi chrétienne. Cependant ils ne l'ont jamais placé dans son véritable jour :

<sup>1</sup> Comparez l'ouvrage intitulé : *Vie d'Albert Bengel*, par Frédéric Burk, Stuttgart, 1851, p. 580. L'auteur fait très-bien ressortir les rapports de Bengel avec les frères moraves. Voyez p. 576-402.

pour émouvoir et toucher les cœurs, ils retracent ce drame pathétique avec des couleurs vives et saisissantes; mais leurs descriptions poétiques ne disent rien à l'esprit et n'éveillent que des sentiments vagues, confus, sans consistance. Malgré cet abus, la contemplation de la croix produisit parmi eux, dans le commencement de la secte, de salutaires effets; elle raviva dans leur ame la piété, la ferveur, la vertu, témoin l'austérité de leur conduite et l'onction qui règne souvent dans leurs ouvrages, témoin aussi le zèle qu'ils montrèrent pour les missions. Eh! qui pourroit méditer la passion du Fils de Dieu, sans devenir meilleur; considérer les cruelles angoisses qui ont accablé son ame et l'affreux supplice qui a broyé son corps, sans concevoir la douleur du péché; contempler la patience inaltérable qu'il a montrée dans les plus cruelles souffrances, l'ineffable bonté qui lui a fait demander le pardon de ses bourreaux, le dévouement sans bornes avec lequel il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut du monde, sans s'attacher à ce Dieu Sauveur? O sacrifice sanglant de l'amour éternel, immense, infini, vous faites couler des larmes des cœurs les plus durs!... Les protestants reprochent aux herminiers de méditer les unes après les autres toutes les circonstances de la passion, de s'arrêter à chaque pas qu'a faits notre divin Sauveur dans la voie douloureuse, de sonder en

quelque sorte les plaies qui ne lui ont laissé pas une partie saine de la plante des pieds au sommet de la tête et de compter les gouttes du précieux sang qu'il a répandu sur la croix<sup>1</sup> ; mais les tendres enfants de Luther ont-ils donc oublié que l'amour ne fait pour ainsi dire qu'un cœur de deux cœurs, qu'il s'attache par des liens intimes à la personne aimée, qu'il ne peut s'en séparer sans douleur, qu'il trouve un charme indicible dans ses paroles et dans ses actions les plus ordinaires ? Une chose qu'on pourroit blâmer avec plus de droit, c'est que les chefs moraves ont tracé devant leurs disciples le chemin de la croix rigoureusement, mathématiquement pour ainsi dire, prescrivant d'avance chaque exercice, fixant chaque méditation, déterminant jusqu'aux affections de l'ame. L'immolation du Rédempteur parle à l'esprit comme au cœur, aux savants comme aux ignorants, aux grands comme aux petits ; les fidèles qui sont au début de la carrière et ceux qui marchent depuis longtemps dans la voie de la perfection y trouvent tous des richesses spirituelles, l'un des pensées et des lumières, l'autre des sentiments et des vertus ; il faut que ce trésor inépuisable soit ouvert à tous, afin que tous puissent y puiser librement, à pleines mains, selon leurs besoins et leurs moyens.

<sup>1</sup> Voyez, par exemple, Bernhagen, dans l'ouvrage cité, pag. 285.

Quant au reste, nous ne parlerons ni de la discipline ni des coutumes particulières des hermnuthers : qu'ils fassent un fréquent usage de l'excommunication, pratiquent le lavement des pieds, se comptent par bandes et par chœurs, tout cela n'entre point dans notre sujet. Toutefois nous remarquerons, en passant, qu'ils semblent avoir emprunté plusieurs de leurs usages aux siècles qui les ont précédés; ainsi leurs prières pendant la nuit rappellent les acœmètes de l'Église primitive, le choix de leurs pasteurs par le sort remet en mémoire les ordalies du moyen-âge \*, et les ignobles peintures que faisoit exposer Zinzendorf sont le digne pendant des toiles dégoûtantes qui représentoient les monstruosités des manichéens sur le mariage. Ajoutons que, dans le domaine des doctrines, où la vérité dicte des lois imprescriptibles, irrévocables, nécessaires, ils jouissent d'une indépendance absolue, libres qu'ils sont de dire le oui et le non sur toutes les questions et d'abjurer le soir leurs croyances du matin; mais dans les rapports sociaux, qui constituent le domaine de l'activité individuelle, ils ne doivent avoir ni volonté ni désir, leurs soi-

\* Les acœmètes (d' $\alpha$  privatif et  $\alpha\epsilon\mu\acute{\alpha}\tau\omega$  dormir) étoient des religieux qui entretenoient dans leurs églises, la nuit comme le jour, une psalmodie continuelle; et on appelle *ordalies* ou *ordéals* les épreuves qu'employoit la superstition, dans le moyen-âge, pour acquérir la certitude d'un fait douteux.

disant pasteurs les conduisent et les parquent comme un vil troupeau, s'arrogeant parmi leurs attributions spirituelles jusqu'au droit de choisir l'épouse à l'époux. C'est précisément le contraire qui a lieu dans le catholicisme : comme la même chose ne peut être et n'être pas en même temps, l'Eglise établit des dogmes et des préceptes universels, les mêmes pour tous, obligatoires pour tous ; mais hors de ces limites, comme les choses de la terre ont été abandonnées au choix de l'homme, la véritable mère des fidèles laisse une liberté pleine et entière à ses enfants.

## § LXXIV.

**Les méthodistes. — Causes de leur origine.**

Pendant la révolution d'Angleterre, le fanatisme d'abord, puis l'incroyance menacèrent d'ensevelir l'ordre social sous les ruines de toute morale et de toute religion. Un parlement usurpateur, qui avoit foulé aux pieds les droits les plus sacrés, fit descendre ses pouvoirs de Dieu même ; il protesta qu'une joie toute céleste inondoit le cœur de ses membres, et qu'une révélation intérieure lui faisoit connoître son alliance intime avec Jésus-Christ ; il affirma que l'Esprit saint parloit par sa bouche, et que chacune de ses paroles prouvoit sa mission divine. En même temps l'armée se remplissoit de visionnaires et d'énergumènes ; bientôt chaque chef

fut un prédicant , chaque officier un séide et chaque soldat un bourreau ; la valeur guerrière devint un enthousiasme frénétique , et la discipline un dogme féroce qui prescrivait de rougir le sol de la patrie du sang de ses enfants pour venger le ciel outragé. Pendant que la législature décrétait le pillage et le meurtre au nom de Dieu , la force armée portoit partout le fer et la flamme en chantant des hymnes religieuses \*. Cet emportement de toutes les passions violentes devoit se calmer , cette religion monstrueuse devoit perdre ses sectateurs , le peuple ne pouvoit croire longtemps à la mission de ces hommes de Dieu qui brandissoient le poignard et la torche incendiaire ; mais lorsqu'il eut démasqué ses pro-

\* Le parlement dont on vient de parler avoit été convoqué par Cromwell en 1653, et le discours que prononça ce tribun à l'ouverture de ses travaux est un chef-d'œuvre d'hypocrisie. Voici ce qu'en dit M. Villemin : « C'est une espèce de sermon , rempli du nom de Dieu et de citations de l'Écriture. Il exhorte les députés à être fidèles avec les saints , et les félicite d'être avoués par Jésus-Christ et d'avouer Jésus-Christ. C'étoit une adresse assez remarquable d'é luder ainsi l'élection populaire par la vocation divine , et de flatter cette assemblée au nom de ce qu'il y avoit d'illégal et d' inusité dans sa réunion. » (*Histoire de Cromwell, d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires*, Bruxelles, 1851, tom. II, p. 6 et suiv.).

Quant à l'armée, Hume dit : « Les officiers prêchoient les soldats , et les nouveaux républicains marchaient au combat en chantant des hymnes fanatiques. » (*Histoire de la révolution d'Angleterre*, Bâle, 1789, p. 15.) — On alla jusqu'à supprimer le mot *royaume* dans l'Oraison dominicale ; on disoit : *Que votre république arrive.* (Ibid., p. 285.) — Comment les républicains de 93 ont-ils pu oublier celle-là ? (*Note du trad.*)

phètes, il rejeta tout frein, toute loi, toute croyance, et se livra sans réserve à la corruption que de longues années de troubles et de crimes avoient amassée dans son cœur. Nous n'essaierons point de retracer le hideux tableau de cette époque; jamais on n'avoit vu tant de forfaits ni tant d'ignominies, parce que 93 n'étoit pas encore venu effrayer le monde. Le clergé anglican, qui pourroit le croire, ou plutôt qui ne le croiroit pas? ne fit aucun effort pour arrêter ce flot de sang et de fange. La persécution n'avoit point retrempé son ame dans le malheur; il vit de sang-froid le mal gagner de proche en proche, et gangrener la société jusque dans ses dernières profondeurs <sup>1</sup>.

L'Eglise aussi, l'Eglise qui a civilisé le monde par son clergé, a vu plus d'une fois le relâchement paralyser son action bienfaisante; mais elle a toujours développé, dans sa vertu féconde, à jamais inépuisable, un principe de chaleur qui ranimoit le corps tout entier, une sève vitale qui produisoit bientôt les plus beaux fruits. Considérez son histoire; c'est tantôt un homme puissant en parole et

<sup>1</sup> Voyez *Vie de Jean Wesley, de l'origine et de la propagation du méthodisme*, par Robert Southey; traduit de l'anglais en allemand par Frédéric-Adolphe Krummacher, 1828, tom. I, p. 261 et suiv. Southey fait très-bien ressortir la décadence religieuse et morale du peuple anglais; nous regrettons seulement qu'il se soit donné des peines inutiles pour justifier le clergé anglican, et qu'il n'ait pas mieux étudié l'histoire de l'Eglise.

en œuvre, qui porte partout la ferveur et la piété; tantôt un ordre religieux qui vient éclairer les peuples en dissipant l'erreur, ou les moraliser en combattant le vice, ou remplir à la fois ces deux missions par le double ascendant de la science et de la vertu <sup>1</sup>. Dans le protestantisme aussi, à diffé-

<sup>1</sup> Dans le temps même où plusieurs sectes s'efforçoient de réformer la Réforme, un homme dont tous les jours furent marqués devant le ciel par de nombreux mérites et devant le monde par d'inappréciables bienfaits, saint Alphonse de Liguori, secondé par ses coopérateurs, rompoit à des populations entières le pain de la parole et régénéroit l'Italie. Né à Naples d'une famille illustre, en 1696, saint Alphonse fut ordonné prêtre en 1726. Les dérèglements des *lazaroni* touchèrent son cœur; il résolut de les arracher à cette vie de désordres. Il s'associa dans ce but plusieurs ecclésiastiques et fonda des associations pieuses, qui comptent encore aujourd'hui des milliers de membres, à Naples seulement. Ensuite il parcourut les campagnes, annonçant aux simples la parole de Dieu, prêchant partout la pénitence et rapportant au bercail la brebis égarée. « L'abandon presque général dans lequel Alphonse eut alors occasion de reconnoître que vivoient les habitants des campagnes, le toucha d'un sensible chagrin : il lui en resta une impression profonde dont la providence qui la lui avoit ménagée, se servit dans la suite pour l'exécution des grands desseins dont elle vouloit que ce digne ouvrier évangélique fût l'instrument. » (*Vie du B. Alphonse Liguori, évêque de Sainte-Agathe des Goths et fondateur de la congrégation des prêtres missionnaires du très-Saint-Rédempteur*, par Jeancard, Louvain, 1829, p. 82.) Il vit, dans ces travaux apostoliques, que les peuples s'endorment souvent avec leurs pasteurs, et qu'un ministère extraordinaire doit venir de temps en temps les tirer de leur assoupissement. C'est pour remplir ce but qu'il établit les missionnaires du Saint-Rédempteur. — Un parlement anglais vouloit que les pasteurs n'eussent point de résidence fixe : Il faut, disoit-il, que les ouvriers évangéliques changent souvent de paroisse, afin qu'ils portent par-

rentes époques , des corporations religieuses se sont formées pour ranimer la ferveur chrétienne , pour rétablir le règne de la morale et mettre une digue au torrent qui emportoit la Réforme dans le gouffre du vice et de la corruption ; mais , entraînées par l'esprit d'orgueil et de révolte que leur avoient légué les apôtres du seizième siècle , elles ont toutes attaqué la communauté qui les avoit vues naître , toutes déchiré la mère qui les avoit réchauffées dans son sein. Les ordres catholiques , au contraire , se sont toujours proposé pour but de réveiller dans les fidèles l'esprit et la vertu de l'Eglise ; et jamais l'épiscopat n'eut de défenseurs plus dévoués , ni le pontificat suprême de plus ferme appui. Remarquons seulement que les institutions cénobitiques , après avoir traversé différentes phases , arrivent , comme toutes les choses de la terre , à une période de déclin ; et plus d'une fois l'autorité , trompée par une fausse reconnoissance , les a laissées subsister lorsqu'elles étoient mortes à la vie spirituelle. A proportion que de nouveaux ordres s'établissent , les anciens doivent disparoître : c'est la règle générale.

Ces quelques mots pourroient seuls nous faire connoître le but et deviner l'histoire de la secte que nous allons passer en revue. Dans la première moitié du dix-huitième siècle , la profonde misère du peuple

tout la vie spirituelle. C'est un extrême. L'Eglise seule a su tenir le juste milieu.

anglais toucha vivement Jean Wesley, homme remarquable par ses connoissances et par ses talents, remarquable surtout par son zèle plus ou moins éclairé pour la gloire de Dieu. Ce n'est pas sans vérité qu'un de ses biographes a dit : « Dans un autre temps et dans d'autres circonstances, il eût été un fondateur d'ordre ou un pape réformateur. » D'abord étudiant, puis sous-maître à Oxford, il s'associa son frère Charles et plusieurs de ses amis, parmi lesquels se distinguoit l'éloquent Whitefield ; et tous ensemble, méprisant les vains discours du monde, ils s'adonnèrent sans partage aux exercices de piété. En 1729, pour faire de plus grands progrès dans l'ascétisme, ils se donnèrent un règlement sévère, qu'ils appelèrent *méthode*, et c'est de là qu'ils reçurent le nom de *méthodistes*<sup>1</sup>.

## § LXXV.

**Doctrines des méthodistes. — Leurs disputes avec les herennhuters.  
— Leurs divisions entre eux.**

Au début de leur apostolat, les méthodistes n'attaquèrent l'église anglicane ni dans ses dogmes, ni dans sa discipline ; seulement ils insistoient, plus fortement que les disciples de Henri VIII, sur la per-

<sup>1</sup> Southey nous apprend, vol. I, p. 49, qu'on les appeloit aussi, tantôt *sacramentaires*, tantôt *bibliomanes*, tantôt *le saint-club* ; mais le nom de *méthodistes* étoit celui qu'on leur donnoit le plus souvent.

fection chrétienne. Nous les voyons d'abord répandant partout leur ascétisme : la prière, les jeûnes, les veilles, la lecture de la Bible, la communion fréquente, voilà ce qu'ils prêchent avec toute la force d'une conviction profonde ; leur éloquence mâle et véhémence ébranle les ames, et réunit des milliers d'auditeurs autour de leurs chaires ; encouragés par le succès, ils choisissent pour théâtre de leur zèle les places publiques, les carrefours et les lieux mêmes qui étoient naguère le cloaque des plus viles passions.

En 1735, dans un voyage qu'il fit en Amérique, Charles Wesley vit quelques hernnhuters de distinction, particulièrement Spangenberg et David Nitschmann ; puis il visita plusieurs communautés de ces frères en Hollande et en Allemagne. Ces rapports amenèrent, pour ainsi dire, une nouvelle ère dans sa vie intérieure : il reconnut pour lors que chaque homme, un peu plus tôt, un peu plus tard, tombe dans le désespoir sous la terreur de la loi, mais que l'infinie miséricorde ne tarde pas à le remplir d'espérance et d'ineffables douceurs ; il comprit le dogme inventé par les piétistes et professé par les hernnhuters, que le fidèle peut et doit connoître le moment de sa justification. Cependant le Ciel lui refusa, longtemps encore, les signes de son adoption divine ; il attendit durant quatre années entières, au milieu des angoisses les plus cruelles, l'avènement du

royaume de Dieu dans son cœur ; c'est le 29 mai 1739, à huit heures un quart du matin, à Londres, dans la rue de l'Algergate, qu'il éprouva les frayeurs des préceptes et les consolations de la grace. Wesley lui-même a bien voulu nous donner tous ces détails : heureux prophète qui remarque l'heure et la minute, quand il est déchiré par des sentiments contraires et terrassé comme un nouveau Saul par la vertu d'en haut !

Quoi qu'il en soit, son ame s'enflamma d'ardeur et de reconnoissance. A dater de ce jour, la nouvelle justification fut prêchée par la secte avec plus de force que jamais ; et la parole éloquente de Whitefield produisit des changements surprenants, des conversions merveilleuses ; souvent, au milieu du prêche, plusieurs fidèles tomboient dans les horreurs du désespoir, se rouloient par terre, s'agitoient convulsivement, criant, pleurant et riant, et grimaçant, jusqu'à ce que le Ciel vînt les délivrer de leurs terreurs. On appeloit tout cela les *signes extérieurs de la grace*, et plusieurs y voyoient de vrais miracles<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Southey raconte, dans l'ouvrage cité, vol. II, p. 478 et suiv., comment les instituteurs de Kingwood faisoient subir à des enfants de sept à huit ans la justification piétiste ; ils les tourmentoient jour et nuit, sans relâche, ils jetoient le trouble dans leur ame délicate et la frayeur dans leur frêle imagination, jusqu'à ce qu'ils eussent remarqué dans eux des signes certains de la grace. Wesley lui-même encourageoit ces manœuvres insensées,

Cependant ces soubresauts spasmodiques édificioient moins les profanes que les initiés ; les anglicans, pour leur part, attribuoient ces farces ignobles à l'esprit d'erreur et de folie ; ils renvoioient les convertisseurs parmi les saltimbanques et les convertis parmi les dupes de la foire ; ils fermèrent obstinément leurs chaires aux *enthousiastes*, aux *fanatiques*. Dans cette extrémité, les méthodistes songèrent à élever autel contre autel, à fonder une église particulière ; Jean Wesley fit taire sa modestie pour se revêtir de la dignité épiscopale et donna les ordres, soit seul, soit avec le concours d'un soi-disant évêque grec, à plusieurs frères. De ce moment l'Angleterre put ajouter une nouvelle secte aux sectes innombrables qui s'agitoient dans son sein.

A peine les méthodistes avoient-ils commencé les hostilités contre l'église officielle, qu'ils se brouillèrent avec leurs alliés. Nous les avons vus tout-à-l'heure se rapprocher des herennhuters, leur tendre une main fraternelle et prendre un point de croyance dans leur symbole ; mais il y avoit là, en face, deux

que de pauvres petites créatures payoient quelquefois de leur raison. Cependant il étoit forcé de reconnoître que ces sortes de conversions disparessoient bientôt sans retour : « J'ai passé, dit-il, une heure dans les écoles de Kingwood. Hélas ! jusques à quand travaillerons-nous au tissu de Pénélope ? Qu'est devenue l'œuvre que la grace avoit opérée parmi ces enfants ? Tout a disparu, tout s'est évanoui. »

prophètes pareillement inspirés, deux papes également infailibles, d'une part Zinzendorf, et Wesley de l'autre : lequel devoit commander? lequel devoit obéir? Cette question de préséance, que tous les docteurs du monde auroient vainement essayé de résoudre, se compliqua bientôt d'une question de dogme. Les frères moraves enseignoient que l'homme ne peut ni ne doit accomplir les préceptes avant sa justification; ils soutenoient que les prières, les jeûnes, les mortifications du pécheur sont, non-seulement inutiles pour le salut, mais un poison funeste qui enfle l'orgueil et tue les ames. Un de ces fidèles disoit : « J'ai cherché mon divin Sauveur durant vingt ans, mais je ne l'ai pas trouvé. Fatigué de ces recherches inutiles, j'ai quitté le sentier de la loi pour suivre mes passions; et bientôt le remords s'est éteint dans ma conscience, et j'ai goûté les douceurs de la grace, et mon aimable Rédempteur s'est uni à moi par les liens les plus intimes <sup>1</sup>. » Luther, de son vivant, ne tenoit point un autre langage et plusieurs habitués du baigne pourroient en dire autant; mais Wesley répondoit que Jésus-Christ ne sauroit se donner au vice sans ternir son infinie sainteté; il prouvoit que la loi, nécessaire dans ses préceptes, seroit anéantie du jour où elle n'obligeroit pas tous les hommes; il démontreroit que, si le

<sup>1</sup> Southey, vol. I, p. 509. D'autres frères ne tenoient pas un langage moins édifiant; voyez, par exemple, p. 515.

pécheur n'étoit pas tenu de l'observer, sa condition seroit préférable à celle du juste; en un mot, il repousoit la doctrine des herennhuters au nom de la raison, au nom de la morale, au nom de Dieu.

Mais si le fondateur du méthodisme remporta la victoire dans cette première passe d'armes, il essuya bientôt de sanglantes défaites. Pour faire ressortir l'efficacité de la grace et le mérite de la vertu, il prétendoit que le fidèle, en vivifiant la justice dans son cœur, détruit jusqu'au germe du péché, à tel point qu'il n'éprouve plus aucun désir de la chair, aucun mouvement de la concupiscence. Ici les herennhuters s'armoient à leur tour de zèle pour la morale, et Spangenberg répondoit : « L'homme nouveau naît en nous dans la justification. Cependant le vieil homme reste jusqu'à la mort, et avec lui le cœur dépravé. Nous avons donc toujours à combattre dans cette vie de lutttes et d'alarmes; mais l'esprit régénéré est plus fort que la chair corrompue, et nous remporterons une victoire certaine toutes les fois que nous aurons les yeux fixés sur Jésus-Christ <sup>1</sup>. » Ce raisonnement laisse beaucoup à désirer dans la forme; si Spangenberg avoit compris ce que signifient les mots *nouvelle création*, *mortification* et *régénération*, il auroit vu que le vieil homme meurt, pour ainsi dire, quand *naît l'homme*

<sup>1</sup> Southey, vol. I, p. 517 et suiv. — *Les Exagérations de Zinzendorf*, p. 521.

*nouveau*, et la raison lui crioit que le pécheur est délivré du mal dans la justification même, avant de quitter *cette vie de luttés et d'alarmes*; mais, à ne considérer que le fond de sa doctrine, il combat pour la vérité, victorieusement.

Wesley étoit réservé à de plus grandes douleurs encore; il devoit rencontrer des adversaires dans son église et jusque parmi les coopérateurs de son ministère. Vainement il déploya toutes les ressources de son éloquence pour faire admettre dans son bercail la doctrine repoussée par les frères moraves, il s'efforça vainement de prouver aux siens que le juste purifié par la grace ne conserve aucun ferment de péché : il ne put porter la conviction dans tous les cœurs, et plusieurs méthodistes se déclarèrent contre son quiétisme. Plus tard il enseigna que Dieu, dans les décrets de sa prescience éternelle et par les actes de sa puissance irrésistible, fixe nécessairement le sort de tous les hommes, prédestinant les uns au salut et les autres à la damnation; mais cette fois encore, ni les raisonnements, ni les prières, ni les menaces ne purent fléchir l'opposition de ses plus chers disciples, des voix nombreuses réclamèrent dans toute la secte, et Whitefield lui-même flétrit la prédestination absolue comme la plus monstrueuse erreur qui puisse monter dans l'esprit humain.

Ainsi les méthodistes, sans doute pour prouver

l'infailibilité de la raison individuelle, se séparèrent de l'église anglicane, puis se brouillèrent avec les hernhuters, puis se divisèrent en plusieurs partis; pendant qu'ils attaquoient la communauté religieuse qui leur avoit donné le jour et tiroient sur leurs alliés, ils se faisoient les uns aux autres une guerre implacable. Et quelles armes employoient-ils dans cette mêlée générale, dans ce conflit de tous contre chacun et de chacun contre tous? Spangenberg lançoit des faits à la face de ses adversaires : Tous nos frères, disoit-il, éprouvent là, dans le fond d'eux-mêmes, un combat continuel, ils sentent que cette portion de boue se révolte sans cesse contre l'esprit; vous avez donc tort de soutenir que le juste n'est entraîné vers le mal par aucun penchant déréglé. De l'autre côté, Wesley nommoit des hommes et des femmes qui jouissoient d'une paix parfaite dans la loi du Seigneur : Interrogez ces fidèles, s'écrioit-il, vous apprendrez que la concupiscence est éteinte dans le cœur du juste <sup>1</sup>. Enfin, voici Whitefield qui nous donne des preuves non moins convaincantes; il nous montre, en toute humilité, bien entendu, le fond de son ame pour nous y faire lire en quelque sorte la liberté morale : J'ai reçu le don de l'Esprit, nous dit-il, et je sens qu'il n'y a point de prédestination absolue <sup>2</sup>. Est-ce l'orgueil, est-ce la niaise-

<sup>1</sup> Southey, vol. I, p. 518.

<sup>2</sup> Wesley revendiquoit à son tour le privilège exclusif d'avoir

rie, ou plutôt n'est-ce pas l'un et l'autre qui ont dicté ces protestations? Le dernier des Réformateurs nous dit aussi bien que Luther : Ainsi je pense, ainsi je sens, soumettez-vous ; ma pensée et mes affections, voilà la règle suprême ; je suis le type du vrai et du bon, le modèle de l'humanité ! Ces paroles, que Lucifer n'eût point désavouées, résumant tout le protestantisme avec les milliers de sectes qu'il a enfantées.

Maintenant, si nous jetons un coup d'œil sur le fond du méthodisme, nous verrons qu'il devoit exercer une funeste influence sur la vie religieuse et morale de ses partisans. Wesley ne séparoit point la justification de la sanctification, il insistoit sur la nécessité d'éviter le mal et de faire le bien, cela est vrai ; mais, comme s'il avoit voulu renverser d'une

*reçu le don de l'Esprit* ; il écrivoit à Whitefield (Southey, p. 557) : « Cesse, je t'en avertis très-humblement, cesse de t'opposer à la doctrine de la prédestination. N'est-il pas vrai que tu n'as pas reçu le témoignage de l'Esprit ? tu ne peux donc juger dans cette matière. Pour moi, je l'ai reçu ce vivant témoignage, et je crois à la prédestination... Jamais, non, jamais je n'ai lu une ligne des écrits de Calvin ; je tiens *ma* doctrine de Jésus-Christ et de ses apôtres, c'est le Seigneur qui l'a mise dans ma bouche et dans mon cœur. N'est-ce pas moi qu'il a envoyé le premier, moi qu'il a éclairé le premier, inspiré le premier ? Ne dois-je donc pas croire qu'il continue de m'accorder sa céleste lumière, et de me conduire par son divin Esprit ? » — Sans doute tous les Réformateurs étoient éclairés *par la céleste lumière et conduits par le divin Esprit* ; mais ils ne s'en déchiroient pas moins à belles dents. — Whitefield se sépara de Wesley en 1740.

main ce qu'il édifioit de l'autre, il disoit que nous obtenons l'amitié de Dieu par la foi seule, et non par les bonnes œuvres. De là ses disciples conclurent, rigoureusement, que nous pouvons mériter la justice, et le ciel par conséquent, sans pratiquer la vertu; plusieurs même soutinrent formellement que le divin Maître a suspendu les préceptes. Quelles furent les conséquences de ces coupables erreurs? Un méthodiste, zélé partisan de Wesley, va nous l'apprendre : « Semblable à un feu dévorant, l'immoralité, dit-il, a fait d'affreux ravages dans notre société. Tel qui parle au milieu de nous du divin Sauveur avec les plus beaux sentiments, s'abandonne aux désordres les plus criminels. Combien avons-nous d'églises où la fraude, l'injustice, le parjure et l'adultère ne marchent la tête haute et ne règnent souverainement? L'arche de l'Évangile a été battue par les plus violentes tempêtes; elle auroit fait un triste naufrage, si le Tout-Puissant ne lui avoit prêté la force de son bras. J'ai vu des hommes qui passent pour croyants, se livrer à tous les désordres de la nature corrompue; j'ai entendu des pasteurs se plaindre de l'empire que la loi conservoit sur leur conscience : « Nos cœurs dépravés, disent-ils, nous suggèrent sans cesse de faire quelque chose pour notre salut. » Au lieu de flétrir et de combattre le vice, les ministres de l'évangile en font plutôt l'apologie du haut de la chaire et l'in-

sinuent goutte à goutte dans les cœurs. Qui pourroit entendre sans frémir les paroles de certains prédicateurs, qui ne rougissent pas de se dire méthodistes? Le docteur Hill, par exemple, enseigne les propositions les plus scandaleuses; il soutient ouvertement que « l'adultère et l'infanticide, loin d'affoiblir la grace, l'augmentent devant Dieu.— Quelque coupable que soit le fidèle, dit-il, l'Être infiniment bon ne voit point en lui de prévarication. Mes actions peuvent lui déplaire, poursuit-il, mais ma personne ne lui en est pas moins agréable; et quand je pécherois plus grièvement que Manassès, je serois encore un enfant de la grace, car Dieu me regarde toujours en Jésus-Christ. Tu te vautres dans la fange, tu commets l'inceste et l'adultère, tu as rougi tes mains du sang innocent, n'importe : tu es toute belle, mon amante et ma fidèle épouse; tu es sans tache.— Il faut apprécier le péché, non d'après l'acte extérieur, mais d'après les personnes.— Je ne suis pas de ceux qui disent : *Faisons abonder le péché afin que la grace surabonde*; mais il est certain que l'adultère, l'inceste et le meurtre me rendront plus saint sur la terre et plus joyeux dans le ciel<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Flechter, *Cheks to Antinom.*, vol. II, pag. 22, 200, 213. Works, vol. III, p. 50; vol. IV, p. 97. Pour bien comprendre la morale du docteur Hill, il faut se rappeler que, suivant la plupart des évangiles réformés, la foi, c'est-à-dire la confiance dans l'infinie miséricorde justifie seule. Or, plus on pèche, plus

Ces monstrueuses doctrines, ces scandales inouïs plongèrent Wesley dans la plus grande douleur. En 1770, il convoqua une espèce de synode, pour sauver le méthodisme d'une ruine imminente. La docte et sainte assemblée ne chercha pas longtemps la source du mal; elle la trouva tout d'abord dans cette opinion, que nous sommes justifiés non par les œuvres, mais par la foi, que le Sauveur a suspendu la loi morale, qu'ainsi le chrétien n'est pas tenu de l'observer. Les paroles que le prélat insulaire prononça dans cette conjoncture méritent d'être rapportées : « Faites bien attention à ce que vous enseignez, dit-il à ses coopérateurs. Nous inclinons trop vers le calvinisme. Sans doute, et nous avons bien raison de l'enseigner, l'homme ne peut contribuer en quoi que ce soit à sa justification; mais on a fait un grand abus de cette vérité. Qui veut trouver grace devant Dieu doit se détourner du mal et revenir au bien; qui est pénitent fait les œuvres de la pénitence. Attribuons-nous donc le salut aux œuvres? Il faut distinguer : aux œuvres comme condition, oui; aux œuvres comme cause efficace, non. Sur quoi disputons-nous depuis vingt

on a besoin d'avoir confiance dans la miséricorde divine, plus la foi augmente, et la justice par conséquent. Voilà comment *l'adultère, l'inceste et le meurtre* rendent plus saint sur la terre et plus joyeux dans le ciel!..... Comp. *But et fin des controverses religieuses*, par Jean Milner; traduit de l'anglais en allemand, par Maurice Liebner, Francfort, 1823, p. 71 et suiv.

ans? Je le crains, sur des mots; l'homme est récompensé, non point à cause de ses œuvres, mais d'après ses œuvres, selon ce qu'elles méritent. Voilà ce qu'enseigne la parole de Dieu <sup>1</sup>. » Wesley n'étoit pas loin de la vérité sur le point de la justification; mais sa doctrine, inspirée par l'orgueil, entachée d'ailleurs de graves erreurs, ne pouvoit porter que des fruits de mort.

Cependant, nous ne finirons point sans le remarquer, les méthodistes ont rendu des services aux bonnes mœurs dans les populations grossières et corrompues, par exemple au milieu des nègres d'Amérique et parmi les mineurs de Kingwood. Courbées vers la terre, ces populations ne vivoient que de la vie sensible, et les biens spirituels n'avoient plus d'attrait pour ces âmes appesanties, sans ressort : les rudes apôtres d'Oxford pouvoient, mieux que tous les sectaires de la Grande-Bretagne, briser la dureté de leur cœur en frappant leurs sens, secouer leur torpeur léthargique en ébranlant leur imagination. On dit souvent qu'il est impossible de convertir un ivrogne : Wesley avoit dans son bercail plusieurs convertis de ce genre.

<sup>1</sup> Southey, vol. II, p. 550.

---

## CHAPITRE IV.

DOCTRINE DE SCHWÉDENBORG.

## § LXXVI.

**Remarques historiques.**

Emmanuel Schwédenborg, homme remarquable par ses connoissances et par ses talents, remarquable surtout par ses convictions religieuses, est un des phénomènes les plus étranges, si nous pouvons parler ainsi, du monde moral. Sain de corps et d'esprit, au moins quand il vouloit bien rester simple mortel, il croyoit souvent s'en aller au-delà de ce monde parcourir les régions célestes et conférer avec les intelligences supérieures; il croyoit pénétrer jusque dans l'essence divine et puiser à leur source les plus hautes vérités; la nature des attributs suprêmes, l'origine de l'univers, la constitution des cieux, la configuration de l'enfer, l'ordre de la rédemption, la consommation de l'Eglise, etc. : tels étoient les objets qu'il contemploit face à face, tels étoient les mystères sur lesquels Dieu et les anges l'instruisoient familièrement.

La croyance de Schwédenborg, tout le prouve, étoit sincère, de bonne foi; la droiture de son

caractère et la sévérité de ses principes ne permettent pas de le soupçonner de fraude. D'où viennent donc ses révélations, ses rêveries, comme on voudra ? Un des plus grands écrivains de l'Allemagne, l'illustre Gœrrès les explique par le magnétisme humain \* ; pour nous, qui ne connoissons

\* Les faits fournissent peut-être une explication plus simple et plus naturelle ; voici comment Schwédenborg racontoit lui-même sa première vision : « J'étois à Londres, dit-il, je dînois fort tard à mon auberge ordinaire, où je m'étois réservé une chambre pour avoir la liberté d'y méditer à mon aise sur les choses spirituelles. Je m'étois senti pressé par la faim, et je mangeai de grand appétit. Sur la fin de mon repas, je m'aperçus qu'une espèce de brouillard se répandoit sur mes yeux ; et je vis le plancher de ma chambre couvert de reptiles hideux, tels que serpents, crapauds, chenilles et autres. J'en fus d'autant plus saisi que les ténèbres augmentèrent, mais se dissipèrent bientôt. Alors je vis clairement un homme au milieu d'une lumière vive et rayonnante, assis dans un coin de la chambre : les reptiles avoient disparu avec les ténèbres. J'étois seul ; jugez de la terreur qui s'empara de moi quand je lui entendis prononcer distinctement, mais avec un ton de voix bien capable d'imprimer la terreur : *Ne mange pas tant.* » (*Les merveilles du ciel et de l'enfer*, traduit du latin par A. J. P., Berlin, 1782, préface, pag. 65.)

Une chose que nous devons encore remarquer, c'est que Schwédenborg trouva sa doctrine dans l'Écriture sainte, et Dieu ne lui donna des visions que pour l'affermir dans la foi, en lui faisant voir des yeux de l'esprit ce qu'il avoit déjà vu des yeux du corps. Écoutons-le : « *Quod Deus coram me ipsius servo se manifestaverit, et miserit ad hoc munus, et quod post hoc apparuit visum spiritus mei, et sic me in mundum spiritualem intromiserit, et dederit videre caelos et inferna, et quoque loqui cum angelis et spiritibus, et hoc nunc continenter per plures annos, testor in veritate; pariter quod a primo illius vocationis die, non quidquam quod Ecclesiae illius doctrinas attinet, ex ali-*

point la nature de cet agent mystérieux, nous passerons outre sans faire aucune réflexion, laissant au lecteur le soin de porter son jugement; bien plus, nous sauterons à pieds joints par-dessus ses visions théosophiques et cosmologiques, pour arriver droit à son enseignement sur les principaux points du christianisme. Nous consulterons surtout, dans notre examen, l'ouvrage qu'il publia peu de temps avant sa mort : *La vraie religion chrétienne, renfermant toute la théologie de la nouvelle église* \*.

Mais avant d'étudier ce nouvel évangile, il est bon de savoir quelle autorité prétendoit y donner celui qui l'a fabriqué; puisque Schwédenborg avoit des rapports si intimes avec la divinité, qu'étoit-il, ou plutôt que disoit-il être? Réformateur, et plus

*quo angelo, sed a solo Domino, DUM LEGI VERBUM, acceperim.* » (*Vera christiana religio...*, c. XIV, p. 472.) Schwédenborg a donc été protestant avant d'être prophète; la lecture inconsidérée de la Bible lui avoit déjà tourné la tête, lorsqu'il fut ravi dans les demeures éternelles; c'est l'inspiration particulière qui a produit les folies de son système; la Réforme peut revendiquer à juste titre la gloire d'avoir enfanté l'auteur de l'apocalypse du dix-huitième siècle. Schwédenborg avoit sucé avec le lait la sainte doctrine évangélique; né en Suède d'un soi-disant évêque réformé, il étoit assesseur au collège minéralogique de Stockholm et mourut en 1772. (*Note du trad.*)

\* *Vera christiana religio, continens universam theologiam novæ ecclesiæ*, ab Emmanuele Schwedenborg, Domini Jesu Christi servo. Amstelodami, 1771. M. Mœhler s'étoit servi d'une traduction anglaise, parce qu'il n'avoit pu se procurer l'ouvrage latin; nous avons été plus heureux et nous donnons les notes dans le texte original. (*Note du Trad.*)

que Réformateur, il se disoit envoyé de Dieu pour fonder une nouvelle époque dans l'Eglise ; le second avènement du Christ devoit s'accomplir dans sa personne. Ce n'est pas, toutefois, que le Verbe éternel se fût de nouveau manifesté sous ses traits, car il n'a pu qu'une fois se revêtir d'un corps ; mais la foi, la justice, la charité alloient renaître parmi les hommes et raffermir le royaume de Jésus-Christ sur la terre. Voilà ce que la sainte Ecriture appelle *la consommation de l'Eglise, les nouveaux cieux et la nouvelle terre, la céleste Jérusalem annoncée par les prophètes* ; bien mieux, voilà ce qui s'est réalisé dans le voyant suédois. Le règne du fils de Dieu touchoit à sa fin ; mais le 19 juin 1770, Schwédenborg finit le livre que nous indiquions tout à l'heure, *la vraie Religion chrétienne* ; ce jour-là même le Seigneur, chose merveilleuse à dire, convoqua les douze apôtres et les envoya par toutes les régions célestes annoncer que Jésus-Christ continueroit de régner éternellement<sup>1</sup>. Admirables effets de la prose de notre prophète ! sainte modestie des Réforma-

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 478 : « Postquam finitum est hoc opus, convocavit Dominus duodecim suos discipulos qui ipsum in mundo secuti sunt ; et post diem emisit omnes in universum mundum spiritualem, ad prædicandum evangelium, quod Dominus Deus Jesus Christus regnet, cujus et regnum erit in sæcula sæculorum, secundum prædictionem a Daniele cap. VII, 13, 14 ; et in Apocalypsi, cap. XI, 15 : *Et quod beati sint, qui ad cœnam nuptialem Agni accedunt* ; Apocal., XIX, 9. Hoc factum est in mense junio, die 19, anno 1770. »

teurs , qui trouvent toujours le moyen de nous faire connoître le prix de leurs œuvres !

## § LXXVII.

**But pratique de Schwédenborg. — Destinée des Réformateurs du seizième siècle dans l'autre monde.**

Le voyant suédois ne s'est pas contenté, comme on pourroit le croire en ouvrant son apocalypse, de promener ses rêves à travers les régions de l'espace : il laissoit quelquefois , du haut des cieux, tomber ses regards sur la terre ; il a abordé les dogmes positifs qui forment la base du christianisme , il a traité les questions qui intéressent le plus la vie religieuse et morale. La doctrine réformée sur la justification révoltoit pareillement son esprit et son cœur ; il la croyoit aussi contraire à la vérité que funeste à la vertu ; il prouvoit qu'elle détruit la science infinie du souverain Etre en lui faisant regarder comme juste l'homme couvert de crimes ; il démontroit qu'elle bannit la piété, la justice, la bienfaisance en promettant le ciel à la foi seule ; il faisoit voir qu'elle foule aux pieds l'Écriture sainte en rejetant la prière, l'aumône, la charité, les bonnes œuvres ; en un mot, il combattoit la justification protestante avec toute sorte d'armes, de toutes les manières, partout et toujours , à propos de tout et à propos de rien, sans

trêve ni relâche ; la justification protestante étoit le but de tous ses efforts , l'objet de toutes ses attaques, le *delenda Carthago* de son zèle apostolique ; et nous pouvons dire que cette préoccupation constante, cette idée fixe a été la mère de son système sur le christianisme.

Schwédenborg prouvoit , en qualité de prophète , chacune de ses paroles par un oracle divin ; mais il entassoit révélations sur révélations , apparitions sur apparitions , quand il parloit du grand ouvrage qui réconcilie le pécheur avec le ciel <sup>1</sup>. Les anges , parlant à sa personne , lui dirent mille fois pour une que la foi sans les œuvres est..... « un emplâtre sur une jambe de bois. » Un jour qu'il étoit allé selon sa coutume se promener dans l'autre monde , il vit juger plusieurs protestants. A toutes les questions qui leur étoient adressées , les disciples de Luther répondoient que « la foi devoit leur tenir lieu de tout. » On leur demandoit : « Avez-vous été justes , bienfaisants , charitables ? — Non , disoient-ils , mais nous avons eu la foi. — Avez-vous combattu l'orgueil , la haine , la cupidité ? — Non , mais nous avons eu la foi. — Avez-vous gardé la pureté dans un corps pétri de boue ? — Non , mais..... — Allez , repartit un ange indigné ; vous ressemblez à des musiciens qui ne sauroient tirer qu'une note de

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 125, 124, 250, 258, 290, 293, 298, 325.

leur instrument ; vous êtes indignes d'habiter le séjour de la vertu , retirez-vous. » Une autre fois il entendit de ses propres oreilles le dialogue suivant entre un habitant du ciel et un vrai chrétien : « Qu'est-ce qu'avoir la foi ? demanda l'ange. — C'est donner sa croyance à la parole de Dieu , répondit l'autre. — Qu'est-ce qu'avoir la charité ? — C'est conformer sa conduite à la parole de Dieu. — Je te demande donc : T'es-tu contenté de donner ta croyance à la parole de Dieu , ou as-tu conformé ta conduite à ses enseignements ? — J'ai conformé ma conduite à ses enseignements. — Viens donc , notre ami , viens fixer ta demeure dans le séjour de l'éternelle félicité. »

Mais Schwédenborg ne se contentoit pas de voir les simples protestants dans ses promenades d'outremonde ; il s'adressoit à ce qu'il y avoit eu de plus hupé dans la Réforme , visitant tour à tour Luther , Mélanchthon , Calvin , et d'autres sommités de cette espèce. Lorsque le docteur vittenbergeois descendit parmi les morts , il fut placé dans une région qui avoit une entière ressemblance avec sa première patrie ; c'étoit le même soleil et le même ciel , la même terre et le même horizon ; les forêts , les rochers , les prairies , les rivières , les habitations , tout lui représentoit fidèlement les lieux qui avoient été le théâtre de ses exploits évangéliques. Là , plein d'une audacieuse assurance et toujours bouffi d'or-

gueil, il rassembloit ses disciples autour de lui, rangeant à ses côtés ceux qui avoient défendu sa doctrine avec le plus de zèle; puis il leur disoit coup sur coup, d'un ton vif et dogmatique : « La foi justifie seule ! la foi justifie seule ! » Jusque là tout alloit pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles; mais voilà qu'un jour, ô surprise, ô douleur ! un ange vint lui déclarer que sa doctrine étoit radicalement fausse, et qu'il ne jouiroit jamais du bonheur éternel s'il ne l'abjuroit dans ses principes et dans ses conséquences. Interdit d'abord, le moine superbe ne tarda pas à relever la tête, il répliqua, disputa, raisonna, essaya même l'injure et le sarcasme; mais comme il vit tous ses arguments se perdre dans le vide ou se retourner contre lui-même, il se prit à douter pour la première fois, dit-on, de son infailibilité. Quelques jours après Schwédenborg, poussant une nouvelle pointe, le retrouva dans la troisième région, espèce de purgatoire où l'on travaille à la conversion des pécheurs, et des anges lui dirent qu'ils espéroient de le ramener à de meilleurs sentiments. Formé dans sa croyance par l'Eglise catholique, il s'étoit assimilé profondément, dès sa plus tendre jeunesse, la doctrine de la justification par la charité, si bien qu'elle avoit toujours été le ressort caché de toute sa vie spirituelle; mais la doctrine de la justification par la foi seule, il ne l'avoit point sucée avec le lait, point imprimée dans le fond

de son ame , en sorte qu'elle ne dépassa jamais dans lui l'homme extérieur. Cette erreur , toute dange-reuse qu'elle soit , ne l'avoit donc pas corrompu ra-dicalement ; il pouvoit encore briser les liens qu'elle avoit jetés autour de son cœur <sup>1</sup>.

Mélancthon , moins opiniâtre que Luther pen-dant sa vie , étoit intraitable après sa mort. Quand il arriva sur les sombres bords , il frappa vainement à la porte de la demeure bienheureuse ; on lui signifia qu'il ne pourroit y entrer , tant qu'il n'auroit pas abandonné sa doctrine sur la justification ! Mais au lieu de se rendre à la vérité , que faisoit-il ? Lorsque Schwédenborg lui fut présenté , il travailloit avec ardeur à un ouvrage théologique ; toujours il tra-çoit ces funestes paroles : « La foi justifie seule , » et toujours elles s'effaçoient sous sa plume. Un jour , pour donner le change aux habitants du ciel , il vou-lut écrire : « La foi ne justifie pas sans la charité ; » mais comme cette proposition n'exprimoit pas le

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 481 : « Quapropter non miror, » disoit alors Luther, « quod ego erraverim, sed miror quod unus delirans tot deliros potuerit producere... » Schwédenborg reprend : « Dictum est mihi ab angelis exploratoribus, quod præsul ille præ multis aliis, in statu conversionis sit, quoniam in pueritia sua, ante-quam ingressus est reformatorem facere, imbuerit dogmata de proeminentia caritatis, quapropter etiam tam in scriptis quam in sermonibus tam egregie de charitate docuit; ex quibus profluit, quod fides justificationis apud illum implantata fuerit in externo naturali ejus homine, non autem radicata in interno spirituali homine. »

fond de sa croyance, sa plume se promenoit vainement sur le papier, sans laisser aucune trace de son passage. Ces miracles permanents, la sollicitude des anges, les démonstrations les plus convaincantes, tout échouoit devant son obstination, et rien n'annonçoit que ses douleurs dussent finir un jour.

Le sort de Calvin étoit plus déplorable encore. Ce Réformateur fut un homme charnel et superbe; à la justification luthérienne il ajouta la prédestination absolue : Schwédenborg en personne le vit tomber dans un abîme plein d'esprits effroyables.

Il faut aussi que les catholiques, avant de quitter le lieu d'expiation, réforment leur croyance sous plusieurs rapports. Cependant, quels que soient les préjugés de Schwédenborg contre l'Eglise romaine, il ne ferme point la porte du ciel à ses enfants. Si les catholiques, dit-il, ont opéré les œuvres de la charité, s'ils ont pensé plus à Dieu qu'au pape, ils entrent aussi facilement dans le séjour du bonheur, qu'on entre dans un palais dont les gardes n'éloignent personne, dans un temple dont les portes sont ouvertes; aussi facilement qu'on lève la tête, lorsqu'on entend la musique des anges <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Loc. cit, p. 491 : « His est transitus a papismo ad christianismum tam facilis, sicut est per fores intrare in templum; et sicut est transire satellitia, mandante rege; et sicut est tollere vultum et suspicere ad cœlum, dum inde audiuntur voces. »

Autant les efforts de Schwédenborg étoient louables dans leur but , autant ils furent désastreux dans leurs effets. Cherchant à renverser la justification protestante , il ébranla le christianisme jusque dans ses fondements. Il crut apercevoir que le dogme de la très-sainte Trinité favorisoit la doctrine que la foi justifie sans les œuvres : il voulut arracher l'arbre par la racine , et rejeta l'idée d'un Dieu triple et un. Il découvrit en outre , mais ses regards ne le trompèrent point ici , que la même erreur avoit un point d'appui dans les opinions des Réformateurs sur le péché originel : en conséquence il nia la dégradation primitive , mit en relief la liberté morale , et combattit la satisfaction du Sauveur. Nous allons exposer la doctrine de Schwédenborg sur ces différentes questions.

### § LXXVIII.

**Doctrine de Schwédenborg sur la Trinité. Pourquoi il combat la doctrine catholique.**

Nous l'avons entendu , le dogme de la sainte Trinité conduit directement à la justification protestante : comment cela ? Dès que l'on eut admis trois personnes en Dieu , dit Schwédenborg , on leur prêta de nécessité divers attributs et diverses fonctions : à Dieu le Père , la justice et la vengeance ; à Dieu le Fils , la miséricorde et la rédemption ; à Dieu le Saint-Esprit , la sanctification. Or , de cette

doctrine à la justification protestante , il n'y a qu'un pas. En effet , si le Fils du Très-Haut s'est immolé sur la croix , s'il intercède incessamment pour le genre humain , il faudra que Dieu applique ses mérites à tous les hommes ; et dès lors , qui ne le voit ? les œuvres et la charité sont inutiles , et dès lors nous devons souscrire à l'enseignement des Réformateurs <sup>1</sup>.

En conséquence Schwédenborg se déclara contre la médiation du Fils de Dieu , et pour couper court , il rejeta le mystère de la sainte Trinité. Les anges , dit-il , ne peuvent formuler cette expression : *Dieu triple et un* ; et quiconque l'a dans la bouche ou dans le cœur , est rejeté de leur présence. L'homme qui professe sincèrement cette monstrueuse erreur , est une statue de sel animée par le mauvais esprit ; c'est le démon qui remue sa langue et parle par sa bouche. Enfin la trinité des personnes dans l'essence infinie mène nécessairement à l'athéisme ;

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 101 : « Quod hæc idea de redemptione et de Deo , ingesta sit fidei hodiernæ , notum est , quod est ut orent ad Deum Patrem , ut propter crucem et sanguinem Filii sui remittat delicta , et ad Deum Filium ut oret et intercedat pro illis , et ad Deum Spiritum sanctum ut justificet et sanctificet. » P. 385 : « Et quia inde emanavit persuasio mentalis de tribus diis , non potuit alia fides includi , quam quæ Tribus illis in suo ordine applicata esset , quæ est quod Deus Pater adeundus sit , et implorandus , ut imputet justitiam Filii sui , aut ut misereatur propter passionem Filii sui , et mittat Spiritum sanctum ut operetur salutis effectus medios et ultimos , etc. »

car elle établit, selon le mot de Tertullien, la pluralité et par conséquent la nullité des dieux<sup>1</sup>.

Comment donc le fondateur de la céleste Jérusalem explique-t-il le plus grand et le plus auguste de nos mystères? Écoutons-le : Il n'y a qu'une personne dans l'Être suprême, le Seigneur Dieu (sans doute le *Jéhovah Elohim*) de l'ancien Testament. Cette personne s'est faite homme en Jésus-Christ. La vertu émanée de ce Dieu-homme est le Saint-Esprit qui vivifie, régénère, transforme et consacre le fidèle. Ainsi le prophète admet bien une trinité dans la souveraine essence, à savoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit; mais ce sont là, si nous l'en croyons, *trois objets d'un seul sujet*, c'est-à-dire trois attributs d'une seule personne divine<sup>2</sup>. En d'autres termes, il y a, dans la sainte Trinité, trois manifestations différentes du Dieu un, qui s'est révélé comme créateur dans le Père, comme rédempteur dans le Fils et comme sanctificateur dans le Saint-Esprit. Au reste, le voyant du Nord applique l'expression *Fils de Dieu* à l'humanité de Jéhovah;

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 26 et suiv. Comp. p. 49, 151.

<sup>2</sup> Loc. cit., p. 128 : « Ex his patet quod divina Trinitas sit, quæ est Pater, Filius et Spiritus sanctus. Sed quomodo illa intelligenda sint, sive quod tres dii sint qui essentia et inde nomine unus Deus sunt, sive quod tria objecta unius objecti, ita quod sint modo qualitates aut attributa unius Dei, quæ ita nominantur, sive aliter, ratio sibi relicta nullatenus potest videre. »

puis il compare le Père à l'ame, le Fils au corps et le Saint-Esprit à l'activité de l'homme <sup>1</sup>.

Schwédenborg n'a pas la moindre idée de ce qu'on appelle preuve biblique ; on peut dire que c'est l'effet du hasard, quand il prouve une proposition d'une manière tant soit peu satisfaisante ; il entasse passages sur passages, citations sur citations, sans se soucier ni du contexte, ni des parallélismes, ni en général des règles de l'herméneutique, bien qu'elles ne lui soient pas entièrement étrangères. Si l'on veut avoir un échantillon de sa dextérité, qu'on lise seulement les passages qu'il cite d'Isaïe, de Jérémie, d'Osée, du Psalmiste, pour montrer que ce n'est pas le Fils sortant du sein du Père, mais ce qu'il appelle Jéhovah, qui s'est fait homme. Avec une semblable exégèse, il n'est point d'erreur, point de rêverie qu'on ne puisse établir par l'Écriture <sup>2</sup>.

Mais rien de plus curieux que les méprises du prophète, toutes les fois qu'il descend des hauteurs célestes pour parler tout simplement des choses de la terre ; si les anges lui ont révélé tous les secrets du monde visible et du monde invisible, à coup sûr ils ne lui ont pas donné de leçons d'histoire ecclésiastique ; il prétend, chose incroyable ! que le dogme de la sainte Trinité, inconnu dans les premiers siècles, a été introduit dans l'Église par le

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 129.

<sup>2</sup> Loc. cit., p. 65.

concile de Nicée \*. Quoi donc ! dans le deuxième et dans le troisième siècle, l'Eglise frappoit d'anathème quiconque, foulant aux pieds la croyance commune, attaquoit la distinction des personnes divines; Praxéas abjura solennellement les erreurs qu'a renouvelées Schwédenborg; Bérille fut condamné pour la même hérésie dans le synode de Bostra, tenu par les évêques d'Arabie; Sabellius devint un objet d'exécration dans toute l'Afrique; et l'on nous dit que l'Eglise primitive ne distinguoit point trois personnes dans la nature divine, que les premiers siècles chrétiens ignoroient le mystère de l'adorable Trinité ! Dans ces derniers temps, quelques auteurs ont prétendu, après Souverain, que toute l'Eglise catholique professoit, avant le même concile de Nicée, les erreurs d'Arius. A la vérité, cette asser-

\* M. Tafel, bibliothécaire de Tubingue, défie M. Mœhler de prouver ce qu'il avance ici. (Voy. l'ouvrage intitulé : *Schwédenborg et ses adversaires...; réponses aux attaques de M. Mœhler dans la Symbolique*, par Immanuël Tafel; Tubingue 1854, p. 152.) Cependant voici comment Schwédenborg intitule le § 174 de l'écrit cité, p. 587 : « Quod trinitas personarum ignota fuerit in ecclesia apostolica, sed quod exorta sit a concilio Nicæno, et inde introducta in ecclesiam catholico-romanam, et ab hac in ecclesias superatas ab illa. » Et plus bas : « A Constantino magno convocatum est concilium in Nicæam urbem in Bœthynia, et a convocatis ibi, ad ejiciendum damnosam Arii hæresim, inventum, conclusum et sancitum est, quod tres personæ divinæ, Pater, Filius et Spiritus sanctus ab æterno fuerint, etc. » Un homme, un savant comme M. Tafel est à plaindre d'avoir à défendre une si mauvaise cause. (*Note du trad.*)

tion décèle une étude superficielle des sources ecclésiastiques ; mais l'allégation de l'homme de Dieu dénote une ignorance complète en fait d'histoire. Et c'est dans un livre annoncé par les douze apôtres à travers les régions spirituelles, c'est dans un ouvrage sur lequel reposent le royaume de Jésus-Christ, le salut des siècles futurs ; c'est dans l'ouvrage du prophète suédois que se trouvent des erreurs aussi grossières, aussi criantes !

Quant à sa dialectique, elle a souvent une frappante ressemblance avec celle des ariens, surtout avec celle d'Aétius et d'Eunome. Nous devons toutefois observer une différence, c'est que ces anciens sectaires montrèrent infiniment plus de talent et de pénétration ; de tous les unitaires <sup>1</sup> imbus des mêmes principes que Schwédenborg, il n'en est aucun qui n'ait su donner à ses erreurs une plus grande apparence de vérité. Pour peu que l'on connoisse les écrits des Athanase, des Hilaire, des Grégoire de Nazianze, des Grégoire de Nysse, des Augustin, ces lumières de l'Eglise, ces grands docteurs qui combattirent les ariens et les sabelliens, on s'étonne de la foiblesse outrecuidante de Schwédenborg : c'est tout au plus avec des forces médiocres qu'il entre-

<sup>1</sup> C'est ce qu'on voit au premier coup d'œil dans l'écrit de Tertullien contre Praxéas, dans les fragments d'Hippolyte contre Noët, dans l'ouvrage faussement attribué à saint Athanase, contre les disciples de Sabellius.

prend de renverser une doctrine que des géans n'avoient pu ébranler, disons mieux, qu'ils n'avoient fait qu'affermir en lui procurant de nouvelles victoires.

## § LXXIX.

**Schwédenborg combat la chute originelle en Adam. Ses contradictions dans ce point de dogme.**

Comme nous l'avons déjà dit, Schwédenborg rejette la dégradation primitive, mais aussi tombe-t-il en contradiction flagrante avec lui-même. Ce que les Livres saints racontent de nos premiers parents dans le paradis terrestre, il l'entend dans un sens allégorique : « Adam et Eve<sup>1</sup>, dit-il, ne sont pas des personnes réelles, mais la première église personnifiée. Dès qu'une fois on a bien compris cette vérité, continue-t-il, on voit s'évanouir et les superstitions de l'Eglise romaine et les rêveries de la Réforme<sup>2</sup>.

Cependant le restaurateur du céleste royaume reconnoît qu'une inclination mauvaise se transmet de race en race avec la vie ; mais il ne veut pas qu'on

<sup>1</sup> Loc cit., p. 353 : « Sed quod ex illa origine non sit aliquod malum hæreditarium, constare potest ex illis quæ supra ostensa sunt, quod Adamus non fuerit primus hominum, sed quod per Adamum et ejus uxorem repræsentative describatur prima ecclesia in hoc orbe. »

<sup>2</sup> Loc cit. : « Ex his intellectis et assumptis cadit opinio hactenus facta, quod malum homini a parentibus innatum inde sit, cum tamen non inde sed aliunde suam originem trahit. »

en poursuive la trace à travers les siècles, il en montre l'origine dans chaque homme qui engendre selon la chair : « Les conciles et les prélats catholiques enseignent, dit-il, que le péché d'Adam, un dans sa source, s'est transmis à tout le genre humain; mais, mon ami, le mal héréditaire, c'est-à-dire le penchant au mal ne vient pas d'ailleurs que de nos parents <sup>1</sup>. » Voilà, certes, une étrange doctrine. Quoi ! dès l'origine du monde, le péché, comme un torrent funeste, se répand de proche en proche, à travers les générations, sur tous les hommes; et nous ne devrions pas rechercher la cause du péché au-delà du dix-neuvième siècle ! et nous devrions le faire apparaître pour la première fois dans le père de cet enfant qui vient de naître ! Mais ce père infortuné, d'où a-t-il reçu ce mauvais héritage ? Et celui qui lui a donné le jour, d'où le tenoit-il à son tour ? On voit que, de question en question, nous serons forcément conduits jusqu'au premier homme appelé Adam par l'Écriture sainte. Vainement notre docteur recourt-il au sens figuré, nous le ramène-

<sup>1</sup> Loc cit., p. 555 : « Quod omnis homo nascatur ad mala, ita quod ab utero matris non sit nisi quam malum, in ecclesia notum est, et notum factum est ex causa, quia a conciliis et a præsulibus ecclesiarum traditum est, quod peccatum Adami tractum sit in omnem posteritatem et quod unicum sit. Sed, mi amice, malum hæreditarium non aliunde est quam ex parentibus, non quidem ipsum malum, quod homo actualiter committit, sed inclinatio ad illud. »

rons toujours à un premier pécheur. Admettons avec lui que sous le nom d'Adam, nous devons entendre plusieurs générations d'hommes : toujours faudra-t-il dire que le mal, s'il s'est transmis de race en race, sans interruption, pris naissance dans les anciens jours, dès l'origine du monde. Ainsi le prophète reste toujours enlacé dans ses propres filets. Mais il y a plus; l'interprétation allégorique heurte de front le texte sacré. Saint Paul dit : « Le péché est entré dans le monde par un *seul homme*; » et aussi : « La mort a régné sur ceux mêmes qui n'ont pas péché comme *Adam* <sup>1</sup>. » Or ces paroles établissent clairement deux choses : d'abord que *le péché est entré dans le monde par un homme individuel*, ensuite que cet homme est *Adam*. Ainsi la doctrine de Schwédenborg n'est pas moins contraire à l'Écriture sainte qu'à la raison.

Au reste, si nous voulons nous expliquer les inextricables difficultés qui abondent dans son système, les contradictions sans nombre dans lesquelles il s'enveloppe à chaque page, nous devons en chercher la cause dans son opposition à l'enseignement luthérien sur le péché originel. En effet cet enseignement, dégradant l'homme dans tout son être, met au néant jusqu'à la liberté. Or le prophète du Nord vouloit sauver cette faculté morale, et montrer dans

<sup>1</sup> Rom. V. 12, 14.

chaque homme la raison du mal héréditaire. Mais, d'une autre part, il sentoit que l'individu est enlacé dans tout le genre humain; une voix secrète lui disoit que tous les hommes ne font qu'une vaste famille, et que les biens et les maux de cette famille sont communs à tous ses membres. Ainsi, tour à tour dominé par deux sentiments contraires, il effaçoit le lendemain ce qu'il avoit écrit le jour d'auparavant.

Encore une fois, d'où vient la perversion primitive? comment le sang qui nous donne la vie s'est-il corrompu? comment le penchant au mal se communique-t-il des pères aux enfants? voilà ce que nous cherchons en vain dans le système de Schwédenborg. Un de ses disciples, Gustave Knœs, professeur à Upsal, fait du mal la condition nécessaire de l'homme comme être fini; mais, jusqu'à ce jour, les membres de l'église céleste n'ont pas encore adopté cette nouvelle erreur. Cependant, tant qu'ils n'en seront pas venus jusque là, leur doctrine sur le péché originel sera une doctrine absurde et contradictoire.

### § LXXX.

**Incarnation de la Divinité. — Rapport de la grace avec la liberté.**

Le dogme de la réhabilitation dans Jésus-Christ repose sur le dogme de la déchéance primitive; ces deux vérités sont étroitement enchainées l'une à

l'autre. Or, nous l'avons vu, Schwédenborg nie la chute originelle, il devoit donc aussi rejeter la rédemption; l'opposition biblique entre le premier et le second Adam ne présente aucun sens dans son système. Dès qu'une fois il eut quitté le point de vue fixé par l'Écriture, il ne découvrit plus dans l'homme la raison de l'incarnation du Verbe, c'est hors du genre humain qu'il fut contraint de chercher un point d'appui à l'abaissement du Très-Haut.

Entraîné par tout son être, l'homme se considère comme une partie d'un tout organique; il s'allie à cette vaste société des intelligences qui s'étend au-delà des mondes et de l'espace. Les événements qui se succèdent sur cette terre, les heureuses influences qui fécondent le germe divin, les calamités et les tempêtes qui en arrêtent le développement, tout cela est pour nous comme les oscillations du mouvement inprimé dans des régions étrangères. Cette croyance se retrouve dans les mythes de l'Inde et dans les traditions des Perses. Le christianisme lui-même indique un certain rapport entre la chute de l'homme et celle des esprits rebelles; il nous montre ces mauvais génies poursuivant leur œuvre de destruction, jetant la discorde et le péché parmi les enfants de Dieu. D'un autre côté, nous avons vu comment les intelligences restées fidèles et les élus morts dans l'amour se joignent à l'homme pour étendre et affermir le royaume de Jésus-Christ.

Déjà sous la main des sectes gnostiques, et particulièrement des valentiniens, cette doctrine si simple et si naturelle se changea en un drame aussi compliqué qu'arbitraire : le céleste royaume renversé, bouleversé de fond en comble par la sophie, les éons vaincus, terrassés, relégués dans la vie de ce monde ; puis le divin Sauveur rétablissant la bienheureuse patrie, rendant à ses habitants la paix et la félicité ; puis les guerres et les combats des puissances infernales qui, sans cesse, avec la rage du désespoir, font tous leurs efforts pour conquérir les demeures de lumière.

Schwédenborg, on devoit s'y attendre, ne montra pas moins d'imagination que les gnostiques : « Par la rédemption, dit-il, l'enfer a été vaincu, la paix, l'harmonie ramenée dans le ciel et l'Eglise rétablie sur la terre ; mais, pour atteindre ce but, il falloit que le Tout-Puissant prît notre nature ; et c'est pour cela que l'humanité, dans la Parole, est appelée le bras de Jéhovah <sup>1</sup>. »

Mais comment le Sauveur a-t-il renversé l'empire de Satan ? comment a-t-il ramené l'ordre et la paix dans les régions supérieures ? Le voyant va nous

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 67 : « Redemptio enim fuit subjugatio inferorum, et ordinatio cœlorum, et post has instauratio Ecclesiæ ; hoc Deus ex sua omnipotentia non potuit efficere, nisi per humanum ; sicut non quis operari potest nisi ei sit brachium, etiam humanum ipsius in verbo vocatur brachium Jehovæ. Jos. 11, 10 ; 13, 1. »

l'apprendre. L'Eglise sur la terre et les mondes célestes ne font qu'une vaste société. Entourée par des liens étroits, cette grande famille est semblable à l'homme qui souffre dans tous ses membres, quand un seul est blessé. L'église terrestre forme comme les pieds et les reins de ce corps immense, les esprits dans le ciel en sont la poitrine et les épaules, etc. Or la corruption de ce monde, gagnant de proche en proche, avoit envahi le séjour éternel; déjà l'empire des ténèbres portoit sa tête jusque dans les cieux; le royaume des anges alloit s'écrouler comme un édifice sapé par le fondement.

Alors le Dieu fait homme vient défendre la demeure des esprits célestes : il paroît, et les mauvais génies sont précipités dans l'abîme. Car, de même que les bêtes sauvages s'enfuient dans leurs repaires, de même que les grenouilles s'enfoncent dans leurs marais quand elles aperçoivent leurs ennemis, ainsi les démons prennent la fuite à l'approche du Sauveur. Voilà ce qu'il faut entendre par la descente du Christ dans les enfers <sup>1</sup>.

Ainsi l'Eternel sépara les bons d'avec les méchants. Or c'est par cette séparation, continue le poète, c'est en foudroyant ses ennemis que le Seigneur a sauvé le monde. En effet s'il n'eût réduit en poudre la puissance des ténèbres, c'est en vain

<sup>1</sup> *Loc. cit.*, p. 94.

qu'il auroit accompli les préceptes et baigné le Calvaire de son sang, il n'eût point réconcilié la terre avec le ciel. Inutile de réfuter cette doctrine : tout le monde voit qu'elle est aussi funeste dans ses conséquences qu'absurde dans ses principes. Il est un dogme enseigné dans l'Écriture, proclamé par tous les docteurs et vénéré dans tous les siècles chrétiens, le dogme des mérites de la croix : le prophète le renverse par un jeu de l'imagination. La foi dans la satisfaction du Christ avoit réchauffé les cœurs et transformé le monde ; mais quand le souffle de la Réforme eut passé sur cette croyance, le Dieu mourant pour nous ne dit plus rien à Schwédenborg ; il voulut un Dieu vainqueur, armé de la foudre et du tonnerre.

Cependant il fait encore reposer l'Incarnation sur un autre fondement. Cette fois ce n'est point une doctrine nouvelle qu'il révèle au monde chrétien, car les Pères et les scolastiques l'avoient déjà fait ressortir dans tout son jour ; mais, comme nous n'avons aucune raison de croire qu'il ait connu leurs ouvrages, nous ne lui disputerons pas le mérite de l'invention. Schwédenborg dit donc : Si le divin ne s'étoit abaissé dans Jésus-Christ, bientôt, semblable au regard qui se perd dans les profondeurs du ciel, la foi se seroit évanouie dans le vague des pensées humaines ; mais le Verbe fait chair a rappelé la foi dans ses vraies limites, il lui a donné un objet fixe

et déterminé. C'est ce qu'enseignent les témoins de notre sainte doctrine, quand ils disent que l'homme, abandonné à lui-même, ne peut s'élever au-dessus d'un désir vague et sans point de repos, que la révélation seule fixe son cœur et le remplit de la vérité. Le prophète suédois continue : Dans ses rapports avec Dieu, l'homme rencontre partout le surnaturel et le naturel, le céleste et le terrestre, le divin et l'humain. Or le Dieu révélé donne à la foi l'élément divin ; mais c'est le Dieu fait homme qui lui prête l'élément humain, en abaissant la vérité jusqu'au niveau de notre intelligence <sup>1</sup>. Ce raisonnement, considéré en lui-même, n'a rien de répréhensible. Sans doute on peut se placer à différents points de vue pour contempler le grand ouvrage de la miséricorde ; et plus les idées s'étendent, plus on pénètre avant dans les profondeurs de ce mystère, plus la foi se vivifie, plus la charité devient ardente : mais la mort du Rédempteur est notre vie, c'est un dogme enseigné par l'Écriture sainte, proclamé par la tradition chrétienne et empreint dans le culte d'une manière vivante ; ce dogme, on ne doit pas le reléguer dans le fond du tableau ; que sera-ce si on l'efface complètement ?

Mais comment l'homme réalise-t-il en lui l'œuvre de la rédemption ? Ici la doctrine de Schwédenborg

<sup>1</sup> Loc. cit. p. 292. Le cardinal Nicolas de Cuse a traité ce sujet avec beaucoup de talent.

a beaucoup de rapport avec celle de l'Eglise catholique : Dans le Sauveur , dit-il , la vérité et l'amour se sont manifestés : il faut donc que l'homme entre dans la vérité et marche dans l'amour ; car , de même que la charité sans la foi ne peut opérer le salut , ainsi la foi sans la charité n'est rien. En conséquence notre docteur définit la justification à peu près comme les catholiques , puis il ajoute qu'elle est en alliance intime avec la rénovation intérieure <sup>1</sup>. Cependant comme il ne place point la source du pardon des péchés dans les mérites du Sauveur , il reste toujours une différence capitale entre sa doctrine et celle de l'Eglise catholique.

Enfin il fait assez bien ressortir le rapport entre la grace et la liberté. Bien qu'il soit partout contraire à l'enseignement luthérien , à peine s'il touche au semipélagianisme , ce qui ne doit pas peu surprendre l'observateur.

Venons maintenant aux preuves historiques sur lesquelles Schwédenborg appuie tout cet enseignement. Pour montrer ce qu'il avançoit plus haut , que le dogme de la Trinité mène directement au dogme fondamental de la Réforme , il affirme que le concile de Nicée a enseigné que les mérites du Sauveur nous

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 111 : « Per Divinum verum ex bono , hoc est per fidem ex charitate , homo reformatur , et regeneratur , tum innovatur , vivificatur , sanctificatur , justificatur , et secundum horum progressionem et incrementa purificatur a malis , et purificatio ab his est remissio peccatorum. »

sont imputés par la foi seule, et que dès lors cette doctrine a été constamment professée dans l'Eglise<sup>1</sup>. Quand on lit de pareilles assertions, l'on a de la peine à en croire ses yeux : s'il est un fait incontestable, connu de tout monde, c'est que l'Eglise n'a jamais enseigné l'imputation protestante, ni avant ni après le concile de Nicée. Luther lui-même n'a jamais invoqué l'autorité de ce concile, non plus que le témoignage des siècles chrétiens; bien au contraire, il se vante d'avoir mieux compris saint Paul que tous les docteurs ensemble. Son Réformateur, le voyant du Nord, seroit revenu de sa grossière erreur, s'il avoit lu quelques-uns des écrits des saints Pères, par exemple ceux de saint Chrysostôme et de Théodoret parmi les Pères grecs, de saint Ambroise et de saint Jérôme parmi les Pères latins. Et pourquoi n'a-t-il pas ouvert non plus les savants ouvrages des scolastiques? il y auroit trouvé à chaque page sa condamnation. Où sont d'ailleurs les preuves de son assertion? il oublie que, pour accuser toute l'Eglise, il faut des témoignages, et non des allégations gratuites, mensongères. Il auroit bien fait aussi de rester d'accord avec lui-

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 383 : « Quod fides, quæ est imputativa meriti et justitiæ Christi redemptoris, primum exorta sit a decretis synodi Nicænæ de tribus personis divinis ab æterno, quæ fides a tempore illo ad præsens a toto christiano orbe recepta est. » P. 385 : « Quod fides hodiernæ ecclesiæ, quæ perhibetur sola justificare, et imputatio, unum faciant. »

même; mais plus haut, quand il jugeoit les nations, il ouvroit le ciel aux catholiques et le fermoit aux protestants, pourquoi? parce que les premiers enseignent, disoit-il, que la charité seule opère le salut, tandis que les derniers l'attribuent à la foi. Enfin, si les Réformateurs avoient trouvé leur doctrine établie dans toute l'Eglise, comment concevoir leur révolte, comment expliquer les disputes et les combats qui ont si profondément ébranlé le seizième siècle?

Schwédenborg dit aussi qu'avant sa Réforme, la doctrine de la liberté étoit inconnue dans toute l'Eglise. Sans doute quand on ne consulte, comme lui, que le *Livre de la Concorde* et les ouvrages de Calvin, on peut croire que l'idée de la liberté a disparu du monde. Au reste, nous devons reconnoître qu'il avoit quelque notion vague de cette faculté morale; mais jamais il n'a su la définir d'une manière nette et précise.

## § LXXXI.

### **Doctrin sur les Sacrements.**

La doctrine de Schwédenborg sur les sacrements, si nous en exceptons la forme, ne renferme rien de bien particulier. Il assure que, pour pénétrer l'essence de ces divins symboles, il faut connoître le sens spirituel, allégorique, mystique des

Livres saints, mais surtout les correspondances entre le ciel et la terre <sup>1</sup>. Tâchons, toutefois, de nous élever à la hauteur de ses conceptions.

Il n'admet que le baptême et la cène, dont il exalte la dignité et la vertu, qu'il s'efforce d'entourer de respect et d'hommages.

Le baptême produit trois effets, selon le prophète : d'abord il introduit dans l'Eglise chrétienne ; ensuite il donne la foi en Jésus-Christ ; puis il régénère, transforme le croyant, le fait un homme nouveau. Tout cela n'est au fond qu'une seule et même chose : ces trois usages du baptême ont entre eux les mêmes rapports que la cause, le moyen et l'effet <sup>2</sup>.

En abordant l'Eucharistie, Schwédenborg nous avertit qu'il va faire une application des correspondances qui existent entre le ciel et la terre ; puis il dit : La chair et le pain figurent l'amour et la bonté suprême, le sang et le vin représentent la sagesse et la vérité divine, enfin la communion désigne l'appropriation. De plus la chair et le pain sont le Seigneur aimant ; le sang et le vin, le Seigneur sage et vrai. Il y a donc trois principes dans la cène : le Sei-

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 567.

<sup>2</sup> Loc. cit., p. 414 : « Ex ante et nunc dictis, videri potest, quod tres usus baptismi cohæreant ut unum, quemadmodum causa prima, causa media quæ est efficiens, et causa ultima quæ est effectus, et ipse finis propter quem priores. »

gneur, sa bonté divine et son éternelle sagesse. En conséquence tous les biens du ciel et de l'Eglise sont renfermés dans cet auguste sacrement ; Dieu, la foi, et la charité, tels sont les dons qu'il communique à l'homme. Enfin l'humanité divinisée est aussi présente sur nos autels, et voilà pourquoi le banquet sacré est la nourriture spirituelle de nos âmes.

Mais le fini peut-il être élevé jusqu'à l'infini ? L'Etre des êtres peut-il s'abaisser au niveau du foible mortel ? Oui, répond Schwédenborg, et voici comment il le prouve : L'homme peut recevoir, dit-il, la sagesse (la vérité) et la charité ; or le Seigneur est la sagesse et la charité ; donc l'homme peut recevoir Dieu dans son cœur, et lui rester uni pour jamais. D'après cela, qu'est-ce que la sagesse et l'amour, sinon des émanations de la divinité, sinon Dieu même ? Aussi le voyant du Nord, après un de ces voyages dans l'autre monde, écrit-il ces paroles : « Je vis Dieu sous la forme d'un soleil qui verse incessamment la lumière et la chaleur, c'est-à-dire la sagesse et l'amour. » Sans doute pour prévenir l'objection de panthéisme, le prophète ajoute : « La divinité peut bien s'unir à l'homme, mais non point s'identifier à lui ; ainsi la lumière pénètre l'œil, ainsi le son frappe l'oreille, mais ni le son ni la lumière ne s'assimilent à l'organe de l'ouïe ou de la vue <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 458 : « Sed usque quia homo finitus est, non

Schwédenborg continue : Si le baptême est la porte de l'Eglise , l'Eucharistie est la porte du ciel ; car le Seigneur le donne à ceux qui s'approchent de l'auguste mystère de nos autels. Comprenons bien , toutefois , la doctrine du prophète ; il ne parle ici que de l'homme en commerce avec son Auteur , embrasé des feux de la charité. En effet , d'après lui , le Rédempteur peut être dans la cène de deux manières : intérieurement , par sa sagesse et par son amour ; extérieurement , par son immensité. Or , pour les bons , le Christ est présent des deux manières , mais il ne l'est que de la seconde pour les méchants. Si donc le chrétien ne garde pas les préceptes , s'il n'a pas reçu la vérité dans son cœur , c'est en vain qu'il s'approche du céleste banquet : le Fils bien-aimé ne lui ouvre point la porte du ciel.

D'après cela , il sembleroit que Schwédenborg partage l'opinion du docteur de Genève , qu'à son jugement aussi les réprouvés ne reçoivent point le corps du Sauveur. Il n'en est cependant pas ainsi : le Réformateur et le prophète sont diamétralement

*potest ei conjungi ipsum divinum, sed solum adjungi : » Cannot be conjoined with him, but adjoined* , dit le traducteur anglais. Le verbe *conjungi*, observe Schwédenborg à la page 286, exprime une union semblable à celle qui existe entre l'arbre et son fruit ; mais *adjungi* marque une alliance moins étroite , comme celle de l'arbre avec les fruits qu'on y aurait attachés. Il falloit donc traduire ces deux mots par *unir* et *identifier*, ou par d'autres termes équivalents.

opposés. D'après Calvin, le pain de la vie n'est point offert à ceux qui sont prédestinés à la mort ; selon Schwédenborg, au contraire, la manne divine est présentée aux méchants, mais seulement ils ne la reçoivent point dans le fond de leur ame.

Ce qu'ajoute le voyant, que l'Eucharistie met l'homme en commerce avec Dieu, imprime le sceau des enfants de Dieu, fait nouvelle créature devant Dieu, tout cela est un développement ultérieur des principes exposés jusqu'ici.

Enfin il est un dogme clairement exprimé dans l'Écriture, c'est que la cène est en rapport intime avec la mort du Sauveur, et qu'elle a le pouvoir d'effacer les péchés ; mais on ne trouve de cette vérité aucune trace dans les écrits de Schwédenborg. Ceci ne doit point nous surprendre, après que nous avons vu sa doctrine sur le sacrifice de la croix.

## § LXXXII.

### **Révélations de Schwédenborg sur l'autre monde.**

Bien que cette matière pût avoir beaucoup d'attrait pour certains lecteurs, nous ne parlerons point de toutes les révélations de Schwédenborg sur le monde invisible ; et si nous en disons quelques mots en passant, c'est pour donner une idée plus complète de son système, et pour éclaircir quelques points de doctrine que nous avons effleurés dans ce qui précède.

Quand les âmes quittent ce monde inférieur, elles arrivent dans une région placée entre le ciel et l'enfer. Là, un secret penchant les porte vers les esprits qui partagent leurs pensées et leurs affections ; l'époux cherche l'épouse, la mère tend les bras à la fille ; tous veulent revoir leurs proches, leurs amis, les compagnons de leurs joies et de leurs douleurs. Or c'est ainsi que, de leur propre mouvement, les uns s'élèvent dans le séjour de la lumière, tandis que les autres descendent dans l'abîme. Il faut le reconnoître, cette doctrine recèle, à défaut d'autre mérite, une grande connoissance du cœur humain.

Les âmes qui ne sont pas encore mûres pour le ciel et qui n'ont point joie dans l'enfer, sont placées sous la direction des anges. Animés d'un zèle ardent, les célestes pasteurs versent le baume sur toutes les plaies, s'efforcent d'éclairer les intelligences et de ramener l'amour dans tous les cœurs ; leur charité ne fait point acception de personnes : juifs, païens, mahométans, de chaque secte, de chaque religion, tous sont admis à leur école. Lorsque les âmes rentrent dans la voie droite, elles arrivent au bonheur éternel ; mais, si elles s'obstinent dans leur endurcissement, elles sont dévorées par l'enfer.

Sans doute le purgatoire catholique diffère du *lieu intermédiaire* de Schwédenborg, mais encore ne voit-on pas comment, à cet égard, le pro-

phète pouvoit se livrer à des attaques si violentes contre la doctrine de l'Eglise.

Les régions supérieures sont en tout semblables à ce monde terrestre ; là aussi , l'on voit des maisons , des palais , des montagnes , des fleuves et des mers. Le temps et l'espace règnent également dans l'empire des intelligences ; les peuples , comme les individus , y conservent leurs mœurs et leurs usages : ainsi , par exemple , les Hollandais s'adonnent encore au commerce après la mort. En un mot , toute la différence entre les deux mondes , c'est que la matière exerce un peu moins d'empire dans l'autre séjour. Les habitants du ciel ont quitté cette enveloppe mortelle , il est vrai ; mais ils sont revêtus d'un corps tellement semblable à celui-ci , que plusieurs ne s'aperçoivent point du changement.

En 1757 eut lieu le jugement dernier , et Schwédenborg s'y trouvoit en propre personne. Il faut croire que Dieu juge les nations de temps en temps. Les damnés , alors , pourroient encore être sauvés , s'ils le vouloient. L'homme de Dieu en vit un qui avoit été voleur et adultère , il s'étoit égaré parmi les anges. Quand ceux-ci l'instruisoient de la vraie doctrine , il souscrivoit entièrement à leurs paroles ; mais comme ils l'exhortèrent d'aimer la vérité : *Non* , dit-il , *je ne veux point* , et il retourna dans les enfers.

Par cette apparition, Schwédenborg veut prouver la liberté morale, et nous révèle encore l'observateur judicieux : oui, il est des hommes méchants, pervers, qui ne peuvent plus être sauvés, parce qu'ils ne veulent point l'être. Ailleurs le voyant dit que Dieu agit constamment sur l'homme pour le ramener à lui, mais que ceux qui meurent dans l'endurcissement ne peuvent plus se convertir, parce que leur cœur est irrévocablement fixé dans le mal.

Mais il est temps de signaler la source de toutes les erreurs que nous avons exposées jusqu'ici : passons à la doctrine schwédenborgiste sur le canon des Livres saints <sup>1</sup>.

### § LXXXIII.

#### Canon des Ecritures. — Sens mystique et allégorique.

Quand on lit Schwédenborg, on voit bientôt qu'il ne reconnoît point les épîtres de saint Paul : car, si nous en croyons nos souvenirs, il n'invoque dans aucun endroit, pas même dans le point de la justification, le témoignage de l'Apôtre. Voulez-vous quelque chose de plus positif, ouvrez son canon des Ecritures, canon qu'il appelle l'*article fondamental* de l'église céleste ; vous ne trouverez, parmi

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 143—180.

les livres du nouveau Testament, que les quatre Evangiles et l'Apocalypse <sup>1</sup>.

Qui ne voit les motifs qui déterminèrent le choix du prophète ? Evidemment c'est d'après ses opinions dogmatiques qu'il fixa le canon des Ecritures, et voilà pourquoi nous n'avons traité de cette dernière question qu'après avoir parlé de ses autres sentiments. Dès qu'il eut rejeté le péché originel, la satisfaction du Christ, la résurrection de la chair, etc., il lui fallut effacer les épîtres de saint Paul, l'histoire apostolique, en un mot, tous les livres qu'il ne pouvoit concilier avec ses erreurs. Dans les Actes des apôtres, la descente du Paraclet sur l'Eglise n'étoit certes pas favorable à sa doctrine. Aussi les disciples de l'homme de Dieu prétendent que leur maître est venu rétablir l'Evangile, évoquer la vraie doctrine du tombeau; et, pour montrer sa mission supérieure, ils se fondent sur la promesse du Saint-Esprit rapportée dans saint Jean. Ces paroles de saint Paul : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a point compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment; » ces paroles, disons-nous, devoient être étranges pour un homme qui avoit vu en personne le ciel et ses habitants, qui dévoile dans ses écrits tous les mystères de l'autre monde. Enfin c'est par des raisons sem-

<sup>1</sup> *Révélations divines, publiées par Schwédenborg, traduit en allemand par Immanuel Tafel, Tubingue, 1824. Vol. II, p. 56.*

blables que le voyant fut conduit à rejeter l'épître de saint Jacques.

Si, avec tout cela, nous considérons ses principes sur l'interprétation biblique, nous ne serons plus surpris qu'il ait professé les plus étranges erreurs. Selon Schwédenborg, non-seulement le sens littéral contient la vérité divine dans toute sa plénitude, mais encore il cache un sens mystique et spirituel : de manière que dans chaque mot, et quelquefois même dans chaque syllabe, se trouve renfermée toute la doctrine du salut. Le prophète appuie cette opinion sur les correspondances entre le ciel et la terre ; et, pour la démontrer par le fait, il interprète à sa façon plusieurs passages de l'Apocalypse.

En ce qu'il a de fondamental, ce sentiment repose sur une vérité ; il est même, jusqu'à certain point, justifié par les rapports de l'ancien et du nouveau Testament. Nous ne pouvons d'ailleurs rejeter en principe l'interprétation mystique ; elle a plus d'une fois réveillé le sentiment religieux des peuples et protégé l'Écriture contre le mépris et l'indifférence. Cependant, sous la plume d'un écrivain non inspiré, elle ouvre un large champ à l'imagination ; et bientôt, quand on veut fonder sur cette base des propositions dogmatiques, elle conduit aux égarements les plus déplorables ; pour peu qu'on use de ses licences, il n'est point d'erreur qu'avec un peu

d'esprit et de ruse on ne puisse appuyer sur l'Écriture. Et si quelqu'un doutoit de la vérité que nous avançons, il suffiroit, pour s'en convaincre, de feuilleter les écrits du prophète suédois : on est étonné de voir tout ce qu'il trouve dans les Livres saints.

Ici encore Schwédenborg fait preuve d'une grossière ignorance : c'est à peine si l'on peut en croire ses yeux ; il dit : « L'interprétation mystique étoit inconnue parmi les Juifs grossiers et charnels, inconnue chez les simples chrétiens des trois premiers siècles, inconnue dans les temps suivants, dépravés et corrompus. » C'est donc le fondateur de la céleste Jérusalem, c'est Schwédenborg qui, le premier, a trouvé la clef des Écritures ; c'est à lui seul que le Saint-Esprit a révélé le sens spirituel qu'elles renferment ! Mais que sont donc l'âme, la pensée et l'affection qu'il croit avoir découvertes dans la Parole divine, sinon le *sod*, le *dérusch* et le *paschut* \* de la cabale, sinon le *σῶμα*, la *ψυχή*, et le *πνεῦμα* \*\* de Philon ? Et ces correspondances entre le ciel et la terre, nous le demandons encore, en quoi différentes tant de l'ἄνω ἱερουσαλήμ. et du κάτω ἱερουσαλήμ, de

\* סוד, ודוש, פשט : *mystère, recherche, explication.*

\*\* *Corps, âme, esprit.* Voici les paroles de Schwédenborg, *Vera christ. rel...*, p. 147 : « Sensus spiritualis non apparet in sensu litteræ, sed intus in illo, sicut anima in corpore, sicut cogitatio intellectus in oculis, ac sicut affectio amoris in facie. »

l'Ἰσραήλ σαρκικός et l'Ἰσραήλ πνευματικός \*, dont parle également Philon? Quoi donc! l'exégèse allégorique étoit inconnue dans les premiers siècles, comme si Basiliide, Valentin, Origène avoient vécu dans le sixième! Pour ce qui concerne les temps modernes, Schwédenborg n'avoit donc pas entendu parler de Grégoire-le-Grand, d'Alcuin, de Richard de Saint-Victor, de saint Thomas d'Aquin, etc.? Mais il ne faut pas demander tant de connoissances dans le Restaurateur du céleste royaume; et nous n'aurions pas relevé ces prodigieuses ignorances, s'il ne s'étoit donné comme prophète et comme envoyé de Dieu, s'il n'avoit présenté son livre à la vénération de tous les siècles.

Mais ce n'est pas tout encore : Schwédenborg fait de l'Écriture une espèce de feu d'artifice. Dans l'autre monde, dit-il, la Parole brille comme une étoile, quelquefois même comme le soleil, et ses rayons flamboyants forment un superbe arc-en-ciel. Elle est renfermée dans un tabernacle. Un esprit la touche-t-il avec la main ou avec ses vêtements, aussitôt il est environné d'une flamme resplendissante, on le diroit placé dans un astre tant est vive la lumière qui se répand autour de lui; mais lorsqu'un homme engagé dans l'erreur vient à regarder dans l'arche sainte, de profondes ténèbres s'épaississent devant ses regards; et s'il ose y porter une main sa-

\* Jérusalem supérieure, Jérusalem inférieure; Israël charnelle, Israël spirituelle. (Note du trad.)

crilége, il se fait une violente explosion qui le jette dans un coin de la chambre, où il reste étendu comme mort pendant une petite heure \*. Si cette vision n'étoit qu'une allégorie, qu'une fiction; si Schwédenborg avoit voulu seulement nous faire comprendre par une image sensible quelle vive lumière pénètre l'ame chrétienne qui cherche sa nourriture et sa vie dans la parole divine, nous ne pourrions lui refuser le mérite de l'imagination; mais c'est un fait réel qu'il prétend mettre devant nos yeux, tout ce qu'il raconte se passe dans les cieux! N'est-ce pas là une véritable idolâtrie de la lettre morte? Ne semble-t-il pas entendre les mahométans discuter la question de savoir si le Coran est éternel ou s'il a été créé? Moslin, moins fanatique que notre prophète improvisé, dit que les idées renfermées dans le Livre divin sont éternelles, mais que la forme dont elles sont revêtues a commencé dans le temps.

Il nous reste encore, pour bien comprendre le schwédenborgisme, à connoître la position que se donne son auteur dans l'histoire du genre humain.

\* Loc. cit. p. 155 : « Si autem idem tangit verbum, fit explosio cum fragore, et ille projicitur ad angulum conclavis ( *in a corner of a room* ), et per horulam ibi jacet sicut mortuus. »

## § LXXXIV.

**Position de Schwédenborg dans l'histoire de l'humanité.**

Schwédenborg divise l'histoire du genre humain en quatre grandes périodes, qu'il appelle églises : la première date du commencement du monde, la deuxième de l'idolâtrie, la troisième de Moïse et la quatrième de Jésus-Christ. La phase chrétienne se subdivise également en quatre églises : l'église avant le concile de Nicée, l'église romaine, l'église grecque, enfin l'église protestante. Or toutes ces églises, aussi bien la dernière que les trois autres, sont parvenues à leur terme : la nouvelle Jérusalem va maintenant descendre du ciel, les temps vont se rajeunir et retourner pour toujours au christianisme primitif. Le prophète du Nord, comme on voit, n'occupe pas un rang peu important dans l'histoire de l'humanité.

Revenons aux quatre grandes périodes. Des lois d'ordre et d'harmonie président à ces quatre époques, dit notre docteur : elles se succèdent comme les quatre phases du jour, comme les quatre saisons de l'année; car c'est la même sagesse qui fixe le cours de notre planète et fait marcher le genre humain \*. Ces conceptions sont aussi fausses

\* Tout ce que M. Tafel répond à notre auteur dans le présent paragraphe, c'est qu'il est faux que Schwédenborg ait divisé les

qu'elles paroissent profondes au premier coup d'œil. Le christianisme n'est-il pas le midi des siècles? comment donc Schwédenborg le compare-t-il à la nuit? Eh quoi! l'homme de Dieu est-il chrétien? Il ne donne à Jésus-Christ que les ténèbres pour royaume; au lieu de le placer au centre des temps, il lui assigne une époque subordonnée aux différents âges du monde! Sans doute il ne voit dans Jésus-Christ que le fils de Marie, qu'un enfant des hommes? Non; il adore dans Jésus le Fils du Très-Haut : C'est la divinité, dit-il, c'est la souveraine puissance qui s'est manifestée dans sa personne di-

siècles en quatre périodes, puis l'époque chrétienne en quatre églises; c'est qu'il est faux que, selon Schwédenborg, ces quatre églises se succèdent comme les quatre saisons de l'année (*Schwéd. et ses adversaires*, p. 129 et suiv.). Mais le bibliothécaire n'avoit-il pas lu dans Schwédenborg, p. 465 et suiv. : « Quod in hac tellure post creationem ejus fuerint quatuor ecclesiæ in communi, constare potest ex verbo. » Ensuite le prophète subdivise ces églises comme l'a dit M. Mœhler, puis il continue : « Quod quatuor ecclesiæ extiterint, est secundum ordinem divinum, qui est, quod principium sit et ejus finis, antequam novum principium exurgit : inde est quod omnis dies inchoet a mane, et progrediatur et desinat in noctem, et post hanc a novo inchoet : tum quod omnis annus exordiat a vere, et per æstatem progrediatur ad autumnum, et desinat in hiemem, et post hanc iterum exordiat. Simile est cum ecclesiis; prima illarum quæ antiquissima, fuit sicut mane, ver et oriens; altera seu antiqua fuit sicut dies, æstas et meridies; tertia sicut vespera, autumnus et occidens; et quarta sicut nox, hiems et septentrio. » On nous pardonnera la longueur de cette note, car tout le paragraphe repose sur le point de doctrine que nous venons de constater. (*Note du trad.*)

vine ; et il n'a point changé les siècles , il n'a fondé qu'une époque secondaire ! Quelle doctrine étrange ! De ce point de vue seulement , Schwédenborg eût pu reconnoître toute la fausseté de son système.

Voulons-nous remonter à la source de ce prodigieux égarement , nous la trouverons dans les opinions du voyant sur le péché originel. Si , au lieu de se repaître de figures et d'allégories , il avoit pénétré l'opposition biblique entre le premier et le second Adam ; si , incapable de comprendre la dégradation primitive , il avoit du moins versé des larmes sur notre misère , il auroit vu les siècles avant le Messie s'enfonçant chaque jour plus profondément dans l'abîme , et les siècles chrétiens marchant vers leurs destinées d'ordre et de perfection , se relevant de plus en plus vers Dieu. Alors , nous le demandons , auroit-il divisé l'histoire en quatre périodes ? Pour être capable d'une pareille méprise , il faut ne rien comprendre à l'économie de la Providence , à la philosophie chrétienne sur le genre humain. Les passages de saint Paul , *Rom.* V. 14 , 21 ; XI. 52 ; *Gal.* III. 22 , auroient pu le ramener à la vérité ; mais il avoit rejeté les épîtres de l'Apôtre , précisément parce qu'elles sont contraires à sa théorie.

Comme Schwédenborg s'étoit placé dans un faux point de vue , il ne put découvrir la racine et la filiation d'aucun fait historique : aussi tout flotte épars , isolé , sans point d'arrêt dans son système. Voici

comment il explique l'origine de l'idolâtrie : Dieu avoit révélé au prophète Enoch que les cieux sont en rapport intime avec la terre, que le monde visible est comme le reflet du monde invisible; mais bientôt ces correspondances, continue-t-il, s'effacèrent de la mémoire des hommes; on conçut bientôt les choses inférieures hors de toute alliance avec les choses d'en haut, et de ce jour l'idolâtrie prit possession de la terre. Mais, nous le demanderons à l'illuminé de Stockhom, pourquoi le genre humain a-t-il perdu de vue ces correspondances entre les différents ordres de la création? Pour avoir la connoissance du vrai Dieu, falloit-il donc connoître ces rapports? Et s'il en est ainsi, comment les hommes, avant Enoch, ont-ils adoré l'Etre suprême, créateur et régulateur de tous les êtres? Répétons-le, si Schwédenborg avoit compris que l'intelligence a été obscurcie par le péché, s'il avoit vu le mal héréditaire poussant toujours de nouvelles racines et s'affermissant de plus en plus parmi les hommes, assurément il n'auroit point expliqué l'idolâtrie par des raisons si superficielles. Le paganisme est dérivé de la source de tous les maux. Relégué loin du ciel, l'homme fut bientôt subjugué par les choses de la terre, et choisit pour objet de son culte les puissances qui exerçoient le plus d'empire sur son cœur. C'est l'interruption du commerce intérieur entre Dieu et la créature, qui entraîna l'oubli

des correspondances extérieures entre le terrestre et le céleste ; c'est l'esprit éloigné de son Auteur et concentré en lui-même , qui conçut ce bas monde hors de tout rapport avec le monde supérieur.

Que l'on nous permette de revenir à la doctrine de Schwédenborg sur l'Incarnation. Il disoit plus haut : « La foi de l'homme ressemble au regard qui se perd dans les profondeurs du ciel ; mais le Dieu fait homme lui a donné des limites et un objet déterminé. » Si cette raison montre seule , comme le prétend notre docteur , la nécessité de l'Incarnation divine , elle n'explique nullement pourquoi le Verbe s'est fait chair au commencement du quatrième âge du monde. Schwédenborg auroit pu tout aussi bien placer le grand œuvre de la miséricorde immédiatement après la création ; bien plus il le devoit , à moins d'excuser le paganisme avec tous ses égarements. Les premiers hommes avoient-ils une vue plus pénétrante que leurs descendants ? Leurs regards *se perdaient-ils moins dans les profondeurs du ciel* ? Si le prophète n'avoit point rejeté les sublimes enseignements de l'Écriture sur la restauration du monde , s'il avoit compris la mission du Fils de Dieu , il auroit aussi compris l'époque de sa venue sur la terre ; mais , dans son système , les événements apparoissent dans le monde comme jetés par le hasard , toutes les pièces de l'é-

difice sont dispersées, le chaos semble présider aux destinées du genre humain.

Schwédenborg avoit lui-même une idée vague de l'insuffisance de toute cette doctrine; il vouloit asseoir l'Incarnation sur un nouveau fondement. C'est dans cette pensée qu'il enfanta ses mondes éthérés, ses régions intermédiaires, son empire des ténèbres : construction monstrueuse, qui dépose bien de l'imagination malade du poète, mais qui ne sauve point les autres absurdités du système.

Après avoir considéré sous un point de vue général les quatre grandes périodes assignées par Schwédenborg, considérons la période chrétienne en particulier. Notre docteur la subdivise, comme nous savons, en quatre époques qui se succèdent harmoniquement. Mais, chose étrange ! bientôt après le concile de Nicée, la période chrétienne, si nous l'en croyons, a déchu de la véritable doctrine, et dès lors elle a marché dans l'erreur. Mais qui dit erreur et déchéance, dit anomalie, désordre et confusion. Comment donc quatre époques ont-elles pu se développer progressivement dans le christianisme : quatre époques dont les trois dernières correspondent à la première comme l'été, l'automne et l'hiver correspondent au printemps; comme l'adolescence, l'âge viril et la vieillesse correspondent à l'enfance ? Où l'on voit développement et progres-

sion, là il faut aussi reconnoître le principe vital qui a tout animé, tout réglé dès le commencement. Mais non : toute la machine est détraquée, toute harmonie est brisée dans le monde; et puis tous les mouvements sont réguliers, tous les phénomènes s'engrènent les uns dans les autres !

Ici encore le prophète suédois sentoit l'incohérence de ses conceptions. Aussi excuse-t-il les *erreurs* de l'église romaine, il parle de contre-poids qui se détruisent réciproquement, il écrit même ces paroles : « Les anges me l'ont appris, les églises qui possèdent différents biens et différentes vérités, sont comme autant de perles dans la couronne d'un roi <sup>1</sup>. » Le docteur nous devoit ce bill d'absolution par engagement de système, comment cela? Parce que, si nous l'en croyons, l'époque chrétienne devoit nécessairement déchoir de la vérité, car la dernière phase qu'il lui assigne, c'est la nuit. Il ne pouvoit donc flétrir cette époque, sans contredire et ses principes et ses paroles les plus formelles. Cependant écoutons-le : « Depuis le concile de Nicée, dit-il, l'Eglise est la nuit profonde...; elle n'est plus chrétienne que de nom....; il ne s'y trouve plus rien de spirituel <sup>2</sup>. » Le traducteur an-

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 465 : « *Audivi, quod ecclesiæ, quæ in differentibus bonis et veris sunt, modo bona illorum se referunt ad amorem in Dominum, et vera ad fidem in Dominum, sunt veluti totidem elenodia in corona regis.* »

<sup>2</sup> Loc. cit., p. 464 : « *Quod ultimum tempus ecclesiæ chris-*

glais de l'ouvrage qui nous sert de source, dit également dans sa préface : « Avant la céleste Jérusalem, l'Eglise est l'homme de péché, la manifestation des mystères du mal. » Or, c'est de ces ténèbres qu'est sortie l'époque rayonnante de Schwédenborg ; c'est à cette période d'erreurs et de confusion que la nouvelle église, la céleste Jérusalem est venue se joindre comme d'elle-même. Cela n'est pas si facile à comprendre que les disciples de notre voyant semblent se l'imaginer. Là où plusieurs phénomènes, plusieurs phases se développent harmoniquement, là le commencement renferme la continuation et la fin ; non-seulement les faits succèdent aux faits, mais encore ils ont entr'eux les mêmes rapports que les fleurs et les fruits avec le germe. Mais les choses se passent tout autrement dans le Schwédenborgisme : l'abomination s'empare de l'Eglise avec la rapidité de l'éclair ; en un instant, comme par enchantement, voilà les siècles engagés dans la voie du mal ; puis Schwédenborg paroît, et le genre humain est replacé sur ses fondements ! L'Eglise étoit pour jamais fourvoyée dans l'erreur, il lui étoit impossible de revenir à la doctrine évangélique ; la vérité, cette fille du ciel, avoit

*tianæ, sit ipsa nox, in quam desierunt priores, constat ex Domini prædicatione, etc.* « P. 407 : « Prior ecclesia modo nomine tenus fuit christiana, sed non in re et essentia. » P. 400 : « Adeo ut non aliquid residuum spirituale in illa supersit. »

fui loin des hommes, elle ne résidoit plus que dans les régions supérieures ; il falloit, pour la reconquérir, pénétrer jusque dans les célestes royaumes ; aucune étincelle de la lumière divine n'éclairoit plus cette vallée de larmes, le chaos régnoit sur la terre, tout étoit paralysé, frappé de mort parmi les hommes, plus aucun germe de vie spirituelle : comment donc l'église du prophète suédois pouvoit-elle éclore des églises précédentes ? comment s'y rattache-t-elle par un ordre naturel de succession ?

Les protestants nous reprochent d'être tombés dans l'erreur, lorsque la vérité répandoit tous ses rayons : L'Écriture sainte, disent-ils, renferma toujours la pure doctrine ; éclairés par cette lumière céleste, les catholiques auroient pu revenir de leurs égarements s'ils n'avoient pas fermé les yeux à la vérité. Sans doute cette inculpation est un non-sens dans la bouche des Réformateurs, car elle suppose la liberté morale qu'ils nient formellement ; cependant, tout absurde qu'elle est, elle peut encore en imposer à des hommes incapables d'associer deux idées. Mais Schwédenborg nous dit qu'il a retrouvé dans le ciel la clef des Écritures ; il affirme que les anges pouvoient seuls lui révéler le sens spirituel ; il nous montre l'erreur enveloppant l'humanité comme d'un réseau de fer ; il assure que nul mortel, avant lui, ne pouvoit déchirer le voile qu'elle avoit jeté sur le monde : puis il nous donne

son ouvrage comme le couronnement des siècles, il affirme que son époque vient consommer l'ordre établi par la Providence! Quoi donc! l'aberration de Nicée entroit-elle aussi dans le plan tracé par le souverain architecte? L'abomination du papisme, les erreurs de l'église grecque, les ténèbres de la Réforme avoient-elles été ordonnées par la sagesse infinie? De même que le Sauveur eût pu paroître au temps d'Adam, de Noé ou de Moïse, de même le prophète eût pu commencer sa restauration au quatrième, au cinquième, au sixième siècle; puis on nous dit que les églises se succèdent selon des lois d'ordre et d'harmonie! Encore une fois, tout le schwédenborgisme ne renferme qu'erreurs et contradictions; il renverse les voies de la Providence, et fait du hasard le régulateur du monde.

Nous ne pouvons résister au besoin de faire une dernière observation. Le Tout-Puissant venant en ce monde n'auroit-il pu mettre les hommes à l'abri de l'erreur? n'auroit-il pu affermir pour toujours la vérité qu'il a apportée sur la terre? La parole sortie de sa bouche et conservée par son divin Esprit, pourquoi a-t-elle sitôt perdu cette puissance infinie qui a transformé le monde? Pourquoi ne recouvre-t-elle sa vertu, que lorsqu'elle est prêchée par Schwédenborg? Quand Dieu parle, sa parole devrait, ce semble, subsister au moins aussi longtemps que quand un homme bégaie, dussent tous les mys-

tères avoir été révélés à cet homme. Mais point : l'ouvrage du Christ a duré trois siècles, celui du prophète durera éternellement !

Schwédenborg est le centre de l'humanité, le couronnement des temps ; c'est Schwédenborg qui est le Sauveur du monde ; c'est lui, mais non pas le Fils du Très-Haut, qui a reposé le genre humain sur ses fondements !

## § LXXXV.

### Conclusion.

Les traductions de Schwédenborg, dit-on, se multiplient en Allemagne et ailleurs, le nombre de ses partisans s'accroît de jour en jour. Cela ne nous surprend pas. L'Évangile, dans sa simplicité, n'a plus de charmes pour les esprits blasés du jour ; si la vérité veut encore parler au cœur des hommes, il faut qu'elle se charge de couleurs exagérées, qu'elle revête des formes gigantesques. Emoussées et sans ressort, les âmes en sont au point de ne plus croire à l'ordre supérieur, au monde des esprits, si elles ne les touchent avec la main, si elles ne les voient pour ainsi dire marcher sur cette terre ; l'espérance ne peut plus s'élever dans son immortelle patrie que sur les ailes de l'imagination.

Assez longtemps on s'est tristement efforcé de bannir les miracles de l'Évangile, de détruire par

le sarcasme et la dérision la foi dans le Fils du Très-Haut, de renverser tout commerce entre Dieu et l'homme : les peuples ont été comme inondés d'un déluge de maximes impies. Mais le cœur plein de désirs ne se contente pas de tels enseignements ; si vous lui enlevez les vrais miracles, il en inventera de faux. Telle est la triste destinée du siècle : on verra les esprits malades, exaltés, se repaître de chimères et d'illusions ; et, si bientôt la foi de l'Eglise ne reprend son empire, le fanatisme le plus funeste viendra s'asseoir à la place de l'incroyance détrônée.

Et quel remède apporte Schwédenborg au mal qui ronge la société ? Des allégories, des visions, des rêves, des fantômes. On nous dit que le prophète étoit nécessaire au monde ; que, sans lui, nous étions plongés dans des ténèbres éternelles<sup>1</sup>. A cela nous pouvons répondre comme Abraham au mauvais riche<sup>2</sup> : Nous avons Moïse et les prophètes, nous avons Jésus-Christ, les apôtres et l'Eglise ; et qui n'écoute point leurs oracles, ne croira point au visionnaire Suédois.

<sup>1</sup> Voy. dans la préface de *Treue christ. religion*, p. VII, une lettre de Thomas Hartley, recteur de Wenwich, dans le Northamptonshire.

<sup>2</sup> Luc. XVI. 19 et suiv.

---

## CHAPITRE V.

## DOCTRINE DES SOCINIENS.

## § LXXXVI.

**Rapports du socinianisme avec le protestantisme. —  
Remarques historiques.**

Admirable effet de la vérité qui fait naître l'ordre et l'harmonie des contraires, la doctrine catholique embrasse et réunit, dans une merveilleuse unité, le divin et l'humain, le surnaturel et le naturel, le céleste et le terrestre, ou si l'on veut le principe mystique et le principe intellectuel. Néanmoins ces deux éléments, quoiqu'en parfait équilibre dans le catholicisme, peuvent, à telle ou telle époque, rompre leur accord dans les fidèles; mais alors encore, si la scission n'est pas complète, si les liens d'amour qui rattachent chaque membre au corps ne sont pas dissous, l'économie du christianisme n'est pas renversée.

Inmédiatement avant la Réforme, le principe intellectuel exerçoit, dans plusieurs esprits, un ascendant bien funeste; les études classiques avoient, parmi les savants, reporté la raison sur le pavois; qu'il nous suffise pour toute citation de nommer Erasme qui, d'ailleurs, a si bien mérité de la répu-

blique des lettres. Néanmoins le principe contraire garda toujours une force supérieure ; et cela se voit par les progrès de la nouvelle doctrine , car c'est ici l'élément mystique qui obtient la prépondérance.

Après que l'aveugle sentiment , franchissant toutes limites , eut dissous la société des enfants de Dieu , la froide raison bientôt revint lui disputer l'empire. C'est alors que parurent plusieurs Réformateurs d'une nouvelle espèce : Louis Hetzer né à Bischoffzell en Turgovie , exécuté à Constance en 1529 ; Jean Campanus , connu depuis 1520 et mort dans les fers en 1580 ; Michel Servet , espagnol d'origine , brûlé à Genève en 1553 ; Valentin Gentilis , originaire de Naples , décapité à Berne en 1566. Ces novateurs formèrent un parti qui reçut son nom des deux Socin , Lélie et son neveu Faust : Lélie mort à Zurich en 1562 , Faust décédé à Luclavie , en Pologne , l'an 1604. Ces deux hérésiarques avoient vu le jour à Sienne , en Italie.

Ainsi donc le socinianisme et le protestantisme sont deux extrêmes , qui ne se trouvent réunis que dans le catholicisme. S'emparant , l'un de l'élément humain , l'autre de l'élément divin , ces deux sectes prirent deux routes opposées , et bientôt elles arrivèrent à un antagonisme complet. Par la doctrine de l'ubiquité , le protestantisme détruit l'humanité du Sauveur ; le socinianisme , au contraire , nie sa divinité et le montre comme un homme pur et

simple. Suivant les Réformateurs, le Messie nous a rachetés par l'effusion de son sang ; d'après les sociniens, il ne s'est point offert en sacrifice pour les péchés du monde. Les premiers disent : Jésus-Christ n'a été envoyé, ni pour ramener la vérité dans les intelligences, ni pour rétablir le règne de la justice dans les cœurs ; les secondes répliquent : Sa mission étoit d'apporter une nouvelle doctrine, et de donner l'exemple de toutes les vertus. Luther et Calvin exagèrent le mal héréditaire au-delà de toute mesure : Faust et Lélie repoussent la dégradation primitive. Aux yeux des uns, Dieu seul agit dans la justification, seul il vivifie, transforme, consacre le fidèle : écoutez les autres, l'homme est seul actif, seul il s'élève à la perfection, Dieu l'abandonne après lui avoir révélé sa doctrine et ses promesses. Les anciens protestants ne parlent que de la grâce ; les nouveaux apôtres, que de la loi et de ses préceptes. Les vittenbergeois flétrissent la raison ; les docteurs italiens la proclament souveraine. Enfin êtes-vous luthérien, prenez la Bible et lisez, vous percevrez comme par enchantement toutes les vérités qu'elle enseigne : au contraire, si vous êtes socinien, apprenez les langues, comparez, discutez, vous pourrez à peine écarter le voile qui couvre le sens des Ecritures.

Cependant, quelle que soit l'opposition qui les divise, les prophètes d'outre-Rhin et les apôtres

d'outre-mont se rapprochent sur plusieurs points. Non-seulement ils se proclamèrent, et les uns et les autres, comme d'une seule voix, restaurateurs de l'Évangile; mais ils firent de l'Écriture sainte la seule source et l'unique règle de foi, si bien que leur point de départ est absolument le même. D'une autre part, ils flétrissent de concert les sciences et la philosophie et n'assignent au christianisme qu'une fin purement pratique, les premiers dans le but de porter la piété et les sentiments religieux dans les cœurs, les seconds pour faire fleurir la justice, le dévouement, la charité, les bonnes mœurs, la vertu. Enfin ces sectaires ne menèrent pas à fin l'œuvre qu'ils avoient ébauchée : ceux de Saxe laissèrent à leurs successeurs le soin de donner à la Réforme ses derniers développements, et ceux d'Italie chargèrent également l'avenir d'effacer l'élément divin jusqu'à la dernière trace.

A présent que nous avons indiqué la tendance du socinianisme, passons à l'histoire de sa fondation. Il eut son premier siège en Pologne. A peine la Réforme avoit-elle pénétré dans ce royaume, que plusieurs en vinrent jusqu'à nier le dogme de la sainte Trinité. On pourroit croire que, de ce moment, la discorde va naître dans la nouvelle église; mais les deux partis se tolérèrent mutuellement, s'unirent même par une alliance étroite. Cela ne doit point nous surprendre. Dans l'origine, effrayés de leur

solitude, les ennemis du catholicisme tenoient leur doctrine dans l'ombre et composoient volontiers sur le dogme ; ce n'est que lorsqu'ils s'étoient formé des adeptes, concilié des hommes puissants, qu'ils se produisoient au grand jour et déclaroient la guerre à ceux qui ne partageoient pas leur croyance.

En 1563 et 1565, dans les synodes de Pinczow et de Petricow, ces hérétiques se scindèrent en deux partis, qui se jurèrent une haine à mort. Un de ces partis, qui donnoit à ses membres le nom d'*unitaires*, fonda une église particulière à Rakau ; mais à peine ces frères en Christ s'étoient-ils donné le baiser d'amour, qu'ils s'attaquèrent avec un incroyable acharnement. C'est alors que Faust Socin entra dans leur communion et réussit, par de longs efforts, à réunir les sentiments sur la personne de Jésus-Christ. Dès lors, les unitaires changèrent leur nom en celui de *sociniens*.

En 1638, ils se virent troublés dans leur sécurité : non-seulement on leur enleva leur école, leur église et leur imprimerie de Rakau, mais on les bannit du royaume. Animés du patriotisme le plus pur, comme tous les sectaires, ils avoient secondé les entreprises des Suédois contre la Pologne ; l'expulsion fut la juste récompense de leur félonie.

Après cette époque, nous les retrouvons en Silésie, en Prusse, dans le Brandebourg, dans le Palatinat, dans les Pays-Bas ; nous en voyons aussi

plusieurs en Transylvanie , où Blandrada , médecin italien , avoit déjà répandu les erreurs des unitaires. En Prusse et dans le Brandebourg , ils parvinrent , quoique difficilement , à former quelques communautés ; partout ailleurs leurs principes excitèrent l'indignation générale. Dans les Pays-Bas , ils ne purent fonder aucune église , bien qu'on y ait toléré les individus. Successivement ils entrèrent , pour la plupart , dans les confessions au milieu desquelles ils étoient placés. Enfin la secte ne s'est conservée qu'en Transylvanie.

Les principales sources du socinianisme sont les nombreux écrits de Faust Socin , ceux de Jean Errell , de Schlichting et de Louis Wollzogen ; ouvrages qui se trouvent dans la *Bibliothèque des frères Polonais* et dans plusieurs autres collections. Citons encore le *Grand Catéchisme de Rakau* , qui fut publié en 1605 par Moscorovius et par Schmalz , et le *Catéchisme d'Ostorod* , prédicateur à Buscow près de Dantzig. Bien que le catéchisme de Rakau jouisse d'une très-grande autorité , les sociniens n'ont pas de symbole proprement dit.

### § LXXXVII.

**Rapport de la raison avec la révélation. — Interprétation de l'Écriture sainte.**

Exposons d'abord les principes des sociniens sur l'origine des idées religieuses et morales. C'est par

ses propres lumières, disent-ils, que l'homme parvient à la connoissance du bien et du mal <sup>1</sup>; mais l'idée de Dieu, la notion des choses surnaturelles lui est communiquée du dehors, par l'enseignement <sup>2</sup>. En conséquence la seule prérogative que l'image de Dieu confère à l'homme, c'est qu'elle lui assure l'empire sur les animaux. Mais s'il en est ainsi, comment pouvons-nous saisir la parole divine, quand Dieu se révèle ou se fait révéler à nous? Comment ses oracles peuvent-ils pénétrer dans le fond de nos ames, si les choses surnaturelles n'ont avec nous que des rapports extérieurs? Cette seule observation fait ressortir la tendance, et par cela même la fausseté de tout le système : l'idée morale, première source de vie spirituelle, profondément enracinée dans l'homme; l'idée religieuse apportée du dehors, n'occupant qu'une place secondaire dans l'intelligence : voilà ce qui frappe tout d'abord les regards de l'observateur. Ainsi, tandis que Luther n'attribuoit à la moralité qu'une valeur purement temporelle, les sociniens la mettent sur le premier plan.

La force particulière qui pousoit les deux communions, se révèle encore dans la contrariété sui-

<sup>1</sup> Faust. Socin., *Prælect. theolog.*, c. 2 : *Bibl. frat. Pol.*, t. I, fol. 557. Vokel, *de Vera relig.*, l. IV, c. 4.

<sup>2</sup> Faust. Socin., *de Auct. s. Script.* : *Bibl. frat. Pol.*, tom. I, p. 275.

vante. La lumière divine , selon les protestants , pénètre , éclaire l'homme indépendamment de toute condition extérieure ; selon les sociniens , au contraire , elle ne le frappe que du dehors. On voit assez , du reste , que les deux partis sont dans l'erreur. En effet , le germe des idées religieuses et morales , la raison , l'intelligence est innée dans l'homme ; mais elle ne se développe , comme elle ne se féconde , que sous l'influence d'un être extérieur et spirituel en même temps.

Mais si les sociniens placent l'unique source des idées religieuses dans la révélation ; s'ils refusent à l'homme l'intelligence pour les choses surnaturelles ; s'ils lui ravissent la faculté même de commenter , d'interpréter , de discuter la parole divine , ils prêtent sans doute une obéissance aveugle à ses enseignements. Il n'en est rien. Partout , dans leurs ouvrages , ils proclament , nous le savons , l'autorité de l'Écriture <sup>1</sup> ; mais , non contents de la fouler aux

<sup>1</sup> Faust. Socin., *Epist. III. ad Matth. Radec.* : Bibl. frat. Pol. tom. I, fol. 386 : « Equidem contra id sentio : Nihil in iis scriptis... legi, quod non verissimum sit... Præstat, mi frater, mihi crede, cum in aliquem Scripturæ locum incidimus, qui nobis falsam sententiam continere videatur, una cum Augustino hac in parte ignorantiam nostram fateri, quam cum, si alioquin indubitatus plane sit, in dubium revocare. » Socin dit ensuite que, pour montrer une erreur dans l'Écriture, il faudroit s'appuyer ou sur la raison ou sur des preuves historiques, puis il continue : « Ratione vix ullo modo fieri id potest, cum christiana religio non humanæ rationi ullo pacto innitatur. »

pieds dans la pratique, ils disent nettement qu'on doit rejeter tout ce qu'elle renferme de contraire à la raison, c'est-à-dire au sens particulier. De là leur règle d'interprétation biblique, qu'on doit prendre figurément, allégoriquement tous les passages dont le sens naturel ne s'accorde pas avec les lumières naturelles<sup>1</sup>. Aussi trouvons-nous déjà parmi eux les premières traces de ce système d'accommodement, de cette charitable tolérance dans l'interprétation de l'Écriture sainte, de cette exégèse impie qui a sapé les uns après les autres, dans la bienheureuse Réforme, tous les dogmes du christianisme. Et pourquoi voudriez-vous qu'ils aient été plus sévères et plus scrupuleux? Car si Jésus-Christ est un pur homme, s'il a pu se tromper lui-même, il s'accommode aisément aux erreurs des foibles mortels.

Les sociniens ne conservèrent pas non plus l'idée de l'inspiration dans toute sa rigueur; au contraire, ils accordèrent que, dans l'Écriture, il peut s'être glissé des inexactitudes dans des choses de petite importance<sup>2</sup>. Les Livres saints, continuent-ils, ont été rédigés par des hommes intègres, vertueux et savants; et voilà le seul titre qui les recom-

<sup>1</sup> Bengel montre déjà, dans le *Magasin de Suskind*, cahier XV, p. 128 et suiv., comment les sociniens soumettent l'Écriture au contrôle de la raison. Voy. dans *Bibl. frat. Pol.* p. 152, les passages de Faust et de Schmalz. Voy. aussi Marheineke, *Instit. Symbol.*, ed. alt. p. 172.

<sup>2</sup> Faust. Socin. *de Auct. s. Script.* : *Bibl. frat. Pol.* fol. 267.

mande à notre vénération. Qu'enfin les sociniens rejettent l'autorité de l'Eglise, c'est ce qu'il est facile de concevoir.

### § LXXXVIII.

#### **Doctrine des sociniens sur l'Être suprême et sur la personne de Jésus-Christ.**

Dans l'article des attributs de Dieu, nous voyons encore le socinianisme en contradiction formelle avec le protestantisme. En effet, pour sauver la prescience du souverain Être, les Réformateurs détruisirent la liberté de l'homme; les sociniens, au contraire, pour maintenir la liberté humaine, sacrifièrent la prescience divine : les premiers dirent que Dieu détermine l'homme dans ses actions, et dès lors celui-ci disparut; les seconds enseignèrent que l'homme détermine Dieu dans sa volonté, et de cette heure l'Essence immuable fut assujettie au changement. Ainsi les protestants anéantissent l'homme, tandis que les sociniens mutilent l'idée de Dieu.

De toutes les sectes que nous avons passées en revue jusqu'ici, aucune n'a nié le dogme fondamental du christianisme, que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble; ce triste privilège étoit réservé aux disciples de Faust Socin, et même nous devons remarquer que leurs erreurs découlent, pour la plupart, de ce premier égarement.

Nos sectaires ne reconnoissent comme Dieu que le *Père de Jésus-Christ*<sup>1</sup>. Toutefois, à leur jugement, la croyance à la Trinité n'exclut point du salut ; seulement il est fort utile de connoître l'unité de personnes<sup>2</sup>. Après cela, voici qui ne doit pas peu nous surprendre, ils disent : « La nature divine est une nécessairement ; » c'est-à-dire que la pluralité de personnes détruiroit l'unité de l'Être suprême<sup>3</sup>. Ainsi, d'une part, on peut être sauvé en admettant trois personnes dans l'Essence infinie ; d'une autre part, admettre ce mystère, c'est admettre trois dieux : donc on peut être sauvé en admettant plusieurs dieux.

Écoutons maintenant leur doctrine sur le Fils du Très-Haut. Le Messie est un homme pur et simple ; mais il a été conçu du Saint-Esprit, d'où lui est venu le nom de Dieu. Et quelles ne sont point d'ailleurs les prérogatives du Sage des sages, du céleste Libé-

<sup>1</sup> *Catechism. Racov.*, quæst. 75 : « Quænam est hæc persona divina ? Resp. Est ille Deus unus Domini nostri Jesu Christi pater. »

<sup>2</sup> *Loc. cit.*, qu. 55 : « Quænam sunt, quæ ad essentiam pertinent, ad salutem prorsus necessaria ? Resp. Sunt ea, quod Deus sit, quod sit tantum unus, etc. » Quæst. 71 : « Expone, quæ ad eam rem vehementer utilia censeas. Resp. Id quidem est, ut cognoscamus, in essentia Dei unam tantum personam esse. » Cfr. *Christ. relig. instit.* : *Bibl. frat. Pol.*, t. I, fol. 652. col. II.

<sup>3</sup> *Catech. Racov.*, quæst. 74 : « Demonstra hoc ipsum. Resp. Hoc sane vel hinc patere potest, quod essentia Dei sit una numero, quapropter plures numero personæ in ea esse nullo pacto possunt, etc. »

rateur? Avant de devenir le docteur des hommes, il fut ravi jusqu'au pied du trône de l'Eternel; c'est dans le ciel qu'il reçut ses divins enseignements. On voit assez pourquoi nos sectaires ont jeté ces deux articles dans leur système : l'Écriture sainte proclame, en mille endroits, la divinité du Christ, il falloit donc préparer une réponse à tous ces témoignages <sup>1</sup>; et puis comment expliquer la sublimité de l'Évangile, la sainteté de ses préceptes, à moins de reconnoître dans le divin Maître un rayon de la sagesse infinie? Les principes des sociniens sur l'origine des idées religieuses donnoient une nouvelle force à cette considération.

Les Réformateurs italiens continuent : A cause de son obéissance jusqu'à la mort, le Sauveur a été élevé à la dignité divine; toute chose lui a été donnée dans le ciel et sur la terre, il a été chargé du gouvernement du monde. Nous pouvons donc recourir à lui dans une entière confiance; nous pouvons, nous devons même lui rendre le culte suprême <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Catech. Racov.*, quæst. 194 et 195.

<sup>2</sup> *Socin. de Justificat.* : *Bibl. frat. Pol.* tom. I, fol. 601. col. I. « Ipsi Jesu tantam in cælo et in terra, tanquam obedientiæ scilicet usque ad mortem crucis insigne præmium, potestatem dedit, ut, etc. » *Catech. Racov.*, quæst. 256 : « Quid præterea Dominus Jesus huic præcepto addidit? Resp. Id quod etiam Dominum Jesum pro Deo agnoscere tenemur, id est, pro eo, qui in nos potestatem habet divinam, et cui nos divinum exhibere honorem, obstricti sumus. » Quæst. 257 : « In quo is honor divinus Christo debitus consistit? Resp. In eo, quod, quemad-

Faust Socin défendit cette doctrine avec le plus grand zèle, et fit tous ses efforts pour persuader les unitaires conséquents, qui refusoient d'adorer une pure créature. Le catéchisme de Rakau est aussi formel à cet égard : « Ceux-là ne sont pas chrétiens, dit-il<sup>1</sup>, qui ne veulent point rendre à Jésus-Christ les honneurs divins.

Depuis longtemps nos docteurs étoient habitués à soutenir le pour et le contre sur plusieurs questions : aussi distinguèrent-ils deux sortes d'adoration, l'une suprême et l'autre inférieure, et décernèrent la première à Dieu et la seconde à Jésus-Christ<sup>2</sup>. Or, de ce moment, les unitaires, et

modum adoratione divina eum prosequi tenemur, ita in omnibus necessitatibus nostris ejus opem implorare possumus. Adoramus vero cum propter ipsius sublimem et divinam ejus potestatem. » Cfr. *Christ. relig. instit.*, fol. 636. *Catéchisme d'Ostrod.*, c. XIX, p. 154.

<sup>1</sup> *Catech. Racov.*, qu. 246 : « Quid vero sentis de iis hominibus, qui Christum non invocant, nec adorandum censent? Resp. Prorsus non esse Christianos sentio, cum Christum non habeant. Et licet verbis id negare non audeant, reipsa negant tamen. »

<sup>2</sup> Loc. cit., quæst. 245 : « Ergo is honor et cultus ad eum modum tribuitur, ut nullum sit inter Christum et Deum hoc in genere discrimen? Resp. Immo permagnum est. Nam adoramus et colimus Deum, tanquam causam primam salutis nostræ; Christum tanquam causam secundam : aut, ut cum Paulo loquamur, Deum tanquam eum, ex quo omnia, Christum ut eum, per quem omnia. » Comp. les lettres à Niemojovius, dans *Bibl. frat. Pol.*, tom. II, fol. 466 et seq. On voit en cet endroit, que les sociniens faisoient à Jésus-Christ une espèce d'invocation, qui a quelque ressemblance avec les prières que les catholiques adressent aux saints.

même les plus décidés, reconnurent deux dieux : un dieu très haut, souverain dominateur ; un dieu subordonné, dans la dépendance. Ne pouvant résister aux témoignages de l'Écriture, ils se décidèrent à rendre à Jésus le culte de latrie ; mais ils comprirent bientôt qu'ils détruisoient l'unité de l'Être nécessaire, et c'est alors qu'ils modifièrent ou plutôt qu'ils renversèrent leur propre enseignement. Puisque, d'une part, les Livres saints représentent le Sauveur comme une personne ; puisque, d'autre part, ils lui accordent les attributs divins<sup>1</sup>, comment nos sectaires ne virent-ils pas qu'on ne peut concevoir entre le Père et le Fils d'autres rapports que ceux qu'établit le dogme catholique ? Mais quelle est donc cette étrange doctrine ! Dieu a gouverné le monde dès le commencement ; après quatre mille ans, fatigué sans doute, il abandonne cette tâche à une créature, il revêt un être limité de sa toute-puissance, ou du moins il lui donne son infinie sagesse ! Est-ce assez d'absurdités ?

Chose remarquable, l'homme s'est-il formé une basse idée de sa vocation, rarement il dépasse le point qu'il s'est assigné lui-même : qui se croit incapable d'observer un précepte, ne satisfera point aux obligations qu'il impose ; et de même, qui regarde une œuvre de la pensée comme au-dessus de

<sup>1</sup> Les sociniens le reconnoissent formellement. Voy. *Christ: Relig. instit.*, loc. cit., fol. 655.

ses forces, ne l'accomplira jamais. Ne diroit-on pas une sorte d'instinct qui révèle à chaque homme la mesure de ses forces, pour ainsi dire la portée de ses facultés intellectuelles et morales? Voyez Socin : l'image de Dieu, cette sublime prérogative, ce don céleste qui constitue l'homme, il la limite à la domination des animaux, et partout il se montre automédon de fiacre plutôt que théologien. Voici quelques échantillons de son savoir faire comme exégète. Tout le monde voit dans les paroles de saint Jean : « Au commencement étoit le Verbe <sup>1</sup>, » la preuve de l'éternelle génération du Fils de Dieu; mais notre docteur fait dire à l'écrivain sacré que Jésus-Christ avoit déjà été envoyé au commencement de la prédication de Jean-Baptiste. A ce passage : « Avant qu'Abraham fût j'étois déjà <sup>2</sup>, » il donne cette signification : « Avant qu'Abram fût Abraham, j'étois la lumière du monde. » Dieu avoit promis à Abram qu'il deviendroit le père de plusieurs peuples, et qu'il seroit appelé Abraham pour cette raison; or ce patriarche ne fut le père que d'un seul peuple avant Jésus-Christ, et l'Évangile se répandoit déjà dans le monde quand plusieurs peuples devinrent ses enfants par la vraie foi; donc le divin Sauveur vouloit dire : Avant qu'Abram ait effectivement mérité le nom d'Abraham, c'est-à-dire avant

<sup>1</sup> Jean. I, 1.

<sup>2</sup> Ibid. VIII, 58.

que plusieurs peuples fussent amenés dans mon royaume, j'avois déjà apporté la vérité sur la terre. Socin nie également que saint Jean représente le Christ comme créateur du monde, pourquoi? Parce que ces paroles : « Par lui toutes choses ont été faites <sup>1</sup>, » se rapportent à la nouvelle création opérée par sa vertu réparatrice <sup>2</sup>. Mais c'en est assez sur ce sujet; reprenons notre exposition.

A l'égard du Saint-Esprit, les sociniens enseignent qu'il est la force, l'efficacité de l'Être éternel : nous reviendrons plus bas sur ce point de doctrine <sup>3</sup>.

Déjà bien des fois on a posé la question : Dans quelle secte retrouvons-nous les erreurs des sociniens sur la personne du Christ? Nous remarquons bien, dans les anciennes hérésies, plusieurs traits de ressemblance avec cette doctrine; mais nulle

<sup>1</sup> *Jean*. I, 5.

<sup>2</sup> *Catech. Racov.*, quæst. 107. 128. Un doyen protestant, Oeder, qui a donné une édition de ce catéchisme (1759), dit, pag. 146, sur la question 107 : « Perversio clarissimi loci Joh. 6. 58, ita sæda et simul manifesta est, ut fieri non potuisse credam, ut homines sanæ alioqui mentis, in eas cogitationes incidere, nisi qui ob abjectum amorem veritatis in reprobum sensum traditi sunt. » *Cfr. Christ. Relig. institut.* : *Bibl. frat. Pol.*, tom. I, fol. 656 et seq.

<sup>3</sup> *Catech. Racov.*, quæst. 271 « Spiritum sanctum non esse in Deitate personam et hinc discere potes, etc. » *Christ. relig. inst.* tom. II, fol. 652. col. II : « Quid, quæro, de Spiritu sancto nunc mihi dicis? Resp. Nempe, illum non esse personam aliquam, a Deo cujus est spiritus, distinctam, sed tantummodo ipsius Dei vim et efficaciam quamdam, etc. » Tout le catéchisme n'est pas mieux rédigé que cet article.

part nous ne retrouvons une parfaite analogie. Les ariens, nous le savons, reconnoissoient une créature élevée à la dignité suprême, ils alloient même jusqu'à lui rendre les honneurs divins. C'est là sans doute un point de contact entre les deux hérésies ; mais les docteurs du quatrième siècle ajoutaient : Le monde n'étoit pas encore, que le Fils de Dieu étoit déjà, et dès l'origine il a gouverné toute chose sur la terre. Or tel n'est plus l'enseignement des docteurs modernes : ils soutiennent que Jésus a commencé son existence dans le sein de Marie, et qu'il ne régit l'univers que depuis son ascension.

Les sociniens prétendent retrouver leur doctrine chez les artémonites ; et plusieurs écrivains, dès le commencement de la secte, les comparèrent aux disciples de Paul de Samosate. Sans doute on ne peut méconnoître une certaine affinité entre ces hérétiques ; car tous regardoient Jésus-Christ comme un homme conçu du Saint-Esprit et chargé d'une mission divine auprès de ses semblables. Mais si les sociniens nioient que le Christ, avant qu'il fût né de la Vierge, ait eu l'existence et pouvoir sur le monde ; si, par conséquent, ils alloient plus loin que les sectateurs d'Arius, à leur tour les artémonites, non plus que les samosatiens, n'admettoient point que le Sauveur ait été élevé à la dignité divine ni préposé au gouvernement du monde ; et en cela ils étoient tombés dans de plus graves erreurs que

les sociniens. D'un autre côté, quelques disciples d'Artémon rejetoient le commencement de l'Évangile de saint Jean; ils soutenoient même qu'avant le pape Zéphirin, l'on ne croyoit pas à la divinité du Rédempteur; quant à Paul de Samosate, il supprima les hymnes où ce dogme étoit enseigné, et s'efforça de détruire l'adoration du Fils de Dieu. Ainsi les sociniens tiennent le milieu entre les ariens, les artémonites et les samosatiens; tous ces hérétiques ont quelque chose de commun, mais on ne voit point entre eux un accord parfait.

Souvent aussi les sociniens ont été assimilés aux partisans de Photin. Cependant ces derniers enseignoient que le Verbe (ils ne le concevoient point comme une personne) étoit uni à l'*homme Jésus*, mais que les liens qui resserroient cette union devoient se dissoudre, qu'ainsi le règne de Christ ne seroit point éternel. Or les sociniens, comme nous savons, ne reconnoissoient dans le Fils de Marie qu'un homme pur et simple; puis ils disoient que son empire fleuriroit d'âge en âge, jusqu'à la consommation des siècles.

### § LXXXIX.

#### De la déchéance et de la réhabilitation de l'homme.

Les sociniens disent qu'Adam sortit des mains de Dieu avec la liberté; qu'appartenant à la nature humaine, cette faculté n'a point été détruite dans la

chute originelle. Par le fait de sa création, poursuivent-ils, notre premier père étoit sujet à la mort; mais s'il n'eût point prévariqué, s'il eût persévéré dans l'obéissance, Dieu lui auroit donné l'immortalité. Au reste, il n'y a point de dégradation primitive, de mal héréditaire; l'humanité n'est pas flétrie dans le sang qui nous donne la vie, seulement nous sommes entachés d'une certaine souillure qui nous met sous l'empire de la mort<sup>1</sup>. Les sociniens voyoient l'homme rentrer dans la poussière, et c'est ce qui leur arracha ces dernières paroles; mais, comme proposition dogmatique, elles ne trouvent aucun point d'arrêt dans leur système.

Voilà le mal que le péché a fait à l'homme : voici maintenant le remède que lui offre la régénération. Le Messie, disent les sociniens, a donné une loi plus parfaite, révélé aux justes la vie bienheureuse, promis le pardon au repentir et fortifié l'espérance par sa résurrection<sup>2</sup>; c'est beaucoup, mais c'est tout. Néanmoins les sectaires, pour ne pas effacer tous les titres du Sauveur à la reconnoissance du genre humain, exagèrent les ténèbres que le péché avoit

<sup>1</sup> *Catech. Racov.*, quæst. 422 et seq.; quæst. 42. 45.

<sup>2</sup> *Catech. Racov.*, quæst. 197 : « Quid vero hoc novum fœdus comprehendit? Resp. Duplex rerum genus, quorum unum Deum, alterum nos respicit. » Quæst. 198 : « Sunt perfecta mandata et perfecta Dei promissa, etc. » Socin., *de Justific.* . Bibl. frat. Pol., tom. I, fol. 601, col. 1, *Resp. ad object. Cuteni* : Bibl. frat. Pol. tom. II, fol. 154. n. 9

pour ainsi dire amoucelées sur le monde infidèle ; si nous les en croyons , les sages du paganisme ignoroient les récompenses éternelles et gémissaient dans un affreux désespoir sous le coup des vengeances divines. Il n'y a pas jusqu'à l'oraison dominicale qu'ils ne présentent comme une révélation particulière <sup>1</sup> ; mais s'ils avoient su que le fond de cette prière étoit déjà connu parmi les Juifs , que seulement notre divin Maître l'a ramenée à son véritable esprit et dégagée de toute superstition , ils auroient compris que leur apologie n'étoit autre chose qu'une preuve d'ignorance <sup>\*</sup>. A bien considérer leur doctrine , le plus grand ouvrage du Médiateur , c'est d'avoir suspendu les lois judiciaires et cérémonielles ; abrogation qui a ramené le culte de Dieu en esprit et en vérité. Mais déjà les prophètes n'avoient-ils pas annoncé que les figures , les sacrifices cesseroient , que l'ancienne alliance seroit remplacée , de sorte qu'à cet égard encore Jésus-Christ

<sup>1</sup> Loc. cit., quæst. 217 : Quod vero ad hæc ( au précepte de l'ancien Testament , d'adorer Dieu seul ) addidit Dominus Jesus ? Resp. Primum hoc , quod nobis certam orandi rationem præscripserit. »

\* Les anciennes prières d'où notre divin Sauveur a pris l'oraison dominicale , se trouvent dans Lighthfoot , *Horæ hebraicae et tamulddicæ* ; dans Witsius , *Exercit. sac.* , exercit. VI , § 52 et seq. ; dans Vitriga , *de Synagoga* , pag. 292 ; dans Vetstein , *ad Matth. c. VI* , v. 9 et seq. Au reste , Jésus-Christ puisa dans les traditions des Juifs pour ne pas scandaliser ses disciples. ( *Note du trad.* )

n'a point révélé une nouvelle doctrine? Or tels sont, d'après nos hérétiques, les bienfaits de la rédemption; il n'y a point de satisfaction pour les péchés du monde, point d'application des mérites du Sauveur.

Ajoutons que, selon les sociniens, le Ciel vient au secours de notre foiblesse; mais, d'avance, nous devons nous former une idée modeste de cette assistance divine <sup>1</sup>. Le Saint-Esprit ne possède point, dans leur doctrine, cette force vivifiante qui pénètre tout l'homme, qui va jusqu'au fond des cœurs pour en arracher le vice et y porter le germe de la vertu. Divisant ses dons en deux classes, ils appellent les uns *temporaires* et les autres *permanents*; et ils comptent au nombre des premiers le don des langues et des miracles <sup>2</sup>, et parmi les seconds ils placent l'Évangile et l'espérance au bonheur éternel <sup>3</sup>. Ils nomment aussi ceux-là *dons extérieurs*, et ceux-ci *dons intérieurs*. Or pouvons-nous parvenir à la foi, pouvons-nous entrer dans la voie droite sans l'assistance de l'Esprit saint? Le catéchisme de Rakau répond affirmativement <sup>4</sup>; il doute même que l'opération *intérieure* du Saint-Esprit soit nécessaire pour enfanter l'espérance à la vie bienheu-

<sup>1</sup> Socin., *de Justific.*, loc. cit., fol. 601 et seq.; *Relig. christ.*, *inst.*, loc. cit., fol. 665 et seq.; *Catech. Racov.*, qu. 374 et seq.

<sup>2</sup> *Catech. Racov.*, quæst. 561 et seq.

<sup>3</sup> Loc. cit., quæst. 565 et seq. 450.

<sup>4</sup> Loc. cit., quæst. 570.

reuse ; voici ses paroles : « *Il paroît* que la promesse extérieure faite par l'Évangile a besoin d'être scellée intérieurement dans les cœurs. » Enfin , pour l'accomplissement des préceptes, les graces *intérieures* ne sont indispensables que dans les grandes tentations <sup>1</sup>.

Voulons-nous entrer plus avant dans cette doctrine, écoutons le fondateur de la communion : « Tous les hommes, dit-il, s'ils ne sont entraînés par les mauvais exemples, peuvent, abandonnés à eux-mêmes, vivre sans péché, pourvu que de grandes récompenses soient promises à la vertu. Or l'Évangile annonce aux justes une éternité de bonheur. Sans doute, continue l'hérésiarque, le chrétien ne peut garder la loi par ses forces naturelles ; mais il le peut par les forces que Dieu lui donne en lui promettant l'éternelle félicité <sup>2</sup>. » On le voit, la distinction entre les forces naturelles et les forces surnaturelles a, dans les principes sociniens, une tout autre signification que dans les principes catholiques et dans les principes protestants. Cette différence est facile à expliquer. Socin prétend qu'aucune idée religieuse n'est innée dans l'homme, qu'en conséquence la notion de l'immortalité lui vient du de-

<sup>1</sup> Loc. cit., quæst. 568.

<sup>2</sup> Loc. cit., n. 6 : « Homo in hac vita non quidem viribus naturalibus, sed viribus sibi a Deo per spem vitæ æternæ sibi ab eo tantum subministratis, potest ejusdem voluntatem perficere. »

hors , de la révélation divine ; et c'est pour cela qu'il appelle l'espérance à la gloire des justes une force surnaturelle.

Plus bas notre docteur voudroit modifier cet enseignement ; il dit : « L'homme peut de lui-même se relever d'une chute profonde ; mais s'il est plongé dans une vie de désordres , il ne peut en sortir sans la grace de Dieu. Cependant il est plus louable et plus sûr <sup>1</sup>, même dans le premier cas , de se tourner vers la bonté suprême , car nous ne devons pas nous reposer entièrement sur nos propres forces <sup>2</sup>. » Qui ne reconnoît ici le pélagianisme ? l'analogie est frappante.

Le Sauveur aussi exerce une grande influence sur les destinées de l'homme ici-bas ; mais il n'agit que d'une manière purement extérieure , son action ne va point jusqu'à toucher les cœurs. Le Fils du Très-Haut , disent les sociniens , nous protège par sa toute-puissance ; il détourne , en quelque sorte , le bras de Dieu prêt à nous frapper , et voilà ce que nous devons entendre par son intercession. D'un autre côté , quand nous lisons l'Évangile , nous voyons dans sa personne divine les suites heureuses de la vertu , puis il nous purifie de toute souillure en nous envoyant des peines et des consolations. Mais en quoi consistent ces consolations ? L'apposition du

<sup>1</sup> *Laudabilius et securius.*

<sup>2</sup> *Bibl. frat. Pol., tom. II, fol. 454.*

mot *peines* nous le dit assez : elles consistent dans des biens temporels que Dieu nous accorde pour nous porter à garder sa loi <sup>1</sup>. Le Rédempteur n'a été revêtu de son sacerdoce qu'après l'Ascension ; toutes ses actions et toutes ses souffrances sur la terre n'ont eu d'autre effet que de lui mériter d'être notre défenseur auprès de Dieu.

Il faut maintenant parler de la justification. Sans doute les sociniens , dans ce point de dogme , évitèrent les égarements des Réformateurs ; mais aussi personne ne sera surpris de les voir tomber dans les erreurs opposées. Qu'est-ce que la justification dans l'évangile de la raison pure ? C'est un jugement par lequel Dieu , selon sa miséricorde , absout du péché l'homme qui croit en Jésus-Christ et accomplit ses commandements <sup>2</sup>. Cette doctrine seroit de tout point irréprochable si , dans le système , l'observa-

<sup>1</sup> *Catech. Racov.*, quæst. 479.

<sup>2</sup> *Socin.*, de *Justific.*, loc. cit., fol. 602, col. II : *Justificatio nostra coram Deo, ut uno verbo dicam, nihil aliud est, quam a Deo pro justis haberi... Ratio igitur, qua nobis illa contingit, ad nos respicit. Quod ad Deum attinet, nihil Deum movet ad nos pro justis habendos, nihilve, ut tantum bonum consequamur in Deo esse necesse est, præter gratuitam voluntatem... Quod vero ad nos pertinet, non aliter reipsa justis coram Deo habemur, et delictorum nostrorum veniam ab ipso consequimur, quam si in Jesum Christum credamus... Credere autem in Jesum Christum nihil aliud est, quam Jesu Christo confidere, et ideo ex ejus præscripto vitam instituere.* » On voit combien cet article est mal rédigé. Voy. aussi *Catech. Racov.*, quæst. 152.

tion de la loi dériveroit d'un principe surnaturel ; mais, nous l'avons vu, le divin maître montre la voie à son disciple, et celui-ci marche à sa suite sans aucune assistance supérieure. Au reste, la foi justifiante, continuent nos hérétiques, est formée par l'amour qui produit les bonnes œuvres ; ces deux choses ne peuvent être séparées que par un acte de la pensée <sup>1</sup>. On reconnoît l'affinité de ces principes avec la doctrine catholique ; seulement il est à regretter que, ici encore, la vie spirituelle manque de la consécration divine et que le Sauveur ne soit point la source féconde de toute vertu.

Ce qu'ajoutent les sociniens, que nous ne pouvons mériter la gloire du ciel, est une conséquence nécessaire de la doctrine que nous venons d'exposer <sup>2</sup>. En effet si, dans les bonnes œuvres, vous accordez presque tout à l'homme, si par conséquent vous n'admettez point d'œuvre surnaturelle, vous ne pouvez dès lors faire dériver la vie bienheureuse de la vie chrétienne. Ainsi donc nul rapport, nul point

<sup>1</sup> Socin., loc. cit., fol. 610, col. II : « Fides, obedientiam præceptorum Dei, non quidem ut effectum suum, sed ut suam substantiam et formam continet atque complectitur. Meminisse enim debemus ejus, quod supra recte conclusum est, fidem, hanc scilicet, qua justificamur, Dei obedientiam esse. » Cfr. *de Christo servatore* : Bibl. frat. Pol., tom. II, P. I, c. IV, fol. 129; P. IV, c. XI, fol. 254. Ces passages réfutent la doctrine protestante sur la foi et sur les bonnes œuvres. On est surpris d'y retrouver quelques lignes et justes observations.

<sup>2</sup> Socin., *fragment de Justific.*, loc. cit., fol. 620 et seq.

de contact entre le ciel et l'homme : comment donc celui-ci peut-il être capable , si cette expression nous est permise , des récompenses éternelles ? comment peut-il entrer dans le séjour du bonheur ? nous ne pouvons le concevoir. Cette seule considération auroit dû ramener les docteurs à la vérité.

Voilà les principes de la secte sur la justification. Mais quels sont les rapports de cette doctrine avec le dogme catholique et avec le dogme protestant ? Et , par contre , en quoi diffère-t-elle de ces deux enseignements ? Les sociniens s'accordent avec Luther et Calvin , en ce qu'ils ne voient dans la justification qu'un acte judiciaire : pour eux aussi , justifier c'est absoudre , c'est déclarer juste. Mais une opposition formelle entre les deux partis , c'est que les uns ne font intervenir la sanctification qu'après la déclaration divine , tandis que les autres font dériver la sanctification de la foi à cette même déclaration. Or les catholiques concilient cette contrariété : ils montrent la sanctification et le pardon des péchés s'opérant en même temps dans la justification. Les protestants disent que les mérites du Christ ouvrent le ciel au croyant malgré ses prévarications ; les catholiques , rapportant toute gloire à Dieu et professant la nécessité des bonnes œuvres , disent que la grace justifie l'homme qui est rentré dans la voie droite ; les sociniens répliquent : Les mérites du Sauveur sont une pure fable ; voulez-vous porter la

vertu dans les cœurs, rejetez la grace et exaltez l'obéissance à la loi. Le dogme catholique, comme on le voit, pénètre les deux systèmes, il a tout ce qu'ils ont, moins leurs erreurs; il dit : L'homme peut et doit se laisser saisir, élever et purifier par la grace; alors, mais seulement alors, il rentre dans l'alliance et se met en rapport avec Dieu.

D'un autre côté, le protestantisme relègue la moralité dans le fond du tableau, tandis que le socinianisme met en relief la vie chrétienne. Cependant la doctrine de Luther est plus propre à faire naître la piété et la vertu dans les cœurs que la doctrine de Socin. C'est que le Réformateur d'outre-mont, méconnaissant la dégradation primitive, n'est point descendu dans les profondeurs de notre misère : ses écrits n'inspirent rien moins que l'humilité. Sa doctrine, d'ailleurs, n'a rien qui puisse élever l'âme, imprimer une forte impulsion à toutes les facultés de l'homme. A la vérité, il enseigne que le Rédempteur a délivré le monde; mais c'est, ajoute-t-il, en donnant une loi plus parfaite<sup>1</sup>. Or c'est là précisément ce qui établit un si grand abîme entre le christianisme et le socinianisme. Si vous ne voyez dans Jésus-Christ qu'un sage, un phi-

<sup>1</sup> Faust. Socin., *Respons. ad object. Cut.*, loc. cit. : « Nec sane ob id præcipue in mundum venit, ut legem ferret, nosterve legislator esset, sed ut nos servaret, in quem etiam finem suam legem dedit. »

losophe , il ne peut plus dès lors saisir profondément tout l'homme ; dès lors Emmanuel dispa­roît , et avec lui tout ce qui a transformé le monde depuis dix-huit siècles. Eh quoi ! le Sauveur a vaincu l'enfer, renversé les idoles, dompté les barbares, et vous le ravalez au rang de simple législateur ! Et de quoi nous a-t-il délivrés , s'il vous plaît ? D'igno­rances invincibles, d'égarements qui ne pouvoient nous être imputés ; car le monde païen, dites-vous, ignoroit les rapports de la vie présente avec la vie bienheureuse.

## § XC.

### Des Sacrements.

Puisque les sociniens rejettent les effets inté­rieurs de la grace , ils devoient rejeter aussi l'effica­cité intrinsèque des sacrements ; aussi prétendent-ils que ces rites sacrés sont de pures cérémonies, des symboles destitués de toute force, de toute vertu.

Pour ce qui concerne le baptême en particulier, voici leur doctrine. Hommes grossiers et charnels , les juifs et les païens, disent-ils, avoient besoin d'un mystère, d'un signe qui leur certifiât l'amitié de Dieu, et voilà pourquoi le Seigneur institua le bain de la régénération. Si dans la suite des temps, ce rit a été maintenu dans l'Eglise, c'est qu'on a méconnu l'intention du divin Maître ; c'est que, d'une institution temporaire, on a fait un établisse-

ment permanent. Qui ne voit , d'ailleurs , que le baptême ne doit être administré qu'aux adultes , car l'enfant ne peut en saisir la signification ? Puisque les sociniens rejettent le péché originel , puisqu'en conséquence ils regardent l'ablution avec l'eau comme une vaine cérémonie , nous concevons qu'ils se croient bien généreux lorsqu'ils ne damnent point ceux qui baptisent les enfants <sup>1</sup>.

Quant au sacrement de l'autel , ils enseignent qu'il est établi pour tous les temps , mais qu'il n'a d'autre fin que d'annoncer la mort du Sauveur <sup>2</sup>.

Enfin les disciples de Socin rejettent l'éternité des peines , et soutiennent qu'un jour les damnés seront mis au néant.

<sup>1</sup> *Catech. Racov.*, quæst. 346-351.

<sup>2</sup> *Loc. cit.*, quæst. 555. Il nous paroît inutile de citer d'autres passages.

---

---



---

## CHAPITRE VI.

DOCTRINE DES ARMINIENS OU REMONTRANTS.

§ XCI.

**Remarques historiques.**

La secte dont nous allons exposer la doctrine eut pour fondateur Arminius , hollandais d'origine, né à Oudewater en 1560. Après avoir fréquenté plusieurs écoles célèbres à cette époque , il alla étudier la philosophie d'abord à Paris , puis à Padoue. Son instruction solide et surtout ses principes sur la liberté humaine lui rendirent bientôt suspecte la doctrine de sa communion, le calvinisme; mais il est probable qu'il ne se fût point déclaré ouvertement, si les circonstances n'avoient fixé son irrésolution, déterminé sa volonté chancelante.

Deux partis religieux déchiraient la bienheureuse Réforme évangélique , dans la Hollande , par leurs disputes sur l'élection divine; les *supralapsaires* soutenoient que Dieu , de toute éternité , avant d'avoir prévu la chute d'Adam , a prédestiné tel et tel homme au bonheur du ciel et tel et tel autre aux peines de l'enfer ; les *infralapsaires* disoient , au contraire , que le suprême Ordonnateur n'a fixé le

sort des hommes qu'après la prévision de la chute originelle. On voit que, dès cette époque déjà, plusieurs calvinistes des Pays-Bas s'étoient soulevé contre la monstrueuse doctrine du Réformateur de Genève. Arminius, qui étoit ministre à Amsterdam, fut chargé par les réformés rigides de la défendre; mais ses recherches, loin de l'affermir dans la croyance pour laquelle il devoit combattre, le conduisirent directement à rejeter la prédestination absolue. Devenu professeur à Leyde, il trouva dans ses adversaires, et nommément dans Gomar, des espions importuns qui dénonçoient ses paroles les moins équivoques. Pour lors Arminius leva l'étendard; et plus il attaquoit avec force l'élection de toute éternité, plus il trouvoit de partisans, plus aussi la discorde s'enflammoit; bientôt l'effervescence fut au comble et tous les efforts du pouvoir politique, pour ramener la paix et l'union, restèrent sans résultat.

Arminius mourut en 1609; mais sa doctrine trouva, dans Vytenbogart et dans Simon Episcopius, d'habiles et de zélés défenseurs. Accusés de troubler la paix publique, les arminiens dressèrent, sous le titre de *Remontrance*, une apologie qu'ils présentèrent aux Etats, ce qui leur fit donner le surnom de *remoutrants*. Maurice d'Orange, qui défendoit le calvinisme, les cita devant un synode ecclésiastique tenu à Dordrecht, en 1618; ils furent condamnés,

privés de leurs charges et plusieurs bannis du pays. Maurice étant mort en 1625, ils purent rentrer en Hollande, et jouirent dès lors d'une certaine sécurité.

Nous exposerons leur doctrine d'après un symbole intitulé : *Confessio sive declaratio pastorum, qui in fœderato Belgio REMONSTRANTES vocantur*. Ce symbole fut publié, en 1622, par Simon Episcopus. Comme on devoit s'y attendre, il fut censuré par les réformés rigoristes, et son auteur en publia une apologie sous le nom d'*Examen censure, etc.* Ce second écrit décèle, comme le premier, un homme de savoir, un habile logicien; on peut s'en servir avec avantage pour éclaircir quelques passages équivoques dans le symbole indiqué précédemment.

## § XCII.

### Doctrine des arminiens sur les principaux dogmes du christianisme.

La dispute entre les arminiens et les gomaristes ne roula d'abord que sur la prédestination; mais elle vint bientôt, par un cours naturel, heurter contre plusieurs dogmes non moins fondamentaux. Car, on le voit, la doctrine que Dieu fixe les destinées de l'homme immuablement, nécessairement, embrasse tout un ordre d'idées : elle repose sur des principes et renferme une foule de conséquences.

Cependant comme la controverse eut son premier siège dans l'élection divine , avant tout nous exposerons l'enseignement des arminiens à cet égard , puis nous ferons connoître les articles particuliers qui vinrent se rattacher à cette question.

Que la prédestination absolue , disoient les arminiens , rejette sur Dieu la faute du mal , cela est de la dernière évidence ; mais il y a plus encore , elle renverse l'œuvre de la rédemption , détruit la satisfaction du Sauveur et met au néant les mérites de la croix. En effet voulez-vous que le suprême Régulateur ait , en dernier ressort , prononcé sur nos destinées éternelles ; d'une part ce n'est plus la grande immolation , mais le décret divin qui ouvre le ciel aux élus ; d'autre part la victime sans tache ne s'est point offerte pour les réprouvés , car Dieu ne peut vouloir qu'ils se convertissent et qu'ils vivent <sup>1</sup>.

D'un autre côté , et nous le remarquons tout-à-l'heure , le prédestinatianisme est en alliance étroite avec plusieurs erreurs. Et d'abord il ôte le gouvernement du monde à la Providence , à la sagesse infinie , pour enchaîner toute chose sous les lois de l'invincible nécessité. Encore une fois , si Dieu a prédestiné les uns à la gloire et les autres à la damnation , qui ne le voit ? l'homme n'a plus rien dans la main de son conseil , et tout plie sous les ordres du

<sup>1</sup> *Confessio sive declarat.*, Herdewici 1622, c. IV, p. 51; *Examen censuræ*, p. 104 b, et suiv.

destin. Car refuser à l'homme la liberté morale et lui accorder la liberté politique, comme font les symboles luthériens, c'est tomber dans une claire absurdité : si vous arrachez le germe, n'empêchez-vous pas l'arbre de naître? En conséquence les arminiens proclament le dogme de la Providence et montrent l'Être suprême, souverainement juste, infiniment sage, présidant aux destinées du monde, conduisant toute créature à sa fin. Par cette doctrine ils croient se placer dans le vrai milieu entre le *hasard* des épïcuriens et le *fatum* des stoïciens, ou ce qui est la même chose, disent-ils, entre l'athéisme et la prédestination absolue<sup>1</sup>. Ils enseignent en outre que l'homme reçut la liberté des mains du Créateur et qu'il ne pouvoit perdre cette faculté morale, puisqu'elle appartenoit au fond de son être<sup>2</sup>.

Mais si notre premier père pouvoit choisir entre le bien et le mal, persévérer dans la voie droite, observer la loi divine, le péché originel est, non-seulement un acte spontané, mais le fruit de la libre

<sup>1</sup> *Confess. sive declar.*, c. VI, p. 19. 25.

<sup>2</sup> *Loc. cit.*, p. 22 : « Naturalem tamen rerum contingentiam atque innatam arbitrii humani libertatem, olim semel in creatione datam, nunquam per ipsam (providentiam) tollit (Deus), sed rerum naturas ordinario salvat relinquit : atque ita cum hominis voluntate in agendo concurrat, ut ipsam quoque pro suo genio agere, et libere suas partes obire sinat : nec proinde præcisam bene, nedum male, agendi necessitatem eidem unquam imponit. »

détermination <sup>1</sup>. Aussi quelles ne furent point les suites de ce péché ! Tout le genre humain, dans la personne de son chef, perdit la justice et mérita les peines de l'enfer ; il vit de plus s'appesantir sur lui tous les maux, toutes les calamités qui nous accompagnent dans cette vie de trouble et d'alarmes. Au reste, les arminiens n'admettent point l'extinction totale des facultés supérieures ; car ils disent que les péchés actuels nous rendent de plus en plus coupables, obscurcissent, aveuglent bientôt l'intelligence et dépravent entièrement la volonté <sup>2</sup>. On voit d'ailleurs que, sans cette doctrine, ils n'auraient pu échapper à la prédestination.

La rédemption en Jésus - Christ, poursuivent nos docteurs, est universelle ; tous ceux qui sont éclairés de la lumière évangélique, reçoivent une grâce suffisante pour sortir du péché. Si donc ils restent dans la voie de perdition, c'est leur propre faute. Toutefois, quand la grâce obtient son effet, il faut en chercher la raison, non pas en Dieu, mais dans la libre détermination de l'homme. De là il suit qu'il n'y a point de grâce nécessitante. D'ailleurs si la grâce agissoit nécessairement, invinciblement, l'homme ne seroit pas libre dans le chemin du salut : d'abord le juste ne le seroit pas, puisqu'il ne pour-

<sup>1</sup> Loc. cit., c. VII, § 2, p. 24 : « Transgressus est, inquam, non spontanea tantum, sed prorsus libera voluntate. »

<sup>2</sup> Loc. cit., § 5, p. 25.

roit s'écarter de la voie droite ; ensuite le pécheur ne le seroit pas non plus, puisqu'il ne recevrait pas la grace. Or sans liberté, ni mérite, ni démérite, point de récompense qui ne soit absurde, ni de punition qui ne soit injuste. Quelle est donc, poursuivoit Arminius, la conséquence des principes posés par Calvin ? C'est que Dieu ne peut récompenser la vertu sans violer son infinie sagesse, ni punir le crime sans être le plus injuste des tyrans <sup>1</sup>.

Mais si les remontrants nièrent que Dieu porte l'homme invinciblement à la vertu, ils n'allèrent pas jusqu'à détruire l'idée de la grace ; au contraire, ils professent que l'assistance divine est nécessaire à l'homme pour faire le bien, non-seulement pour le commencer, mais encore pour le continuer et pour l'achever. A cet égard, leur enseignement se rapproche beaucoup du dogme catholique ; ils disent avec le concile de Trente que la grace prévient le pécheur, éveille, anime ses forces assoupies dans le sommeil de la mort ; ils rejettent enfin la croyance luthérienne selon laquelle Dieu crée de nouveau dans l'homme les facultés supérieures, l'intelligence et la volonté pour les choses divines <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Loc. cit., c. XVII, p. 53-58, § 7 : « Gratiam tamen divinam aspernari et respuere, ejusque operationi resistere homo potest, ita ut seipsum, cum divinitus ad fidem et obedientiam vocatur, inidoneum reddere queat ad credendum et divine voluntati obediendum, etc. »

<sup>2</sup> Loc. cit., c. XVII, § 6, p. 57 : « Gratiam itaque Dei statui-

Dans leur doctrine touchant la foi, les arminiens, toujours conséquents avec eux-mêmes, continuèrent de combattre la Réforme de Calvin. Le dogme enseigné par les apôtres du seizième siècle, que la foi justifie seule, détruit la liberté morale, car il suppose l'impossibilité d'accomplir la loi. Or, déjà nos sectaires avoient proclamé l'homme libre; donc il leur falloit, de nécessité, combattre le principe de la justification protestante. Aussi proclament-ils bien haut la nécessité des bonnes œuvres : Le véritable croyant, disent-ils, abhorre le péché, marche avec Dieu, n'a plus de désirs, de pensées que pour Dieu; c'est un homme changé, transformé, régénéré dans son esprit et dans son cœur. A la vérité, saint Paul dit que la foi mérite les regards du Ciel; mais saint Jacques ne lui accorde la vertu de justifier qu'avec les bonnes œuvres; saint Paul lui-même, dans l'Épître à Timothée, promet des récompenses à la vie chrétienne; il dit, dans l'Épître aux Hébreux,

mus esse principium et complementum omnis boni : adeo ut ne ipse quidem regenitus absque præcedente ista, sive præveniente, excitante, prosequente et cooperante gratia, bonum ullum salutare cogitare, velle aut peragere possit : nedum ullis ad malum trahentibus temptationibus resistere. Ita ut fides, conversio et bona opera omnia omnesque actiones piæ et salutares, quas quis cogitando potest assequi, gratiæ Dei in Christo, tanquam causæ suæ principali et primariæ, in solidum sint adscribendæ. » Ce mot, *in solidum*, rappelle la distinction du docteur Eêke, dans la justification, il faut attribuer à Dieu le *totum*, mais non pas *totaliter*.

que nul homme ne verra Dieu , s'il n'est juste et saint ; donc la véritable foi , concluoit Arminius , la foi qui obtient l'amitié céleste est la mère des vertus , la source et la racine des bonnes œuvres , donc elle est active par l'amour <sup>1</sup>.

Lorsque l'homme a reçu la grace qui vient le tirer du fond de l'abîme , lorsqu'il a soumis par la foi son intelligence aux vérités religieuses et sa volonté à la loi morale , Dieu lui accorde cinq faveurs particulières. La première est *l'élection* , qui le réserve comme vrai croyant et le sépare de ceux qui marchent dans les ténèbres. Ensuite il est fait , par *l'adoption* , enfant du Père céleste , frère de Jésus-Christ et héritier du royaume éternel. A cette grace succède la *justification* , jugement qui absout du péché l'homme qui croit au divin Sauveur et accomplit ses commandements. La *sanctification* diffère de l'acte qui justifie : elle est une séparation plus parfaite des enfants du ciel d'avec les enfants du monde. Enfin , par la *confirmation* , l'Esprit saint donne au fidèle la véritable confiance , porte dans son ame l'espérance aux promesses éternelles et la certitude de l'amitié divine <sup>2</sup>. C'est ici , poursuivent les remontrants , que la grace brille dans tout son

<sup>1</sup> Loc. cit., c. X, XI, pag. 55-58. *Fides salvifica*. Ils ne se servent point de l'expression *fides justificans*. Voy. *Examen censura*, p. 107 b.

<sup>2</sup> Loc. cit., c. XVIII, p. 59 et suiv.

éclat. Sans doute l'homme, tant qu'il est sur la terre, n'est pas au-dessus de tout manquement : l'ignorance, la foiblesse, la fragilité humaine peuvent toujours l'entraîner dans des fautes légères ; mais, nous pouvons le dire, il garde constamment la loi du Seigneur ; car le disciple bien-aimé nous l'apprend que « celui qui est né de Dieu, ne pèche point <sup>1</sup>. »

Les gomaristes repoussent cette doctrine avec colère, ils l'accusent d'être entachée de catholicisme et de tendre directement aux erreurs des sociniens. Cette inculpation se présentait d'elle-même à l'observateur ; mais ce que nous ne pouvons concevoir, c'est que les arminiens aient nié l'affinité de leurs principes avec le dogme universel <sup>2</sup>. Il y a bien ici quelques différences accessoires, ne seroit-ce que dans la forme de l'expression ; mais si l'on ne considère que le fond des doctrines, on reconnoît une frappante analogie. D'après nos sectaires, la différence consisteroit en ce que, dans leur doctrine, la justification est un acte judiciaire, tandis qu'elle est la rénovation de l'homme dans la doctrine catholique ; mais voici le vrai point de la contrariété : L'Eglise considère comme un seul acte et la renais-

<sup>1</sup> Loc. cit., c. II, p. 57. Pour la citation, voy. I. Jean 5, 18. Les arminiens allèguent aussi *ibid.* 3, 4. Enfin, s'il y a une contradiction dans le texte, elle doit retomber sur les sectaires.

<sup>2</sup> *Examen censuræ*, loc. cit., p. 107 et suiv.

sance spirituelle et l'absolution des péchés ; Arminius fait de cet acte plusieurs actions qui se succèdent les unes aux autres, doctrine qui, pour le dire en passant, n'a pas le moindre fondement dans l'Écriture. Il n'y a donc point, répétons-le, de contrariété fondamentale entre l'arminianisme et le catholicisme. Mais, est-il besoin de l'observer ? l'ancienne et la nouvelle Réforme sont en contradiction flagrante : l'apôtre hollandais flétrit la doctrine que la foi seule nous est imputée à justice ; il enseigne que, par la régénération, l'homme est intérieurement délivré du mal ; enfin il demande l'obéissance la plus stricte à la loi.

Les remontrants assignent entre leur doctrine et celle des catholiques une seconde différence ; ils disent que, pour eux, l'assentiment aux vérités divines est le germe des œuvres chrétiennes, mais qu'il n'en est pas ainsi dans le dogme enseigné par l'Église : comme si nous ne faisons pas dériver l'amour de la foi, et les bonnes œuvres de ces deux vertus.

Enfin l'on remarque bien, dans l'arminianisme, plusieurs traces des erreurs de Socin ; mais les réformés rigides ont beaucoup exagéré cette conformité de principes. Hugues Grotius, remontrant décidé, n'a-t-il pas défendu la satisfaction du Christ contre les sociniens ? Mais nous reviendrons sur ce sujet.

## § XCIII.

**Doctrine des arminiens sur les sacrements.**

Disons tout d'abord que les disciples d'Arminius admettent deux sacrements, le baptême et la cène.

Mais que sont, à leurs yeux, ces sacrements? Ce sont les signes de la nouvelle alliance et le sceau des grâces supérieures : non-seulement ils confirment les bienfaits promis dans l'Évangile, mais ils les communiquent *d'une certaine manière*. Le fidèle, de son côté, doit recevoir ces promesses avec une foi sincère, obéissante; il doit célébrer les bienfaits célestes, pénétré de la plus vive reconnaissance <sup>1</sup>?

Les expressions, *Communiquer d'une certaine manière, sceau des grâces supérieures*, étoient des plus vagues et des plus obscures; aussi les gomaristes en demandèrent-ils une explication. Après de longs discours de part et d'autre, les remontrants dirent qu'ils ignoroient les effets des sacrements;

<sup>2</sup> *Confess. remonst.*, c. XXXIII, p. 70. « Sacramenta cum dicimus, externas Ecclesiæ ceremonias, seu ritus illos sacros et solemnes intelligimus, quibus fœderalibus signis ac sigillis visibilibus, Deus gratiosa beneficia sua in fœdere præsertim Evangelico promissa, non modo nobis repræsentat et adumbrat, sed et certo modo exhibet et obsignat: nosque vicissim palam publiceque declaramus ac testamur, nos promissiones omnes divinas vera, firma atque obsequiosa fide amplecti et beneficia ipsius jugi et grata semper memoria celebrare velle. »

que, dans tous les cas, ils n'opéroient point la grace ; qu'ils ne sont pas même, d'après l'Écriture, le sceau des promesses évangéliques <sup>1</sup>.

Cette doctrine exposoit ses auteurs aux plus graves reproches ; aussi voyons-nous que de bonne heure on les accusa de donner tête baissée dans les erreurs des memnonites. Et en effet, si le baptême est sans force, sans vertu, tout le monde voit qu'on ne peut le recevoir avant l'âge de discrétion. Episcopius, dans sa défense, dit bien que ses frères baptisent leurs enfants, que cet usage repose sur l'antiquité chrétienne et ne pourroit être aboli sans le plus grand scandale <sup>2</sup> ; mais si vous destituez un rite de toute signification, si vous le rendez absurde, vainement direz-vous qu'il remonte bien loin dans les siècles, il ne pourra subsister longtemps ; aussi quelques dizaines d'années après les paroles de notre docteur, la secte ou du moins la plupart de ses membres condamnoient le baptême des enfants.

A l'égard de la cène, Episcopius reconnoît qu'il partage les sentiments de Zwingle, ajoutant que

<sup>1</sup> *Exam. censuræ*, p. 245 et suiv.

<sup>2</sup> *Exam. censuræ*, p. 249 : « Eadem ratio est de Pædobaptismo ; remonstrantes ritum baptizandi infantæ, ut perantiquum et in ecclesiis Christi, præsertim in Africa, permultis sæculis frequentatum, haud illubenter etiam in certibus suis admittunt, adeoque vix sine offensione et scandalo magno intermitteri posse statuunt, tantum abest ; ut cum seu illicitum aut nefastum improbent ac damnent. »

dans cette matière on ne peut suivre de meilleur maître <sup>1</sup>.

Voilà la doctrine qui fut enseignée par les fondateurs de l'arminianisme. Leurs disciples ne marchèrent pas longtemps dans la route qu'ils leur avoient ouverte; séparés de l'arche de Pierre et battus par tous les flots de l'hérésie, ils tombèrent d'abîme en abîme jusqu'au fond du précipice et vinrent se briser contre les dogmes fondamentaux du christianisme. Les symboles de la secte avoient consacré la doctrine de la très-sainte Trinité <sup>2</sup>; mais déjà Limborch, qui jouissoit d'une certaine autorité parmi nos sectaires, y trouva des rapports de supériorité et de dépendance; il dit que le Père commande au Fils, le Père et le Fils au Saint-Esprit, parce que ces trois personnes procèdent l'une de l'autre dans cet ordre. Doctrine aussi contraire à l'Écriture qu'à la raison, qui détruit le plus auguste de nos mystères.

Dès que les arminiens se furent engagés dans cette voie d'erreur et d'impiété, nous les voyons aller à la dérive se rapprochant toujours du socinianisme. Dès l'origine de la secte, on les accusa, nous le savons, de donner à pleines voiles dans cette hérés-

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 252 : « Et hac in re adsentientes sibi habent non paucos reformatos, inter quos Zwinglius optimus hujus ceremoniæ doctor, princeps est, etc. »

<sup>2</sup> *Confess. sive declar.*, c. III, p. 14.

sie; mais, si l'on excepte quelques propositions plus ou moins excentriques, on en trouve à peine quelque légère trace dans leurs symboles. Toutefois, nous remarquons, chez les individus, une propension secrète vers les libres doctrines enseignées par les Réformateurs rationalistes; et les confessions de foi publiques s'exprimeroient elles-mêmes avec plus de brièveté, surtout avec plus de franchise sur la nature divine, si elles n'avoient voulu protéger d'autres intérêts que ceux de la vérité. Déjà Daniel Brenius, disciple immédiat d'Episcopus, enseigna de graves erreurs sur la personne de Jésus-Christ <sup>1</sup>, et bientôt le socinianisme gagna de proche en proche toute la communauté.

<sup>1</sup> Sand, Biblioth. antitrin., p. 153.

---

---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

---

## LIVRE PREMIER. (SUITE).

CONTRARIÉTÉS DOGMATIQUES ENTRE LES CATHOLIQUES,  
LES LUTHÉRIENS ET LES RÉFORMÉS.

### CHAPITRE V.

*Contrariétés dogmatiques sur l'Eglise.*

§ XXXVI. Doctrine catholique. — Idée de l'Eglise ; comment le divin et l'humain se pénètrent en elle ; visibilité, infailibilité . . . . .	4
§ XXXVII. Exposition plus détaillée de la doctrine catholique sur l'Eglise . . . . .	9
§ XXXVIII. L'Eglise institutrice et mère des fidèles. — La Tradition. — L'Eglise juge en matière de foi . . . .	35
§ XXXIX. Continuation. L'Eglise interprète de l'Ecriture et la Tradition . . . . .	42
§ XL. Différence de forme entre la doctrine de l'Ecriture et la doctrine de l'Eglise, leur développement. . . .	55
§ XLI. Tradition dans le sens restreint du mot. — Canon des Ecritures. . . . .	60
§ XLII. Rapport de la tradition avec l'exégèse scientifique. — Autorité des Pères et libre examen. . . . .	65
§ XLIII. De la Hiérarchie. . . . .	80
§ XLIV. Doctrine luthérienne sur l'Eglise. — L'Ecriture sainte est l'unique règle de foi . . . . .	88
§ XLV. Ordination intérieure. — Chaque chrétien est prêtre et docteur, par conséquent indépendant de toute société religieuse. — Idée de la liberté ecclésiastique. . . .	99
§ XLVI. Eglise invisible. . . . .	110

§ XLVII. Origine de l'Eglise visible. — Dernière raison de la vérité d'une proposition de foi . . . . .	415
§ XLVIII. Point capital de la controverse dans la doctrine sur l'Eglise . . . . .	419
§ XLIX. Ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux dans la doctrine luthérienne sur l'Eglise. . . . .	426
§ L. Négations des luthériens dans la doctrine de l'Eglise. . . . .	451
§ LI. Doctrine des réformés sur l'Eglise. . . . .	456

## CHAPITRE VI.

*Contrariétés dogmatiques sur l'Eglise céleste et sur ses rapports avec l'Eglise terrestre.*

§ LII. Doctrine catholique sur l'Eglise céleste et sur ses rapports avec l'Eglise terrestre. . . . .	450
§ LIII. Doctrine des protestants . . . . .	478

## LIVRE SECOND.

CONTRARIÉTÉS DOGMATIQUES ENTRE LES CATHOLIQUES  
ET LES PETITES SECTES PROTESTANTES.

### CHAPITRE PREMIER.

*Les Anabaptistes ou les Mennonites.*

§ LIV. Les anabaptistes, première période de la secte, son idée mère. . . . .	474
§ LV. Initiation dans la secte, signe de l'alliance et sa confirmation. . . . .	485
§ LVI. Doctrine des anabaptistes sur la justification. . . . .	488
§ LVII. Différentes erreurs des anabaptistes . . . . .	490
§ LVIII. L'esprit vivant, l'Ecriture et l'Eglise. . . . .	495
§ LIX. Haine des institutions extérieures, culte et discipline, mœurs et usages . . . . .	499
§ LX. Seconde période de la secte, les anabaptistes sous la forme de mennonites. . . . .	202
§ LXI. Doctrine des mennonites. — Leur discipline. . . . .	206
§ LXII. Controverses parmi les mennonites . . . . .	212

## CHAPITRE II.

*Les Quakers.*

§	LXIII. Remarques historiques . . . . .	217
§	LXIV. Système des quakers. — Lumière intérieure . .	225
§	LXV. Effets de la lumière intérieure. . . . .	228
§	LXVI. De la justification et de la sanctification. — Parfait accomplissement de la loi . . . . .	233
§	LXVII. Doctrine sur les sacrements . . . . .	240
§	LXVIII. Prédication et culte public. . . . .	245
§	LXIX. Mœurs et usages . . . . .	251
§	LXX. Réflexions sur la doctrine des quakers . . . .	255

## CHAPITRE III.

*Les frères moraves ou hernhuters. — Les Piétistes. — Les Méthodistes.*

§	LXXI. Les frères moraves ou hernhuters. — Remarques historiques. . . . .	279
§	LXXII. Spener et les piétistes . . . . .	285
§	LXXIII. Réunion des hernhuters et des piétistes. . .	294
§	LXXIV. Les méthodistes. — Causes de leur origine . .	301
§	LXXV. Doctrine des méthodistes. — Leurs disputes avec les hernhuters. — Leurs divisions entre eux . . .	306

## CHAPITRE IV.

*Doctrine de Schwédenborg.*

§	LXXVI. Remarques historiques. . . . .	319
§	LXXVII. But pratique de Schwédenborg. — Destinée des Réformateurs du seizième siècle dans l'autre monde. .	325
§	LXXVIII. Doctrine de Schwédenborg sur la Trinité. — Pourquoi il combat la doctrine catholique . . . .	329
§	LXXIX. Schwédenborg combat la chute originelle en Adam. — Ses contradictions dans ce point de dogme. .	353
§	LXXX. Incarnation de la Divinité. — Rapport de la grâce avec la liberté. . . . .	358

§ LXXXI. Doctrine sur les sacrements. . . . .	346
§ LXXXII. Révélations de Schwédenborg sur l'autre monde. . . . .	350
§ LXXXIII. Canon des Ecritures. — Sens mystique et allégorique. . . . .	355
§ LXXXIV. Position de Schwédenborg dans l'histoire de l'humanité. . . . .	359
§ LXXXV. Conclusion . . . . .	369

## CHAPITRE V.

### *Doctrine des Sociniens.*

§ LXXXVI. Rapports du socinianisme avec le protestantisme. — Remarques historiques. . . . .	371
§ LXXXVII. Rapport de la raison avec la révélation. — Interprétation de l'Écriture sainte. . . . .	376
§ LXXXVIII. Doctrine des Sociniens sur l'Être suprême et sur la personne de Jésus-Christ. . . . .	380
§ LXXXIX. De la déchéance et de la réhabilitation de l'homme. . . . .	388
§ XC. Des sacrements. . . . .	398

## CHAPITRE VI.

### *Doctrine des Arminiens ou Remontrants.*

§ XCI. Remarques historiques. . . . .	400
§ XCII. Doctrine des arminiens sur les principaux dogmes du christianisme. . . . .	402
§ XCIII. Doctrine des arminiens sur les sacrements. . . . .	411

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.